

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

t

The text on this page is estimated to be only 10.95% accurate

 /^rc MÉLANGES DE ^ LITTÉRATURE IT DE POLITIQUE. • .
» ' - . N * - A, v

The text on this page is estimated to be only 2.89% accurate

IM»miMBaiB BB JUBBBBBB , R««« Rempart-dM-HoinM , n. 19*

The text on this page is estimated to be only 14.90% accurate

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE POLITIQUE, PAR
Mme AMT - OOH0T4HT. BRUXELLES, SOGIRI BELOB DE
LIBRAIRIE, ETC. HATTUAN ET GOBfPAGIOE. 1838.

The text on this page is estimated to be only 15.25% accurate

'UNIVERSITY 21MAR1960 OF OXFORD

#>Mi|jw)pM>ija>"iWy«^HW'***"y*W^^ - Oc Sollicité par plusieurs personnes de réunir en un volume diyer^ essais publiés à d'autres époques dans des reueilspriodiques, j'y ai consenti d'autant plus volontiers, que je pouvais me livrer à ce tn^vail sans me détourner d'occupations plus sérieuses et sans négliger des devoirs plus^ impérieux. En parcourant les morceaux de politique ou de littérature que je voulais ainsi rassembler , j'ai trouvé que plusieurs tenaient trop étroitement aux circonstances qui me les avaient dictés* Je n'ai conservé que ceux qui m'ont semblé pouvoir inspirer un intérêt durable ; j'ai remplacé les autres par des essais encore iné* dits. Au reste, je pourrais donner cette qualification à la collection presque entière. Il n'est aucune M de ses parties que je n'aie refondue en la relisant. Si cette publication a quelque mérite, c'est celui d'une unité constante de vues. J'ai défendu quarante ans le même principe, liberté en tout , en religion, en philosophie, en littérature, en industrie, en politique : et par liberté, 1

The text on this page is estimated to be only 23.75% accurate

-> (il) ' ' j'entend le triomphe de l'individualité, tant s'en faut l'autorité qui voudrait gouverner par le despotisme, que sur les masses qui réclament le droit d'asservir la minorité à la majorité. Le despotisme n'a aucun droit. La majorité a celui de contraindre la minorité à respecter l'ordre : mais tout ce qui ne trouble pas l'ordre, tout ce qui n'est qu'intérieur, comme l'opinion; tout ce qui, dans la manifestation de l'opinion, ne nuit pas à autrui, soit en provoquant des violences matérielles, soit en s'exposant à une manifestation contraire; tout ce qui, en fait d'industrie, laisse l'industrie rivale s'exercer librement, est individuel, et ne saurait être légitimement soumis au pouvoir social. 11. J'ai dit sur tous ces objets toute ma pensée : peut-être déplorai-je également, pour ce qui tient à la religion, aux dévots et aux incrédules, à ceux du moins qui ont embrassé l'incrédulité comme une doctrine dogmatique; pour ce qui concerne l'histoire de nos troubles, aux admirateurs bien intentionnés de Robespierre et de Saint-Just, et aux ennemis de Malesherbes et de La Fayette; pour ce qui a trait à l'empire, aux séides de Napoléon et à ses détracteurs. Peut-être mon aversion des règles jalouses qui ont si long-temps entravé les progrès de notre littérature, me vaudra-t-elle l'inimitié de ceux qui proclament l'imitation nécessaire, parce que l'originalité leur est impossible.

The text on this page is estimated to be only 24.24% accurate

(m) QuHiii poctcPixidiosesaWtd'iiii porfaieeqoelors*
qu^tfli^dl^iiMpdnonnelles. Gelunlà seul qui Yent dan^ièn intérêt
paorticolier, pour atteindre un but qui lui test propre, tfaverser la foule, doit
savoir tourner ses voisins sans lessheorter, et se placer devant eux sans
qu'ils s'en âchent. Mais quand on n'a de biil que de Inen connaître la grande
crise qui s'est préparée depuis deux Âécles, et manisfestée depuis quarante
ans, et de seconder lemouvemedt qui entraîne vers une sphère meilleure
d'idées et d'institutions Fespèce humaine entière, on peut et l'on doit dioe
tout ce qu'on pense. La crise qui s'opère soutf nos yeux, en dépit des
résistances des uns, des déclamations des auties, à Tinsu même de la foule
qui est entraînée à y con^ courir, n'est pas la dernière qui changera la &ce
du monde. Après les choses qui tombent aujourd'hui , beaucoup tomberont
encore. Mais ces destructions, on pour mieux dire ces délivrances
ultérieures, sont réservées à une autre époque. iN'anticipons point sur le
temps ; pénétrons-nous des doctrines que.les temps

(IV) à maintenir l'ordre ; mais des limites fixes seront tracées à tous les pouvoirs , parce que les pouvoirs ne sont que les moyens, et que la conservation et l'exercice des droits sont le but. Par conséquent il y aura des variations possibles, des changements progressifs dans les fonctions, les formes, l'étendue , la compétence, les dénominations des pouvoirs : mais le fond sera nécessairement, sous ces diverses dénominations ou ces diverses formes l'égalité de droits que nous venons d'indiquer et tous ceux qui posséderont ces droits seront autorisés à concourir à leur défense, c'est-à-dire à participer par un mode quelconque à la confection des lois qui détermineront l'action du gouvernement. En fait d'économie politique , il y aura, quant à la propriété, respect et protection, parce que la propriété est une convention légale, nécessaire à l'époque : mais la disposition, la division, la subdivision, la circulation et la dissémination de la propriété, n'en rencontreront aucune restriction, aucune entrave parce que la liberté illimitée de conserver, d'aliéner, de morceler, de dénaturer la propriété, est, dans notre état social, le droit inhérent, le besoin essentiel de tous ceux qui possèdent. Tous les genres de propriété seront également sacrés aux yeux de la loi; mais chacun prendra le rang et jouira de l'influence que lui assigne la nature des choses. La propriété industrielle se placera , sans que la loi s'en

mêle, chaque jour plus au-dessus de la propriété foncière y parceque , ainsi que nous Favons dit ailleurs, la propriété foncière est la valeur de la chose; l'industrielle, la valeur de Thonime. Il y aura de plus^relatiTcment à l'industrie, liberté, concurrence, absencede toute intenrention de l'autorité, soit pour préserver les indiridus de leurs propres erreurs (c'est à leur expérience à les éclairer), soit pour assurer au public de meilleurs objets de consonunation (c'est à son expérience à guider ses choix) , et tout monopole, tout privilège, toute corporation protégée au détriment de l'acliyité et des entreprises individuelles , disparaîtra sans retour. En fait d'opinion, de cropnces, de lumières, il y aura neutralité complète, de la part du gouyernement, parce que le gouvernement, composé d'hommes de la même nature que ceux qu'il gouverne, n'a pas plus qu'eux des opinions incontestables , des croyances certaines^ ou des lumières infidllibles. On lui accordera tout au plus la faculté de réunir et de conserver tous les matériaux de l'instruction, d'établir des dépôts, ouverts à tous, dans lesquels chacun la puise à son gré, pour en faire usage à sa guise, sans qu'aucune direction lui soit imprimée. ' Tel est, je le pense, l'état social vers lequel l'espèce humaine commence à marcher. Atteindre cet état social est le besoin , et sera par conséquent la

The text on this page is estimated to be only 10.53% accurate

,;^, (VI) dèstiaééa^e Tépoque. Vouloir reiter ai^eça serait pè»
3ag^ aller au^ela serait prématurer. Diuaritoé lempST, beaucoup de choses
qui deviendront raperfluel seront encore «^ofisagées comme nécessaires ;
beaucoup qtii de^rienàrout nécessaires seront considérées comme'
problématiques^ parado» xaleSjpeat-^tre crimelles. Ne nous en occupons
point, à chaque siècles suffit son tmvaiL "

The text on this page is estimated to be only 15.72% accurate

MELANGES LITTÉRATURE BT DE POLITIQUE, I. A»nÇ«8
SOI Là HARCII ET LBfl ItTOLIITION» PB 14 PBILQSamiK ▲ fiOBIB.
Durant plotiears nèeles , les Romams ne prirent aaoon intérêt à la
philosophie. Us la connaissaient a peiné de nom. Ocenpès d'abord à se
défendre , pois à consolider leor puissance sur les peuples toisins qn*il
avaient subjugués , la sagesse que leur fournissait leur expérience était tonte
pratique. Un bon sens admirable résulta pour eux. des difienltés de leur
situation extérieure et delà jouissance d'une liberté politique toi;^ours
agitée» mais qui, par ses agitatioost mêmes » fortifiait et agrandissait les
âmes. On a voulu attribuera la philosophie pythagonenne

(1) quelque influence sur les institutions de Numa , et Ton a pu d'autant plus facilement rassembler à cet égard quelques vraisemblances , qu'il est probable que Pythagore avait inséré dans sa philosophie plusieurs fragmens des doctrines sacerdotales auxquelles Numa n'était plus étranger ; mais là doit se borner tout ce qu'il y a' de commun entre le philosophe grec et le second roi de Rome (1). Même après l'époque où les Romains formèrent des liaisons avec les Grecs d'Italie et de Sicile , ils n'apercevaient encore que légèreté , mollesse et corruption «chez ces peuples , qui, de leur côté, les traitaient de barbares (2). Vers la fin de la première guerre punique , les Romains acquirent la connaissance de la littérature dramatique de la Grèce. Des tragédies grecques, traduites par Livius Andronicus , qui mit aussi en vers latins l'Odyssée, remplacèrent les vers fescennins (3), les jeux scéniques des Étrusques ^ et les grossières farces atellannes (4). Ennius, que Caton l'Ancien ramena de Sardaigne à Rome, non content des ^succès que lui procuraient des imitations pareilles , voulut en puiser de nouveaux dans une traduction de l'Histoire sacrée d'Évhémère (5). C'eût été chez {1)Y.Ciott,dêOraL,^, (2) Gicer.|iro Fiaeco, 16 , Denys d'Haï., tii , 70. (3) Horat. , Epist xi , 140. (4) Tit. Liv., Tii , 1. (5) Lactant. de Fah, rel»j l. On sait qu'Evhemère fat le premier qui prétendit qae les dieux de la Grèce n'étaient que des hommea déifié*.

(3) tout autre peuple un très grand pas dans la route philosophique^ et peut-être était-ce l'intention de Fauteur latin ; mais il paraît que les Romains ne virent d'abord dans les hypothèses d'Evhemère qu'un objet de curiosité assez frivole. Us étaient moins ombragés que les Athéniens, parce qu'aucune expérience ne les avertissait des conséquences de la philosophie pour la religion. Il en fut de même de l'exposition du système d'Épicure par Lucrèce. Ces deux ouvrages étaient des germes jetés sur une terre qui n'était pas encore préparée pour les recevoir. Bientôt les conquêtes des Romains leur ouvrirent un mode de communication plus facile avec la Grèce. Ils transportèrent à Rome des esclaves grecs, parmi lesquels il y avait des rhéteurs et des grammairiens^ et ils leur confièrent l'éducation de leurs enfans. Cet usage devint général, malgré la désapprobation de quelques Romains austères, parmi lesquels il est assez curieux de compter le grand-père de Cicéron (1), Comme ces rhéteurs enseignaient l'éloquence, objet d'une si grande importance dans un pays libre, les craintes et les soupçons cédèrent toujours à l'avantage immédiat que leurs élèves pouvaient retirer de leurs leçons. C'était ainsi que la philosophie avait commencé à se glisser à Rome d'une manière partielle, isolée et presque insensible, lors de la fameuse ambassade des trois philosophes, parmi lesquels on distingue Carcin, Giceron, dé Oratorien, n,66,

The text on this page is estimated to be only 16.70% accurate

(*,) néade (1).. Cette aqib«4sa(lQ. était conxfM^ée de trois hommes que Ton pryait considérer comme les représ^{ta}os de la philosophie grecque; de Garnéade académicien, dH^piipatéticien Critolaüs, et du stoïcien Diogèie, . Ayides de briller, et flattée d^l l'effet qu'ils produisaient sur ttu peuple peu accouttiüé à des recherches aussi subtiles, ces phUoisophe[^], déployèrent toute la profondeur ou toute la dextérité de leur dialectique devant les jeunes Romains , qui furent saisis d'enthousiasme en découvrant eet usage JBoeonna de la parole : car les hommes encore simples n*ont aucune idée de sa prodigieuse flexibilité. Le gouvernement s'arma de C0I0 commotion [^]ubitCf Les vieux sénateurs s'armèrent de toute l'autorité des usages pour repousser des spéculations qu'ils déclaraient dangereuses[^] et qu'ils dédaignaient comme futiles. Publiuç Crassus disait que le petit livre qui contenait les lois des douze Tables était supérieur à tous les écrits des Grecs (3), Catpo l'An

The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate

(») rées et an boolererseineit de tous les Trais ptiïi* cipes d'aria -saine mârâle. Les sophismes de Car* néade qui, se faisant un mérite du talent méprisable d'atlaçfuer et de défendre indifféremment les opi« nions lés plus opposées , parlait en publie , tantôt potir, tantôt contre la justice, fournissaient à Caton des: argumens plausibles. La philosophie , dès son débet , se présentait sous des apparences défoyora* blés* Caton ne savait pas qu'en la jugeant d'après on sopliiste, il la jugeait mal, et qu'un siècle plus tard, cette philosophie, qu'il voulait proscrire, mieux approfondie et mieux connue , serait le seul asile de son petit*fils contre les trahisons de la destinée et la clémence insolente de César. On ne peut se défendre d'une sorte de sympathie pour des vieillards vénérables, opposant au torrent qui leur paraissait mettre en danger la patrie, leur» cheveux blanchis et leur expérience antique , évoquant , pour repousser des doctrines qui leur sem** blaient menaçantes, les mânes de leurs ancêtres; levant au ciel leurs bras fatigués de victoires, et appelant à leur aide , d'une voix débile , mais pro* phétique^ les souvenirs de six cents années de gloire et de libertés Si toutefois on fait succéder à cette impression naturelle une réflexion calme et impartiale, on sera obligé de reconnaître que, pour arrêter les progrès de la philosophie et même des sophismes de la Grèce, le sénat prenait de mauvais moyens. Tout ce qtii est dangereux renferme en soi on

(6) principe faux, déguisé peut-être avec artifice, mais qu'il est toujours possible de découvrir. Affirmer le contraire ferait accuser la Divinité inéme; car, si elle avait mis le mal dans la connaissance de la vérité, elle aurait tendu un piège à l'intelligence humaine. C'est donc à démontrer la fausseté des opinions pernicieuses qu'il faut travailler, et non à proscrire un examen qui, lorsqu'il est pros crit, ne s'en fait pas moins, mais se fait imparfaitement, avec trouble, passion, ressentiment et violence. Était-il donc si difficile de répondre au sophiste d'Athènes? Était-il si difficile de prouver que ses raisonnemens contre la justice n'étaient que de misérables arguties? Était-ce une entreprise téméraire que d'en appeler dans le cœur de la jeunesse romaine aux sentimens indélébiles qui sont dans celui de tous les hommes, de soulever, dans ces âmes encore neuves, les élémens primitifs de notre nature, et de diriger leur indignation contre une théorie qui, consistant tout entière en équivoques et en chicanes, devait, par la plus simple analyse, se voir bientôt couverte et de ridicule et de mépris? On sourira de pitié peut-être à Térée d'un gouvernement se confiant à la raison au lieu d'employer les prohibitions et les menaces; on aime bien mieux les édits et les soldats. Ces moyens sont commodes et paraissent sûrs; ils ont l'air de tout réunir, facilité et brièveté, dignité. Ils n'ont qu'un seul défaut, celui de ne jamais réussir: le sénat de Rome en fit l'expérience. Ce ne fut pas faute d'autorité qu'il

(7) échoua dans ses efforts contre la philosophie grecque. Lélius et Scipion essayèrent vainement de la défendre (1). Gaton s'applaudit sans doute du triomphe passager qu'il remporta. Les députés d'Athènes furent renvoyés précipitamment. Pendant près d'un siècle, des édits sévères, fréquemment renouvelés, luttèrent contre toute doctrine étrangère (2); lutte inutile: l'impulsion était donnée, rien ne la pouvait arrêter. Les jeunes Romains conservèrent d'autant plus obstinément dans leur mémoire les discours des sophistes, que ces organes d'une sagesse nouvelle leur paraissaient injustement bannis ^ ils regardèrent la dialectique de Gaméade, moins comme un système qu'il fallait examiner, que comme un bien qu'il fallait défendre. L'étude de la philosophie grecque ne fut plus une affaire d'opinion, mais, ce qui paraît bien plus précieux encore à l'époque de la vie où l'âme est douée de toutes ses forces de résistance, un triomphe sur l'autorité. Les hommes éclairés d'un âge plus mûr, réduits à choisir entre l'abandon de toute spéculation philosophique et la désobéissance au gouvernement, furent forcés à ce dernier parti par le goût des lettres; passion qui, lorsqu'une fois elle a pris naissance, s'accroît chaque jour, parce que sa jouissance est en elle-même. Les uns suivirent la philosophie dans son exil d'Athènes, d'autres y envoyèrent leurs enfans. (1) Cicer., Tusc. 1, 32. (2) Aalii-fieU.,zt. 2.

The text on this page is estimated to be only 21.57% accurate

(8^ Enfin la philosophie, lorsqu'elle revint de son banissement, eut d'autant plus d'influence, qu'elle arrivait de plus loin et qu'on l'avait acquise avec plus de peine. Les généraux eux-mêmes ^ que leur éducation belliqueuse et leur vie active auraient dû préserver de la contagion des lumières, s'y livrèrent au contraire, avec empressement. Le métier des armes apprend à l'homme à mettre un grand prix à l'opinion; et cette habitude, une fois contractée, se reporte ensuite sur des objets étrangers au métier des armes* C'est pour cela que l'on voit souvent des hommes nés ou élevés dans les camps imiter la mode autant qu'il leur est possible, et , lorsque le siècle est doux et policé, choisir ou adopter des manières douces ou des occupations élégantes» Ainsi, le farouche Minucius, voyant qu'il était d'usage à Rome d'aimer les statues, Crut se devoir d'en envoyer de Corinthe, en exigeant des navicateurs qui se chargeaient de cet envoi .de remplacer celles qui étaient perdues. De même^ la philosophie étant en faveur, les plus illustres capitaines se firent connaître dans leurs expéditions par des philosophes qu'ils ramenèrent à Rome après leurs victoires. Antiochus l'académicien fut le compagnon de Lucullus. Caton l'Ancien céda lui-même à l'exemple universel , et suivit, durant la seconde guerre punique, les leçons du pythagoricien Néméarque, à Tarente. Sylla fit transporter dans la capitale la bibliothèque d'Appellion de Theos, qu'Andronicus de Rhodes fut chargé de mettre en ordre. Caton d'Utique , tribun mili

The text on this page is estimated to be only 21.45% accurate

(8) taire en Macédoine , fit un rojage en Asie dans le seul espoir d'obtenir du stoïcien Athénodore qu'il abandonnerait sa retraite de Pergame, et viendrait le consoler de l'ennui et du tumulte des camps. Enfin Cicéron, pendant sa carrière active et glorieuse , ne cessa de consacrer à la philosophie tous les moments qu'il put dérober à ses devoirs d'orateur, de soldat et de citoyen* Dès son enfance, intime ami de Diodote , disciple ensuite de Posidonius et protecteur de Cratippe^ il se {disait à répéter qu'il devait ses talents et son éloquence bien plus à la philosophie qu'à la rhétorique proprement dite (1). Cependant les esprits qui de la sorte se livraient avec enthousiasme à la philosophie ^ n'étaient point préparés pour la plupart à des spéculations abstraites par des études antérieures. Il en résulta que la philosophie pénétra dans la tête de ces nouveaux disciples, pour ainsi dire, en masse et dans son ensemble. Elle ne s'identifia point avec le reste de leurs opinions; et son influence fut à la fois plus forte et moins continue qu'en Grèce : plus forte dans les circonstances importantes, dans lesquelles l'homme^ jeté hors de la routine et des habitudes, cherche des appuis, des motifs ou des consolations extraordinaires; moins continue, parce que la philosophie, lorsque rien ne troublait l'ordre accoutumé, redevenait pour les Romains une science qu'ils avaient apprise, (1) Cicéf., d0 Orat, tu.

(10) plutôt qu'une règle de conduite applicable à tous les instans de la vie sociale. Nous n'apercevons à Rome aucun individu qui se soit uniquement occupé de spéculations philosophiques , ieomme les principaux sages de la Grèce ; mais , d'un autre côté , nous ne voyons point que les Grecs aient su tirer de la philosophie des secours aussi puissans que Jes illustres citoyens de Rome, au milieu des camps, des guerres civiles , des proscriptions , et à l'heure de la mort» €e n'est pas que plusieurs philosophe» grecs n'aient supporté les persécutions avec un grand courage ; mais ce courage était une partie des devoirs de leur profession , une conséquence forcée de la carrière dans laquelle ils étaient entrés ; au lieu que les Romains, qui s'appuy^ent de la philosophie pour combattre et pour mourir , étaient des guerriers , des magistrats , des sénateurs ou des conjurés. D'après ce que nous venons de dire sur la manière dont la philosophie fut transportée à Rome, on peut concevoir facilement que les Romains se partagèrent plutôt entre les différons systèmes qui s'offrirent à eux, qu'ils ne les analysèrent. Ce partage, résultat naturel de l'adoption sur parole d'une doctrine étrangère , dut être aussi l'effet du mode d'enseignement adopté par les rhéteurs grecs. Les Grecs , pour la plupart, esclaves ou affranchis, devaient, quelle que fût leur conviction personnelle et leur attachement pour une secte en particulier, s'efforcer de plaire à leurs maîtres, et quand ils remarquaient que telle hypothèse les repoussait par sa rigueur ,

(11) oa les fatiguait par sa subtilité , ils se hâtaient de leur en offrir une autre. Tel est le résultat de la dépendance : Tamour même de la vérité n'affranchit pas l'homme du joug, s'il ne transige pas sur le fond de ses opinions , il en change les formes ; s'il ne les désavoue pas, il les* défigure. Lorsqu'à ces rhéteurs esclaves eurent succédé les rhéteurs mercenaires, l'avidité ne fut pas moins complaisante que la servitude. Les doctrines devinrent une denrée dont les Grecs trafiquèrent, et dont par conséquent ils donnèrent le choix à des hommes auxquels les questions philosophiques inspiraient plutôt de la curiosité que de l'intérêt. Cependant, toutes les sectes ne trouvèrent pas à Rome une faveur égale. Bien que l'épicurisme eût eu l'avantage d'être exposé en très beaux vers par Lucrèce , il fut d'abord repoussé par un sentiment presque universel. Ce fut moins à cause de sa morale , dont on ne prévoyait pas encore toutes les conséquences , que parce qu'il recommandait à ses disciples une vie spéculative et retirée , libre de la fatigue et du danger des affaires. C'est en effet le principal reproche que Cicéron adresse à la philosophie épicurienne, qu'il poursuit dans ses ouvrages d'un blâme sévère (!)• Les citoyens d'un état libre ne peuvent concevoir l'oubli de la patrie, parce qu'ils en ont une; ils considèrent comme une faiblesse coupable cet éloignement pour toute carrière active, qui , sous le despotisme j'devient le besoin et (1) Gioer . , de Orat. ^ m .

.(12) la vertu de tous les hommes indépendans et intègres. La philosophie épicurienne eut cependant pour élève un Romain illustre : je ne veux pas parler d'Atticus, caractère équivoque et double, sans principes et sans opinions, délicat dans ses relations privées et fidèle à ses amis malheureux, ce qui le distingue de ses imitateurs d'aujourd'hui ; mais insouciant sur les intérêts publics, plaçant son impartialité dans l'indifférence, sa modération dans l'égoïsme ; production d'un siècle qui s'affaiblissait, avant-coureur certain d'une dégradation peu éloignée, et donnant un exemple d'autant plus funeste, que, sous des formes élégantes, il apprit à la foule, encore indécise et vacillante, comment chacun pouvait s'isoler avec adresse et trahir déceimment tous ses devoirs. Le Romain dont je veux parler, c'est Cassius, qui se voua de son enfance à la cause de la liberté ; qui, repoussant tous les plaisirs, toutes les douceurs de la vie, n'eut qu'une pensée, qu'un intérêt, qu'une passion, la patrie ; qui fut l'âme des conspirations contre l'usurpateur qui la menaçait ; qui voulait, dans sa prévoyance, étendre sur Antoine la vengeance d'un peuple opprimé ; qui combattit en regrettant de ne pouvoir appeler les dieux à la défense de Rome ; qui mourut en s'affligeant de ne pas espérer une autre vie, et dont la carrière fut toujours de la sorte dans une honorable opposition avec sa doctrine (1). (1) Plutarch., in Bruio.

The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate

(13) Les disciples de Pythagore, d'Aristote et de Pyrrhon rencontrèrent à Rome des obstacles d'une autre espèce. La première[^] par une conséquence, fâcheuse, mais naturelle, du secret dont elle s'enveloppait depuis sa naissance, avait contracté de grandes affinités avec plusieurs superstitions étrangères. C'est on des inconvénients du mystère, que, lors même que l'inton primitive est pure, l'imposture finit toujours par s'en emparer. Les prêtres et les astrologues, si souvent chassés par les décrets du sénat, et méprisés toutefois par tous les hommes éclairés, se disaient pour la plupart disciples de Pythagore. Nigidius Fulcrus est le seul philosophe pythagoricien qui paraisse avoir joui chez les Romains de quelque considération. L'obscurité d'Aristote avait peu d'attrait pour des esprits étrangers aux spéculations abstraites, et plus curieux que méditatifs. Enfin, l'exagération du pyrrhonisme devait révolter des raisons droites plutôt que subtiles, et qui ne trouvaient rien d'applicable dans un doute poussé jusqu'à l'extravagance et contraire aux témoignages des sens. Le platonisme, qui n'était point encore ce qu'il devint[^] deux siècles après, entre les mains des platoniciens nouveaux, (le scepticisme modéré de la seconde Académie, le stoïcisme furent les systèmes entre lesquels les Romains se partagèrent. Lucullus, Brutus[^] et Varron furent platoniciens, Cicéron, qui fit ses délices de l'examen et de la comparaison de toutes les doctrines diverses, [pen-[^]T^{^^} ""* cha pour l'indécision de l'Académie « Le stoïcisme C[^]f^{^^*}'[^] /[^]? é,M[^] C L '[^] l;.

C^v V»» (1*) seul eat des droits sur la grande âme de Caton. Une observation me frappe ici. On répète machi■.^/?f..._ ^ nalement de siècle en siècle , par une facilité merI «V^ Yoïllouse k faire ce qai a été dit ,.qae la philosophie * a fait la perte de Rome. Cependant tous les hommes qui défendirent la république furent philosophes. Varron mérita d'être proscrit par les triumvirs (1). Brutus chérissait tellement les doctrines grecques , qu'il n'existait pas de son temps , nous dit Plutarque (â), une secte qui ne lui fût connue. Caton mourut en lisant Platon. Cicéron , qui, moins fort de caractère, mais non moins sincère dans ses opinions, sut recevoir le coup mortel sans faiblesse, se punissant ainsi d'avoir espéré d'Octave, s'était consolé par la philosophie de son exil et de toutes ses adversités. L'histoire ne nous apprend pas que les destructeurs de la liberté romaine eussent pour la méditation un pareil amour. Nous n'avons pas de grands renseignemens sur la philosophie de Catilina. César, à l'entrée de sa funeste carrière , professa dans le sénat quelques principes d'une irréligion triviale; axiomes grossiers et confus , que probablement ce jeune conspirateur avait recueillis dans les rares intervalles de ses débauches et de ses complots. Le voluptueux Marc- Antoine, l'imbécille et lâche Lépide, et tous ces sénateurs avilis, et tous ces centu(1) Il échappa à leurs poursuites, mais il perdit sa bibliothèque et ses propres écrits. (2) InSrufo,

. _ I (18) rions féroces, dont les uns trahirent^ dont les autres déchirèrent Rome expirante, ne s'étaient, que je sache, formés dans aucune école. , Au milieu de ses erreurs même , la méditation désintéressée agrandit l'esprit et ennoblit l'âme ; et la philosophie^ tout en se trompant, a cet avantage, qu'elle détache ses sectateurs de ces intérêts ardents et avides , pour lesquels des ambitieux , forcenés on ignobles, dévorent on abrutissent les générations asservies , et bouleversent le monde par leurs fureurs , ou pèsent sur lui par leur masse.^ .. >- - Avec Auguste commença, pour la philosophie comme pour l'espèce humaine, une époque nouvelle^ dont les symptômes devinrent remarquables surtout sous Tibère. Durant la règne d'Auguste , les âmes , qui étaient fatiguées des discordes civiles^ mais qui n'étaient pas façonnées au joug, s'occupèrent d'abord de ce travail intérieur que l'homme fait sur lui-même pour trouver une assiette fixe et tolérable dans une situation qui le blesse ; travail plus ou moins long , suivant que les peuples sont plus ou moins dégradés. Malgré la corruption. presc^e universelle, les souvenirs et les habitudes de la liberté avaient conservé sur les Romains assez de pouvoir pour qu'il leur fallût quarante-cinq années avant de parvenir à une dégénération complète. Au milieu de cette lutte entre ce qu'il y a de noble dans l'homme et ce qu'il doit devenir pour vivre doucement sous la tyrannie, ce sont surtout les distractions

The text on this page is estimated to be only 19.81% accurate

(16) lions qu'il recherche. La philosophie devint à Rome une distraction, un amusement, une espèce de plaisir moins avilissant que les autres, mais non moins frivole. Les Romains réapprirent alors historiquement, c'est-à-dire, ils voulurent savoir ce qu'on avait pensé, plutôt qu'ils ne pensèrent eux-mêmes. On ne les voit s'attacher à aucun système, hors à aucun, dont nous parlerons bientôt. Ce n'était pas qu'un examen sérieux les eût convaincus de l'insuffisance de toutes les hypothèses ; c'est que, pour embrasser un ensemble, il faut une certaine capacité, et les âmes qui travaillaient à se rétrécir ne l'avaient plus. Chacun saisissait, suivant le hasard, la fantaisie, quelquefois le besoin du moment, un argument isolé de quelque doctrine. La réflexion ne choisissait pas, le caprice adoptait et défendait, abandonnait des axiomes qui ne faisaient que remuer la surface des esprits, dont le fond déjà était morne et immobile. Auguste, dont la philosophie pratique avait consisté à ne voir ce qu'il craignait ; et où l'humanité consistait à ne pas tuer ce qu'il n'avait pas à craindre ; Mécène, l'instigateur du sens droit et de la raison habile qui l'avaient mis « aux pieds du plus fort, encourageaient cette occupation dans les débris de la classe éclairée. qu'il leur était important de voir oisive et agréable de voir ingénieuse (1)

« * Une secte cependant fit des progrès, parce qu'elle offrait précisément ce qu'il fallait aux Romains à (1) Auguste écrivit lui-même un livre pour exhorter les Romains à l'étude de la philosophie.

The text on this page is estimated to be only 15.59% accurate

(17) cette époque, un eode de prudence et des règles de
pl«wirt;ce lot, comme on le deyine^ la secte d'fi* pionre. On a voelu
chercher dans cette philosophie la r4iise de la chnte de la liberté; mais
lesdatesproa* vent qn'dle fat , au contraire , un de ses effets. Nous voyons
les Romains les pi us distingués du siècle d' Au* {f aste se iaire en quelque
sorte riuloice pour se cour^ ber jusqu'à elle. ^ / Horac^ peut être rangé parmi
les épicuriens les / / / plas illustres 4^ ce p^ète offre un exemple très cu-< '
^^ * riez du travinh^nie font les âmes élevées contre \ "' * ^ elles-mêmes
sons le despolltoe;*41^ arait cédé é la ^ destinée comme le reste du monde.
Trîl)tm<4ai.litaire soQS Brutus, il était devenu le flatteur d'Auguste (Bt^-^
j* M le client de Mécène, Mais les esprits d'une certaine it^ f t trempe ont
besoin de rattacher leur conduite, et ^ ^,« l jusqu'à leurs faiblesses , à des
idées générales : Ho*- < . ^ ^, race vanta donc répicnréisme qui justiOait sa
résî- ^ gBatkm, Cependant on voit qu'il regrette fréquem-^^ ment qu'une
plus noble doctrine lui soit interdite. # Il rappelé sans cessa la brièveté de la
vie , comme ^^^ sa consolation secrète et son excuse à ses propres^ ^^ ^
yeoi* Il renonce à la liberté publique; mais il res->(^* "«^-^ saisit
obstinément son indépendanoe individuelle. Il *'^'^ ^ ^^ cherche la retraite
; il fuit le crédit. 11 échappe è ^^ ^ Mécène, au risque de lui déplaire. ^i Ce
que fit Horace avec effort, d'antres le firent avec plus de facilité , parce
qu'ils avaient moins de talent et plus de bassesse. La philosophie d'Épicure
devint la doctrine dominante. ,3 ^ï^ t'Ill 1))x^n(^^-'^" '^ 7 J

(18) Le vieux asarpateur, qui avait applaudi tacher les hommes de la liberté, s'en effraya lorsqu'il découvrit qu'elle les détachait aussi de tout le reste« et que Tégoïsme n'était pas plus disposé à se sacrifier pour un maître que pour la patrie. Il voulut recourir à des mesures réjl^ressives (1); mais il n'est pas donné aux auteurs de la corruptioa des peuples d'en être les réformateurs. Le ciel préparait d'ailleurs aux Romains une leçon filus sévère» Tibère , Caligula, Claude et Néron vinrent, comme cela devait être , recueillir le fruit des triomphes de César et de la' politique d'Auguste; et la faiblesse comme la force, le vice comme la vertu, la lâcheté comme le courage , furent frappés indistinctement. Les Romains apprirent qu'il ne suffît pas , sous l'ar^ bitraire, d'être soumis pour vivre paisibles, ni d'être vils pour être épargnés. L'oppression , lorsqu'elle s'enveloppe de formes douces et hypocrites, énerve et avilit l'espèce humaine ; mais quand elle est suffisamment féroce 9 elle en redevient la rigoureuse et utile institutrice. C'est à la cruauté sombre du fils de Livie, à la démence de son successeur, à l'imbécillité du marid'Agtrppine, et à la dépravation sanguinaire et capricieuse de son fils, que Rome dut la re^ naissance du stoïcisme. Tous lès philosophes de cette époque furent stoïciens. Le scepticisme n'est sup* portable que dans un temps de prospérité^ ou da. (1) Dion. Gassius, lit. ii.

The text on this page is estimated to be only 20.29% accurate

(id) moiiM de]tmfo^ On se pMt dans le doate quand on est
heiiireiiX4 mais lorsqu'on souffre^on a besoin d'une opinion Qxe (1). Les
sloieiens, retrempe par le malheur , ne s'éga«, rèr^it point; comme les
philosophes grecs, dans une, mēU^iliysique obscure et inapplicable ; ils ne
s'atta* chèrent qu'à la morale. Sënèque traitait avec un grand mépris les
frivolités épineuses qui avaient occupé Chrysippe. Epictète , bien qu'il
enseignât publiquement la philosophie à NicQpolis , et îM par, conséquent
dans la même position partiouUère que les sloïciems de la Grèce , déclarait
pourtant^que le but de ses leçons était la connaissance et l'exercice.
|H*alique de la vertu, et que. la dialectique n'était qu'un moyen de ineltre
plus de clarté et «d'ordre dans les idées ^ moyen dont il fallait
soigneusement éviter l'abus. C'est qu'alors ce n'était- plus l'esprit qui
cherchait un théâtre où déployer ses facultés bril* lantes , mais l'ame qui
demandait un asilç .où se ré-fugier,. et la morale seule pouvait lui offrir ççi
asile.* Les.fltoi[cien8 de Rome tirèrent des conséquences sublimes de
quelques axiomes qui n'étaient en Grèce que des sophismes et des arguties».
Afin de concilier la liberté humaine avec la nécessité , les disciple^ de
Zenon avaientprétendu que l'homme , pour être libre, n'avait qu'à vouloir ce
que la nécessité luiconimandait : le stoïcisme -romain partit de cette idée
pour créer un genre de liberté qu'il plaça dans le v 1 (1) Scneo., ejD.
xivetxi.viii. .' • . • 3.

The text on this page is estimated to be only 17.07% accurate

(so) fond des cœun eomme dans un sanctnftire. Ife pmi ▼ ant
êortîr l'Hidî^kla delà grande elialne» des événemens sans rompre cette
chaîne ^ et san» renverser amsi Tordre de la nature et les notions de eause et
d'effet, ils imaginèrent de le rendre indépendant des éTénemens par le
sentiment et par la pensée; et cette hypothèse, qui n'avait été en Grèce
quTan moyen d*éluder de pressantes objections, devint um principe d#
force, de sûreté^ d*héroïsme, qui défia tontes les foreurs des tyrans. Il en
fol de même des maximes adoptées par cette secte sur la prière.
Poofrobfenîr des dîeax oe que nous voulons , avait-€Mi dit , il fatit ne leur
demandai' que ee qu'ils veulent. Rédigé ainsi, oél axiome était presque nne
raillerie contre la bonté divine et fefficaéité de nos vœux; Cette
sobtiitîernéan* moins servit merveilleosetnent à déterminer i^uelles
SDllcilaitions notes devons adresser aux dispensateurs des destinées. Lé
sage n'attend poînt que les ifieux lui confèrent dea fevenrs extérieures et
visibles; il ne les invoque pas contre les événemens , mais contre sa
faiblesse; il implore d'eux , iton la possession, mais le^méprts des richesses;
non la prolongation de la vie, niais lô courage dans la mort (1). Il en fut de
même encore des raisonnemens sur Fexistence da mal. L'impossibilité de
résoudre ce problème d'une manière satisfaisante avait suggéré plus cT Une
fois aux ste^iens grecs l'assertion hardie que le mal n'existait pas; les
stoïciens romains donnèrent à cette V (1) Antonin , t., 21 px , 40. Arien, 1,
16.

The text on this page is estimated to be only 13.71% accurate

(") asierCto» me tama^ phis ri^foimable, iBoins alMotae et
nnrtout plm lerlîle en résoltaU élevé». U n'exi8te> iKreoiib, d'avUe mal
qtiele me, d'aolre bien qao la Tertu : il est donc libre k toat homme d'éviter
le mal, puisque tottibomme est libre d*étro TeKaeax (1) . Fortifié par on tel
système , Cassias Julirn attendit la mort sans crainte sovs Galî^ula, et,
toornant sur lui-même à ce moment solennel an ra^rd eurieiix , cribserva les
(j^adations par lesquelles le principe de ▼îedépose sesoi^epanesetae
8éparedacorpe(2). Thraséaa imprima par son exemfde, aux âmes leaplna
afiûUies, un ébranlemont passager, mai» salu

The text on this page is estimated to be only 29.44% accurate

(M) haatetr à iiiqielie l'eiprU hamain r«àt enccMre portée, et ce fut soas les princes les moios faits pour Tapprecier, les plus disposés a la proscrire. Maisdiie déchut bieolôt de ce rattg sous des empereurs qui l'hoaoraientde faveurs spéciales: tant il est vrai que Fintelligence humaine n'a pas besoin des faveurs du pouvoir , et que, s'il fallait choisir, il vaudrait peutêtre mieux pour elle être proscrire que protégée I Adrien , fier , ou plutôt vain de ses connaissances dans la littérature grecque, rassembla près de lui tout ce qui pouvait faire de sa cour une académie, et combla de bienfait^ tous les grammairiens et tous les rhé*teurs qui accoururent au premier signal pour lai composer un cortège philosophique^ Il leur prodi**gua , non seulement des trésors et des places, mais l'honneur plus précieux de son intimité. Assis à sa j /table , ils agitaient avec Inijdes questions abstraites. '^'^ . "Il aimait à l(BS contempler,' s'acharnant les ans sur ^^ les autres, et se poursuivant de syllogismes. L'idée de plaire au maître du monde enflammait leur zèle* Sauvent il se mêlait de leurs discussions, il accablait ses doctes convives d'interrogations captieuses et d'objections frivoles; mais on sait que trente légions donnaient du poids à ses raisonnemens et de la finesse a ses railleries (1). Alors la philosophie changea de caractère : le stoïcisme disparut, l'esprit de secte sembla prendre une activité qu'il n'avait jamais eue à Rome; mais ce ne (1) Spartian. tn Hadrian., 15.

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

(M) fut pas l'homme des sectes grecques, pénétrant dans son irrésistible, sincère dans sa ténacité, et ne se livrant des combats à mort sur des questions de peu d'importance, que parce qu'il leur prêtait de bonne foi une importance imaginaire; ce fut un esprit de secte factice, calculé par des sophistes avides pour amuser un sophiste couronné. Ce que les plus célèbres ou les plus heureux faisaient à sa cour, d'autres moins connus le firent plus obscurément dans tous les palais des riches. L'imitation créa simultanément deux classes: les protégés / . et les protecteurs. On vit de toutes parts des hommes / L. couverts de manteaux déchirés ou de robes superbes, affaiblir, les très sages de Péloponnèse, les autres très la méditation de Pythagore ou la gravité, de Zénon; mais se ressemblant tous en ce point, qu'ils dévoraient l'outrage, prodiguaient la louange, et mendiaient des présents ou même des repas, but passager d'une ambition bien modeste. La véritable philosophie toutefois s'éleva de nouveau, mais pour un moment, sous Héraclite-Aurèle* On lui doit l'exemple unique d'un homme maître d'un pouvoir sans borne et qui sut n'en pas abuser. Du reste, les récompenses, les salaires, les honneurs accordés aux philosophes, les établissements publics, institués en leur faveur par les Athéniens, prouvent que la philosophie était sur son déclin: au temps où elle fleurissait, de tels encouragements étaient inutiles; / M, plus; ils furent inefficaces dès qu'ils paraissent à l'idée des pensables.

The text on this page is estimated to be only 10.15% accurate

(«) , Je tacmtfie iei osi «aeposé npide, {Mifoe qu'appas les Antonitts la f^lceophie abandoima, en qudqiiie sorte/ la capilala da monde pour te Iraasportisr a Alexandrie. n. Ofi LA PII1S3AKCS D ^.NC^UBTlBaaB DURAIT LA GUBARC , BT PS SA atTa^aaa a ia ?4ax , jusqq'siv 1819. Pour la plupart de» peuples , la j^eerre est une cause de détresse et de Bouffranoe ; la paix en eal une de prospérité et de riebesse. Il en a été autrement pour TAngletèrre durant les TÎngt-einq années qui Tiennent de s'écouler, par une eon»plicatiea de oircenstanees très singulières. €*est à la paix de 1814 que la misère delà classe laborieuse, en Angleterre, a commencé^ ættemi-' sèi^ a tot^ours étë en s^aggravant jusqu'à i« 6n de %&t6vOii s'en est i^^ssenti en 1817. Elle semble aujourd'liut It^uebét à son terme : les fonds banasent , lès capitaux reparaissent , le peuplo retroUf« eu tra▼avl et des moyens d'existence , et partout cette portion de la société, tant calomniée, ne demaitde qu'^à ne paè^ mourir de âsiim pour vivre en repos. ' Le«i pérïb qui menaçaient depuis quelques années cette fie , célèbre diversement par sa oonstitution intériëure et par son influence aa dehors^ sont donc ajournés. Le sont-ils pour long-temps ? Le sont-ils

The text on this page is estimated to be only 9.30% accurate

(15) pCHir toujours? €'e«t une quetiion qui , telolk moi , n'a élé «i»iii>r6 iri exAinmée ni résolue. Pour bien conmm^troFétattlo r^glotorre, il faut diûtîngner «oigo^tement doux chotes : ieê caAses de la détresse qu'elle a éprouvée depuis 1814^ et les effets moins ttianifestes, «au taon moins graves, quie cette détresse a produits. L'état de gène dont l'Angleterre a été frappée ioimédatement après la paix de Paris a la. même cause que l'étonnante prospérité dont elle à joui pendant qu'elle était en guerre avec toute TËurope enr^nentée par Boojtparta^ Uue lutte de Vingt ans, d'àiMird contre la France , ensuite contre «es alliés ou ses vassaux » oomfne au le vouldu ^ avait toanté TacâilPité anglaise^ durant oe long espaite de jtemps^ vers 4e6 genres . d'indusfrie et vers des spéculations qui sivaient pour];)ase la guerre comme état permanent. Une 'population d'entrepreneurs, del roeafaoturiers, derapéoidatettrs^ de contrebandiers knême « pojMriation mili^ire en quelque aoi^le, s'-était.foraBéft^jvU^ avs&t reai|daoé la population maMiaotutiàre al in«lufftrieuse des époques faisibles^ etétait aussi retifte auaecoorade la partie de cette pQpuiatidn.qui reatait sans eibploi direct , en rassoniai^, par des voies détournées^ à ses entreprises et à ses profila.?' âa prédigieuse activité , nécessitée et favorisée par les^circoflustances^ nourseulement faisait illusion ^ maisien réalité r^arait au jour, le jour les incouvénieas d'une positftoa parailleè De là> cette eipàoe dé proigo de puissanae qui a donné constamment un dé

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

(M) menti à ternies nos prédietions, et q'ui a fait que pins TAngleterre a eu d'ennemis , et plus elle a semble accroître en force et en richesse. La paix est venue ; Factivité a dû cesser momentanément avec la guerre qui l'avait créée, et qui seule Talimentait, elle a dû cesser^ avant d'être remplacée par d'autres spéculation» et une autre industrie, parce-que les canaux, depuis long-temps négligés, ne pouvaient se rouvrir immédiatement, ni la direction des capitaux changer aussi vite que l'on signait un traité. Par là même, les taxes devaient pour quelques instans devenir intolérables ; car ce qui avait aidé à les supporter, c'était la circulation vapidc des capitaux employés dans les entreprises de la guerre, et les profits nt>n moins rapides de ces capitaux* Ces •ressorts n'agissant plus, non -seulement les taxes devaieitit écraser ceux qui les payaient, mais ces derniers n'ayant plus ^ quoi occuper la classe laboric^vie; il devrait en résulter aussi pour celte dassé Ufke'mlsèfe affrètifte% C'est ee qui est arrivé. ' M sois loin d*ajwuter foi aux exagératioilB d*éeriTains trop passionnés. Je i^ai jamais pensé que la détresse de l'Angleterre, même lorsqu'elle inspirait aux hommes d'état de cette contrée les inq«Âétudes les plus, sérieuses , offrit à ses ennemis du dehors la moindre chance de succès. Une vieille coustitution encore libre, ouvrage du temps {dus que du calcul, et se prêtant aux modifications requises avec une élasticité merveilleuse; un jpatriotisme d'autant plus actif qu'il est moins «crapuleux , et d'autant plus dévoué

(27) aux intérêts nationaux qu'UI est moins cosmopolite ; un immense orgueil national qui ne regrette aucun sacrifice et ne recule devant aucun moyen de vengeance quand il est blessé, soilt des sauvegardes qui duraient préservé l'Angleterre de tous périls extérieurs. Mais il n'en est pas moins vrai que sa situation intérieure était, quant à la gêne des propriétaires et à la misère du peuple, bien plus alarmante que n'a pu le croire le continent, qui avait pris l'habitude de douter de tout à cet égard, parce qu'on t^{^^} lui en avait trop raconté J[^]es plus riches particuliers|f^{^^} l'écrasés d'impôts, étaient matériellement hors d'ét[«] i vr i[^]iri) d'y faire face ; le peuple était sans ouvrage ; les clairs nourries d'ordinaire- par les riches étaient re-X f^{^^}* ![^] poussées par eux simultanément, et restaient dé[^] . .
^{^^^}nuées de toute ressource; paysans, agriculteurs, fermiers[^] domestiques, artisans, étaient réduits aux extrémités les plus désastreuses. J'apporte en preuve de mes assertions les attroupemens qui eurent lieu alors dans diverses provinces, et jusque dans le voisinage de Londres; attroupement qui, vu la vigueur qu'une longue liberté donne toujours à une constitution , ne mirent point rétat en péril, mais qui , dans tout autre pays, aurmeiit fait craindre une anarchie complète. J'apporte en preuve les processions de paysans que l'on a vues, durant Tété de 1816, entrer par bandes dans les maisons de la capitale pour demander du pain ; ces autres processions de charbonniers , attelés euxluêmes à leurs chariots, et partis de divers comtés 4

The text on this page is estimated to be only 16.75% accurate

(28) pour implorer le prince régent: dix» ou peut-être vingt mille domestiques mis sur le pavé presque au même jour A^m la seule ville de Londres; Tinnom)»rable émigration des riches, qui s'arrangeaient pour passer sur le continent des, années entières^ et qui licenciaient par cinquantaines tous leurs serviteurs, ^'apporter^is volontiers en preuve, car les grandes causes produisent aussi de petits effets, cette économie subite qui étonne dans le caractère anglais, et dont il est bruit dans toute l'Europe; économie qui vient de ce que les Anglais • nation oonséquence, qui sait ce qu'elle veut, étant sortis de leur île, parce qu'ils n'avaient pas de quoi y vivre, éconçimisent sans se gêner, et dans leur résolution d'éviter toute prodigalités craignent as^es peu rimputation d'avfirice^ Cet étft t d€| cl^pfQs 9 changé^ (l'industrie, cet infatigable auxiliaire des nations qontre les fautes des gçtuvçrneokçn^, a trionipbé d'une calamité momanti^née; les tr^^aui; ont repris leurs cours | les pauvres ne sont plus placés >ntre la mendicité et le crime; il n'y a n^\\W coinparaison, çgmroe bien-être, entre l'Angle^rre en lftia et l'Angleterre en 1819. Hlsis une autre question reste à^ résoudre* Le tripiuphe remporté sur le nu4 présent garantira*t-il l'Angleterre des con^équemoes dont li| menacent les cbl^ngemens que ce mal, pendant qu'il a duré, % produits ds^ une des bases les plus essentielles de la oQOititution politique?

The text on this page is estimated to be only 22.69% accurate

(*9) L'Angleterre n'est, au fond, qu'une vaste, ouverte, lente et
Tigouaréné aristocratie, où les propriétés réunies dans les mêmes
mains ; des richesses colossales accumulées sur les mêmes têtes ; une terre
jusqu'à ce jour. Cette organisation, qui paraît fort imparfaite et même fort
oppressive en théorie, était adoucie en pratique, tant par les bons effets de
la liberté conquise en 1688, que par plusieurs circonstances particulières à
l'Angleterre, et qu'on n'a pas, je pense, assez remarquées quand on a voulu
transporter ailleurs certaines institutions tenant aux privilèges, et
empruntées, dans leurs modifications, de la constitution britannique. Je
conviendrai même, de bonne foi, que je ne me suis pas toujours suffisamment
préservé de cette erreur. L'aristocratie anglaise n'avait jamais été,
comme celle de plusieurs autres pays, l'ennemie du peuple. Appelée, dès les
siècles les plus reculés, à revendiquer contre la couronne, ce qu'elle
nommait ses droits, elle n'avait pu faire valoir ses prétentions qu'en
établissant certains principes utiles à la masse

(«0) • des citoyens. La grande Charte^ bien que rédigée au sein de la féodalité et empreinte de beaucoup de vestiges du système féodal, consacré la liberté individuelle et le jugement par jurés , sans distinction de rang ni de personnes. En 1688, une grande partie de la pairie anglaise avait concouru à la révolution qui a fonéé^en Angleterre, le gouvernement constitutionnel; et depuis cette époque, au lieu de se vouer à la domesticité et aux antichambres, cette pçrtion de nobles était restée à la tête d*^n parti d'opposition, qu'elle servait de sa fortune, en même temps qu'elle en recevait de la force. Faisant ainsi collectivement de son aristocratie une des bases de la liberté , la noblesse anglaise se conciliait en détail l'affection de la classe dépendante, par un patronage que sa durée et la fidélité avec laquelle les patrons accomplissaient leurs devoirs, avaient rendu presque héréditaire. Les grandes propriétés des seigneurs anglais étaient en partie tenues à bail par de riches fermiers qui les cultivaient de pare en fils, à des conditions restées depuis très long-temps les mêmes ; leurs maisons étaient remplies de nombreux domestiques , que le maitre payait chèrement, et qui lui paraissaient une charge inééparable de son état. Chacun de ces grands seigneurs était en quelque sorte le chef d'un petit peuple, dont la fortune dépendait de lui, et qui le servait de son zèle et des moyens divers que chaque individu de ce peuple se trouvait posséder.

(81) U était réstlté^de cette organisation qn'en Angleterre l'aristocratie n'était nuUement odieuse à la masse de la nation. Les lois mêmes qui sont émanées du parti populaire aux époques où il a tenu le pouvoir en main , n'ont jamais été dirigées contre la noblesse. Il ne faut pas m'opposer l'abolition de la Chambre des Pairs durant les guerres civiles; cette mesure de révolution n'était point en harmonie avec le sens vraiment national. Les privilèges de la noblesse, modifiés par l'usage plus que par la loi , s'étaient conservés dans la Grande-Bretagne sans exciter rirritation qu'ils causent ailleurs. Au milieu de cette combinaison de liberté etd*aris'tocratie, de clientèle et de patronage, la détresse est venue. La fortune des grands n'a plus été suffisante pour subvehir au maintien de leurs relations avec la population qui dépendait d'eux ; les propriétaires ont haussé lçurs baux ou changé leurs fermiers; les maîtres ont renvoyé leurs domestiques : ils n'ont vu, dans cette manière d'agir, qu'une mesure d'économie. Je veux examiner si cette mesure n'est pas le germe d'un changement dans les bases de l'ordre social, dont je suis porté à croire que les symptômes sont déjà visibles, bien que la cause en aoit ignorée. Partout où la masse des nations n'est pas comprimée par une force majeure, elle ne consent à ce qn'il y ait des classes qui la dominant que parce qu'elle croit voir, dans la suprématie de ces classes, de Tutilité pour eire. L'habitude , le préjugé , une 4.

The text on this page is estimated to be only 19.31% accurate

(88) espèce despersiition^ et le peoekiiif de rhonmie à considérer ce ofui exitte comme devant existcii', pro*' longent Tascendant de ces cUimcs, même après que leur utilité a cessé ; mais leur existence est alors pré^ caii'e^ et la durée de leurs prérogatives devient incertaine* Ainsi , le clergé a vu diminuer sa pui«« sance dès qu'il n'a plus été le âeul dépositaire des connaissances nécessaires à la vie sociale : les pea^ pies n'ont plus voulu obéir implicitement à une classe dont ils pouvaient se passer. L'empire des sei^* gneurs féodaux a commencé à déchoir lorsqu'ils n'ont plus offert à leurs vassaux , en compensation des privilèges que ceux-ci oonsuntaietit à respect^r, une protection suffisante pour les dédommager de leur soumission à ces privilèges. Les grands sei» gneurs anglais n'avaient ni le monopole des sciences comme les ecclésiastiques^ ni celui de la protectiioii comme les barons du moyen âge; mais il» avaient celui du patronage, et ils ^Elisaient tolérer ce mono*pole par les classes inférieures, en s'attaehani et te conciliant une taste clientèle. Ils l'ont licenciée. lia ont cru , et c'est une erreur dans Idqu^le l'aristo^ cratie tombe toujours , ils ont cru qu'ils pouvaient s'affranchir des charges et garder le bénéfice ; mm les cliens, repoussés par leurs patrons, se sent par là même, sentis replacés sur un terrain d'égalité, lia en ont été avertis par un instinct sourd et rapide ç et toute la disfposition morale de l'Angleterre a été changée. Les anciens fermiers payans plus eher, on les nouveaux fermiers qui ont remplacé les anoiens.

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

(M) ne sont plus Icm dépendansdes propriétaires ; oe sont des hommes qai, ayant traité avec enx d'après les lois , ne Tooonnuissent pour intermédiaire que ces lois, au nom desquelles on leur a imposé réoemment des conditions plus onéreuses. Les serrîtenrs renToyés ont renforcé la classe qui n'a rien à perdre, classe dé}à lres nombreuse en Angleterre, à cause de ses détestables lois prohibitives, et de ses parish hwê, si horribles contre les pauvres. De la sorte, une grande portion du peuple^ qui était autrefois te soutien de raristocratie^ en est devenue l'adversaire^ Ce premier résultat du licenciement de la classe dépendante en a produit un second , et oes deux effets se sont aocms Ton par l'antrCé Jusqu'à ce jour, une portion de l'aristocratie anglaise défendait franchement la liberté. Se sentant a Fabri des orages populaires, il lui était agréable de limiter a son profit la puissance du trône« IjOs nobles de l'opposition étaient flattés de se montrer les tribuns d'un peuple qu'ils dirigeaient. Au* jourd'hui, cette portion même de l'aristocratie bri« tannique s'aperçoit que le gouvernail lui a échappé, et s'effraie des principes démocratiques qui font des progrès. En conséquenoe, sa marche est incertaine. Elle ne demande plus tout ce qu'elle demandait, et elle se désire pas tout ce qu'elle demande. Par* eiempie, de tons les anciens whigs qui avaient débuté par réclamer la réforme parlementaire, il y en al bien pen qui en parlent encore < et il n'y en a pas un , j^ose le dire, qui l'effectuât, s'il le pouvait, par on

(3i) acte de sa Tolonté. Aussi l'opposition proprement dite, a-t-elle perdu la confiance de la masse. C'est un inconvénient : car ceux qui veulent conduire le peuple au-delà des bornes profitent de ce qu'il n'a qu'eux pour chefs. Pour faire concevoir toute l'étendue et toute l'importance d'un tel changement, une seule observation suffira. Lorsque la détresse était au plus haut point, que les ouvriers se voyaient sans ouvrage, les manufacturiers sans consommateurs, les propriétaires sans revenu, les pauvres sans pain ; lorsque des bandes d'artisans étaient forcées, par le besoin, à parcourir le royaume , pour implorer les secours insuffisants d'une bienfaisance à laquelle la détresse même traçait d'étroites limites ; lorsque des rassemblements, poussés par la faim à des pillages partiels et mal concertés, bravaient des peines égales à celles qu'auraient attirées sur eux des délits politiques , aucune parole de rébellion n'a été prononcée, aucun signe de sédition arboré. Le peuple au désespoir, entraîné par la misère à beaucoup d'actes irréguliers , a paru néanmoins complètement étranger à toute intention de se soulever contre l'autorité et de porter la moindre atteinte à la constitution de l'Etat : au contraire, après que les années les plus fâcheuses étaient traversées, quand la détresse avait diminué, que le peuple avait retrouvé des ressources, le pauvre du travail ; au moment où les fonds, l'ordre de la sécurité des classes éclairées , indiquaient que les craintes étaient dissipées et la confiance

(8») rerenae, des conspirations ont éclaté , des associa* lions dangereuses ont été signalées, et l'on a décou* vert qu'un nombre assez grand d'hommes du peuple nourrissaient des désirs et des projets de bouleverser* sement, et voulaient courir les hasards d'une révolution sans direction, sans but fixe et sans terme. J'admets qu'on ait exagéré la gravité des symptômes. L'affreux expédient d'envoyer des espions agiter les esprits ignorons et proposer la révolte pour la dénoncer, a concouru à «es mouvemens désordonnés* Les misérables ont séduit ceux qui ont eu le malheur de les écouter, et probablement aussi ils ont accusé ceux qu'ils n'avaient pu séduire. Comme on avait pris des mesures extraordinaires, il a fallu donner le plus de -réalité qu'on a pu à des hypothèses alarmantes ; mais il y a pourtant un fond de vérité dans ces , hypothèses. Le Courrier même, journal ministériel , comme on sait , remarquait le fait, sans indiquer la cause. Maintenant que la misère temporaire a cessé, disait-il dans un de ses numéros, les démagogues se rejettent sur les droits de l'homme. C'est que ce n'étaient plus les mêmes démagogues. Ce n'était plus dans le parlement que siégeait l'opposition , c'était à Spafield. Tandis, et peut-être parce que l'opposition ancienne a renoncé, au fond de son cœur, à la réforme parlementaire, l'opposition nouvelle ne se contente plus de cette réforme ; elle demande des parlemens annuels et le droit universel de suffrage, sans distinction de propriété. Le licenciement de la clientèle, l'abdication

The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate

(M) da patronage , car C'est abdiquer le patronage que n'en plos
remplir les obligations, ont amené une modifieaUondana l'eut sooiaK
L'aristocratie anglaise a fait contre elleHnôrae ce que la paissanoe royale
avait fait dand d'aotires pays contra l'aristocratie» Quelles seront les suites
de ce cfaangèssent fonda-* mental ? Je ne m'arroe point le droit de le dire.
Je suis spectateur , et non prophète. Je n'énoncerai qu'un principe général. Il
est contre nature que le niYeau se maintienne quand les poids sont devenus
inégaux. Peser avec la mata sur l'un des bassins de la balance, ce n'est pas
rétablir, mais comprimer l'équilibre ; et, comme la main se fatigue , les
poids respectifs reprennent leurs droits. L'arbitraire et le despotisme ne
remédient à rien , même quand on y ajoute l'ingrédient de l'espionnage , et il
y a beaucoup de choses que la justice et la liberté adouci-* raient. Au reste,
j'ai tant de vœux a former pour mon pays , que je n'ai pas le loisir d'en faire
pour d'autres , et le bièn-être d'un village des Vosges m'intéresse plus que la
prospérité des Trois-Royaumes. P. S, Ces considérations, écrites en 1818,
mesem* blent avoir reçu des événemens postérieurs une oon* firmation
remarquable. Durant les onze années qui se sont écoulées, l'aristocratie, tout
en conservant ses titres et ses propriétés , a perdu son prestige et sa
puissance morale. Les aristocrates jadis populaires, les whigs ne trouvent
plus d'appuis dans le peuple et ne sont plus soutenus par l'opinion. Pour la
première fois, depuis que la constitution britannique

The text on this page is estimated to be only 24.78% accurate

(»7) existe, oia vusq former un ministère qui n'avail de raeioes^ ni dans des traditions nolniiaires, ni dans des rickesses colossales. Aassi les hommes dont le nom a*tjtait jusqu'alors rattaché à toutes les propositions libérales , et dont le langage était empreini d'une certaine démoeratio hautaine , à là Térité , et qu'on pouvait nommer féodale, ont*Ils abjuré même cette apparence, et se sont-ils réunis aux torys leurs adversaires, contre des ministres qu'un parvenu présidait, et qui n'étaient que des parvenus eux-mêmes. Lord Grey , si long-temps l'un des che& les plus il» lustres de l'opposition , a dirigé contre M. Canning sa superbe éloquence* On eût dit. un Appius» tonnant dans le sénat de Rome, contre un plébéien révolté. La philanthropie du due de Bedford ne Tapas garanti de la eontagion qui s'étendait à toute sa classe* Lord Holland seul a résisté à cette eontagion , parce qu'il y a dans son âme une bienveillance native qui domine à son issu son patriotisme, et lui donne une élévation et une largeur plus cosmopolite que nationale* La mort de M. Canning a suspendu la lutte qui commençait , et dont les résultats possibles sont de la sorte demeurés incertains : car nul ne peut prouver ce qu'aurait produit cette lutte , conduite et probablement détournée de sa route naturelle par un chef qui n'était au fond rien moins que démagogue, et qui n'avait reculé tardivement vers la liberté 9 que parce que les ennemis de la liberté s'étaient déclarés ses ennemis* Mais de ce que le oomhat parait ajourné, il ne s'ensuit pas que la situation

(38) soit plus tranquille , ou soit moins précaire. Les torys ont repris de l'ascendant : mais ils ne sauraient en faire usage en faveur de leur système; ils ont eu besoin pour obtenir qu'on les tolérât, de prendre pour étendard une grande illustration militaire due au talent ou au hasard, peu importe , mais dépourvue d'ailleurs de toute qualité brillante et de toute capacité politique ; et ce dictateur , que l'oligarchie a choisi , la conduit-il dans des voies oligarchiques? nullement. Il reste bien stationnaire pour ce qui regarde la politique , parce qu'il n'y a pas assez de malaise pour provoquer un mouvement : mais il concède aux amis de la liberté, et, il faut le dire^ à l'exaltation presque insurrectionnelle d'une population , l'immense progrès de l'émancipation catholique.^ L'antique église est ébranlée et avec elle toutes les traditions , tous les antécédents qui de temps immémorial servaient d'appui à l'aristocratie : les fondemens de l'état actuel de l'Angleterre craquent de tous côtés. Je ne dis pas que la rénovation soit imminente , mais elle est infaillible. Elle s'accomplira paisiblement ou avec violence. Le temps des prolétaires est passé , comme celui des serfs et des vassaux. Sans doute, les préjugés favorables à la concentration des propriétés sont encore profondément empreints dans les têtes anglaises, et, chose bizarre! dans les hommes qu'on appelle, avec plus ou moins de raison , des factieux, autant que dans ceux qui sont renommés comme des piliers de l'ordre établi. Sir Francis Burdett pense à ce sujet comme lord El

(39) don , ettoBS deux plaident cette cause comme pourrait le faire un seigneur russe ou un moine espagnol. Mais ces plaidoyers sont inutiles. La division des propriétés , ce grand scandale des regards anglais, ce phénomène que les voyageurs de cette nation ne peuvent concilier avec la prospérité dont jouit la France, la division des propriétés se fera jour en Angleterre : sera-ce par le rapport des lois qui la prohibent et par des ventes légales? Sera-ce par des spoliations cruelles et des lois colorant ces spoliations? je rignore. Mais je reste convaincu en 1829 de ce dont j*étais convaincu en 1818, et le germe que j'indiquais à cette dernière époque s'est développé durant cet intervalle plus fortement et plus vite que je n'aurais osé Taugurer. ou PAKLBKBNT AHQUIIS^CS CROHWBLL, IT DU TRIBUlFAT , ^^^ BMBia Lk COHSTITDTIOff DE l'aN VIII, JUSQu'a SON tPUBATION* Les principaux attentats qui souillèrent la révolution anglaise , notamment la mort de Charles 1^{er}, n'appartiennent point au parlement. Plusieurs de ces attentats furent , au contraire , dirigés contre lui ; tons furent commis par l'armée. Dum pila valent fortes torquere lacerti , Degenereni paHère tagam, regnumque aenatue*^ LvcAH., Phare, 5

The text on this page is estimated to be only 26.52% accurate

(40) De même, le TriBonat; jusqu'à son élimination, en 1802; est demeuré étranger aux principales tentatives qui se sont déployées sous Napoléon, et qui étonneront nos contemporains, comme les servitudes de l'empire romain nous étonnent. Cependant, ni le Parlement sous Cromwell, ni le Tribunal sous Bonaparte, n'échappent à l'espèce de dédain qui attend les assemblées délibératives, lorsqu'elles ne résistent pas assez énergiquement à la tyrannie. Je veux essayer de rendre compte des circonstances qui ont gêné le Parlement de la Grande-Bretagne et le Tribunal de France, courbés sous deux grandeurs qui grandissaient encore une admiration où l'enthousiasme venait à l'appui de la lassitude, et je montrerai que ces deux corporations opprimées ne méritent point l'arrêt sévère que l'histoire paraît disposée à prononcer. L'usurpateur qui arrive après une révolution faite pour la liberté ou en son nom, a beaucoup plus de moyens de se soutenir que toute autre espèce de despote. Lorsqu'un gouvernement établi opprime, la nation se divise en deux partis, les opprimés et les oppresseurs; et comme il est de l'essence de l'arbitraire de peser sur tous successivement, bientôt l'un des partis est opprimé

The text on this page is estimated to be only 29.05% accurate

(41) Veitement reiiTersé, la nation ne se troitiTe eneore divisée qu'en deux partis, celui de l'ancien et celui du nouveau gouvernement. Mais lorsqu'après une révolution faite dans l'esprit de la liberté, un usurpateur s'empare de la puissance, il scinde en trois parts la nation : l'une regrette l'ancien gouvernement et s'efforce de le rétablir ; l'autre regrette la liberté ; la troisième défend l'usurpateur dont elle partage la puissance. Mais comme le parti qui regrette la liberté est celui qui a fait la révolution, et que c'est aussi d'une réaction de celui-ci que s'est formé le parti de l'usurpateur, ce parti se trouve le plus exposé, le plus affaibli, le plus hors d'état d'agir. L'usurpateur se servant de la source de son autorité, des réminiscences et des intérêts de la révolution, subdivise encore ce parti, parce qu'il y a dans les hommes une grande propension à croire aux bonnes intentions de la puissance, et que, quand la conviction n'existe pas, la lâcheté en prend la forme pour paraître moins vile. De la sorte le parti de la liberté se trouve réduit à un très petit nombre d'hommes, qui toient, dans toute tentative en faveur, outre un danger personnel, une occasion de triomphe pour les partisans de l'ancien despotisme. L'usurpateur, de son côté, ne manque pas de représenter, tantôt l'un, tantôt l'autre de ces hommes, comme des agents, des fauteurs de l'ancien gouvernement^ et sème entre eux la défiance. Les anciens du gouvernement, qui aimeraient mieux le despotisme qu'ils regardent comme légi

. («) time , que le despotisme usurpé , aiment mieux encore ce dernier que la liberté, d'abord comme vengeance contre leurs plus anciens ennemis , et secondement comme se rapprochant de ce qu'ils regrettent. Ils secondent donc ce gouYement, en « V >V tant que mettant obstacle aunînsfijtnfinns libres sen^ ^ M. «iv 'U^ersélhi fiar leur idole ; s'ils attaquent l'usurpateur, ce n'est que secrètement , lorsqu'ils se croient bien sûrs de leur fait, et toujours d'une manière qui empêche les amis de la liberté de faire cause commune avec eux. Enfin , comme une révolution froisse toujours beaucoupd'intérêts, et qu'inévitablement^ après A I une révolution, le peuple prend.en haine Im désegdxes et les déchiremens qu'elle a causés, le parti ami de la liberté se trouve de tous les partis le plus défavorablement placé dans l'opinion publique. Le nouveau gouvernement procure au peuple un repos réel , les partisans de l'ancien lui offrent un repos à venir qui ne serait, à ce qu'ils disent, troublé par personne , et se font pardonner ainsi de menacer la tranquillité qui existe , parce qu'ils en promettent une plus durable; mais les amis de la liberté , que peuvent-ils offrir à cette désastreuse époque? Un bien auquel on ne croit plus, et dont la perspective d'ailleurs ne présente que quelque^ chose de vague et d'indéfini; et ce bien doit être acheté par des agitations nouvelles , et après les agitations, rien n'est prévu^ rien n'est terminé , tout.est à faire. Si l'on veut peser ces considérations, si l'on pense que le parlement sous Cromwell , malgré la source

(48) illégitimie de ses pouvoirs ; osa plus d'une fois montrer de la résistance , et sut mériter enfin l'honneur d'être cassé v on sera porté peut-être à juger moins sévèrement cette corporation malheureuse. De toutes les assemblées qui ont existé depuis la révolution française j— ^^^*^^ puoi^i^p y^^yn^yi^^ .^.. UiT^, celle qui a le mieux rempli ses devoirs, si Ton calcule les circonstances, a été le Tribunal. Cela semble étrange à dire : je vais le prouver. Je dois observer d'abord que je ne parle de la conduite du Tribunal que jusqu'à l'époque où vingt de ses membres furent expulsés. A cette époque , le Tribunal cessa d'être un pouvoir politique. Le Tribunal n'a pas fait de grandes choses; il n'en pouvait, il n'en devait pas faire. La France sortait d'un état de trouble qui avait frappé la nation de lassitude et de terreur ; les souvenirs des oppressions révolutionnaires et directoriales étaient empreints dans toutes les âmes ; plusieurs journées, en violant le système représentatif, l'avaient dépouillé de tout prestige, et même de toute considération ; la guerre extérieure était encore menaçante , et , dans l'intérieur, un pouvoir central, poussé d'autant plus favorablement qu'il différait de tout ce qui avait existé , réunissait autour de lui toutes les forces réelles et toutes les espérances. C'est dans des circonstances pareilles que se rassembla le Tribunal^ corporation d'autant plus faible, qu'elle ne tenait plus de la nation la mission de la défendre ; et la puissance qui avait imposé à cette s.

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

(4* B nation des representans qu'elle n'avait pat élu, se ^ prévalait avec adresse contre ^ représentans da leur nomination équivoque , on, pour mieuK dire, illégale. Par une étrange bizarrerie , la même opinion publique qui se déclarait ouvertement contre toute résistance au pouvoir exécutif, et qui pesait d'un poids énorme . contre les hommes disposés à quelque réclamation , les méprisait en même temps de leur patience. Au plus léger de leurs mouvemens , elle eût prêté son assentiment a leur dispersion ; mais leur inaction lui paraissait aussi ridicule et coupable. C'est néanmoins dans ces circonstances ê'^^K qu'un ooftain nombre des membres du Tribunal , ayant accepté leurs fonctions dans l'espoir de transmettre à la France quelque tradition de liberté, déK veloppèreitt du calme , du talent , de la décision et du courage. Des apostats de tous les partis écrivaient contre eux, et l'on avait pris soin de leur ôter la faculté de répondre. Des bruits de conspirations circulaient, et pour être absurdes, ils n'en étaient que plus dangereux. Des dénonciations, toujours démontrées fausses, se reproduisaient toujours. Sans essayer une lutte inutile, sans se livrer à l'impatience^ sans pâlir devant les fureurs-, sans s'efïFrayer des calomnies, ces hommes suivirent one route uniforme, n'ayant pour appui que leur conscience , pour bat que leur devoir. Persuadés qu'an milieu de l'Europe encore armée, il fallait ménager le gouvernement, ils ne crurent pas devoir l'attaquer, malgré ses fautes, fis ne se déguisaient point toutefois qu*en corn

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

(48) battant \$» projets, en relevant, même «ans aigreur, irrégularité de plusieurs de ses actes, en professant invariablement une doctrine de liberté, que /fes >/ adalatenrs appelaient des abstractions seditieuses, k/.,^/, i ils ne s'attiraient jias moins de haine que s'ils se fus- i(^ f\ r ^ sent déclarés ses ennemis. Ils diminuaient leur mérite, ils ne diminuaient poini leurs dangers. L'Assemblée Constituante fut placée dans une situation plus heureuse ; elle eut les honneurs de la bravoure sans courir le moindre péril. Elle avait à y • combattre le fantôme imposant d'un pouToip long '^ ' '^ inmps àbmJfTf mais ce fantôme n'existait que pour la gloire des assaillans^ le pouTnip abselq était de fait U ^^^" renversé. L'Assemblée Constituante était entourée de troupes menaçantes ; mais ces troupes étaient séduites, ou dévouées aux nouvelles opinions. De grands talens se développèrent dans cette assemblée; mais ces talens étaient soutenus par des acclamations unanimes : les défenseurs d'un peuple toutpuissant apercevaient d'un bout de la France à l'autre et des alliés et des vengeurs. L'Assemblée Constituante n'aurait eu besoin de courage que pour résister à l'impulsion populaire, et c'est ce qu'elle ne fit pas. Elle ne sut jamais modérer cette impulsion, même devenue désordonnée et féroce, dévastant les châteaux, envahissant les propriétés et menaçant les propriétaires. L'énergie de l'Assemblée Constituante fut l'énergie facile de l'obéissance au mouvement général. L'Assemblée Législative vota toujours contre le

>v>•> 1- Tribunat demeurli toujours fidèle à da^ vérités alors
^î'iJ'i*» universellement iméconhues, à des devoirs qu'on ne fi,. î^^ lui
savait nul gp*é de remplir, et à/sa conscience , î ^"^^^ ««le solitaire oi
s'efforçaient de ïa poursuivre les soupçons d'un6 foule aveugle e/ les
calomnies de \ « s- , l'autorité. ; - , , ^ ^ .: '.-> I V

The text on this page is estimated to be only 25.46% accurate

/«t^- Al 0 V /» /«t\ % IV. IITTRE SUB JOLIE (1). \^ ^ ^ , J I>Y, f
/ ' ^ ^t % % • * Vous me demandez^de m'eatretenir aVec Toas de Tamie que
Doa9 avons perdue , et que nous regret- / ions toujours. Vou8m*iuiposez
une tache qui me sera ^ , ' , douce à remplir. Julie a laisse dans mon cœur des
*^ " ^ ' impressions profondes, et je trouve à me les retracer une jouissance
mêlée de tristesse. Elle n'était plus jeune quand je la rencontrai pour ^ | la
première fois :le temps des orages était passé pour - ^ . ^' "« elle. 11 n'exista
jamais entre nous que de l'amitié. Mais jj comme il arrive souvent aux
femmes [que la T' f nature a douées d'une sensibilité véritable, 'et qui l t J !
ont éprouvé de vives émotions, son amitié avait quelque chose de tendre et
dépassionné qui lui donnait un charme particulier. Son esprit était juste,
étendu, toujours piquant, quelquefois profond. Une raison exquise lui avait
indiqué les opinions saines, plutôt que l'examen ne Ty avait conduite; elle
les développait avec force, \ (1) Cette lettre concerne une personne morte
depuis ▼ingtquatreans, mais plusieurs de nos contemporains Tout connue,
et verront peut-être ayec quelque intérêt cet hommage rendu à la mémoire
d'une femme qui , dans sa jeunesse , avait eu beaucoup d'admirateurs, et
qui, dans un Age plus ayanoé, avait conservé beaucoup d'amis. tut t'f^-'
">" ■ ■■-■ l, /■' ' 'i'" "< • ' ' "' " .. ,

(^9) elle les soutenait avec yéhémence. Elle notait pas , ^ toujours peut-être tout ce qu'il y avait a dire eu fa^ ^' * veur de ce qu'elle voulait démontrer ;jniai8 elle ne se servait jamais d'un raisonnement taux , et son instinct était' infaillible contre toutes les espèces de sophisnies. • ^ } La première moitié de sa vie avait été trop agitée/ pour qu'elle eût pu rassembler une grande masse ^ « de connaissances/ mais par la rectitude de son ju"^^ ^ gement, elle avait d|viné en quelque sorte ce qu'elle n'avait pas appris. Elle avait appliqué a ^histoire la connaissance des bomraes^ connaissance qu'elle avait 1) acquise en société U et la lecture d'un très petit ' nombre d'historiens' l'avait mise en état de démêler T ((v^^^ ^^^^ ^^P ^'^^ motifs secrets des actions publiques, et tous les détours du cœur humair^ Lorsqu'une révolution mémorable fit naître dans ^,, la tête de presque tous les Français des espérances \ '^ - l Lmoi farant tongutampo trompées, elle embrassa cette ^>!^^^^f ^*évolution avec enthousiasme, et suivit de bonne '^ ^^ foi Hm pulsion de son âme et la conviction de son esprit. Toutes les pensées nobleà et généreuses s'em. :^^ parèrent d'elle, et elle méconnut, comme bien d'au^ ' très .les difficultés et les obstacles , et cette disproportion désespérante/entre les idées qu'on voulait établir/ et la nation qui devait les recevoir , nation affaiblie par l'excès de la civilisation, nation devenue * * '■' vaniteuse et frivole par l'éducation .; "^^ liitwwre,et chez laquelle les lumières mêmes FMent stériles ,parce que les lumières ne font qu'éOs

The text on this page is estimated to be only 21.85% accurate

(49) clairer lli rM^e^maïs ne donnent point aux hommes la
forç&de ta parconrir. Jalit) Ait nne amie passionnée de la révolution , en,
ponr parler plus exactement , de ee que la révolution promettait. La justesse
de son esprit en faisait nécessairement nne ennemie implacable des f
déjugés de toute espèce , et daps sa haine oontre les préjugés, elle n'était pas
exempte d'esprit de ^ parti. Il est presque impossible aux femmes de se ^
préserver de l'esprit de partielles sont toujours èt,\' dominées par des
affections individuelles. Quelque- ^ f;^^^ fois ce sont ces affections
individuelles qui leur suggèrent leurs opinionsj^'autres fois leu^opinions les
^ i) ' * dirigeant dans le choix de leurs alentours* Mais dans ce dernier cas
même , comme elles ont essentiellement besoin d'aimer , elles ressentent
bientôt pour leurs alentours nne affection vive, et de la sorte l'at- ^ . .
taehement , que l'opinion avait d'abord créé, réagit *^' sur elle et la rend
plus violente* ^ ^ Mais si Julie eut de l'esprit de parti , cet esprit de ^k parti
même ne servait qu'à mettre plus en évidence ^ok^u: «. la bonté naturelle et
la générosité de son caractère. Elle s'aveuglait sur les hommes qui
semblaient partager ses opinions ; mais elle ne fut jamais^ entraînée à
méconnaître le mérite, à justifier la persécution de l'innocence, ou à rester
sourde au malheur. Elle haïssait le parti contraire au sien , mais elle se
dévouait avec zèle et avec persévérance à la défense de tout individu qu'elle
voyait opprimé : à l'aspect do la souffrance et de l'injustice, lessentimens no

(80) blea qui s[^]élevaient en elle faisaient taire toutes les considérations partiales ou passionnées; et au milieu des tempêtes politiques , pendant lesquelles tous ont été successivement victimes , nous l'avons vue souvent prêter à la fois à des hommes persécutés , en sens opposés , tous les secours de son activité et de son courage. ^ Sans doute , quand son cœur ne Taurait pas ainsi dirigée , elle était trop éclairée pour ne pas prévoir que de mauvais moyens ne conduisent jamais à un résultat avantageux. Lorsqu'elle voyait l'arbitraire déployé en faveur de ce qu'on nommait la liberté , elle ne savait que trop que la liberté ne peut jamais naître de l'arbitraire. C'était donc avec douleur qu'elle contemplait les défenseurs de ses opinions chéries , les sapant dans leur base , sous prétexte de les faire triompher , et s'efforçant plutôt de se saisir à leur tour du despotisme que de le détruire. Cette manière de voir est un mérite dont il faut savoir d'autant plus de gré à Julie , que certes il n'a pas été commun. Tous les partis , durant nos troubles , se sont regardés comme les héritiers les uns des autres , et par cette conduite , chacun d'eux , en effet , a hérité de la haine que le parti contraire avait d'abord inspirée. Une autre qualité de Julie , c'est qu'au milieu de sa véhémence d'opinion , l'esprit de parti ne l'a jamais entraînée à l'esprit d'intrigue. ; Une fierté innée l'en garantissait. Comme on se fait toujours un système d'après ses défauts , beaucoup de femmes imaginent que c'est par un pur

(81) amour da bien qu'elles demandent pour leurs amis des places
^ du crédit , de Tinfluence. Mais quand il serait vrai que leur motif est aussi
noble qu'elles le supposent^ il y a dans les sollicitations de ce genre quelque
chose de contraire a la pudeur et à la dignité de leur sexe ; et lors même
qu'elles commencent par ne songer qu'à l'intérêt public, elles se trouTent
engagées dans une route qui les dégrade et les perverti^ y^a dans cette
carrière tant de boue à traverser, que personne ne peut s'en tirer sans
éclaboussnres. Julie , Tiolente quelquefois, ne fut jamais intrigante ni rusée.
Elle désirait les succès de ses amis , parce qu'elle y voyait un succès pour
les principes qu'elle croyait vrais ; mais elle voulait qu'ils dussent ces succès
à eux-mêmes , et non pas à des voies détournées , qui les leij^r eussent
rendus moins flatteurs , et en leur faisant contracter, comme/il arrive la plu*
ID« 4 j part du temps, des engagemens équivoques, auraient fiiussé la ligne
qu'ils devaient suivre. Elle aurait tout hasardé pour leur liberté, pour leur
vie; mais elle n'aurait pas fait une seule démarche pour leur obtenir du
pouvoir. Elle pensait , avec raison , que jamais le salut d'un peuple ne
dépend de la place que remplit un individu ; que la nature n'a donné , en ce
genre , a personne des privilèges exclusifs ; que tout individu qui est né
pour faire du bien , en ftiît^ , »/m quelque rang qu'il occupe et qu'un peuple
qui ne '*' pourrait être sauvé que par tel ou tel homme , ne aérait pas sauvé
pour long-temps, même par cet 6

The text on this page is estimated to be only 15.02% accurate

(W) boronie, el de plus, ne mériterait guère la peine d'être sauvé. Il n'en eût pas de la liberté comme d'une bataille. Une bataille, étant l'affaire d'un jour, peut-être gagnée par le talent du général; mais la liberté pour monter, doit avoir sa base dans la nation même, et non dans les vertus ou dans le caractère d'un obef. Les opinions politiques de Julie « loin de s'amortir par le temps, avaient pris, vers la fin de sa vie, plus de véhémence. Comme elle raisonnait juste, elle n'avait pu conclure » comme tant d'autres, de ce que, sous le nom de liberté, l'on avait établi successivement différents modes de tyrannie, que la tyrannie était un bien et la liberté un mal. Elle n'avait pas voulu que la république pût être déshonorée parce qu'il y avait des méchants ou des sots qui s'étaient appelés républicains. Elle n'avait pas adopté cette doctrine bizarre, d'après laquelle on prétend que, parce que les hommes sont corrompus il faut donner à quelques-uns d'entre eux d'autant plus de pouvoir; elle avait senti, au contraire, qu'il fallait leur en donner moins, c'est-à-dire placer dans des institutions sagement combinées des contre-poids contre leurs vices et leurs faiblesses. Son amour pour la liberté s'était identifié avec ses sentiments les plus chers. La perte de l'aîné de ses fils fut un coup dont elle ne se releva jamais; et cependant, au milieu même de ses larmes, dans une lettre qu'elle adressait à l'ombre de ce fils tant regretté, elle n'était pas destinée à être vue, et

The text on this page is estimated to be only 22.19% accurate

(M) que ses amis n'ont découverte qtie parmi sed papiers après sa mort; dans cette lettre, di««je , eWe expri* mait une douleur presque égale de la servitude de r sa patrie Mouà le régnie iinpé»iirt ; elle s'entretenait / ^) avec celui qui n'était plus, ôwVn i illjuiuiuiit'de ceaic ^)h^/ . > qui existaient encore t tant il y avait dans cette Âme ^ ^ ^ quelque chose de romain ! ^*^ En lisant ce que je viens d'écrire sur les opinions ^)' ^'^ ^ de Julie en pol itiqae,lon8e figurera peut-être qu'elle l^\^* ' avait abjuré la grâce et le charme de son sexe pour f *' - / s'occuper de ces objets : c'est ce qui serait arrivé sans doute^si elle s'y fût livrée par calcul , dans lebat de se faire remarquer et d'obtenir de la consi-» dération et de l'influence ; mais , comme je l'ai dit en commençant , elle devait tout à la nature , et de la sorte elle n'avait acquis aucune de ses qualités aux dépens d'une antre. Celte même femme , dont la logique était précise ^ • et serrée, lorsqu'elle parlait sur les grands sujets "->'" qui intéressent les droits et la dignité de l'èspèee humaine , avait la gaieté la plus piquante , la plai* sauterie la plus légère : elle ne disait pas souvent des mots isolés qu'on pût retenir et citer, et c'était fi ^ encore là , selon moi, l'un de ses charmes. Les mots de ce genre , frappans en eux-mêmes , ont l'inconvénient de tuer la conversation ; ce sont, pour ainsi dire , des coups de fusil qu'on tire sur les idées des autres , et qui les abattent. Ceux qui parlent par traits ont l'air de se tenir a Tafiit , et leur esprit n'est employé qu'à préparer une réponse imprévue»)

{ 54) qui y toat en faisant rire , dérangé la suite des penC/T sées
yjfprodait toujours un moment de silence. Telle n'était pas la manière de
Julie. Elle faisait valoir les autres autant qu'elle-même ; c'était pour eux,
autant que pour elle, qu'elle discutait ou plai-: santait. Ses expressions
n'étaient jamais recherchées, elle saisissait admirablement le véritable point
de toutes les questions , sérieuses ou frivoles. Elle disait toujours ce qu'il
fallait dire, et l'on s'apercevait avec elle que la justesse des idées est aussi
nécessaire à la plaisanterie qu'elle peut l'être à la raison. *^ Mais ce qui la
distinguait encore beaucoup plus que sa conversation , c'étaient ses lettres.
Elle écrivait avec une extrême facilité, et se plaisait à écrire. Les anecdotes,
les observations fines, les réflexions profondes, les traits heureux se
plasmaient sous sa plume sans travail , et cependant toujours dans l'ordre le
plus propre à les faire valoir l'un par l'autre. Son style était pur, précis,
rapide et léger ; et quoi* que le talent épistolaire soit reconnu pour
appartenir particulièrement aux femmes , j'oserai affirmer qu'il n'y en a
presque aucune que Ton puisse , à cet égard , comparer à Julie. M"® de
Sévigné, dont je ne contesterai point la supériorité dans ce genre, /^ est plus
intéressante par sa style que par ses pensées ; elle peint avec beaucoup de
fidélité , de vie et de grâce; mais. le cercle de ses idées n'est pas très étendu.
La cour , la société , les caractères individuels , et , en fait d'opinions ,
tout au plus les plus reçues, les plus à la mode; voilà les bornes qu'elle ne 1

• / ^

The text on this page is estimated to be only 28.27% accurate

^7 (»8) franchit jamiâs. H y a dans les lettres de Jolie plus . de
réflexioi^ elle s'élance soiiTent dans une qphôre / ^ pins Taste; sesapwçns
sont pins généraux ; et comme il n'y a jamais ien elle ni projet, ni
pédanterie, ni emphase, comme toot est naturel, involontaire, imprévu , les
observations générales qu'elle exprime en une ligne , parce qu'elles se
présentaient à elle , et non parce qu'elle les cherchait , donnent certainement
a sa correspondance nn mérite de plus. Presque tontes les femmes parlent
bien sur l'amour : c'estia grande affaire de leur vie; elles y appliquent tout
leur esprit d'analyse , et cette fioesse d'aperçus dont la nature les a douées
pour les dédommager ^ de la force. Mais comme elles ont un intérêt^immé*
^ ' i diat , elles ne sauraient être impartiales. Plus elles ..^f, ont dq^pureté
d'ânci plus elles sont portées à mettre // j^ aux liaisons de ce genre une
importance, je ne dirai pas , pour ne scandaliser personne, exagérée, mais
cependant en contraste avec l'état nécessaire de la spfiélÔA^ de crois bien
qae Julie , lorsqu'il s'agissait d'ellemême, n'était guère plus désintéressée
qu'une autre; mais elle reconnaissait au moins qu'elle était injuste , et elle en
convenait. Elle savait que ce penchant impérieux, l'état naturel d'un sexe>
n'est que la fièvre de l'autre; elle comprenait et avouait que les femmes qui
se sont données et les hommes qui ont obteim sont dans une poflition
précisément inverse.^ n'est qu'a l'époque de ce qVôhVnomnié leur défaite,
que les femmes commencent à avoir un but 6. i. {

The text on this page is estimated to be only 22.99% accurate

(M) précis y celui de oonsfffTer Tamant pour lequel ^les ont fittoequi leur 4oît sembier un grand «aorifice* Les homvu» ^ aa oontréire , a cette même ^époque, cessent d'atoir un Jbut ; ce qui en était un pour eux leur devient un lien* Il n'est pas étonnant que éeox individiis placés dans des relations aussi inégales arrivent rapidement à ne plus s'entendre; c'est pour cela que le mariage est une chose admirable, parce qu'au lieu d'un but qui n'existe plus , il introduit des intérêts communs qui existent toujours. Julie détestait la séduction; elle pensait àju^e' titre que les mses^ les calculs, tes mensonges qu'elle exige dépravent tout autant que des mensonges , des calculs et des roses employés pour servir tout autre genre d'égoïsme; mais partout oè elle apercevait delà bonne foi, elle excusait J'incon«tance,parcè qu'elle la savait inévitable, et qu'en prodiguant des nom» odieux aux lois de la nature ^ on ne parvient pas à les éluder. Julie parlait donc sur l'amour avec toute la délicatesse et la grâce d'une femme , mats aveo le sens et la réflexion d'un homme. Je l'ai vue plus d'une fois/ entre deux «^mans , confidente de leurs peines mutuelles, consolani, avec une sympathie adroite, la fismme qui s'apercevait qu'on ne l'aimait plus, indiquant à l'homme le moyen de causer le moins de douleur possible , et leur faisant ainsi du bien à tous deux. Julie n'avait point d'idées religieuses, et j'ai quel^ quefois été surpris qu'avec une sensibilité profonde, un enthousiasme sincère pour tout ce qui était no

The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate

Il (87) bte et grand, elle n'éprouvait jamais le besoin de ce reooutB à quelque chose de snmaAirel» qui nous soutient contre la sonfirance ifm nnni caiiTtut les ^^ hommes, et nous console d'être forcés de les mépriser; mais son éducation^ la société qui Tarait enlou- a la i rée dès sa première jeunesse ^ ses liaisons intimes 'f^t'^^^ avec les derniers philosophes du dix-huitième sièc' *^ ^ ^^ ele^ravaient rendue inaccessible à toutes les craintes ^^ i coaune«à toutes les espérances de cette i^ture. • ; C'était le seul rapport sous lequel elle e^t, pour j ainsi dire,abj oré son habitude de se décider par elle- .^^^ v\ > . mémo, et embrassé des opinions sur paréle. Je suj^^ U > .«v i loin de regarder l'incrudilité comme ^iîe ^ftc6Xe, ^ T^^ i mais la conviction mLce genre aa me par^^ motivée ^, f . »j^^a> pian ^ et Taiirmation dans l'athée li^ semble, ^ ' a annoncer unf grand vice de raisonnement! Les dp- ^ '-** ^^ ^ " n^ peutaatt être entraîné| par les besoins de /ima\,^ ^ ^ ^ ,> l gînation eti» cœur^ et ieur esprit peut se plier à %\jj\ ces besoins sans être faussé ; mais l'homme qui croit '^ie>^ être arrivé par la logique à rejeter sans hésitation touteidéereligieuseestnécessairement un esprit faux. (') LIncrédulité de Julie était au reste plutôt une îmfMression de l'enfance qu'une persuasion réfléchie^ _ r et il en était résulté que cette incrédulité s'était ^ Vv* ' ' ' yée dans un coin de sa tête, comme la religion se 49g0 dans la tête de beaucoup de gens, c'est*à*dire l'^ ' * " ^ aans exercer aucune influence sur le reste de ses I idées ou de sa conduite, mais en excitant toujoursii en elle une assez vive irritation i[]uand elle était contredite sur ce point. ^' } » i* . / ^ ' . •

(88) Tai Ta cette inféduité aux prises avec Tépreat la plus déchirante. Le plus jeune des fils de Julie fut attaqué d'une maladie de poitrine qui le conduisit lentement au tombeau; elle le soigna pendant près d'une année, l'accompagnant de ville en ville, espérant toujours désarmer la nature implacable en cherchant des climats plus doux, ou des médecins plus habiles. Toutes ses affections s'étaient concentrées sur le dernier de ses enfans; la perte des deux premiers le lui avait rendu plus cher. L'amour maternel avait remplacé en elle toutes les autres passions; cependant, au milieu de ses anxiétés, de ses incertitudes, de son désespoir, jamais la religion ne se présenta à son esprit que comme une idée importune, et, pour ainsi dire, ennemie; elle craignait qu'on ne tourmentât son fils de terreurs chimériques; et dans une situation qui aurait, à ce qu'il semble, dû lui faire adopter presque aveuglement les Consolations les plus improbables et les espérances les plus vagues, la direction que ses idées avaient prise plus forte que les besoins de son cœur, ne lui permit jamais de considérer les promesses religieuses que comme un moyen de domination et un prétexte d'intolérance. Je ne puis ici m'empêcher de réfléchir au mal que l'on saute à la religion, et aux êtres souffrants qui auraient besoin d'elle, l'esprit dominateur et l'ignorance dogmatique. Qui ne croirait, quand la douleur a pénétré dans les replis les plus intimes de l'âme, quand la mort nous a frappés de coups irréparables, quand tous les liens

pa^ft /kjt» V*^' !

(80) raissent brises entre nous et ce que nous cherissons; qui ne croirait, dirai-je, qu'une voix nous annonçant une réunion inespérée, faisant jaillir du sein des ténèbres éternelles une lumière inattendue, arrachant au cercueil les objets sans lesquels nous ne saurions vivre, et que nous pensions ne jamais revoir, devrait n'exci-ter que la joie, la reconnaissance et l'assentiment? Mais le consolateur se transforme en maître; il ordonne, il menace, il impose le dogme quand il fallait laisser la croyance germer au sein de l'espoir, et la raison se révolte, et l'affection découragée le replie sur elle-même, et le doute, dont nous com- mençons à être affranchis, renaît précisément parce qu'on nous a commandé la foi. C'est un des grands inconvéniens des formes religieuses, trop stationnaires et trop positives, que l'inversion qu'elles inspirent aux esprits indépendans. Elles nuisent à ceux qui les adoptent, parce qu'elles rétrécissent et faussent leurs idées; et elles nuisent encore à ceux qui ne les adoptent pas, parce qu'elles les privent d'une source féconde d'idées douces et de sentimens qui les rendraient meilleurs et plus heureux. On a dit souvent que l'incrédulité dénotait une âme sèche, et la religion une âme douce et aimante. Je ne veux point nier cette règle en général. Il me paraît difficile qu'on soit parfaitement content de ce monde sans avoir un esprit étroit et un cœur aride; et lorsqu'on n'est pas content de ce monde, on est bien près d'en désirer et d'en espérer un au-

The text on this page is estimated to be only 20.69% accurate

(«0) tre. U y a dans les «araclèra* profonds et senaibleB ua besoin de va^^e que la religion ceule satisfait , f-^ . et ce besoin tient de ai paès a (ontes les affectioBs /> '^ élevées pudélie^tes^ qne oelaî qui ne r«{iroaTe pas ' ^\> est presqiaç infaiQiblement dépourvu d'une portion précieuse de sentimens et d'idées. Jnlie était néanmoins une exception remarquable à cette règle. Il y ; ' avait dans son c(9br de la mélancolie , et de la ten« dresse au tond de son âme ; si elle n'eût pas vécu) '^ dans un pays où la religion avait long^temps été une puissance bostile et vexatoire ^ et où son nom même réveillait des souvenirs de persécutions et de >] barbaries, il est possible que son imagination eût ^ pris une direction toute dijfférente.^ La mort du dernier fils de Julie fut la canse de]a sienne , et le signal d'un dépérissement aussi lânîfeste que rapide;. Frappée trois fois en moins de trois ans d'un malheur du même genre, elle ne put résiater a ces seconsses douloureuses et multipliées. Sa aanté sonvent diancelante avait paru lutter contre la nature aussi iong*temps que l'espérance Tavait soutenue , on que l'activité des soins qn'ello prodiguait à son fils mourant l'avait ranimée ; lorsqu'elle ne vit plus de bien à lui faire, ses forces l'abandonnèrent. Elle reWnt à Paris, malade, et, le jour ^ même de «»n arrivée , tous les médecins en désesl^ pérerei^^Sa maladie dura environ trois mois» Fendai|H[out cet espace de temps ^ il n'y eut pa^ une ^ seule foi^a moindre possibilité d'espérance. Chaque ^^ jour était marqué par quelque symptôme qui ne !.. ', /. - -- *^ ,_-^^^ . ^

The text on this page is estimated to be only 14.37% accurate

(01) hisaait aucnne ressource a l'aniitié, avide de se tromper , et chaque lendemain ajoutait au danger delà Teille* Jaliéseale parut toujours ignorer ee dang^. La nature de son mal favorise, dit-on, de ieltes illusions; mais son earactère contribua sans doute beaucoup à ces illusions lieoreuses : je dis heureuses, oarjenepuisproiioiier a?ec certitude sur les craintfii qu'une nort certaine lui aurait inspirées, lamais cette id^ né se présentai d'une manière positive et directe à »on esprit 9 mais je erois qu'elle es eût r , ressenti une peiue vive et profonde t(pn s'en ëton* ^ Dera peut-*toq. Privée de ses éniens, isolée sur cette terre, ayant à la fois une ime énergique, qui ne devak pas être aecesiiUo a la peur , et une âme sensi^e , que tant de pertes devaient avoir déohi- , | rée, pouvaîi-ell^regretter la vie ? Je ne meta pas en / '" dûatJque si ses forces physiques euasoit mieux ré- U)^ ^^y sisté à sa douleur morale, elle to^eût pris en horreur '^^ ^

(68) mort, elle semblait se livrer à mille projets qui supposaient un long avenir ; elle détuillait avec intérêt ses plans d'établissement , de société et de fortune : les soins de ses amis l'attendrissaient, elle s'étonnait elle-même de se sentir reprendre à la vie. C'était ' l«:«i< ^ pour ceux qui l'entouraient une douleur de plus , ^ç^(^ une douleur d'autant plus amère qu'il fallait lui en * dérober jusqu'à la moindre trace. Elle disposait fÀci ê^/ ¥/rêt^ dans ses discours d^une longue suite d'années^ tan1 ixfOK dis qu'un petit nombre de jours lui restait à peine. On voyait en quelque sorte» derrière les chimères dont son imagination semblait se repaître, la mort souriant comme avec ironie. Je me reprochais quelquefois ma dissimulation complaisante. Je souffrais de cette barrière qu'élevait entre Julie et moi cette contrainte perpétuelle. Je m'accusais de blesser l'amitié, en la trompant, même pour adoucir ses derniers moments. Je me demandais si la vérité n'était pas un devoir; mais quel eût été le résultat d'une vérité que Julie craignait d'entendre ! j i J'ai déjà dit que le cercle de ses idées ne s'étendait point au-delà de cette vie* Jusqu'à ses malheurs personnels, la mort ne l'avait jamais frappée que comme un accident inévitable , sur lequel il était superflu de s'appesantir. La perte de. ses enfaua, en déchirant son cceur, n'avait rien changé à la direction de son esprit. Lorsque des symptômes trop peu méconnaissables pour elle, puisqu'elle les avait observés dans la longue maladie de son der■ 1

The text on this page is estimated to be only 17.48% accurate

(6«) nier fils, jetaient à ses propres yeux une lueur sou daine sur son état, sa physionomie se couvrait d'un oage : mais elle repoussait cette impression ; elle n'eii parlait que pour demander à l'amitié , d*une manière détournée^ de concourir à l'écarter. Enfin, le moment terrible arriva. Depuis plusieurs jours, son dépérissement s'était accru avec une rapidité acoéléréd ; mais il n'avait ptnnt influé sur la netteté, ni même sur rorîginàlTté lie ses idées. Sa maladie , quiqudqu«ibi6 avait paru modifier sou caractère, n'itraît peint eu le même empire sur son esprit. Deut heureê avant de mourir , elle parlait avec intérêt «liriez objets qui rivaient occupée toute àa vie, c^ Ms réflexions fortes et profondes sur Pâvitessement de l'espèce bufhaine, quaïid le despotisme pèse sûr elle , étaient eiitremêf éês de plaisanteries piquitntes sur les indiridus qui se sont !e plus signalés dans cette carrière de dégradation. La mort vint mettre un terme à l'exercice doutant de facultés que n'avait pu affaiblir la souffrance physique. Dans son agonie même, Julie conserva toute sa raison. Hors d'état de parier^ elle indiquait, par des gestes , / ^ e v ^ r ^ les secoars qu'elle croyait encore possible de lui f> c donner. Elle me serrait la nuûn en signe de recon> naissance. Ce fut ainsi qu'elle expira* ^ / • , ., '•. i

(64) V. ntAGHEHS SIB LA TKAIICE, DO 14 JUILUT 1789 AD 81 HAB8 1814. L'ancien régime était un mélange de oorrption , d'arbitraire et de faiblesse. Le 14 juillet renversa ce régime. Mais une révolution faite en vingt-quatre beures pouvait-elle cbanger un caractère national , produit de plusieurs siècles ? L'ancien régime avait laissé des traces qui ne permettaient guère d'espérer beaucoup du nouveau. Aussi Tobservatendr désintéressé dut-il reconnaître, dans les concession» et dans les promesses d'un pouvoir efiErayé, de l'bypocrisie ; dans les ébuUitions d'un patriotisme de salon, une vanité qui avait d'assez bons effets, puisqu'elle inspirait, du désintéressement et des sacriûces^ mais qui n'en devait pas moins, tôt ou tard, avoir les mauvais effets de la vanité; dans la classe intermédiaire, qu'on nommait alors la bourgeoisie, une ignorance et une crédulité qui la livraient à toutes les suggestions et a tontes les impostures de l'esprit de parti; enfin, dans les classes inférieures, une misère qui exigeait, pour preimière condition de l'ordre , une répartition de propriétés que le désordre seul pouvait amener. Il s'ensuivit que si beaucoup de bonnes choses furent décrétées, rien ne s'établit, et que l'époque que l'on

(«8) prenait pour celle de la régénération, n'était qu'une époque de destruction nécessaire. Au 9 thermidor, la révolution avait eu son cours. La leçon avait été sévère, et ce qui est sévère est quelquefois instructif. Des hommes, jadis exagérés, parlaient un langage raisonnable; l'aristocratie, mutilée et vaincue, semblait convenir qu'on ne pouvait pas rétablir tout ce que le torrent avait emporté; et la démocratie, mutilée aussi, quoique victorieuse, témoignait le désir de relever parmi les ruines celles qui pourraient servir de matériaux pour reconstruire l'ordre social. Cependant la superficie seule était amendée; rien n'était changé au fond. Même hypocrisie dans les uns, même ignorance dans les autres, même vanité dans presque tous; et, de plus, la création de quelques dogmes, soi-disant républicains qui, malheureusement, embrassaient des principes aussi bien que des opinions, dogmes non moins absolus et non moins invétérés, tout récents qu'ils étaient, que les dogmes soi-disant monarchiques. Ceux qui parlaient liberté voulaient le despotisme ancien et conspiraient pour lui; ceux qui parlaient république voulaient un despotisme nouveau. Au 18 brumaire; l'Europe et la France se remplirent du nom déjà célèbre de Bonaparte: le monde le proclama son libérateur. Ce libérateur était, sous plus d'un rapport, un très puissant génie, et, sous tous les rapports, un homme d'esprit: il voulait du pouvoir, beaucoup de pouvoir, tout le pouvoir qu'il

The text on this page is estimated to be only 14.22% accurate

.(•6) éiaH pottiM^ ^ pnettAroç mais ce qoL*i\ r^iàait aTant tout , c'était une i^m de poavoir qneteonqiia , et , g'n çut trouvé césistance , il ett négoeîé* Bien loin de là, il trouva une nation €pu se proatéraa devant lui, comme un seul homme , el qui , loin de s*effar^oiicyber de Faoïtonàé qu'il s'arrogeait, semMait s^irrit^r de ce qu'il ne s'en arrogeait pas encore assez. Ou dirait que nos têtes i^ançaises n'^onC de capacité que pour recevoir une seule idée; cette idée devient UBG e&pèce de religion , et \e\$ croyans traitent ceux qui piQUsenl aveiir deux idées an lievi d'âne comme des. bérifîqueset des.impies. L'idée dt)minante,en 89, était , détruiaans toni pour tout recréer; et quand on disait à cea distractenrs si bénévoles qu'll fallait peut-être se dépêcher moin», et que, dans Fhiistoire, las irévolutiottfl qui s'étaient apposées sur des porioas dui passé avaient été les moins orageuses et les plus durables, ajaadième était soudain prdnoncé contre l&montte»r impoHun. L^idée dominante , à la fin da 94, était : punissons fous les forfaits de 93, Les kommeslea plus doux chantaient à ttie^tête, au nom de l'humanité ^ des. chansons dont-Fe refrain demandait deahéefltiM»be8;et quand cni osait représenteraux meneurs de l'impulsion vengeresse^ qu'employer une assemblée unique et sans frein à sévir conljre les crimes commis par une assemblée unique et sans frein, c'étail: frapper les effets sans écarter les causes, on était traité d'homme de sang-, de complice de la terreur. £u 1800, l'idée dominante fiit : la Uberty nous, a fait du mal , nons ne voulons plus

The text on this page is estimated to be only 18.03% accurate

(67) de liberté; et ceux qui observaieBi medeatemeiit à ces caodidAts de la- servitude que teMnaaBdeUi'névo* ktioQ TeiuûentpréciBémeQt de ee que ht révolution a?ait suspendu toute liberté, étaient poursuivis dan» les salons du nom de jacobins, et d'anarchistes» Unenation qai demandait Feselavagea un: chef militaire couvert de gloire et âgé de trente ans,devait êtreser^ vie à souhait; elle le fut. A>u consulatsucaéda- Yempipe. Les guerriers républicains seaièrent dans* le» camps : les Spartiate» de la Conventionprirent place dans les conseils^ le&paladin» de lacontre-révolutinnr dans les antichambres. Ils y retrouvaient l'air natale Malheureusement pour lesiserviteurs eomme.pour le maître, le despotismefrappe de folie, les plu&diflf tingués comme les plus médiocres^. Le» uns^conser"vent de la candeur., de lagénécosité, quelquefois de la justice^ quand leur pouvoir n'est pas compromis; voyesb Napoléon- : le» antres sont des monstres abjects etiécoces.; Tioyez Don Miguel*. Bonaparte despote devait se précipiter du trône': lui seuMe pouvait;. il le fit. Ceux qui) se sont dits se» vainqqèaRsétaienti ses. vassaux* et se» è»claves* Tout homme qui n'aurait comparé que les fijrcea matérielles en 1811^ aurait parié cent contre un pour Bonaparte.' L'Europe se d^sait.en deuzi parts, eu apparence fort inégales. D'un côté , l'Angleterre , l'Espagne et lftRustte.; de l'autre, la, France aveo toute l'Allemagne, l'Italie,, la Suisse et le.Danemarok, quisem«> blait devoir neutcaliaer lai Suède.

(68) Au premier coup d'œil, le succès de la France semblait infaillible; ses ennemis étaient séparés les uns des autres par des distances incommensurables, et chacun d'eux était travaillé intérieurement d'une maladie secrète qui l'affaiblissait. L'Angleterre, épuisée par sa révolte, n'ayant de forces disponibles que celles qu'il lui fallait pour alimenter la résistance espagnole y était tourmentée déjà par ses radicaux; le peuple se plaignait de la guerre à laquelle il attribuait son malaise, ne prévoyant pas que ce malaise serait accru précisément par la paix. L'Espagne, hors d'état de se défendre en rase campagne, n'avait de ressource que ses guérillas, des massacres partiels et des embuscades; ressources terribles contre une invasion, mais qui s'évanouissaient à la frontière. La Russie, refoulée dans ses vastes déserts, et toujours exposée à des révolutions de palais, qu'on peut regarder, en quelque sorte, comme tenant, dans cet empire, la place d'une charte constitutionnelle, ce qui arrive toujours quand il n'y a pas de charte; la Russie était presque inexpugnable chez elle. Cependant l'une de ses capitales était déjà au pouvoir du conquérant. Ses armées n'avaient éprouvé que des défaites, et ses cosaques ne sont bons qu'après des victoires. La coalition à la tête de laquelle ne trouvait la France paraissait, au contraire, compacte et invincible. Quoi qu'en disent aujourd'hui les cabinets,

(89) les alliés du maître du, inonde le servaient très loyalement , et quand ils se vantent de l'avoir trahi, c'est de la fatuité de perfidie. L'Autriche, qui venait de donner sa fille à Napoléon, n'avait aucune envie de voir détrôner le gendre qu'elle avait adopté si récemment. La Prusse, qui aurait eu plus de motifs de ressentiment, était contenue par son impuissance. Les suites de sa dernière tentative lui faisaient considérer toute résistance comme un acte insensé. Si elle espérait des dédommagemens, c'était aux dépens de la Russie , qui ne s'était pas refusée à lui enlever le district de Bialystock par un traité où elle stipulait comme son alliée ; et c'était de très bonne foi que Frédéric Guillaume désapprouvait ce qui pouvait lui donner un air de trahison qui n'était pas au fond de son cœur. Quant au roi de Bavière , il avait fait preuve de fidélité ; celui de Saxe s'était montré plus loyal encore, et Ton ne saurait oublier l'obstination généreuse avec laquelle il s'est . dévoué. Ajoutez à cela les liens secrets des ministres de ces princes avec le dominateur de la France, liens dont leur fortune et leurs cordons actuels rendent encore témoignage. Telle était la position de l'Europe en 1812. Assurément celle de la France était brillante ; elle avait pour auxiliaires tous les gouvernemens , elle n'avait pour ennemis que les peuples. Tant que la prospérité dure, la haine des peuples n'est rien; mais au premier revers, cette haine éclate, et elle est invincible.

The text on this page is estimated to be only 16.29% accurate

(70) LetepriWtfbiverd^ tSlâ a 1813 dëtniini l'armée françaw. I^a Pologne, laiPru88e> la Bavière^ le Rhin, virent Napoléon fugitif regagner la Franoe. Il faut cqndrcrjaal^e à sent auKillainea ; leov premier mouye(a»ei)at.ftUd;f)o lui lyoake» fidèles : aom^iotîifae venuin le protégeait encQre> etilfrcoiiaervaient la mémoire d!uae épourante de douce an»; maû les peuples^ne reoteodaient.pai» aineL La rofenté a deus infaënés très» natuveU et très lëgitimaa, le boulxeuR public sans doute, maïs aussi sdv propre* oonMovatiao* Quancib ee' demiep iirtërét eal compromis , unet protection , une* aupréma^fie ëtcao^reB^peuTen^ être admises ou supportées : le premier nitërét des nation» au contraire , e'est l'in^ dépendance, et. lai condition Mita quà lum die* Tindépendance, c'est îâabsence du joug étranger; Un monanquo peut devoip sa couronne à un autre monarque; uupeuple*ne peut devoir son indépendance qu'à lui-même* Autaif.dela Viatuê au» Rhin , \h voii des peuple» se fit entendre : les princes firent' quelque temps la sourde oreille; mai» les armées qui, en définitive, parties des rangs d'un^ peuple, partagent toujours sas penohans et ses ycsux , se déclarèrent avec eux pour l'afiranchissement de leur patrie. Le torrent populaire vainquit les résistances royales, et les sujets forcèrent leurs maitres à redevenir libres, farlons maintenant de la-France. Les mêmes causes qui avaient renversé Napoléon en Allemagne devaient le renvorsi sur le soi natal.

The text on this page is estimated to be only 13.81% accurate

(71) Ici comme «illeiira il avait ioé tontes les Ittiertés, 61 par là, soulevé conire lui toutes les facultés intellectuelles et industrieUes gui aspiraient à sedéveloppep. On a oublié av^oard'hui lesentiuKeot deiiaigne et d*aversion qui, vers la fin de Fempire^ s'attaebak luéfoe aux victoires que la Franoe était oondauiBée à remporter. On a oubliée» sentiment, dis-je, comme à cette époque on avait oublié le fol eatbousiaarae avec lequel on avait reçu l'arrivant d*Égypte quatorze ans plus tôt y mais le £sÂt eft qu'à l'exeeepCkinidc l'aoroiée réunie sous ses ordres , et qae» bi vue de l'éteo* dard étranger remplissait d'une iadiguation patriotique, il y avait en Franoe bien peu de personnes qoi fissent des vœux sincères pour la prolongaiioil de son règne. Ceux qu'il avait combléft de bienfaits loi savaient mauvais gré de e»qu'eai se mettant en péril lui-même, il les troublait dans la jouiflsanse des faveurs qu'il leur avait accordées. Le maintien de ees-iaveurs contre toutes les vieissitedes semblaH un engagementqu'il avait ptria, et lorsqu'en Wvoyant compromis on se sentait eompromÎ9 soirmème^ on ne le plaignait pas» on raccusait ptntôA d'w» manque defarole» Le&komme&puissauase trompent quand ils crosedi s'assucer d&la fidélité de leurs adMre&sen ne metftant point de bornes à leur munifieenee-^aii: canif airé(ils- leur donnent plus de» choses à couserver, et par là même ils muJtiplient en eux les motifs d^abandonnerlepouv

1 (7i) se souYenir de cette femme comblée des bienfaits de l'Empereur , et qui écrivait : « Grâces au ciel , le .« petit homme va tomber^ et nous serons de vérita« blés comtesses. • Ce qu'elle disait ainsi naïvement était la pensée de presque tout le monde. S^il n'y avait pas eu de comtesses impériales , il y aurait eu moins de gens intéressés a donner à ces titres la sanction de la légitimité. Trahi par l'étranger, ne trouvant nul appui dans la masse des Français, Napoléon succomba malgré des prodiges de talent et de courage. J'ai soigneusement séparé sa chute d'avec la restauration, parce qu'en effet ce sont deux choses différentes. Les puissances avaient déclaré vingt fois qu'elles ne prétendaient imposer la France aucune famille, aucune forme de gouvernement en particulier ; mais le trône était vacant, et quelque opinion qu'on professe sur la légitimité, son effet naturel est que, toutes choses étant égales et toutes prétentions étant contestées , elle jette un poids dans la balance en faveur de celui qui peut l'invoquer. D'ailleurs , avec le petit Napoléon venait une régence autrichienne , qui ne tentait les amis ni de la France ni de la liberté. Le prince des Pays-Bas, qui ne portait pas encore ce titre, avait servi contre les Français en Portugal ; Bernadotte , séduisant par les formes et souvent républicain dans ses expressions, n'en avait pas^ moins le tort irrémissible d'avoir soulevé les étrangers contre son pays natal. M, le duc d'Orléans n'était pas en France.

(78) La restauration s'accomplit. Mon dessein n'est ici ni d'esquisser son histoire, ni d'indiquer les fautes commises par les hommes auxquels le pouvoir fut alors confié. J'ai tâché de remplir cette dernière tâche dans mes Mémoires sur les cent jours : je ne dirai donc que quelques mots sur ce que l'état des esprits, à cette époque, prescrivait de faire ou permettait de tenter. Napoléon n'avait été renversé ni par les hordes des Cosaques, ni par l'or de l'Angleterre, ni par la diplomatie autrichienne ; ces choses avaient servi de moyens, mais la véritable cause de sa chute était un amour de la liberté que son despotisme avait réveillé dans le cœur et des étrangers et des Français. Quand on lit les noms des ceux qui concoururent à la fameuse adresse du Corps-Législatif, on sent combien l'entraînement libéral était fort, puisque ces hommes ont mérité, une fois dans leur vie, le nom de factieux. L'assertion est bizarre, mais elle est vraie : ce sont les principes de 89 qui ont rendu à Louis XVIII la couronne que l'abus de ces principes avait enlevé à Louis XVI. Pour se consolider à jamais, pour rendre en un instant à la France, dans un but plus salubre, une influence égale à celle qu'elle avait exercée sous Napoléon, la restauration n'avait qu'une ligne à suivre : rester dans le gouvernement intérieur, fidèle aux principes qui l'avaient ramenée, et prêter assistance à ces principes dans ses relations avec les souverains ses alliés. /"

The text on this page is estimated to be only 24.05% accurate

(74) Tout rîDYÎtait a marcher ainsi ; les peuples qui avaient forcé lears rois à s'affranchir du jong impérial, n'avaient point eu pour but de se remettre sous un joug domotique ; on s'en était même expliqué franchement avant et pendant la crise. La Land^ehr , la landsturm, les ëtudiants, les vo< lontaires , lés métaphysiciens métamorphosés en guerriers , avaient réclamé des constitutions ; les •oaverains les avaient promises. Le plus puissant d'entre eux était alors l'avocat le plus ardent , le plus éloquent panégyriste des droits de l'homme dans toute leur étendue , et l'on pourrait indiquer encore quels salons de Paris ont retenti d'impériales harangues en faveur de la liberté. Ces harangues , reproduites aujourd'hui , fermeraient un singulier supplément aux conversations confidentielles divulguées depuis à la tribune par un de nos ministres. La France , en donnant l'exemple du respect pour les conventions stipulées entre les trônes et les nations, n'aurait rien fait d'hostile contre les uns, et sa serait acquis des droits solides à la confiance des autres. Le moment était favorable : les rois délivrés étaient reconnaissans, les peuples libérateurs avaient de ees dispositions bienveillantes qui naissent du sentiment du bien qu'on a fait , et qui se refusent à prévoir l'ingratitude ; c'était entre les sujets et les princes une époque pareille à celle de la lune de miel, homy moon, entre les époux. En même temps le gouvernement royal, se déclara

The text on this page is estimated to be only 14.88% accurate

(75) rant avec franchise pour la liberté ^^ynstitntionndle, aurait satisfait au vœu tmtionaJ. Les inquiétudes , vjfue M. de Chateaubriant iodique ji bien comme on résoltatinéTitabledurétablissementdes Bourbons (1), se seraient calmées. Force et oensidération au deliors^amour et confiance au dedans, tel eàtétélepar tajg;e de la restauration si elle eûi adopté ce système. Que&i, voyant les choses de moins kant^elle n'eét ^^tmitt que travailler à sa consoluiaion matérielle , une autre route lui était ouverte. J'ai parlé des défections qui araient signalé les

(76) Je ne veux point ici faire la satire d'une classe de gens qui, depuis 1814, a reçu rééducation, je ne dirai pas de l'adversité, le mot serait trop fort, mais de la vexation et de l'arbitraire. Je suis convaincu que les instruments de Napoléon, séparés du pouvoir et n'en recueillant plus les avantages, en ont découvert les inconvénients, et que, jetés par les circonstances dans l'opposition, ils ont appris à aimer la liberté à force de la défendre. Mais en 1814, ils n'en avaient encore ni les doctrines ni les habitudes, et s'ils avaient retrouvé, sous le gouvernement de la restauration, protection, garantie et activité, plusieurs, je crois pouvoir l'affirmer sans injustice, lui auraient transporté le zèle et le dévouement qu'ils avaient déployés naguère pour le gouvernement impérial. Ceux que le hasard a préservés du dédain ou de la réprobation du parti triomphant, et que ce parti a daigné admettre, nous ont donné d'assez beaux échantillons de leurs dispositions à l'obéissance aveugle et passive. En disant ce que la restauration aurait pu faire en ce genre, je suis loin de regretter qu'elle ne l'ait pas fait, la liberté aurait pu être indéfiniment ajournée; mais je me place, quand je raisonne, dans la position et dans l'intérêt des gens dont je parle, tout en me réjouissant peut-être de ce qu'ils n'ont pas connu cette position, et de ce qu'ils ont mal entendu leur intérêt. Enfin, si le ministère de la restauration ne voulait ni de la liberté avec la nation en masse, ni du

(77) despotisme avec ceux qui avaient si bien secondé le despotisme de l'Empereur, un troisième parti restait , hasardeux sans doute^ mais le seul praticable, dès que les deux premiers étaient rejetés , c'était de refaire franchement la monarchie de Louis XIV, avec les adhérents de l'ancien régime. Je dis que ce parti était hasardeux : c'était se mettre en contradiction avec les déclarations officielles de l'Europe et avec la disposition réelle de la France ; car l'«étendard» du pouvoir absolu n'avait pas encore été relevé par les étrangers, et, comme je l'ai fait remarquer plus haut, la France était revenue d'intention et d'espoir à 1789. Mais , du moins , le ministère qui aurait tenté de la sorte une contre-révolution franche eût rallié autour de lui une masse d'intérêts quelconques ; les rois alliés n'étaient pas tellement libéraux , qu'on n'eût pu les convertir en leur disant dès lors ce qu'eux-mêmes ont tant répété depuis , que c'est à eux seuls à faire le bonheur des peuples , et à leur donner la dose de liberté qui leur convient : les oreilles royales s'ouvrent aisément à ce langage. Quant à la France, la majorité eût été mécontente : mais le gouvernement aurait eu pour lui la minorité; et une minorité compacte, bruyante, placée au sommet de la hiérarchie sociale, parvient aisément , nous en avons eu plus d'une fois la preuve, à se donner une apparence de majorité. Ce parti, je le répète, eût été hasardeux ; il eût, de plus, été immoral ; mais il vaut mieux , comme

The text on this page is estimated to be only 22.19% accurate

(78) ftireié, pipe&dre un mandais parti que de nVti point prendre. Ed ne suivant aucune de ce» lignes , en TOitlant plaire à la majorité nationale par une Charte, et à la rainorité anti-'nationale par la violation de cette Ckarte, le ministère de la restauration calculait très mal. Nous subissons encore aujourd'hui la peine de ses fautes. ËHe» ont entraîné tous les malheurs de 1815, et les injustices qui suivirent ces malheurs^ et l'hostilité qui sembla s'établir entre le gouvernement et la nation en 1820^ et la victoire momentanée d'une faction en 1821 , et la douloureuse incertitude qui se prolonge encore depuis la chute de cette faction en 18:27. Tant il est vrai qu'un premier pas dans une fausse route entraîne de fâcheuses et durables conséquences , et tant il importe à ta puissance de bien se connaître die- même avant de se mettre en marche y de savoir Qutd valeant humeri, quid ferre recusent ; et de ne vouloir dès l'origine que ce qu'elle est sûre de vouloir toujours. VI. DU DÉVKLOPPBHEIfT PROGRESSIF DES IDÉES RELIGIEUSES. Considérer la religion comme une chose fixe , immuable , qui doit être la même à toutes les époques de la civilisation , c'est partir d'un principe qui ne peut conduire qu'à des erreurs grossières et dange

The text on this page is estimated to be only 27.77% accurate

(79) reuset. Tout ce qui tient à Thuinraeet à ses opinions, •ar quelque objet que ce soit , est nécessairement progressif , c'est-à^lire variable et transitoire. Cette ▼ éritë est évidente en politique, en science, en organisation sociale, en économie, soit administrative, foit industrielle. L'état sauvagQ paraît être un état stationnaire : mais il ne peut servir de base à aucun système, parce qu'il est impossible d'expliquer, soit par le raisonnement, soit par les faits, de quelle manière Thomme en est sorti , et Tinstant même où il en sort est le signal d'un mouvement de progression auquel Tespèce humaine obéit avec une persévérance et nne aolivité infatigables* Lorsqu'elle rencontre des obstacles sur la route , elle travaille à les surmonter. Son travail est plus ou moins manifeste , suivant la uatnre des obstacles et les dangers qu'il faut braver pour les vaincre 3 mais lors même que ce travail est inaperçu , il ne s'en continue pas moins, et, en dé* finitive^ c'est toujours en faveur de la progression que le succès se déclare. Voyez la marche de la société civile et politique. Au sortir de l'état sauvage , nous apercevons la théocratie. Les annales de tous les peuples remontent au règne des dieux. Ce règne des dieux n'est autre chose que l'empire absolu d'une caste gouvernant lo reste de l'espèce humaine , en vertu des ordres du ciel et d'une suprématie mystérieuse, dont cette caste s'arroe le privilège. L'esclavage, consacré par la théocratie , est plus dur, plus humiliant, 8.

(80) et surtout , aussi long-temps que son principe subsiste , moins susceptible d'être mitigé , et , à plus forte raison, d'être détruit , que celui qui résulte plus tard du droit de conquête. L'esclave du guerrier est un homme comme lui , qui a cessé d'être son égal y mais qui demeure son semblable , et que les vicissitudes de la fortune ont seules réduit à un état d'infériorité et de sujétion. L'esclave du prêtre, dans la théocratie, est inférieur à son maître, par sa nature même : c'est une créature immonde , impure , qui ne peut se racheter de la flétrissure ineffaçable imprimée sur elle dès sa naissance, et qu'elle porte gravée sur son front jusqu'au tombeau. À la théocratie, détruite probablement par le soulèvement des guerriers contre les prêtres , succède la servitude civile : c'est un progrès dont les conséquences sont , à la vérité, plus importantes d'abord dans la théorie que dans la pratique, parce que les habitudes guerrières donnent à ce nouvel esclavage des formes farouches et sanguinaires ; mais le progrès n'en existe pas moins* Ce n'est plus une volonté divine , immuable , irrésistible qui divise la race humaine en-oppresseurs et en opprimés ; c'est le sort des armes , le hasard des combats. Le maître peut devenir esclave à son tour. La sanction religieuse, la consécration du mystère , la différence de nature entre la caste qui impose et celle qui porte des fers , toutes ces choses ont disparu. A cet ordre social , si imparfait encore et si vexatoire, en succède un autre qui n'est plus précisément

(81) l'esclavage , bien qu'il lui ressemble a beaucoup d'égards. Mais , tout en admettant un vaste intervalle entre la caste qui commande et celle qui obéit, il suppose cependant une espèce de pacte tacite entre ces deux classes , car il reconnaît des droits respectifs : c'est le régime qu'on a nommé féodalité. L'esclave , sous la théocratie , n'avait pas rang d'homme; l'esclave , sous la loi de la conquête , ne se voyait plus disputer cette qualité , mais était dépouillé de tous les droits qui en dérivent ; sa vie était à la merci de son maître , et toute propriété lui était étrangère.. La vie du serf est, sinon garantie, du moins appréciée par les lois^ d'une manière inégale et révoltante, mais qui prouve pourtant qu'elle commence à avoir quelque valeur. Sa propriété est précaire, soumise à des conditions iniques, et souvent livrée sans défense au caprice et à l'avidité du seigneur. Toutefois la spoliation n'est ni si rapide ni si arbitraire ; elle exige des formes, trompeuses sans doute et trop facilement éludées, mais qui contiennent le germe d'une justice à venir plus impartiale, et sont un hommage rendu au pressentiment de cette justice. Qui peut nier ici un progrès important, avant-coureur manifeste et cause certaine de progrès futurs ? Bientôt la noblesse remplace la féodalité. La noblesse n'est en réalité que la féodalité dépouillée de ses prétentions les plus odieuses. La vie^ la propriété, la liberté personnelle du plébéien acquièrent des sauvegardes. Ce qu'il y a de blessant subsiste ; ce

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

(82) qu'il y a de menaçant 8*adoucit. La roiedes riobesses s'oavre pour la roture, et la noblesse, qui ne peut s'y opposer , s'en console par les apparences du dédain y et s'en dédommage par un monopole de faveurs qui lui- reste quelque temps encore. Mais comparez l'esclave de la théocratie primitive, l'ilote deSparte, le serf du moyen âge, au plébéien, même sous Louis XIV , et vous verrez la carrière immense que l'espèce humaine a fr an cbie. Il n'est pas de notre sujet de la suivre plus loin dans cette marche toujours progressive. Ceux qui lui consacreront leur plume dans cinquante années, auront bien d'autres pas à tracer. Ce que nous disons de l'avancement de la société politique ou civile, nous pourrions le dire avec non moins de raison des sciences ; mais tout développement serait superflu , parce que la vérité est trop évidente : et il faut remarquer que la progression n a pas lieu uniquement en ce sens, qae ceux qui s'occupent des sciences marchent d'une découverte à l'autre , et font avancer ainsi la science qui forme l^objet de leurs méditations ; la progression s'exerce encore d'une autre manière, que nous nommerions volontiers horizontale , si nous ne répugnions aux expressions insolites. Non-seulement les hommes instruits sont plus instruits , mais une portion plus considérable de l'espèce humaine, entre dans la classe des hommes instruits. Les connaissances qui étaient jadis la propriété d'un petit nombre deviennent celles d'un nombre beaucoup plus grand , et

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

(8») de la sorte , let Imnières gagnent tonr à tonr en intensité et en étendae. lien est de même de la morale. Restreinte d'abord à la famille , elle se répand graduellement sur le peuple «itier , et bientôt , généralisant ses lois eneoire davantage , elle applique ses règles à tout le genre humain» L'industrie est sonmise à la même loi de progression. Dans Vétat sauvage, et à l'époque guerrière qui remplace immédiatement Vétat sauvage, l'indu»* trie est nulle. Tant que la force semble un moyen sur d'arriver à la possession de ce qu'on désire , ce moyen doit être préféré à tous les autres. Quand l'expérience apprend à l'homme que ce moyen n'est pas infailible, il conçoit l'idée de l'échange, et l'industrie , qui multiplie les objets d'échange , prend alors naissance. L'échange, le commerce qui n'est que l'échange effectué, l'industrie qui n'est que la création des objets d'échange, ne sont an fond que des homma* ges rendus à la forée du possesseur par Faspirant à la possession ; ce sont des tentatives pour obtenir de gré à gré ce qu'on n'espère plus conquérir par la violence. Un homme qui serait toujours le plus fort ne se résignerait à aucune de ces tentatives ; il n'en concevrait pas la nécessité ; mais quand les faits lui prouvent que la guerre, c'est-à-dire l'emploi de sa force contre la force d'autrui, est exposée à diverses résistances et à divers échecs, il cherche des moyens plus doux et moins contestés d'engager l'intérêt

(84) des autres à consentir à ce qui conTient à son intérêt* Certes la progression n'est pas méconnaissable ^ mais elle ne s'arrête pas là. L'industrie , long-temps inférieure à la propriété foncière , sous le rapport du rang et de l'influence, devient par degrés son égale, et bientôt lui est supérieure. En ouvrant à l'homme une carrière plus vaste et plus libre, elle tend perpétuellement à rendre disponibles les moyens à l'aide desquels cette carrière peut être parcourue plus rapidement et plus facilement. La propriété foncière arrive à n'être qu'un de ces moyens ; elle se divise alors pour circuler plus commodément : tout ce qui contrarie cette division est sans résultat. La terre devient mobile, fractionnée ; elle se disperse , pour ainsi dire, entre mille mains , qui s'en saisissent plutôt pour la transmettre à d'autres que pour la posséder. La propriété foncière est un effet à ordre qu'on négocie dès qu'on peut tirer un meilleur parti du capital qu'elle représente ; car ce ne sont plus les capitaux qui représentent les terres , se sont les terres qui représentent les capitaux. Cette révolution change la société jusque dans ses bases. La propriété foncière est la valeur de la chose, l'industrie celle de l'homme. L'époque où la propriété foncière se voit domptée par l'industrie, c'est-à-dire forcée de prendre la nature de cette dernière et de se mettre à son niveau, est celle d'un nouveau progrès dans la route de la valeur morale et du perfectionnement intellectuel.

(88) Nous avons cité ces divers exemples pour en conclure qu'il existe une loi de progression qui s'exerce dans tous les sens et sur tous les objets. La religion seule en serait-elle exempte? Tandis qu'aucune des institutions, aucune des formes, aucune des notions contemporaines de l'enfance de l'état social, ne saurait convenir à un état moins grossier, la religion serait-elle condamnée à rester imparfaite et stationnaire[^] au milieu du mouvement universel et de l'amélioration générale? Non, sans doute. Dire que la même religion peut convenir à une horde sauvage et à un peuple civilisé, à une nation plongée dans l'ignorance et à une société éclairée, c'est dire une absurdité qui frapperait tous les esprits, si on ne l'avait entourée d'un prestige qui la fait regarder comme sacrée. Ceci ne nuit en rien à la divinité de la religion, ou, pour mieux dire, du sentiment intime sur lequel reposent les convictions religieuses. Plus on croit à la bonté et à la justice d'une providence qui a créé l'homme, et qui lui sert de guide, plus il est naturel d'admettre que cette providence bienfaisante proportionne ses enseignemens à l'état des intelligences auxquelles ces enseignemens sont destinés. Il y a plus : cette doctrine seule concilie les idées que les hommes religieux conçoivent de cette pro

The text on this page is estimated to be only 22.27% accurate

(86) voir le pi as impérieux , si son plat grand mérite eût une crédulité implicite, pourquoi le ciel Tau» rait-il doué d'une faculté qu'il ne pourrait exercer, Faurait-il soumis à un besoin qu'il ne pourrait satisfaire sans se rendre coupable? Serait-ce pour exiger de lui le sacrifice absolu de cette faculté? mais ce sacrifice le réduirait au rang de pure machine : ce serait une espèce de suicide. Le dieu qui s'imposerait à l'homme ressemblerait plus à Tamida de ces idolâtres qui se font écraser sous les roues du char où est placée leur idole, qu'à l'Intelligence pure et bienveillante que le christianisme offre à nos adorations et à notre amour. Il y a plus encore : cette crédulité implicite, cette immobilité dans les dogmes , ce caractère stationnaire dans les croyances, toutes ces choses contre nature y qu'on recommande au nom de la religion , sont ce qu'il y a de plus opposé à un sentiment religieux. Qu'est-ce , en effet, que ce sentiment? le besoin de connaître les rapports qui existent entre l'homme et les êtres invisibles qui influent sur sa destinée. Il est dans son essence d'essayer, pour «e satisfaire, de chaque religion religieuse qu'il se crée ou qu'on lui présente ; mais il est aussi dans son essence, lorsque ces formes religieuses ne le satisfont plus, de les modifier de manière à en écarter ce qui le blesse , ou même d'adopter quelque forme nouvelle qui lui convienne mieux. Le borpce au présent, qui ne lui suffit jamais, lui interdire cet élan vers l'avenir , auquel l'insatisfaction du présent Tex

The text on this page is estimated to be only 4.72% accurate

(«7) otte» o^^êi le frapper de ïionftt* Pariolit on il «tl mni
•emJMtnë, p«rtou(où il y a imposnbiité de modifia otiùis «ÉecdsflîvcB
dans les fornies et danf les croyaaees, il peut y avcMur titpentiliop , pbroe
que la supeMitîon efti rabnë(;atton del'îfiteltigeieico et ' l'attachement
aveugle aot pratiques impoiëes;; \\ peht y a^oir fîrnatMiM, pavte
queleiftifiatûniè est la aoperstition dcTentae faneuse ; niftîa il. nenuiuraît y.
avoir religion, paace ijiul la «felâ^on es* :1e rénsltfit des betoins dd Vkme
et âms «iorts de i*ii«lBèl»geace , ei que des dogmes stationkiaîrès mèÉtënt
l'iiie ei l-aotrehors-d» la quàaliosi* St'SMus ToulïofiaappiiyereetteAlsèrtioii
it faite in>éciisablcs, nonè snontreeioisdfaiiieâAéi'Italîo^ de i'auti^ l'eiÉpire
oAloiiitfi^ fin; Italie ^las prégbèède rintolligence n'était paa aniètës vous,
d'aolvea top'pofrtsique ceiiitd^ la religion ^ qu'arme^t-iil? qi^e i'Itlilie,
éckdrëe d*etHeun.slir)pliisipifvp |ioîfilB^'ésl) quant à la eroyance^ livrée,
àèaifoî8à^lil^upsr»titio9 «(é rincrédiW. Gllez' lêe l^mes, Ue^
fNTévo^ailoe de Icer propliète ayant rendu- stqixeitfséveynoiî»«i|iâe^ inent
la dooirine.rBti(^ieuÉe'^ inaâsixmtee'dontree» prit hmnâSD auraitpu
s*oooaper, qiie)véyon»<>iifi^? une apaâne complète^
daesleatenipsteiifdiillù'es, et on iEiaatiBnie qai.se i^ëareille dans
jpsgeandas'triies, firrowahe ^ «lapide, eomine il t'était- sdOffOaiar. Mai»,
dans les dcaxeaii , il n'y ^ plus dc't^laoepour fo seatimentrëligwai^ Ih)^- ht
»eKttîo^ prOfflpéiM^t dite. La nligèsn o'bst saluteiM JL Wetii^
véeUi»ment, elle n'exoHse le genre ^VuitetiO* ^ 9

The text on this page is estimated to be only 10.28% accurate

(M) exortor, que lorsqu'elle est d'accord a^rec tcnltes nos foouliés et qa'elle ne -reste en arrière d'amane de nos connaîssaBeès^. Dans toute autre- iyy pothèse, ces facultés qo- èlte veut ooniprinier, ces conaaûsances qu'elle repousse, se soulèvent * et se réoiiiissent pour se yeogev^.pcte la détraire. *■" QoMid Tims'prêteades^inahrteilk intacte une doc^frine.née aiimeiépoqiie où leshotttmes étaient igno•émÊS de 'toutes les lois ! de la - nature physique^ vous •éhnsE contre' oéite doctrine toutes les découvertes ârelùÉives à cesloisJPlus l^motidematérielest connu^ plus la religion instttaée avant cette connaisàainee du ttiond^ matériel se trouTeébranlée* ATOns^-nous besbin de! rappeler l'avantage que les 'inerëdules ont tiré de la Physique éttdde TAstronoime de la Bible ? . ; De même , quand les aiceors se sont adoucies , quand la nraraléV^st améliorée, n'estai paaolair que m i'on veut perpétuer iditea la roligioa les rites et les prâtiquefqui.existàiéat savant, celte amélklrâtion et ^eetadoueissoaiedty une luile: doit s'élever, et que «hlgré. lestriioiifhes.f lusdu moins prolongés qu'u& assistance i^ténBure^ peut; 'Valoir à des cultes dont 'le. termetesi arrivé, ces cuUesinesanraieni sertir' de cette liiUe que déconsidérés et déiipëdités? .Si lea^borjies que noua nous soinaaws tracées aos Je péi^mettaieaty a

The text on this page is estimated to be only 7.56% accurate

(W) ceux qui ne foiiMeiit qu'en modifier ou en oorrigori uoe
partie^ Le» prêtre d'àHiènet^ ainii quemoits i!a^ Tons obsenré ailleurs (l),
ayant les premiers rempli la lioBlie îotelligencee qai soWbtait entre la pliil

The text on this page is estimated to be only 5.61% accurate

(M) pa» é9aetml'iQtâlligmiQe,m ttVàt pM Fiafisétila
Mieerdooeii»L'ÎBim«Ubililé'diàs dacÉnnas fail taforae etlapres^raiBioa
ébrMia 0a j^ñÎMaDeot / ktù\$î , dans tous leatfeafips,, lesaoetdocede iMéea.
latraU^^aà^l^il finapl» d*anathà0ièrl'Mé&da.ohàn« gamànt, la teaftali Va
aa Mulameal^ l-eifioip de l'âmé» lîoratio&. Noui o'ai^avabèKiitiquaa
dkiinappclar à(B09 koteurs laa pvôtaeid'Egfppt ,las potatifes de^rén^
aîapmaJReiMia^afkla sacanlaeabraliofi JMûqu'aafMnfti toilanftiifliQi . ' "
. L(»pao(taatlHPfliaine liid«iaéma:, bieeq^a aon.ptin* fnp9t l&t d'accord av
ac ki yérhé qna nous proolamons , 6t qu'il «e pàt jnsiîfer saaabtiaitqiM
parTadap^D dia cette yérta dan» tonte aon éte|idiie;IeprotettaD«««< titaati>
dnansf^BOUi, a fiara ém déncf des ion '-ongine. A|»l4fl avoir «aelamé
laJagiliinté dn libre «sanen / lia vodlu a'apfiropiricr la libre
axaiqfB'^oinnieiuii' wotepole, attaiïditqadi l'égUia calttofiquae ^»ait
ai68>ftdàl€6^;«rayex qt.-a'eiamineB'pas, 1? protettantiadie a dil lea^teeips}
wx ^siao^ ei«aiiiaft , mmê aeayeétfOBUBMai ▼oarti'^sieafoiiteiaiiiiiië:.
Certes, entra oaadeixi nàfiîàraa'de véiaoiaar,^rataiitage' éUtda celé
deTaglifa caAolique* : NéaamoiiiBy eotanie -toata lëritë 'porta, aes finùAs,
œlle qui avail réveillé dans è^àoM des réformateurs diLqainsième siëele la
8e*liiiiiei»t des dtoits de Tmdépendance intellectuelle n'a pas tardé à briser
lea ohalnaa doot ses praaâai^ ^ovgaiaes préleàdaiént la charger. Et c'est du
sein de Féglise protestante que le christianisme, rendu toaÉ»«-la^iBa sa
paVafë au

The text on this page is estimated to be only 1.51% accurate

(M) aoîênrd3BiiieiaÉ^ne'aBef>êiMlfiiiii çcHitont>^^'
«MbTis«aiii9ee looal^ ota peilMHiaeHes, ooilpftiak .ce qeêiMHM'iifir-^
mons^noosle n^ff^nrioosaiix.oavregefl dba-pmm-n panKtàMc^e^s
proteslftiiede rÀllemagtteu . Nops peesoM deneqae'e'stdésoriDaw

The text on this page is estimated to be only 13.69% accurate

polfliiéiniie poifaottompè chei le» Àttiëaienf du lesips de
Périolètf la nMwdb et la sfrîlaalitë inlro* dtites dans eeUe cvoyaice
defum'cetle épeq«e , le besoîa d'en ëcarler le» traldilioiM growièMa- et
dégradâmes peur letblgets de l'adoration, la tendance ▼ers raivité a
uate'ëilecpie eneoUo postérieure , l'apparitiob do tbékiQe ,'ati «ornent où la
xéfië&ion et r

The text on this page is estimated to be only 9.85% accurate

(W) marobe ; et, ep 9fb!^ le joogl«ar4a fiMelriM^hijklQ ^ contre le polythéisme qai , en attribuant 9111 diMi^ la figure huaiaame ^ bri^e.W.stiDiilaepeS'bidfiiix des fétiches ,.et détriîît rinfluenoe des éifoçalioiia et des sortilèges de leurs interprètes. Héritiers ou^Cfi* présentans de la> plus ggrossière dps i^royances , les prêtres de Dodoneconserreot les mcpurs , les habir ttttes, la divination des jongleur*, persi,;9tent dai» les hommages raiiies» 11 s'oppose à qq que le, caractèisa d^, dieux s'améliore , lors même q^e 1^ nsM>rifle des JjiQ^aies. s'est aipaéUorée. Il ne Te^t pas. qi|0. leur essence deviiwuie pk^ pure; il interdite, la inéUphysique de leur appliquer l'hy* pothèse obscure , mais. séduisante , de l'immatéma-^ lité. 11 proclame comme articles de M et ^ogases immuables,^ leurs, besoins, leurs passions, lenrs İ9^^ bleitses, leurs Tioes. 11 proscriit lesp^Unalisme à^X^ aM9gor«9 il punit la morale 4^ Socrate, il menace la l^iqae d'ArisMe, sans r^Qécbir qrfea isoUnt ainsi la i^igion du moun^i^ ^ét^ért^^ » "wBiy&,

The text on this page is estimated to be only 7.98% accurate

• (M) t)Oitlrë*«ll« oe iici4itēlndnr:jtièRlè et jiiroVbqtté fift^
(irēdallè. . i ■ : . £rffhi, lop9qii*«n dépit' d«^'

The text on this page is estimated to be only 0.57% accurate

aiWfctjo« iig g^ - *• ««««mordes les pin» fPjr^ .î^gu.,'î^^^«««
«A-i-ia» des «âne «TOftj que des «Zi^{TM*}^ «mmww, wmiot «•enta, na.
^ftw^oTâ-/!! . J^ inviolable. mî^tèw»^ érda«rjte;^*""»*>^ 1»*» l^^î^ⁿ

The text on this page is estimated to be only 8.31% accurate

il ^«U ««M imté 4iMfimaent^ oe.qwi lui mod AQa«vent
Ti^tef^entioA éUnmgère i«ifw>rUiBa;0« «npor* fliie. AuMi iea jongtetirsy
investi» qnQlq««faii d'un pouvoir i^rriUe, voient eependant œ pomoirromis
en qifiB0tion et cOntosté «ans cesser Cdlnlneiif don» 80 fait4I que
plusieuiirs peaples , en torlant da fétl* Qhiflnue , ou méaie ea demeuratit
attachés à oette croyance, sous une forme plus régulière, aiccandent aux
prêtres une autorité durable et UUmiiëe? Là climat auffit-*il pour
nousexplicueir ee phëno* mène.? Non : oar-le saerdoce a possédé
quelquefois un ascendant saAs'Umitea dans: tous les climats. iiOs
bouleyerscnens physiques seraient-ila une oanse plus satisfiiaante.7Moi :
car toutealespartesdu glèbe ont)S«blces boiiev]erseni^ns,.et ily«des{>or*
tioQs du globe où lés^élres soDit raf»tés sana pouvpkri) RéusairiQnsTnoQs
mieux à .'dérober ce seoret à rhistoiroyssi nod&oHoHihîons le mot- de
Ténigme dana Uaotiondes colonies? Non : car raction des.Qoloniea> ne
peut dire adikiise coauafte une cause . preiwiëfe. Dire que telle colonie a
imtKisé des instUntion^ à Ui pays^ 4)'e8t ospliquè^ pbiirqim le pays
subjugué les a reçues; itiâis^ il iréste dieoreiÂs nspboreher poorquoi dies
étaient établies dans lii.|Mlc&e ancienne de la colonie qni.ks a {Portées Ab
dehotik' -. La cause du pouvoir sacerdotal , oréside dans une eirconstaace
qui lient de plu» près aux notiOna cpie l'hoBlme conçoit desîêtres qu'il
adorb^ eit-.qui est à la fois indispensable à la aolutÀon du probUtDe , el
sufiisante pouv cette solution*

The text on this page is estimated to be only 8.80% accurate

(87) • H y a dès peopies dont toute l'existence dépend de l'observation des astres* ; r , Ry en a d'attribution lesquels abondent des phénomènes physiques de société à celles qui sont indépendantes jAsspirations et celles qui sont soumise à leur autorité , et ces deux espèces de sociétés ont des religions toutes différentes. Dans les premières, la justification est telle que nous l'avons décrite plus haut ; dans les secondes, elle s'arrête, et la religion demeure stationnaire » Tel est le spectacle que nous offrent l'Inde, l'Égypte* La {acidité ptogrestienne est frappée

The text on this page is estimated to be only 5.05% accurate

(M) dûmAobUM^ lotile dëcuaferté lui e«i' interdite, tout
avancement est nn orme , tdut» ionovalfieli dn iacrîlè||[eé L'uaaf^e de oet
art phseieux (tui^neg^i^e el tranftnieC au loin lai: pensée e«t {Nrohibé
^XBtmsie uM ÎMpiélé. Uà neligten ne ééipwe pmnt 1^ westà\$w hideux du
groeiier Jëtiohiime ^'la fignrè dea. dieux retto kîS9m9 ^ et- ledr : €ir«€fâre
vk^eu^;?^ fMiisionnë. . . CkeK kt foie». An oentram, «ffrati«fah daSbaj;
wcèrdotâi , iRi moina âdpiter des temps hérolc[ue8, tont eM progreisi^ Hà-
arradbient atix ^eoÊpontàooB théwniiiiiq^eê à^ roritut el du Midi les
élémeos des bciendes^, tine Mi derperatiôm releneîentiMptives dans leur
mystérieuse enocÂiite. Ile leiigniH sentes: «1 d-iiiiparfâiès ^pt'Aeient (ies
teienoèii dans ia nuît>dase«pet«|Bir4r,HeUee tëntuntv a^éleitdeiit,
eèdév^éip)ieittv ee peiribelinnpiietit.à k^«iarléda jeurç el Timeliigèn»», .
swâtattt -«a martske IvanUe éi s'ëltn^iit d'àyiMlièee e» liypMlièee y é t»
Ters mille ert8ani> v|iw idodti^^ ««rtvli «éawndina, eioon jtftftlti^é la.Térité
«lisDkiè/qiii^es^ 'pëei4tre fievr «Ile, dk mMuà fQsp|èl à tant a eneions pour
taitHMiariy et evires* wboxbêl (e^jours d'un ordn» ptqa Hewé et «Tme
ini(>eetatioe enpérieiire* Ca •mligloiï' fe resseût de eèlta«etivâlé de
l*is»telUgenceç dk^.tcîrre^é de ladMèoe IHTiendent des toutes parts , pour
la pénétrer et la refondre» • Toutefois, daniieB'deua'oas^nii
afuvfeiiiieil>ttontraira i l'impabioa dominante: lutte >ooatte'elle^«i

(0B) les oscillations de cette latte peuvent induire en erreur tes observateurs qui n'ont pas saisi la vérité première. D'une part, comme nul effort humain ne remporte sur les lois naturelles une victoire complète, la progression se fait jour aussi, dans les religions sacerdotales, lentement et par des voies détournées; mais alors elle a ceci de particulier, que, l'intelligence étant concentrée dans une caste, la progression ne s'exerce que dans cette caste; et l'intérêt de cette caste étant opposé à la progression, loin de se féliciter des pas qu'elle fait, elle s'en effraie; loin de s'en vanter, elle les cache soigneusement à tout ce qui n'est pas admis dans ses mystères. De l'autre part, l'intérêt sacerdotal étant contraire à la progression, même dans les religions indépendantes, le sacerdoce tâche de l'arrêter, et empêche souvent qu'elle ne soit manifeste. Il résulte de là que ceux qui ne remarquent pas suffisamment l'enchaînement des faits, et ne remontent pas à leur cause première, n'aperçoivent la progression régulière nulle part. Ils voient partout, en Grèce comme en Egypte, dans le protestantisme le plus perfectionné comme dans le catholicisme le plus immuable, des dogmes, des prêtres, et des philosophes, antagonistes des dogmes et des prêtres. L'incrédulité, qui est issue de la cause première, prend pour une cause; ils croient à la révolte, tandis qu'elle est forcée, et qu'elle est en révolte. L'incrédulité est en révolte.

The text on this page is estimated to be only 29.32% accurate

(100) lU ae trompent. Ce n'est pas une feintaisii9 ohet les peuples que d'être dévots ou irréligieux. On ne doute point parce qu'on veut douter, comme on ne croit point parce qu'on Veut croire. Il y a des temps où il est impossible de semer le doute; il y en a où il est impossible de ramener la conviction. L'incrédulité naît de la disproportion qui existe entre les objets offerts à Tadoratton ou les dogmes présentés à la croyance , et l'état des esprits auxquels on commande cette adoration et qu'on veut soumettre a cette croyance,et l'époque de cette disproportion arrive chet les peuples indépendans plus tôt , chez les peuples soumis aux prêtres plus tard ; mais elle arrive infailliblement chez tous les deux. Elle arrive plus tôt chez les premiers^ parce que l'oppression sacerdotale n'est chez eux qu'un acmdent, une exception à la règle ; elle arrive plus tard chez les seconds, parce que Toppression sacerdotale est elle-même la règle, qu'il faut plus d*efforts pour s'en affranchir, et qu'il y a plus de périls dans la tentative. Il y a donc, entre ces deux espèces de religion , différence pour le temps; il y a aussi différence pour le mode. Dans les religions libres, chaque modification , s'opérant par l'opinion qui se modifie, est aperçue, avant même qu'elle ne soit accomplie. Les rites changent, les traditions se retirent dans un lointain obscur, qui fait que les croyans les oublient, et que

(«01) le» incrédules s'éals les rappellent pour les attaquer. Les nouvelles idées se montrent presque sans voile; tout se fait au g^rand jour« L^œil le moins exercé peut distinguer la religion d*Homère de celle de Pindare ; et dans le culte romain, qui, bien que sacerdotal par son origine étrusque, devint grec de bonne heure^ à beaucoup d*égards, même avant rétablissement de la république, il est impossible de ne pas voir ^intervalle qui sépare les sacrifices humains des simulacres de paille jetés dans le Tibre. Les religions sacerdotales se modifient , au contraire, à huis clos, dans les ténèbres. Les formes ^ les expressions, les rites, restent les mêmes. Sous les empereurs , comme avant Menés , les Égyptiens précipitaient encore dans le Nil une jeune vierge. Tout semble immuable jusqu'à la destruction complète de ces religions. Dans le premier cas, c'est un édifice qu'on élè?e, qu*on répare, qu'on embellit à la vue de tous, jusqu'au moment où les réparations, les embellissemens, les altérations qu'il subit amènent sa chute ; dans le second, l'édifice conserve au dehors toutes les apparences de la solidité qu'il n'a plus au dedans, et l'on n'est averti qu'il est menacé que lorsqu'il tombe en ruines. Le développement de ces vérités exigerait des volumes. Nous le réservons pQm^ un© occasion où nous serons moins gênés par 1^ ««mps et l'espace ^\V (l) Nous oTons rappelés lui haut ^ ^ent> q.^«^^^'

(10â \ Noiu invitons ici nos lecteurs à penser par euxmêmes, plutôt que nous ne pensons pour eux; et, comme nous croyons que le résultat de leurs méditations ne peut qu'être utile, nous ne nous affligerons point d'être devancés. Dans le grand travail que nous avons entrepris , nous ne verrons jamais dans nos rivaux que des auxiliaires. Nous laissons donc de côté les preuve^ historiques, la réponse aux objections et les faits nombreux que nous pourrions invoquer, et nous allons déduire les conséquences du principe que nous avons établi. Voici, selon nous, ces conséquences. La religion est progressive : par un efiBet de ce caractère, elle s'améliore, se perfectionne, s'épure graduellement. Quand la progression n'est pas interrompue, la religion ne peut faire que du bien : pourvu qu'elle soit indépendante, elle a sous chacune de ses formes son utilité , qu'on méconnaît quand ces formes sont tombées, et qui disparaît lorsqu'on veut prolonger ces formes au-delà de leur durée naturelle. Le fétichisme, tout absurde qu'il est, par cela seul qu'il contraint le sauvage à reconnaître une force supérieure à lui, lui apprend à ne point faire de sa propre force l'unique arbitre du juste et de l'injuste, unes des idées fondamentales exposées dans les deux premiers volumes de notre ouvrage sur la religion. Le développement de celles que nous indiquons ici se trouvera, appuyé de preuves , dans les volumes suivans.

(108) da bien et du mal. Il introduit, entre ce saavage et ses semblables, la sainteté da serment ; il Cait pénétrer dans son âme la notion du sacrifice ; il lui enseigne à triompher quelquefois de ses passions fougueuses et de ses penchans grossiers ; et c'est beaucoup, dans une situation presque pareille a celle des brutes, que de faire germer, au sein de Tignorance, la conception d'un monde invisible, et je ne sais quel pressentiment d'immortalité. Laissez Fintelligence libre, ce germe sera fécondé. Le polythéisme le plus imparfait ajoute des bienfaits nouveaux au fétichisme qu'il remplace. La société naissante trouve dans cette croyance sa base et sa sanction ; des trêves consacrées interrompent les guerres acharnées des tribus barbares. Des fêtes religieuses rapprochent ces peuplades défiâtes et farouches ; les dieux , bien que passionnés et égoïstes comme leurs adorateurs, forment un public plus augii^te devant lequel ces derniers rougissent des actions honteuses , et qu'ils craignent d'indigner par des actions coupables. Plus perfectionné, le polythéisme devient chaque jour plus salulaire. Cette assemblée des immortels se dégage de sa ressemblance avec la nature humaine ; ses formes s'embellissent , ses penchans s'épurent; elle prête sa garantie surnsi^^^^^ à toutes les vertus ; elle dirige sa sévérité contre toutes les injustices; elle étend sa prou ..^j stir le faible et sur l'étranger : après avoir co*. v4é les^^®^* ^® ^^" trie qui unissent les mdin^^ Ho\^^^ a^îiVUè de cVX

(104) toyens, elle étid>lit des liens d*haaianité, d'hospitalité, qai les naissent en lear qualité d'hoinmes, et Ton voit apparaître cette notion sublime de fraternité universelle que le céleste auteur de notre croyance a proclamée, mais que la religion, libre de toute autorité matérielle , avait déjà conçue et mûrie. Enfin l'homme, acquérant chaque jour des lumières nouvelles, ne peut tolérer plus long-temps le morcellement de la nature infinie et divine entre une foule d'êtres partiels et bornés; il les réunit dans la notion d'un seul être suprême , et le théisme descend du ciel sur la terre» Sans doute, au nom de la religion, l'on a fait beaucoup de mal à Thumanité. Les auto-da-fé ont remplacé les sacrifices humains ; un nouveau monopole, s'étendant sur toutes les connaissances et sur tons les genres d'instruction, a rejeté, pour plusieurs siècles , les peuples dans l'ignorance. Mais qu'en doit-on conclure? Que des corporations théocratiques ont dénaturé le sentiment religieux ^ en éternisant des formels qui n'étaient bonnes que pour un temps; que ce sentiment a été sans cesse en lutte avec ces corporations puissantes; que, tandis qu'il tend à perfectionner les formes qu'il revêt, et à les mettre dans une proportion juste et salulaire avec les idées contemporaines de chaque époque, les corporations , qui ne l'ont envisagé que comme base de leur empire, ont voulu rendre stationnaire ce qui devait être passager, et qu'une lutte violente, entre la tendance naturelle a l'homme et les volon

The text on this page is estimated to be only 15.93% accurate

tés de CH corporations, a fait d'an espoir une i vante, d'ane
eonsoladon une serTÎtade, d'nn '. fait un âéan. Qooi de pins injuile donc et
de plai absordi de confondre le senUment religieux qui tend juursà se
déTeloppeTaTeclesefFbrtsdescaites, le travail , opiniâtre et funeste, tend à
étoufîl développement ! N'eit-ce pas abjurer tout dis» nient que de frapper
d'an égal anathème et h time et les bourreaux 7 Non , le sentiment religieux
n'-est en rien rei sable de ce qn'ont fait en son nom des hommei n'étaient pas
religieux; car ils ne sont point gienxj ceux qui font de la religion un moyen i
pire. Les membres des corporations sacerdotale eu Egypte, tyrannisaient les
rois et les peuple qui prêtaient en Perse un appui mercenaire à prassion
politique , ne regardaient point oomm chose divine)e culte dont ils
abusaient : on m cale point sur les choses que l'on croit divine D'ailleurs , il
faut le dire à la génération qi lève : elle vaut mieux , cette génération , tpu
ne valions à sonàge; ellee>lgraTe,st

{ 106) les générations naissantes, elle est sous l'empire des préjugés et des habitudes de ces prédécesseurs qu'elle dédaigne. Je ne sais quelle incrédulité frivole, qui n'est plus ni une disposition de l'âme ni une conviction de l'esprit, mais qui surnage comme une tradition consacrée long-temps, et qui conserve en quelque sorte l'autorité de la chose jugée, étourdit et entraîne cette génération forte d'étude et faible d'expérience. Le positif lui semble avoir mis le sentiment hors de cause, et à l'entendre, la religion sera désormais étrangère à ce qui constitue le réel de la vie : elle se trompe. De quelque manière qu'on attaque les hypothèses et les espérances qui président aux croyances religieuses, de quelque anathème ironique ou sérieux qu'un siècle les frappe, ce qui fait leur essence survivra* Qui n'eût pensé qu'elles étaient vaincues au temps de Juvénal, ou lorsque les applaudissemens du monde civilisé encourageaient Lucien dans les insultes qu'il leur prodiguait? Cependant le sentiment religieux reparut bientôt, plus puissant que jamais, sous une forme nouvelle; et, chez les peuples modernes eux-mêmes, l'intolérance n'a-t-elle pas fait tout ce qu'elle a pu pour rendre odieuse la religion? Une plaisanterie méprisante n'a-t-elle pas tout essayé pour la rendre ridicule, et le sentiment religieux s'agite de toute part. Voyez en Angleterre cette foule de sectes qui en font l'objet de leur ardeur la plus vive et de leurs méditations assidues : l'Angleterre est pourtant le premier des pays européens pour le travail. la

(107) production, l'industrie. Voyez l'Amérique : plus heureuse que l'Angleterre, car elle n'a pas comme elle un clergé qui réclame et maintient l'oppression d'une province sous prétexte qu'elle est catholique (1), l'Amérique couvre les mers de son pavillon ; elle se livre plus qu'aucun peuple à l'exploitation de la nature physique ; et cependant, telle est l'autorité du sentiment religieux dans cette contrée, que souvent une seule famille est divisée en plusieurs sectes^ sans que cette divergence trouble la paix ou l'affection domestique, parce que les membres de cette famille se réunissent dans l'adoration d'une providence juste, bienfaisante, comme des voyageurs se retrouvent avec joie au but qu'ils ont atteint par des sentiers divers. Ailleurs l'agitation du sentiment religieux n'est pas moins manifeste; comme autrefois il cherche sa forme : il la veut libre, pure et ennoblie, et, comme autrefois, il repousse les prêtres de Cybèle qui, par leurs cris, le révoltent par leurs menaces, et le fatiguent de leurs minuties, sont ses plus fâcheux adversaires et ses ennemis les plus dangereux, j (1) On voit que ces lignes étaient écrites avant l'émancipation des catholiques, mesure que nous aurions pu citer à l'appui de toutes nos assertions sur le progrès infaillible et irrésistible des idées. Lord Wellington achevant ce que M. Canning n'avait pu faire et n'osait plus même tenter! Certes, quelle preuve plus incontestable, que tout s'opère par une force des choses dont les hommes ne sont que les instrumens^ ^ i \

(108) Laissons la religion à elle-même : toujours progressive et toujours proportionnée , elle marchera avec les idées, elle s'éclairera avec l'intelligence; elle s'épurera avec la morale, elle sanctionnera à chaque époque ce qu'il y a de meilleur. A chaque époque , réclamons sans cesse la liberté religieuse ; elle entourera la religion d'une force invincible et garantira sa perfectibilité. Ainsi l'entendait le divin auteur de notre croyance , lorsque, flétrissant les pharisiens et les scribes , il réclamait pour tous la charité pour tous la lumière, pour tous la liberté. vu. DE M. OUNOYER, ET 01 QUELQUES-UNS DE SES OUVRAGES. 11 y a quinze ans que la France passa d'un despotisme devenu intolérable à une forme de gouvernement qui reconnaissait les droits des citoyens et promettait de les respecter. Comme il arrive presque toujours, les actes ne tardèrent pas à différer des promesses. Une loi bizarre fut dirigée contre la liberté de la presse, parce que c'est toujours la première qu'on attaque, et avec raison. Tant qu'elle subsiste, toutes les autres peuvent renaître; mais lorsqu'elle est détruite aucune n'est en sûreté. Cependant les lois écrites , quelque absurdes qu'elles soient, ont cet avantage, qu'à force d'étude, on parvient à les éluder. La loi sur la presse soumettait à

(109) la censure les ouvrages au-dessous de vingt feuilles d'impression. Aussitôt des livres de vingt feuilles et demie se publièrent; et les écrivains qui, n'ayant qu'une vérité à développer, l'auraient énoncée en quatre pages, en cherchaient d'autres qui, réunies, pussent former un volume* Telle fut l'origine du Censeur européen, dont les auteurs, MM* Comte et Dunoyer, se livrèrent avec bonne foi et avec courage, à la recherche, pour ainsi dire expérimentale, de la solidité des garanties que le nouveau pacte promettait à la nation. Des lois contraires à ces garanties ayant été proposées par un ministère timide et astucieux, et votées par des Chambres ignorantes et dociles, M. Dunoyer les combattit. Cette audace patriotique ayant soulevé contre lui des persécutions, il se montra, dans sa défense, plus occupé de l'intérêt public que du sien propre. Il saisit, à ses risques et périls, cette occasion de dévoiler les vices de notre législation, l'insuffisance de la protection que les citoyens peuvent en attendre, et l'arbitraire que l'autorité puise dans les dispositions administratives et judiciaires léguées par l'empire à la monarchie. Il conquit de la sorte, pour nous et à ses dépens, une partie de nos libertés; car, bien qu'il ne soit point parvenu à obtenir pour elles les institutions qui les rendraient inviolables son exemple et ses écrits ont popularisé des notions qu'il même qu'elles ne sont pas consacrées théoriquement, de fait.

("0) nent victorieuses en pratique , quand rassentiment général les entoure. C'est ainsi qu'aujourd'hui la presse triomphe, et des préjugés inhérens aux cours, et de l'impatience naturelle aux ministres , et des manœuvres plus dangereuses qui sont la ressource des associations occultes et des congrégations déguisées : tant il est vrai que, pour arriver au bien, il ne faut que discuter et attendre! Les germes déposés^ en 1814, dans le Censeur Européen, se sont développés et fructifient. Cependant, soit que le succès ait inspiré à M. Dunoyer une sécurité trop grande, soit que ses principes se soient modifiés, nous voyons^ dans un des ouvrages qu'il a publiés plus tard. De l'Industrie et de la morale dans leurs rapports avec la liberté, moins de sévérité contre les gouvernemens, et plus de défiance envers les nations. Ce n'est pas, selon lui, dans les gouvernemens que les plus grands obstacles existent; les nations sont la matière dont les gouvernemens sont faits ; ils sortent de leur sein ; c'est dans leur sein qu'ils se recrutent ; qu'ils se renouvellent; par conséquent, lorsqu'ils sont mauvais , il faut bien qu'elles ne soient pas excellentes. Ce nouveau principe est nécessaire à examiner : tout ce qui décrédite les peuples est avidement recueilli par le pouvoir, et contre l'intention de M. Du* noyer, des autorités très oppressives s'empareraient aisément de cette partie de son système. Mais remarquons premièrement , qu'il n'est pas exact de dire que les gouvernemens sortent. toujours

(111) des nations. Quelquefois ils leur sont imposés par la conquête ; alors, ils leur restent certainement tout-à-fait étrangers. D'autresfois , ils sont l'héritage d'un passé dont tous les élémens ont été détruits par l'inévitable progrès des lumières et les changemens qui en sont résultés dans les intérêts ; et rien , en ce cas, n'est moins homogène que les gouvernemens et les peuples. Secondement , lors même que les gouvernemens sortent du sein des nations , il est dans leur nature d'être stationnaires , tandis qu'il est dans celle des nations d'être progressives. Il s'ensuit qu'une nation peut devenir beaucoup meilleure ; et son gouvernement rester très mauvais. Qu'arrive-t-il alors ? que le gouvernement, pour maintenir la nation dans l'état où il a besoin qu'elle demeure afin de la gouverner, travaille et réussit à la détériorer et à l'avilir. Si donc il est raisonnable quelquefois d'accuser les nations des vices des gouvernemens, il est beaucoup plus souvent de stricte justice d'accuser les gouvernemens des vices des nations ; il y a de plus, dans les deux cas , cette différence, que les nations ne pèchent jamais que par ignorance, et que les gouvernemens pèchent d'ordinaire sciemment et intentionnellement. Sans doute il est fort à désirer que les nations, en même temps qu'elles tâchent de réformer leurs gouvernemens travaillent simultanément sur elles-mêmes. Mais les gouvernemens qu'elles voudraient qu'elles fussent ne peuvent pas laisser guère le temps. Ce n'est pas tout.

The text on this page is estimated to be only 24.62% accurate

{ il») Lei oolotiies esfiagnc^les avaient pea le loisir de a'occuper de leur amélioration intérieure pendant que la métropole faisait égorger leurs défenseurs. Avant de s'adoucir et de s*éclairer, les Grecs Ont a éviter le mal et à empêcher le rapt de leurs enfans, que les pachas trainebt en Egypte pour y être cir* concis ou vendus, à la grande satisfaction des fan^ teurs de Tintolérance et des ennemis de l'humanité* Lesnègresde Saint-Domingue ne pouvaient pas avancer beaucoup dans leur éducation morale sous le fouet des colons. Si Ton découvre un jour une recette pour faire marcher de front le perfectionne^ ment désirable et la résistance nécessaire, la décou▼erte sera précieuse» Jusqu'alors, malgré les défauts des opprimés^il sera juste de faire plus large la part du blâme du aux crimes des oppresseurs. Nous relèverons une erreur dans laquelle M. Dunoyer nous semble être tombé ^ erreur qui surprend d'autant plus que nous ne le plaçons point au rang de ces écrivains superficiels qui ne lisent pascequ^ils réfutent. Dans un de ses chapitres^il range sous une même catégorie Rousseau , M. de ChAteaubriant, je ne sais quel pamphlétaire anglais soldé par lord Castelreagh, M . de Montlosier, M« Bellart, M.deMar» ohangy et Tauteur de cet Essai! Et pour légitimer cet étrange amalgame , il cite des phrases par Imquelles chacun de ceux qu'il attaque se dédarerenmenti de la civilisation. Nous ne sommes point chargés de défendre les autres; et, bien qu'à notre avis Facouaatioa aoit

The text on this page is estimated to be only 26.23% accurate

(ni) aussi pea foncUe contre M. de Châteaubriant qae contre nous, nous laissons à cet illustre académicien le soin de se disculper , si cela lui convient. Quant à ce qui nous regarde , lorsque M. Dunoyer tire de oe que nous avons dit , que Thomme arrive i une civilisation excessive parait dégradé durant quelques générations , la conséquence que nous voudrions que la civilisation pAt reculer, il n*est ni exact ni juste. Voici nos paroles : • Chaque fois que le genre humain arrive à une civilisation excessive, il parait dégradé durant qt^olques générations. Ensuite , il se relève de cette dégradation passagère, et se remettant , pour ainsi dire , en marche avec les nouvelles découvertes dont il s'est enrichi, il parvient à un plus haut degré de perfectionnement! n Et, après cette phrase, qui est évidemment incompatible avec Fintention que M. Dunoyer nous prête, nous ajoutons que ce n*est point la civilisation qa*il faut proscrire, et qu'on ne peut ni ne doit Farrêter. Au reste, ce n'est point pour rectifier un fait qui, noua étant personnel, a peu d'intérêt pour le pu* blio ; ce n'est pas non plus pour reprocher à M. Dur noyer une assertion plus on moins irréfléchie que nous relevons ici sa méprise ; c'est qu'en effet, partisan comme lui de la civilisation nous croyons qu'il . faut que les peuples et len éotiy^^g qui peuvent influencer sur Topinion des peuple^ -« Oiettent en ijarde oontre quelques résultats de ^ ^iviVi**^^^' *•" sultats passagers, mais qui ^ i^jg sub»^^®^^'

(114) n'en sont pas moins affligeans et dangereux. Ainsi nous ne faisons pas un crime à la civilisation de procurer à l'homme beaucoup de jouissances et de lui en rendre l'acquisition plus facile ; mais, comme ces jouissances et la facilité que l'homme trouve à les obtenir attachent chacun à la position qui les lui assure, il est évident que chacun éprouve plus de répugnance à risquer cette position, même quand le devoir l'y invite. En conséquence, cet état de civilisation tend à la stabilité, et, si l'on veut, au bon ordre plus qu'à la vertu morale. Or, le bon ordre , chose utile , chose indispensable aux progrès et à la prospérité des sociétés , est plutôt un moyen qu'un but. Si , pour le maintenir , on sacrifie toutes les émotions généreuses, on réduit les hommes à un état peu différent de celui de certains animaux industriels, dont les ruches bien ordonnées et les cases artistement construites ne sauraient pourtant être le beau idéal de l'espèce humaine. Il est donc important de contre-balancer cet effet de la civilisation, en recueillant et en entretenant, le plus qu'il est possible, les sentimens nobles et désintéressés. Cela est important, afin de préserver la civilisation elle-même des dangers qui résultent pour elle de sa propre tendance. Le plus imminent de ces dangers est une espèce de résignation fondée sur le calcul , et qui, balançant les inconvéniens des résistances avec les inconvénions des transactions, nuit également et nu

(118) maintien de la liberté contre le despotisme intérieur , et à la défense de l'indépendance contre les invasions étrangères* M. Dunoyer invoque les étymologies à l'appui de son opinion. Les étymologies prouvent peu de chose, quand il est question de termes que l'usage a fait dévier de leur signification stricte et primitive. C'est presque toujours par des étymologies que les hommes qui veulent fonder des systèmes bizarres, faux ou exagérés, les introduisent ou les défendent. Ainsi , les partisans de l'intérêt qu'ils nomment bien entendu, faisant remonter le mot d'intérêt à son acception la plus philosophique , établissent que l'intérêt de l'homme étant d'agir toujours dans son plus grand avantage , et la durée étant un des élémens de cet avantage , il est de son intérêt bien entendu de s'abstenir de tout ce qui lui attirerait un mal durable en échange d'une jouissance passagère, et par conséquent de ne pas froisser l'intérêt d'autrui, qui tôt ou tard exercerait contre lui de fâcheuses et inévitables représailles. Mais la masse n'interprète pas ainsi le mot d'intérêt ; elle lui prête une signification plus restreinte , une application plus immédiate, et il en résulte que, quand vous lui dites qu'elle doit se gouverner d'un intérêt, elle entend qu'elle doit «être en tous les temps» opposée ou rivale. Ainsi, pour prendre un exemple rapproché; certains écrivains se flattent d'être

The text on this page is estimated to be only 26.44% accurate

(IlflT) triompher runité religieuse sur les raines de la U« berté de consdience et d'examen, et qui ont pris l« titre de catholiques , en opposition avec le protestantisme et toutes les doctrines dissidentes, se jastifient de toute vue d'intolérance et de persécution, en remontant à l'étymologie du mot catholique, qui au fond ne signiâe qu'universel. Mais on ne lui donne pas de nos jours cette signification abstraite ! on n'entend point par catholicisme une doctrine universelle, mais la doctrine spéciale de l'église de Rome, qui excommunie et proscriit tout ce qui ne reconnaît pas son autorité. Aussi, les écrivains en question, catholiques sni* vant l'acception première du mot, quand il leur faut échapper aux reproches que leur tendance mérite» redeviennent catholiques dans le sens ordinaire, quand il s'agit d'accabler leurs adversaires par l'anathème dis l'autorité. Les étymologistes de cette trempe ressemUeni a la chauve-souris de La Fontaine , montrant tpur à tour ses pieds et ses ailes, suivant qu^il lui convient d'être souris ou oiseau. Peu nous importe que le mot civilisation vienne du mot oivitûê; ce qui est certain, c'est que son aoception a changé en route. La civilisation n'est plus, dans la pensée de ses partisans comme de ses ennemis, uniquement ce qui rend les hommes plu^ propres à la société ; mais ce qui procure aux raem** bres de la société une plus grande somme de jonis*^ tances, Or, il faut examiner si cette somme de jouis

The text on this page is estimated to be only 21.37% accurate

(* ") saoees , devenant chaque jour pins préoieute a eonserjer, ne nous rend pas plus timides, moit disposés a risquer ce qai pourrait nous les faire perdre. Nous ne prétendons point que le courage individuel ne survive point à cet effet de la civilisation ; mais le eonrage public, le courage national soutient cette épreuve avec moins d'avantages : la raison en est simple. Pourvu que l'ordre soit maintenu, les jouissanoea de la civilisation subsistent pour un temps plus ou moins long, nHmporte spus quels maitres; or, les » transactions, les capitulations, les concessions sont des moyens plus sûrs pour que l'ordre ne »oit pas détruit, que des résistances , qui surmontées, araè* nent des violences , et qui , même victorieuses, entraînent un état tranfïtoire d'anarchie. Quels sont les empires qui ont résisté au vainqueur du monde? La Russie, dont les sommités sont civilisées , mais qui a ses forces réelles dans ses tribus barbares, pépinières fécondes de ses armées, si terribles par leur aveugle et passive obéissance. L'Espagne , dont la population ignorante a contrebalancé, par une luttD désespérée, la soumission empressée des classes supérieures où le germe de la civilisation s'était introdix\l. Quel peuple combat et in«. * ^ gou» ^<>* T®" ^ " ^ " ^ son indépendance ? Les G ^ J ^ . c'e»*- ^* " ^* ^* ^ ^ barie des Klephte» que 1 ^ ^* » t ^ o «* ^ ® " ^ " ^ ^ " ^ " ^ ^ ^ garde contre la barbarie ^ ^ rèO ®

(118) En conclurons-nous qu'il faut retarder la civilisation, Fentraver, la maudire, marcher contre elle avec du gros canoa, comme M* de Montlosier le propose? Non, certes. La civilisation est dans la destinée de l'espèce humaine. L'homme a été créé pour s'instruire, pour s'éclairer, et par là même, pour s'adoucir et s'améliorer. Honte et malheur à ceux qui, par la force ou par la ruse, le détournent de la route qui lui est tracée. Si la civilisation a des inconvéniens, ils sont momentanés, et c'est à elle qu'il faut recourir pour y porter remède. Le mal qu'une civilisation imparfaite produit quelquefois, une civilisation plus parfaite le fait disparaître. Elle nous ôte une portion de notre énergie, et des barbares peuvent en profiter. Mais étendez la civilisation là où la barbarie règne encore, la civilisation n'aura plus rien à craindre; car il n'y aura plus de barbares. Elle nous inspire un attachement à nos jouissances, qui offre des chances de succès au despotisme intérieur. Mais répandez plus de lumières, le despotisme mis à nu s'écroulera faute d'appui; un sentiment d'infériorité et de faiblesse l'entourera, le pénétrera, paralysera tous ses mouvemens, et, après quelques bravades, mal calculées et mal soutenues, vous le verrez, bien qu'à son insu, s'abjurer lui-même et s'affaïsser sous le poids de ses propres craintes et de sa propre absurdité. Nous en avons la preuve. Le langage des possesseurs et des instrumens du pouvoir absolu nous semble bien insolent et bien insensé: comparons le à

(119) leur langage il y a deax cents ans, nous le trouverons modeste et tñnide. La civilisation est la lance d'Achille, elle guérit les maux qu'elle cause. Ces maux ne sont que passagers, et la guérison est éternelle. Mais, en attendant, il est bon de reconnaître les faits, parce que la vérité est toujours bonne à savoir; toutes les subtilités ne lui ôtent pas sa force, et quand on ferme les yeux à Tévidence, il s'ensuit bien qu'on ne la voit pas ; mais elle existe et prend au dépourvu les aveugles. Ainsi, en favorisant la civilisation de tous nos efforts, tâchons de conserver au sein de la civilisâtes idées nobles, les émotions généreuses que les jouissances tendent à étouffer. Repoussons ces systèmes étroits qui n'offrent pour but à l'espèce humaine que le bien-être physique. Ne nous renfermons pas dans cette vie si courte et si imparfaite , monotone à la fois et agitée , et qui , circonscrite dans ses bornes matérielles, n'a rien qui la distingue de celle des animaux. Honorons et encourageons cette puissance de sacrifice, cette faculté de dévouement, objet de moqueries de quelques esprits subalternes, qui se croient justes parce qu'ils sont abjects, et piquans parce qu'ils poursuivent de plaisanteries dont l'invention ne leur appartient pas, tout ce qui s'élève au-dessus de leur nature ignoble et de leurs conceptions rétrécies. De la sorte, nous servirons la civilisation elle-même ; car si , tout en profitant de ses bienfaits , nous nous lotissons amollir par elle ^

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

(180) nous ne saurions pas la défendre au but, et ta cause sera trahie ou abandonnée par les sybarites qu'elle aura créés. Nous trouvons, dans le système de M. Danoy, une autre inexactitude que nous regrettons de voir placée à la suite de beaucoup de vérités. Il présente d'abord une définition de la liberté très jaste et très lumineuse, où il dit, l'état où l'homme se trouve quand il peut se servir de ses facultés sans rencontrer d'obstacles. Il est d'autant plus libre, qu'il les exerce avec moins d'empêchement. Il en résulte que, pour disposer librement de nos facultés, il faut que nous nous en servions de manière à ne pas nuire à nos semblables. Nous avons bien, dans une certaine mesure, le pouvoir de nous livrer au crime; mais nous n'avons pas celui de nous y livrer sans diminuer proportionnellement notre liberté d'agir. Tout homme qui emploie ses facultés à faire le mal, en compromet par cela même l'usage. C'est en quelque manière se tuer que d'attenter à la vie d'autrui; c'est compromettre sa fortune que d'entreprendre sur celles des autres. Il n'est sûrement pas impossible que quelques hommes échappent aux conséquences ou du moins à quelques-unes des conséquences d'une vie malfaisante; mais les exceptions, s'il y en a de réelles, n'infirment point le principe. L'inévitable effet de l'injustice et de la violence est d'exciter l'homme injuste et violent à des haines, à des vengeances, à des représailles, de lui ôter la sérénité et le repos, de l'obliger à se tenir conti

The text on this page is estimated to be only 20.04% accurate

(lil) noellement sur ses gardes ; touieê choses qui dimindent évidemment sa liberté. Il n'est au poutoir d'aucun homme de rester libre ^ en se mettant en guerre avec son espèce* On peut dire même que cela n'est au poutoir d'aucune réunion d'hommes. Ou a ▼ tt biein des partis ^ on a tu bien des peuples chercher la liberté dans la domination* On n'en a point TU que la domination , à travers beaucoup d'agita*tions, de périls et de malheurs protisoii^es^ n'ait conduits tôt au tard à une ruine définitive. » Rien 'de plus sage que ces reflétions ; rien de plus favorable à la fois, a la liberté et au bon ordre que cette dé«* mûnstration de la nécessité du respect pour la liberté des autres, comme condition première et seule sau* vegnrde assurée de la liberté pour soi. Mais M. Du* noyer joint à ces considérations si raisonnables une sorte de réprobation contre les écrivains qui repré* sentent la liberté comme un droit inhérent à Tes* pèce humaine. Un publiciste anglais, Jérémie Bentham, a le premier donné l'exemple de nier les droits naturels , inaliénables , imprescriptibles. H a prétendu que cette notion n'était propre qu*à nous égarer, et qu'il fallait mettre à sa place celle d6 l'atilité , qui lui paraît plus simple et plus intelligible. Tï»! doute qu'en définissant oonvenableujent le rûot XuHUié , l'on ne parvienne à en tirer t^^r «AmeMlesm&mes 1 règles que celles qui découlJ^^^^ Vidéo Au droit naturel et de la justice- En e^^^ *® ^ g^vec at^®^^^^^ toutes les questions qui Pnw %\0iî*^^ flit'® ^^ ^MV^

(121) sition ce qui est utile et ce qui est juste , on trouve toujours que ce qui n'est pas juste n'est jamais utile, mais il n'en est pas moins vrai que le mot à l'utilité, suivant l'acception vulgaire, rappelle une notion différente de celle de la justice ou du droit. Or, lorsque l'usage et la raison commune attachent à un mot une signification déterminée , il est dangereux de changer cette signification ; on explique vainement ensuite ce qu'on a voulu dire : le mot reste, et l'explication s'oublie. On ne peut, dit Bentham (I), raisonner avec des fanatiques armés d'un droit naturel que chacun entend comme il lui plaît et applique comme il lui convient. Mais , de son aveu même , le principe de l'utilité est susceptible de tout autant d'interprétations et d'applications contradictoires. L'utilité , dit-il (â) , a été souvent mal appliquée : entendue dans un sens étroit, elle a prêté son nom à des crimes ; mais on ne doit pas rejeter sur le principe les fautes qui lui sont contraires , et que lui seul peut servir à rectifier. Comment cette apologie s'appliquerait-elle à l'utilité, et ne s'appliquerait-elle pas au droit naturel? Le principe de l'utilité a ce danger de plus que celui du droit, qu'il réveille dans l'esprit de l'homme l'espoir d'un profit et non le sentiment d'un devoir. Or, l'évaluation d'un profit est arbitraire!; c'est l'objet (L) Principes de législation , chap. XOL (2) Ibid. chap. V.

The text on this page is estimated to be only 19.27% accurate

(US) maⁿation qui ea décide ; mais ni ses erreur oaprices ne sauraient changer la notion da Les aciions ne peavent pas être plus ou juatea, mais elles peuvent être pins on moini En nuisant à mes semblablëB , je viole leurs c'est une vérité incontestable : mais li je ne, celte violation que par son utilité, je puis ni "[^]perdans mon calcul, tronver de l'utilité da violation . Le principe de l'utilité est par conì bien plus vague que celui du droit natarel. Loin d'adopter la terminologie de Benth voudrais, le plus possible , séparer l'idée c de U notion de l'utilité. Ce n'est qu'une dil de rédaction, mais elle est plus importante q pense. Le droit est un principe , l'utilité n'esi résultat , le droit est une cause , l'utilité n'ei effet. Vouloir soumettre le droit à l'utilité, c'est soumettre les règles éternelles de l'arithmi nos intérêts de chaque jour. Sans doute , il est utile pour les transact nérales des hommes entre eux qu'il existe i nombres des rapports immuables , mais si tendait que ces rapports n'exigten[^] q^{^^} P' est Dlile que cela soit ainsi -,.[^]e 0i&i[^]" d'occasions où l'on prouverai. ';\ ser»** [^] plus utile de faire plier cea [^] rts » **[^] qnelenrntilitéconslante vj- *'apP*[^] - iio et cessant d'être immuaKi *[^]l de '* „«eri

(is*) utiles. Ainsi l'utilité, pour avoir été trop favorablement traitée en apparence, et transformée en cause au lieu qu'elle doit rester effet disparaîtrait bientôt totalement elle-même. Il en est ainsi de la morale et du droit. Vous détruisez l'utilité, par cela seul que vous la placez au premier rang. Ce n'est que lorsque la règle est démontrée, qu'il est bon de faire ressortir l'utilité qu'elle peut avoir.; Les expressions que Bentham veut interdire rappellent des idées bien plus claires et bien plus précises que celles qu'il prétend leur substituer. Dites à un homme : Vous avez le droit de n'être pas mis à mort ou dépouillé arbitrairement ; vous lui donnez un bien autre sentiment de sécurité et de garantie que si vous lui dites : Il n'est pas utile que vous soyez mis à mort ou dépouillé arbitrairement. On peut démontrer qu'en effet cela n'est jamais utile. Mais en parlant du droit , vous présentez une idée indépendante de tout calcul; en parlant de l'utilité , vous semblez inviter à remettre la chose en question , en la soumettant à une vérification nouvelle. Quoi de plus absurde^ s'écrit l'ingénieur et savant collaborateur de Bentham (1) , que des droits inaliénables qui ont toujours été aliénés, des droits imprescriptibles qui ont toujours été prescrits ! Mais en disant que ces droits sont inaliénables et imprescriptibles , on dit simplement qu'ils ne doivent pas (1) H. Dumont de Genève.

The text on this page is estimated to be only 18.52% accurate

(IM) être aliénniv qu'ils ne doivent pas être pi on parle de ce qui doit être, non de ce qui Benthaai , en rédaibant toat en principe c s'est (Wndamné à une évaluation forcée d' résulte de toutes Ici actions humaines, év: qui contrarie les nations les plus simples et habituelles. Quand il parle de la fraude, du ' il est obligé de convenir que s'il y a perte d' il y a gain de l'autre , el alors son principe pousser des actions pareilles, c'est que bien n'est pas équivalent à mal de perte : mais l< le mal étant séparés, l'homme qui comme trouvera que son gain lui importe plus que d'an autre. Toute idée de justice étant mise la question , il ne calculera plus quel gain i dira : gain pour moi est plus qu'equivalenl d'aatmi. Il ne sera donc retenu que pa/ le d'être découvert. Tout motif moral est an< ce système. En repoussant le premier principe de B je suis loin de méconnaître le mérite de cet Ses ouvrages sont pleins d'idées neuves et profondes. Toutes les conséquences qu'il ti principe sont des vérités précieuses eu elU c'est que ce principe n'est pag faux , la teri seule est vicieuse. Dès que)'- leurp*""^*^ gager de sa terminologie, il , njt , *»»» admirable, les notions les u> '^ .^gs ^^ politique, sur les préo^^ **8 9"

(146) individus , sur la population, sur la religion , sur le commerce, sur les lois pénales, sur la proportion des châtimens avec les délits ; mais il lui est arrivé, comme à beaucoup d'auteurs estimables, de prendre une rédaction pour une découverte , et de tout sacrifier alors à cette rédaction. M. Dunoyer a commis la même erreur, il a suivi un mauvais exemple. Il faut conserver la notion des droits , parce qu'elle est claire, qu'elle satisfait la logique sévère, qu'elle répond aux sentimens intimes , encourage les opprimés dans une légitime défense , et réveille ces passions généreuses dont les temps de calme et de bonheur peuvent se passer , mais qu'il est bon de retrouver au besoin dans les temps d'asservissement et de tyrannie. M. Dunoyer est partisan du système nouveau que des écrivains ingénieux ont établi sur la différence des races. Ce système a sa portion de vérité ; il est curieux à examiner, et la science peut s'en enrichir, mais nous pensons qu'il faut l'écarter soigneusement de la politique. Le pouvoir n'est que trop disposé à représenter ses propres excès , ses excès capricieux et volontaires , comme une suite nécessaire des lois de la nature. De l'infériorité reconnue de telle race et de la supériorité de telle autre à l'asservissement de la première , la distance est trop facile à franchir; et ce que la philosophie ne considère que comme la démonstration d'une vérité spéculative , les hommes l'ont répété pendant trois cents ans, pour maintenir l'oppression la plus illégitime et la féroce

The text on this page is estimated to be only 16.74% accurate

{ 187) cité la plus exéorable. D'ailleurs , ce «yslèi parait faux en ceci, qae, s'il y a des races j laUea , toutes les races sont susceptibles de tionnement. La roate peut être plus long celles dont le point de départ est le plus < maia le terme est le même. tes noirs d'Haïti sont devenus des lègi fort raisonnables, dea guerriers asseï dise des hommes d'élat aussi habiles et auasi p nos diplomates. Us avaient à vaincre le dou lacle d'une organisation regardée comme in à la nàtre , et de l'éducation de la servitud vantage que nos calculs infâmes leur faiaie lia se sont mis au niveau des races les plus [sous le rapport, non-seulement des arts née mais des institutions sociales, dont nous Iro complication si embarrassante et la combii difficile. Leur constitution vaut mieux que h de* constitutions de l'Europe. Laissons donc siologbtes s'occuper des différences prîmil la perfectibilité dont toute l'espèce est do monte tôt ou tard , et gardons-nous d'i politique de ce nouveau préteste d'inégalit pression. Rendons justice, au reg^Q à M. Vuiio senti lui-même que sa disgpçggîoO TM' ^" de» races qu'il nomme oK. _= n'éta" » ■» ¥. ^îsiire*' * danger ; il a cru devoir d^H -les'^*^ do son principe. ■ De ce ^VO^^ *■ aC** ' le malheur de nous être i»x *^e ""^ je '

(IM) inférer qu'il faut les rendre encore plus misérables. Je ne prétends sûrement pas remettre en question si les Indiens sont des hommes, ni s'il faut nécessairement des bulles du pape pour les traiter comme tels. Je n'entends excuser je prie le lecteur de le croire, ni la traite et l'esclavage des Africains , ni le massacre des indigènes de l'Amérique , ni l'état de minorité perpétuelle auquel les Espagnols ont réduit le peu d'Indiens qu'ils n'avaient pas exterminés. Assurément , si quelque chose pouvait rendre douteuse la supériorité de notre race , ce serait bien la conduite qu'elle a tenue envers ses parens d'Afrique et d'Amérique, et la manière dont elle a prétendu justifier ses attentats. » Ces réflexions partent d'un bon cœur et d'un esprit équitable : mais il vaudrait encore mieux n'avoir pas besoin de cette explication , et, comme nous l'avons dit et comme les faits le prouvent, toutes les races étant perfectibles , il n'y a nul avantage à faire entrer dans des considérations politiques une inégalité dont les progrès naturels à l'espèce entière tendent à relever les différentes fractions. Ce système n'est pas non plus nécessaire pour nous rassurer sur la possibilité de notre asservissement; si nous ne possédions pas de meilleures garanties , la sécurité serait mal fondée. Si nous n'avons pas le crâne aplati des Galmouks , nos fronts ne s'en courbent pas moins assez facilement devant la puissance; et si l'on peut invoquer pour témoins de

The text on this page is estimated to be only 17.24% accurate

(1») la dignité de notre nature, « les ques de la Grèce et de Borne , Italiennesda moyen &ge, et celli la Hollande , et celles du nord i rique , et lei monarchies plus o l'Angleterre et de la Frunce , efforts que fait sons nos yeux la cher à la domination des Tare malheureusement aussi des lém pèce , dix-hnit cents ans d'arbi terre ne s'est affranchie que de[aoB , et la France depuis trente core en Espagne , en Portugi d'oppressions, de vexation et d'il et politique renouveléi des lem M. Dunoyer est sur nn bie ItHvque , renonçant à des systèi lement ntils aux vérité* qu'il triompher, il combat les phil siècle , qni ont méconnu ces t< haine contre les institutions vc: policée , ont Tante la liberté di Ses rérutations des exagérât! Raynal , de Mably , sont excel de la manière la plus perempi faisante à leurs aroplificuiif^ qnentes, sur l'état des triK d'eux proclamesouverairj "*" sont sans patrie, sansl^j ^^g pinei ; que l'aure adik . ^

(130) dans les forêts , sans autre guide que le vent et le soleil, sans autre provision qu'un arc et des flèches; que le troisième dit aussi heureuses que le permet la nature , parce qu'elles cousent leurs habits de peaux avec des épines et des arêtes , et qu'elles ne s'appliquent qu'aux ouvrages qu'un seul peut faire et aux arts qui n'ont pas besoin du concours de plusieurs mains. « Rousseau nous apprend, dit-il , comment nous pouvons être libres en consentant à ne rien produire , à ne rien posséder» N'ayez que des arbres pour abri, ne vous couvrez que de peaux d'animaux, interdisez-vous toute industrie , réduisez-vous à la condition des brutes , et vous serez libres... Libres ! de quoi faire? de vivre plus misérables que les bêtes mêmes ? de périr de froid ou de faim ? Est-ce à cela que vous réduisez la liberté humaine? Étrange manière de nous prouver la liberté, que de commencer par interdire tout perfectionnement à nos forces , tout développement à nos plus belles facultés ! u Les hommes ne sont pas libres en raison de leur puissance de souffrir , mais en raison de leur pouvoir de se satisfaire. La liberté ne consiste pas à savoir vivre d'abstinence^ mais à pouvoir contenter ses besoins avec aisance et à savoir les contenter avec modération. Elle ne consiste pas à pouvoir fuir, comme dit Rousseau, ni à savoir battre l'ennemi; comme dit Raynal, mais à savoir diriger ses forces de telle sorte qu'il soit possible de vivre paisiblement ensemble , de telle sorte qu'on ne soit pas réduit à

(181) fuir ou à s'entre-tuer. La liberté , finalement , ne consiste pas à se faire bête , de peur de devenir un méchant homme , mais à tâcher de devenir, aatant que possible, un homme industriel, raisonnable, et moral. • Sous quelque point de vue , continue-t-il , que l'on considère les sauvages, il est visible qu'ils sont infiniment moins libres que l'homme cultivé. Ils le sont moins physiquement : ils ont moins de forces corporelles , et ne sont pas capables, à beaucoup près , de tirer de leurs forces le même parti. Ils le sont moins moralement : ils n'ont , sous aucun rapport , aussi bien appris à régler leurs sentiments et leur actions. Ils le sont moins, en un mot, dans toute leur manière d'être; ils sont exposés à une multitude de privations, de misères, d'infirmités, de violences, dont l'homme civilisé sait se préserver par un usage plus étendu, plus juste et plus raisonnable de ses facultés. Voyez le sauvage dans les situations les plus ordinaires de sa vie, en proie à la famine que lui font souffrir son ignorance et sa paresse, dans l'état d'immobilité stupide où le retient son inertie , au sein de l'ivresse brutale où l'a plongé son intempérance , environné des périls qu'il a provoqués par ses fureurs, et vous reconnaîtrez qu'à aucun autre âge de la vie sociale, l'homme ne fait de ses forces un usage aussi borné, aussi stérile, aussi violent, j'^ggi domniagea^^® > et que, par conséquent , à aucun *

(13^{II}) sèment exprimées. Elles sont particulièrement convenables à une génération qu'importunent et que troublent encore les phrases sonores que le dix-huitième siècle lui a léguées , phrases que motivait et justifiait l'état de l'espèce humaine à cette époque , mais qui n'ont jamais eu qu'un mérite relatif, qu'elles ont per^u depuis le progrès de nos institutions et de nos idées; car il faut le dire, la philosophie du dix -huitième siècle, tant celle de Rousseau que celle de Voltaire , et à plus forte raison , celle de leurs imitateurs , était , dans plusieurs de ses parties, et surtout dans ses notions de religion et de liberté , l'expression d'un état maladif de la société. Sans doute, l'ancien régime, malgré ses inégalités et son arbitraire, valait mieux que la vie sauvage, et Paris, avec la Bastille, était préférable aux forêts alors incultes du Nouveau-[^]Monde; mais tout était néanmoins absurde, offensant, et l'on conçoit que, dans l'irritation produite par tant d'insultes au bon sens et de blessures à la vérité, nos philosophes empruntassent aux bords de l'Orénoque des exemples destinés à faire rougir les habitants des bords de la Seine. Aujourd'hui, malgré des résistances plus ridicules encore que fâcheuses, tout est changé dans l'état des choses. Le langage doit changer aussi. Les mêmes éloges sont dus aux observations de M. Dunoyer, sur la marche progressive des sociétés, depuis l'état sauvage. Il y a beaucoup de finesse, de justesse et même de nouveauté dans ses aperçus. Sa distinction entre la liberté des anciens et celle des

(1»3) modernes, et entre Tétat industriel et Tétat guerrier, est fort ingénieuse, bien qu'elle soit moins originale. PInsiars écrivain8,M. de Sismondi notamment et l'auteur de cet Essai, ayaient , il y a quatorze ans , dit les mêmes choses a peu près dans les mêmes mots. Mais nous sommes loin de faire à M. Dunoyer le moindre reproche de ne les avoir cités que pourat* taquer quelques-unes de leurs opinions de détail, et d'avoir ainsi transformé ses prédécesseurs en adversaires. Les idées sont la propriété commune de tout le monde, et il n'y a plus que les auteurs de vaude* villes qui réclament contre le plagiat. Enfin, l'un des plus grands mérites de M. Dunoyer, c'est de s'être séparé d'une secte nouvelle qui voulait se faire une égide de son nom. Cette secte, qui heureusement est obscure et faible « paraît suscitée par quelque génie ennemi de l'espèce humaine pour prêcher Tasservissementà l'autorité^ au moment où ces deux fléaux semblaient céder aux progrès de la raison. Elle veut fonder un papisme industriel , privé de tout ce qui donnait au papisme de Rome de la dignité et de la grandeur, c'est-à-dire l'intervention du ciel, les promesses, les menaces^ les espérances, les terreurs religieuses. Elle prend pour base la prétention de quelques hommes qui se réclament les guides de tous. Sans toute dissidence d'opinions , dans toute divergence d'efforts , cette secte voit l'anarchie. Elle s'effraie de ce que tous les hommes ne pensent pas de même, ou, pour mieux dire, de ce que beaucoup

(184) d'hommes se permettent de penser autrement que ne le
Teulent ses chefs ; et pour mettre fin à ce scandale , elle invoque son pouvoir
spirituel , qui , par des moyens qu'elle a la prudence de ne pas nous révéler
encore, ramènerait cette unité si précieuse , suivant elle, comme suivant les
auteurs plus célèbres de l'Indifférence et l'indifférence de Religion , et des
Soirées de Saint-Pierre^ « Les idées de liberté n'ont aujourd'hui, dit
cette secte, que peu de choses à faire , parce que nous entrons dans une
époque -où il est bien plus urgent de coordonner que de dissoudre , et où la
théorie positive doit succéder aux théories critiques. Entendons-nous enfin
sur ces mots, construire, coordonner, édifier. Il est urgent de coordonner,
sans doute; mais de coordonner quoi? les moyens par lesquels la société ,
garantissant à chacun de ses membres le plus de liberté possible , chaque
individu, grâce à cette liberté , développera ses facultés sans obstacle y et
trouvera, dans ce développement, la plus grande somme de bien-être
physique et de jouissances intellectuelles qu'il est dans sa nature d'atteindre.
Si, à cette définition de ce qu'il est nécessaire de coordonner , vous
substituez l'idée qu'il faut coordonner les doctrines , les opinions , les
efforts, vous organisez la tyrannie ; et, en l'organisant, la secte dont nous
parlons est bien plus inexcusable que celle de M. de La Mennais ou de M.
de Maistre. Ceux-là du moins font descendre leur mission du ciel ; ils se
déclarent les organes , et non les auteurs

The text on this page is estimated to be only 17.18% accurate

- (13B) de la révélation sons laquelle ils veulent ci noa têtes. Ils peuvent allégaer ponr motif de lean p lions une conviction dont nul n'a le droit de t ter la sinoérilé ; leurs émales en intolëranci dogmatisme ne peuvent offrir en justificati leur entreprise que leur propre confiance ei mêmes. Les premiers nous disent: n Croyez et sei; car Dieu nous t'ordonne et nous l'ordi eu son nom. ■ Les seconds nous crient ; d 01 et croyez; car nous avons des lumières sup rea. » El qui donc le prouve? qui donc vous i naît ces lumières? Ce n'est pas cette foule d'esprits dont vons res si pathétiquement l'anarchie; caroetteani pour l'appeler ainsi d'après vous , démontre

The text on this page is estimated to be only 14.86% accurate

(136) Vous ne Toulei , dites^TOus , que la domination bienfaisante qu'exercent infailliblement les hommes ëokirëfl tur toutes les classes de la société; mais cette domiiiatiön s'exercera toujours , et n'a nal be* acMA) pour s^ maintenir , de rotre pouvoir spirituel, qui i de quelque maniëfe que tous l'organi^iefty ne sera jamais qu'une inquisition privëe du prestige reti^^ieux dont se décoraient les prêtres d'Égf pte et les inquisiteurs de Madrid. Cette influence bieie^aisante n'a rien a craindre de ce qne vous nommez anarchie morale ^ et de ce qui n'est en réalité que l'état naturel^ désirable^ heureux^ d'une société dans laquelle chacun^ sui-* vant ses lumières, ses loisirs, sa disposition d'esprit^ crcit en examine, conserve ou améliorerait, en un mot,, un usage lâ>re et indépendant de ses facultés. Cette espèce d'anardiie est aussi nécessaire à la vie intellectueile qne l'air à ki vie physique. La vé* rite est turloat prédeoso par l'activité qu'inspire à l'homme le besoin de la découvrir. Quand vons an* riei fait triompher la théorie positive que vous pro» dftflMs sur les théories critiques, et quand votre théorie positive ne se composerait qne d'un enehaiBcment des vérités les plu» lumineuses, save^-^vofia quel serait le dsie^d'œuvro que vous auriez accom-* pU? Voue auriex rendu à l'esprit humain cette ha-^ bitude de croire sur parole, qui l'a tenu durant tant de siècles dans l'apaihle et l'engourdissement; vottè lui auriez été son principe d'action et son énerjgie; vous auriez brisé son ressort et détroit la féfoo dont

The text on this page is estimated to be only 23.43% accurate

(It7) la Provideoce Ta doue poar qa'il aâle en avant et ae
perfeotieone. Vuas V0U9 croyez appelêf par un privilège spéoîal à fix^r dès
à présent la rëgënëration du monde , et, pour employer vos propres paroles,
à le transporter d*nn état transitoire à un état définitif. Dësabosezvous , rien
n'est définitif sur la terre ; ce que nous prenons pour définitif n'est qu'une
transition eomme une autre 4 et il est bon que cela soit ainsi; car ce qui
serait définitif serait stationnaire , et tout ce qui est stationnaire est funeste.
Respectez donc la liberté d'examen que vous exercez contre vos
prédécesseurs et vos adversaires , et qu'il est fort juste qu'on exerce contre
vous ; et quand vous pouvez être d'utiles collaborateurs dans le grand travail
qui se êaaî et qui doit se faire indéfiniment, ne devenez pas d'intoîérans
pédagogues et ne parodiez pas les prêtres de Thèbes et de Ilemphis. Tandis
que nous relisons ces lignes, nous apprenons que quelques adeptes de la
secte contre laquelle nous croyons devoir réclamer en faveur de la liberté
intellectueUe , ont smiti la force d'une de nos objections. IU mi senti qu'il
éUtt difficile de se poser de soi-même la couronne ou la thiare sur la tête,
etqae pour dominer la terre, il fallait faire de manière on. d'autre intervenir
le ciel. On assure qu'on conséqneooe, ils s'essaient à une miuion Aivine. Ce
n e«^ plus la logiqi>e qu'ils invoq^^jj^ c'e%i ^"^^•^^^ Nous croyons
oharit^le de w '^^txiet a«* ^^^^^ dus prophètes, quetouletw'^P^r-,» ont
cx>mm%ti

The text on this page is estimated to be only 27.89% accurate

(1^) par la liberté. Elles ont toutes réclamé l'examen libre: cela devait être; elles étaient faibles et luttaien^t contre une autorité que ie libre examen pouvait seul renverser. Ce n*^e&t qu'après avoir conquis de la sorte leur puissance qu'elle» en ont fait un joug matériel. Avant de déterminer l'intelligence au suicide, il faut l'avoir domptée. Nos nouveaux inspirés, en désespoir de cause , commettent un anachronisme^ L'indépendance individuelle repousse leurs sophismes ; la raison, commune contestera leur mission. vm. DE MADAM£ DB STABL , ET DB SCS OVVBAGBS. Depuis douze ans que madame de Staël est morte, sa mémoire vit dans le cd&ur de tous ceux qui l'ont connue ; sa gloire , dans l'esprit de tous les amis des idées nobles et généreuses, qu'elle a défendues avec tant de constance , au prix de son bonheur. Je me propose de réunir ici quelques observations sur le caractère et les ouvrages de cette femme illustre , persécutée si indignement par un pouvoir injuste, dont l'orgueil s'irritait de toutes les supériorités qui n'étaient pas de sa création. ie n'écris point une biographie ; je ne recueille point d'anec>iotes rje laisse au hasard errer ma pensée sur des souvenirs qui resteront à jamais gravés dans l'âme de ceux qui ont eu le bonheur de coïnaitre madame de Staël et de l'entend re.

(iw) Les deux qualités dominantes d'Emilie Staël étaient l'affection et la pitié. Elle avait, comme tous les génies supérieurs, une grande passion pour la gloire; elle avait, comme toutes les âmes élevées, un grand amour pour la liberté : mais ces deux sentimens, impérieux et irrésistibles, quand ils n'étaient combattus par aucun autre, cédaient à l'instant , Lorsque la moindre circonstance les mettait en opposition avec le bonheur de ceux qu'elle aimait, ou lorsque la vue d'un être souffrant lui rappelait qu'il y avait dans le monde quelque chose de bien plus sacré pour elle que le succès d'une cause ou le triomphe d'une opinion. Cette disposition d'âme n'était pas propre à la rendre heureuse, au milieu des orages d'une révolution à laquelle la carrière politique de son père et sa situation en France l'auraient forcée de s'intéresser , quand elle n'y eût pas été entraînée par l'énergie de son caractère et la vivacité de ses impressions. Après chacun de ces succès éphémères qu'ont remportés tour à tour les divers partis, sans jamais savoir affermir par la justice un pouvoir obtenu par la violence, madame de Staël s'est constamment rangée parmi les vaincus; lors même qu'elle était séparée d'eux avant leur défaite. Peut-être , pour entretenir des regrets unanimes , faudra-t-il ne parler d'elle que- sous le rapport des qualités privées ou du talent littéraire, et passer sous silence tout ce qui tient aux grands objets discutés sans relâche depuis quarante ans; mais je l'ai tout dit.

The text on this page is estimated to be only 15.36% accurate

(1«J jours Toe tenir a lioiinear de niAiiilesiar «ur ces intérêts important de nobles pensées, et je ne crois point qu'elle ap|irouTât un silence timide» ie nç Tobsenrerai donc pas : je dirai seulement qu'il me sennble qa'on peut lui pardonner d'avoir désiré et chéri la liberté , si l'on réfléchit que les proscrits de toutes les opinions lui ont trouvé plus de zèle pour les protéger dans leur infortune, qu'ils n'en araienl rencontré en elle penr leur résister durant leur puissanGe« Sa demeure était leur asile , sa fortune leur ressource , son actÎTité leur ^péranoe* Non-seulement elle leur prodiguait des secours généreux, non^ seulement elle leur offrait un refpge quesoncouca^ rendait assuré, elle leur sacrifiait même ce temps si précieux pour elle , dont chaque partie lui aei*vaii à se préparer de nouveaux moyens de gloire et de nonveaux titres a l'illustration. Que de fois on^ Ta vue, quand la pusillanimité des gouvernemens voisins de la France les rendait persécuteurs , suspendre des travaux auxquels elle attachait, avec raison, une grande importance , pour eonserver à des fugitifs la retraite oà ils étaient parvenus avec effort, et d'où Ton m

The text on this page is estimated to be only 16.63% accurate

(Ul) étèii fans ooise par ce beBoin ccmitant de secourir et de consoler ; et Too iroaverût , si l'on oonnaissait toote sa ne, dans chacune des légères incorrections de son style, la trace d'une bonne aetioa. Ici une triste réflexion me frappe. Plusieurs de ceux €[ui lui ont du Ittur retour inespéré daos une patrie qui les avait repoussés , la nestitttlion inattendue d'une fortune dont la confiscation avait iùï sa proie, la conservation mèffie d'une vie quemanaçait 4e glaive des loisrévolutioniMires, ont obtenu, sooa un gouvernement qui avnît oomprimé raoarehie , mais ea iuant la liberté , du crédit , des faveurs, de l'influence: et ils aont restés spectateurs indifiïérens de l'exil de leur bienftiitree, et de ia douleur déchirante que cet exil lui causait, i'en.ai vu qui , dans leur ardeur à justiiier un despotisme qui n'avait pas besoin de leurs serviles apologies, accusaient «a victime d'avoir inapiré , par «on aetiyiÈé, son esprit, son impétuosité généreuse, des terreurs fondées a une autorité qni s'établissait. Oui, son activité , sans donie, était infatigaMe , son esprit était puâssant; elle était impétueuse eptre tout ce qui était injuste uu tyrannique.Yoas devez le savoir, car cette Activité vous a secourus dans votre misère et prolégés dans ¥os périls ; cet esprit puissant s'est consacré à plaider votre eause; cette impétuosité, que n'arrêtaient ni les calculs de l'iuïérét, ni la crainte d'attirer sur elle-même la persécution dont elle e'efforçait de vous garantir , s'est placée entre vous et ceux qui vous proscrivaient. Amis ingrats!

(1«) courtisans misérables ! voas lai avez fait un crime des vertus qui vous ont sauvés. Si telle était madame de Staël pour tous les êtres souffrants, que n'était-elle pas pour ceux quel'amitië unissait à elle? Comme ils étaient sûrs que son esprit répondrait à toutes leurs pensées, que son âme devinerait la leur! Avec quelle sensibilité profonde elle partageait leurs moindres émotions ! Avec quelle flexibilité pleine de grâces , elle se pénétrait de leurs impresssions les plus fugitives ! Avec quelle pénétration ingénieuse elle développait leurs aperçus les plus vagues , et les faisait valoir à leurs propres yeux ! Ce talent de conversation merveilleux , unique ,ce talent que tous les pouvoirs qui ont médité l'injustice, ont toujours redouté comme un adversaire et comme un juge, semblait alors ne lui avoir été donné que pour revêtir l'intimité d'une magie indéfinissable, et pour remplacer, dans la retraite la plus uniforme, le mouvement vif et varié de la société la plus animée et la plus brillante. Même en s'éloignant d'elle , on était encore long-temps soutenu par le cbanne qu'elle avait répandu sur ce qui l'entourait; on croyait encore s'entretenir avec elle; on lui rapportait toutes les pensées que des objets nouveaux faisaient naître : ses amis ajournaient, pour ainsi dire , une portion de leurs sentimens et de leurs idées jusqu'à. Tépoque où ils, espéraient la retrouver. Ce n'était pas seulement dans les situations paisibles que madame de Staël était la plus aimable des

(143) femmes et la plus attentive des amies; dans les situations difficiles, elle était encore, comme nous Tavons dit, la plus dévouée. Si je voulais en fournir des preuves , j'en appellerais, sans hésitation, à un homme auquel Tétendue et la flexibilité de son esprit , l'habileté de sa conduite à toutes les époques , et sa participation presque constante aux plus grands événemens qui ont marqué le premier quart de ce siècle , ont fait une réputation européenne. Lorsque , relégué par la proscription dans une contrée lointaine^ dont la simplicité pesait à son âme habituée aux jouissances d'une civilisation très avancée , il supportait avec peine l'ennui des mœurs commerciales et républicaines, madame de Staël, au sein des agitations politiques et des distractions de la capitale , devinait cet ennui comme par une sympathie d'affection qui lui faisait éprouver pour un autre ce qu'elle n'aurait pas ressenti pour elle-même. Ce fut elle qui, par sa persistance, obtint, bien que suspecte à un gouvernement ombrageux, à des néophytes en liberté, qui travestissaient leurs défiances en patriotisme , le rappel d'un citoyen dont le rang, le nom, les habitudes n'avaient rien de commun avec les formes sévères d'un républicanisme nouveau. Elle surmonta tous les obstacles , vainquit toutes les répugnances^ brava des soupçons qui empoisonnèrent sa vie entière , et rendit à l'ami dont elle était alors la seule protectrice , le séjour de la France que , par cela même, elle dut bientôt quitter. Et là ne se

The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate

(»4*) borna point renthousiafime da son amitié active ; elle voalut, pour cet ami, des honneurs, des dignités, des richesses ; elle voulut qu'il lui fût redevable de toute son existence : elle réussit; et après avoir contemplé la première fête qui constatait la prospérité dont elle était l'unique auteur, elle emporta dans VexW la consolation du bien qu'elle avait fait , et le sentiment de la reconnaissance qu'avait méritée son dévouement. Mille exemples du même ^enre me seraient aisés à citer. Aussi ses amis comptaient sur elle comme sur une sorte de providence. Si , par quelque mal* heur imprévu , l'un d'entre eux eût perdu toute sa fortune, il savait où la pauvreté ne pouvait Tattein* idre; s'il eût été contraint à prendre la fuite, il savait dans quels lieux on le remerciait de choisir un asile ; s'il s'était vu plongé dans un cachot , il se serait attendu avec certitude que madame de Staël Y pénétrerait pour le délivrer. Parmi les affections qui ont rempli sa vie , son amour pour son père a toujours occupé la première place. Les paroles semblaient lui manquer quand elle voulait exprimer ce qu'elle éprouvait pour lui. Tous ses autres sentimens étaient modifiés par cette pensée. Son attachement pour la France s'augmen* tait de l'idée que c'était le pays qu'avait servi son père, et du besoin de voir l'opinion rendre à M. Necker la justice qui lui était due ; elle eût désiré le ramener dans cette contrée où sa présence lui paraissait devoir dissiper toutes les préventions et

The text on this page is estimated to be only 23.87% accurate

(U5) concilieF tous les. esprits. Depuis sa mort, l'espoir de faire triompher sa mémoire l'animait et l'encourageait bien plus que toute perspective de succès personnel : l'histoire de la vie de M. de Necker était son occupation constante ; et , dans cette affreuse maladie qu'une nature inexorable semblait avoir compliquée pour épuiser sur elle toutes les souffrances , son regret habituel était de n'avoir pu achever le monument que son amour filial s'était flatté d'ériger. Je viens de relire l'introduction qu'elle a placée a la tête des manuscrits dû son père* Je ne sais si je me trompe , mais ces pages me semblent plus propres à la faire apprécier , à la faire chérir de ceux mêmes qui ne l'ont pas connue, que tout ce qu'elle a publié de plus éloquent , de plus entraînant sur d'autres sujets ; son àme et son talent s'y peignent tout entiers. La finesse de ses aperçus , l'étonnante variété de ses impressions , la chaleur de son éloquence , la force de sa raison , la vérité de son eon thousiasme » son amour pour la liberté et pour la justice, sa sensibilité passionnée, la mélancolie qui souvent la distinguait , même dans ses productions purement littéraires , tout ici est consacré à porter ^ la lumière sur un seul foyer , à exprimer un seul seutiment, à faire partager une pensée unique. C'est la seule fois qu'elle ait traité un objet avec toutes les ressources de son esprit, toute la profondeur deson àme , et sans être distraite par quelque idée étrangère. Cet ouvrage , peut-être , n'a pas encore

(14«) été considéré sous ce point de vue : trop de différences d'opinions s'y opposaient pendant la vie de madame de Staël. La vie est une puissance contre laquelle s'arment , tant qu'elle dure, les rivalités et les intérêts; mais quand cette puissance est brisée, tout ne doit-il pas prendre un autre aspect ? Et si , comme j'aime à le penser, la femme qui a mérité tant de gloire et fait tant de bien est aujourd'hui l'objet d'une sympathie universelle et d'une bienveillance unanime , j'invite ceux qui honorent le talent , i*espectent l'élévation, admirent le génie et chérissent la bonté , à relire aujourd'hui cet hommage tracé sur le tombeau d'un père par celle que ce tombeau renferme maintenant. Après cette notice sur M. Necker, deux, ouvrages qui, si je ne me trompe, font le mieux connaître , soit le caractère, soit les opinions de madame de Staël , ce sont d'une part Corinne et de l'autre les Considérations sur la révolution française, Disons donc quelques mots de ces deux productions si remarquables, dont la première a créé, pour ainsi-dire, une ère nouvelle dans la littérature française , et dont l'autre a élevé aux principes de la liberté , proclamés en 1789, avant qu'elle ne se fût souillée par des crimes qu'avaient provoqués des résistances ^ mal calculées, le monument le plus durable qu'on leur ait encore érigé. fHtf y»f^f Pour juger un ouvrage comme il doit être jugé , certaines concessions, que j'appellerai dramatiques, sont indispensables. Il faut permettre à l'auteur de

(147) créer les caractères de ses héros comme il veut , pourvu que ces caractères ne soient pas invraisemblables. Ces caractères une fois fixés, il faut admettre les événements , pourvu qu'ils résultent naturellement de ces caractères. Il faut enfin considérer l'intérêt produit par la combinaison des uns et des autres. Il ne s'agit point de rechercher si les caractères ne pourraient pas être différents . Sont-ils naturels ? sont-ils touchants ? conçoit-on que telle circonstance ait dû être l'effet de la disposition de tel personnage principal ? que cette disposition existant , telle action ait dû être amenée par telle circonstance ? est-on vivement ému ? l'intérêt va-t-il croissant jusqu'à la fin de l'ouvrage ? Plus ces questions peuvent être résolues par l'affirmative , plus l'ouvrage approche de la perfection. ^

Corinne est une femme extraordinaire , enthousiaste des arts, de la musique, de la peinture, surtout de la poésie ; d'une imagination exaltée, d'une sensibilité excessive , mobile à la fois et passionnée ; portant en elle-même tous les moyens de bonheur, mais accessible en même temps à tous les genres de peine ; ne se dérochant à la souffrance qu'à l'aide des distractions ; ayant besoin d'être applaudie , parce qu'elle a la conscience de ses forces , mais ^ ayant plus encore/besoin d'être aimée ; menacée / ^ ainsi toujours d'une destinée fatale , n'échappant à cette destinée qu'en s'étourdissant, pour ainsi dire , par l'exercice de ses facultés , et frappée sans res■

IN^rT)^. 14 % ' univers;ty 2 I MAR 1960 OF OXFORD

The text on this page is estimated to be only 27.46% accurate

â(I4a) source/, dès qu'un sentiment exclusif, une pensée unique s'est emparée de son âme. t ^ Pourquoi , dira*t-on , choisir pour héroïne une telle femme? VeuUon nous Toffrir pour modèle? et quelles leçons son histoire peut*elle nous présenter? Pourquoi choisir pour héroïne une telle femme ? Parce que ce caractère s'identifiait mieux qu'un autre , et je dirai même, s'identifiait seul avec la contrée que l'écrivain voulait peindre ; et c'est là l'idée heureuse dans l'ouvrage de madame de Staël. Elle n'a point, ainsi que les auteurs qui, avant elle, ont prétendu réunir deux genres divers, promené froidement un étranger au milieu d'objets nouveaux , qu'il décrivait avec une surprise monotone ou une attention minutieuse; elle a pénétré sou héroïne de tous les sentimens , de toutes les passions, de toutes ' les idées que réveillent le beau ciel, le climat superbe, la nature amie et bienfaisante qu'elle avait à décrire. L'Italie est empreinte dans Corinne; Corinne est une production de l'Italie ; elle est la fille dte ce ciel, de ce climat , de cette nature; et de là, dans cet ouvrage, ce charme partieulier qu'aucun voyage ne nous présente. Toutes tes impressions, toute» les descriptions sont animées et comme vivantes, parce qu'elles «emblent avoir traversé l'âma de Corînee et ^ y avoir puisé de la passion» Le caractère de Corinne était donc néeessaire au tableau de l'Italie, M que madame de Siaôl ae proposait de le présenter; mais, iadépendanunant de cette considération décisive , ce caractère est«il im

The text on this page is estimated to be only 26.84% accurate

(1^0) profit-elle? Y a-t-il dans cette réunion de qualités et de défauts , de force et de faiblesse , d'activité dans l'esprit et de sensibilité dans l'âme, des choses qui ne puissent exister ensemble ? Je ne le crois pas. Corinne est un être idéal y sans doute ; mais c'est un être idéal comme les belles statues grecques, et je ne sache pas que, parce que ces statues sont au-dessus des proportions ordinaires et qu'en elles sont combinées des beautés qui ne se trouvent que séparément dans la réalité, on les ait jamais accusées d'invraisemblance. Mais quelle est la morale de Corinne? moi, je pense qu'il faut s'entendre. Si , par la morale d'un ouvrage , on conçoit une morale directe , exprimée en toutes lettres , comme celle qui se trouve à la fin des fables de La Fontaine, j'affirme que^ dans un ouvrage d'imagination, une pareille morale est* un grand défaut. Cette morale devient un but auquel l'auteur sacrifie , même à son insu , la probabilité des événemens et la vérité des caractères. Il pousse les uns, il fausse les autres pour les faire concourir à ce but. Ses personnages ne sont plus des individus auxquels il obéit , pour ainsi dire , après les avoir créés , parce qu'ils ont reçu de son talent une véritable existence, et qu'il n'en est plus le maître qu'il ne serait le maître d'individus doués d'une vie réelle ; ce sont des instrumens qu'il refond, qu'il polit, qu'il lime, qu'il corrige sans cesse, et qui perdent par là du naturel , et par conséquent de l'intérêt.

(180) La morale d'un ouvrage d'imagination se compose de l'impression que son ensemble laisse dans l'âme : si, lorsqu'on pose le livre, on est plus rempli de sentimens doux , nobles , généreux qu'avant de l'avoir commencé, l'ouvrage est moral jst d'une haute moralité. La morale d'un ouvrage d'imagination ressemble à l'effet de la musique ou de la sculpture. Un homme de génie me disait un jour qu'il se sentait meilleur (A I après avoir contemplé long-temps l'Apollon du Bel* ^ " védère. il y a , je l'ai déjà dit ailleiiVft^v'wais un lte saurait trop lo redirn^il y n^ dans la oontemplation du beau en tout genre , quelque chose qui nous détache de nous-mêmes , en nous faisant sentir que la perfection vaut mieux que nous, et qui , par cette conviction, nous inspirant un désintéressement : mo• mentané, réveille en nous la puissance àà sacrifice/ puissance mère de toute vertu. Il y a dans l'émotion, quelle qu'en soit la cause , quelque chose qui fait circuler notre sang plus vite, qui nous procure une sorte de bien-être , qui double le sentiment de nos forces , et qui par là nous rend susceptibles d'une élévation , d'un courage, d'une sympathie au-dessus de notre disposition habituelle. Corinne n'est point représentée comme une personne parfaite, mais comme une créature généreuse, sensible, vraie, incapable de tout calcul, entraînée par tout ce qui est beau , enthousiaste de tout ce qui est grand , dont toutes les pensées sont nobles , dont toutes les impressions sont pures, lors même s

(isi) •• qu'elles sont inconsiderées. Son langage est toujours d'accord avec ce caractère, et son langage fait du bien à l'âme. Corinne est donc un ouvrage moral. ^ ^ / Je ne sais pourquoi cette morale qui^ résultant ^* '^^ i àes émotions naturelles , influe sur la teneur gêneraie de la vie , paraît déplaire à beaucoup de gens. Serait-ce précisément parce qu'elle s'étend à tout , et que, se confondant avec notre disposition tout entière, elle modifie nécessairement notre conduite^ au lieu que les axiomes directs restent , pour ainsi dire^ dans leur niche, comme ces pagodes de l'Inde que leurs adorateurs saluent de loin, sans en approcher jamais? Serait-ce qu'on n'aimerait pas pour soi la morale qui naît de l'attendrissement et de l'enthousiasme , parce que cette morale force en quelque sorte l'action, au lieu que les maximes précises # J \ n'obligent les hommes qu'à les répéter ? Et ferait-on * * >' ainsi de la morale une masse compacte et indivisi-^ ble, pour qu'elle se mêlât le moins possible aux intérêts journaliers, et laissât plus de liberté dans tous les détails? Un ouvrage d'imagination ne doit pas avoir un bat moral, mais un résultat moral. Il doit ressembler , à cet égard , à la vie humaine qui n'a pas un but, mais qui toujours a un résultat dans lequel la morale trouve nécessairement sa place. Or , si je voulais m*étendre encore sur ce point, relativement à Corinne, }e montrerais sans peine que son résultat moral n'est méconnaissable que pour ceux qui se plaisent à le méconnaître. Aucun ouvrage ne pré14.

The text on this page is estimated to be only 28.69% accurate

' , » % V (182) sente avec plus d'évidence cette importante leçon , que pins on a de facultés brillantes , plus il faut savoir les dompter ; que lorsqu'on offre aux vents impétueux de si vastes voiles , il ne faut pas tenir un gouvernail faible d'une main tremblante ; que plus les dons de la nature sont nombreux , édatans et diversifiés, plus il faut marcher au milieu des hom« mes avec défiance et avec réserve ; qu'entre le génie révolté et la société sourde et sévère , la lutte n'est pas égale , et que pour les âmes profondes , les caractères fiers et sensibles, les imaginations ardentes^ les esprits étendus , trois choses sont nécessaires , sous peine de voir le malheur tomber sur eux , savoir vivre seul, savoir souffrir, savoir mépriser. Jkims Corinne est enfhouiiaêie y et Venthounaerne a bien des dangers. Vraiment , je ne me doutais pas que ces dangers nous entourassent : je regarde autour de moi, et, je | M l'avoue, je ne m'aperçois pas qu'en fait d'enthousiasme , le feu soit a la maison. Où sont-ils donc ces gens entraînés par l'enthousiasme , et qu'il est si pressant d'en préserver ? Voyons-nous beaucoup d'hommes , ou même beaucoup de femmes , sacrifier tel intérêts à leurs sentimens, négliger par exaltation le soin de leur fortune, de leur considération ou de leur repos? S'immole-t*on beaucoup pa/amitié; par pitié; parjnstice, par fierté? Est-il urgent de mettre un terme à ces sacrifices ? A voir tant d'écrivains courir au secours de l'égoisme , ne dirait-on pas qu'il est menacé? Rassurons-notu ; il n*a rien a craindre. Nous sommes a l'abri de l'en

The text on this page is estimated to be only 19.52% accurate

tj (É[^] e[^]rijh t[^]M«^{^^} A e»vr if h «' fe «i*v /i. , , ' ; ' , ^.. ^f
Hiouaasi&e. Les jeunes gens mêmes y sont inaccessibles, admirables par
leur amour pour l'étude, leur / «oif de connaissances[^] leur impartialité, leur
raison ; cette raison semble «ortir de l'enfance, pour les porter 4e plein
nau[^] dans l'âge mûr. ?< 4, r » ,. f* f * CA[^]y^{^^}r^{^^} ? ' ii[^] caractère de
Corinne une fois établi[^]il fallait , V |k)ttr donner à l'ouvrage le plus vif
degré (intérêt, it ehans , ses habitudes , ses opinions , ses principes • • ^
même, pour que ces différences amenassent des[^]***-[^]. difficultés que ni les
circonstances, ni la situation ne '* ' = V pouvaient produire. Ce caractère ne
pouvait être*[^]" oeiui d'un Français, d'un Allemand «u d'un Italien, k* . En
France, l'opinion est tranchante dans ses formes[^] ^ mais elle permet
beaucoup de dédommagement à / j ceux qui s'écartent de ses règles ,
pourvu qu'ils ne dépassent pas son autorité. Corinne était isolée ,
indépendante. Un Français amoureux de Corinne , et parvenant à lui
inspirer un sentiment profond et durable , n'eût vraisemblablement travaillé
qu'à la . séduire[^] En Allemagne , les seules distinctions fortement
marquées sont celles des rangs. L'opinion , d'ailleurs , est assez indulgente ,
et tout ce qui sort de la règle commune est plutôt accueilli avec bien*
veillante que traité avec défaveur. Un Allemand eût donc épousé Corinne,
ou, s'il eût été retenu par des considérations tirées de l'obscurité qui
enveloppait sa naissance , son hésitation ne reposant que / ■• 9

(184) sur des motifs de convenance extérieure , et a été d'un effet commun et dénué d'intérêt. Un Italien se fût consacré à elle , comme les mœurs de ce pays l'autorisent. Pour faire naître des combats qui eussent leur source au fond du cœur, il fallait que l'amant d'Érinne fût un Anglais , c'est-à-dire l'habitant d'un pays où la carrière des hommes fût tracée d'avance, où leurs devoirs fussent positifs , où l'opinion fût empreinte d'une sévérité mêlée de préjugés et fortifiée par l'habitude , enfin , où tout ce qui est extraordinaire fût importun, parce que tout ce qui, est A'^ extraordinaire y devient nuisible./ Lord Nelvil est • > un mélange de timidité et de fierté , de sensibilité et d'indécision, dégoût pour les arts et d'amour pour la vie régulière, d'attachement aux opinions communes et de penchant à l'enthousiasme. C'est un Anglais déjà empreint des préjugés et des mœurs de sa nation , mais dont le cœur est encore agité par la mobilité naturelle à la jeunesse* Il y a une époque dans la vie où le caractère se consolide et prend une forme indestructible. A cette époque, suivant les pays, les hommes deviennent ou égoïstes et acides, ou seulement sérieux et sévères ; mais toujours est-il qu'alors l'âme se ferme aux impressions nouvelles; elle cède à l'action des habitudes et à l'autorité des exemples; elle se moule, pour ainsi dire, d'après le moule universel. Avant cette époque , la nature lutte contre des règles qu'elle ne connaît pas clairement ; et c'est durant cette lutte

que l'homme est en proie aux égarements de Timagion
comme aux orages du cœur. C'est ainsi qu'Oswald se présente , lorsque ,
pour la première fois, il rencontre Corinne? Sans doute ^ dès cette première
rencontre , le destin de tous deux est décidé. Ils ne peuvent pas être heureux
ensemble , ils ne pourront plus être heureux séparés. Oswald parcourt
l'Italie avec Corinne ; il en contemple toutes les merveilles. Le langage
éloquent , la voix harmonieuse , ' l'enthousiasme poétique de son amie pré*
tent à tous les objets une splendeur surnaturelle. En sa présence, les ruines
se relèvent, les souvenirs renaissent , la nature se pare d'un éclat nouveau ;
l'Italie antique paraît environnée de toutes ses pompes, l'Italie moderne
brille de toute sa beauté. Mais, au milieu de ce délire qui bouleverse son
cœur et ses sens, Oswald se rappelle sa patrie,- ses ^ * devoirs , la carrière
qui lui était tracée. Ravi sans \ "^^ être convaincu , charmé sans être soumis
, souvent heureux, jamais content de lui-même, il suit à pas incertains le
char triomphal de l'être étonnant qui le subjugué et Fenchante. H est enivré
de l'amour qu'il inspire/ Il est ébloui de la gloire qu'il oontem- % pie , il est
orgueilleux des succès dont il est témoin ; mais il jette , malgré lui ,
quelquefois un regard de regret vers le pays qui lui promettait des
jouissances et plus dignes et plus calmes. Il trouve dans l'air qu'il respire je
ne sais quoi de léger qui ne remplit pas sa mâle poitrine. Cette poésie, ces
beaux-arts, ces tableaux , cette musique , lui semblent les pa

The text on this page is estimated to be only 21.42% accurate

(m) rares de la vie ; mais la vie eKe-inéme , la vie active f uUle et noblement occupée, il se demande où elle est , et la cherche vainement autoar de lui. np ^Indépendamment du caractère rt'OjiTMrolil. i^ T •" a , daiilKQ>rif}i»0 , plusieurs jui&f^ qui décèlent une profonde cbngjgifiSMwcnSé la nature et du cœur, humains^Jtf^i'tfSnuHjiquerai que trois, Lucile, le comte dIERleuil et M. Mahi^es. Le portrait de Luobase compose d'une foule de . f traits épars qu'il serait impossible d'extraire et de / ^ ' ^ * réunir sans leur faire perdre/lear délicaiesse^ii^^iMU i ' ^ ' ^ ^ "iiiiifi rh" ^ ^ ' ' " ^ * ^ Jamais on n'a revêtu des « ^ . > couleurs plus fraîches, plus douces et plus pures à la fois, le charme de la jeunesse, de la pudeur tremblante, du mystère qui l'entoure et la protège, et de cette réserve craintive qui, par je ne sais quel pressentiment des idanx de la vie^ paraît demander . grâce d'avance à une destinée qu'elle ignore encore. Le tableau des relations contraintes de lordNelvil et de Lucile qu'il a épousée, sont décrites aveo oae finesse d'observation admirable. I) n'est personne pettt

The text on this page is estimated to be only 18.26% accurate

(IW) vre en son genre ; on Toit qu'il esl obserré d'après nature et décrit sans malveillance. Le comte d*Erfeuil est un homme dont toutes les opinions sont . M^es, toutes les actions louaUes; dont la conduite est généreuse sans être imprudente, raisonnable sans être trop circonspecte; qui ne se compromet ni en servant ses amis ni en les abandonnant ; qui secourt le malheur sans être ému, le souffre sans être accablé; qui porte dans sa tête un petit code de maximes littéraires, politiques et morales, ramenées toujours à propos dans la conversation, et qui, muni de la sorte, traverse le monde commodément, agréa^ blement, élégamniyMit, ^, ' r. . V r. r^ * i^^ - i . ' . ' » On a reproché à mjs^ine de Staël quelque exa^ gération diins lajtenite innocente et légère d/l ridi- ^ cule qu'elleikJnne quelquefois au comte d'Érfeuil. . . Oo a pré^0!bduA|u'il n'était pas possible qu'un Frau'^/^ , f ^^'^ çaifl^^à^ltooie, appelât une Italienne Mie éiraugère» /,^ ^ 4fk avait dope oublié ce trait si connu d'un Français / '• dînant avec beaucoup d'autres Français ches un 5» >/ . prince d'Allemagne, et lui disant tout à coup : (?eit sin^ier, Atonmgneur, il n'y a que voire Alte\$8e ,d'^franger ioû Celui qui écrit ces lignes a vu de ses yeux , dans un spçetadie allemand , un comédien français s'avancant |tQur haranguer le parterre > et commençant son discours par ces paroles : Re^e-' iabhs étrangers^.: -^ M. Maltigues est un autre caractère dont on n'a pas asses remarqué la profondeur , parce que ma^ dame de Staël ne l'a montré qu'en passant. C'est un

(188) homme très corrompu, ne voyant dans la vie de bat que le succès, professant cette opinion avec une sorte d'impudeur qui naît de la vanité, mais la pratiquant avec adresse. M. Maltigues est le résultat d'un siècle où Ton a dit que la morale n'était qu'un calcul bien entendu, et qu'il fallait surtout jouir de la vie 3 où Ton a créé contre tous les genres d'enthousiasme le mot puissant de' niaiserie. La bravoure est la seule vertu , parce qu'elle est utile aux méchants contre les bons , tout comme aux bons contre les méchants. Il est fâcheux que madame de Staël n'ait pas mis le caractère de M J Maltigues en action; elle aurait pu le développer aune façon très piquante. On l'aurait vu peut-être réussir dans le monde par la hardiesse même de son immoralité ; car il y a une grande, masse d'hommes qui regardant l'immoralité professée comme une confiance qu'on leur fait, sont flattés de cette confiance, et ne sentent point qu'en se moquant ainsi avec eux des choses les plus sérieuses, c'est d'eux qu'on se moque en réalité. Une considération m'a frappé en examinant les deux caractères du comte d'Erfeuil et de M/Maltigués; c'est qu'il y a entre eux un rapport direct, bien qu'ils suivent une ligne tout opposée. Leur premier principe n'est-il pas qu'il faut prendre le monde comme il est et les choses comme elles vont, ne s'appesantir sur rien, ne pas vouloir réformer son siècle, n'attacher à rien une importance exagérée? Le comte d'Erfeuil adopte la théorie , M./ Maltigues en tire les résultats; mais les hommes comme M.i Maltij

(189) gues ne pourraient pasrénssir, si les hommes comùote le comte d'Erfeuit n'existaient pas. Le comte d'Erfeuil est la frivolité bonne et honnête ; M JMaltigues, Fégoïsme spéculant sur la frivolité, et profitant de l'impunité qu'elle lui assure : tant il est vrai qu'il n'y a de moral que ce qui est profond; qu'en repoussant les impressions sérieuses,* on été à la vertu toute garantie et toute base; que, sans enthousiasme, c'est-à-dire sans émotions désintéressées, il n'y a que du calcul, et que le calcul conduit à tout» ^ *Ce caractère n'est au reste que le développement d'une pensée que madame de Staël avait indiquée dans son ouvrage sur la littérature. Depuis long^temps , airait-elle dît, on appelle on caractère décidé celui qui marche à son intérêt, au mépris de tous ses devoirs; un homme -spirituel, celui qui trahit successivement avec art tous les liens qu'il a formés. On Tcut donner à la vertu l'air de la duperie, et faire passer le vice pour la grande pensée d'une âme forte. Il faut s'attacher à faire sentir avec talent que l'immoralité du cœur est aussi la preuve des bornes de l'esprit; il faut parvenir à mettre en souffrance l'amour-propre des hommes corrompus, et donner au ridicule une direction nouTelle. Ces hommes, qui veulent faire recevoir leurs ▼ices et leurs bassesses comme des grâces de plus , dont la prétention à l'esprit est telle qu'ils se vanteraient presque à vous-même de vous avoir trahi , s'ils n'espéraient pas que vous le saurez un jour ; 15 ^^

The text on this page is estimated to be only 9.23% accurate

(160) 0^ h

The text on this page is estimated to be only 26.07% accurate

(«l ») autres brillautes, retardèrent l'exécution de ce qu'elle avait formé, et son sujet s'agrandit à son insu devant elle. Le propre des esprits supérieurs, c'est de ne pouvoir considérer les détails, sans qu'une foule d'idées ne se présentent à eux sur l'ensemble auquel ces détails appartiennent. Bien que madame de Staël fût très jeune lorsque la révolution éclata, elle se trouvait mieux placée que personne pour en démêler toutes les causes, les causes générales, parce qu'elle rencontrait sans cesse, dans la maison de M. Necker, les hommes qui alors dirigeaient, ou, pour mieux dire, exprimaient l'opinion; les causes particulières, parce que sa société intime se composait de ces grands seigneurs, dont plusieurs par amour du bien, quelques-uns par vanité, d'autres par l'inquiétude d'une activité non employée, favorisaient les réformes et les changements qui se préparaient. Douée d'un esprit d'observation admirable, qui l'emportait malgré elle sur ses affections privées, madame de Staël ne pouvait s'empêcher de remarquer ce qu'il y avait de naturel ou de factice, de généreux ou de calculé, dans le dévouement de ces classes supérieures, qui s'acquittèrent pendant quelque temps avec élégance et avec un succès payé chèrement ensuite, du rôle brillant d'organes de l'opinion populaire. Le temps, qui nécessairement refroidit les affections lorsqu'elles ne sont pas fondées sur une complète sympathie, avait achevé de donner aux jugements de madame de Staël le mérite de l'impartialité, à l'époque où elle entre»

(16â) prit de se rendre compte de ce qui s'était passé sous ses yeux. Sans doute, si elle eût voulu peindre plus en détail les individus, son ouvrage, en descendant à un rang moins élevé , comme composition littéraire, aurait gagné peut-être eu intérêt anecdotique. On ne peut s'empêcher de regretter qu'elle n'ait pas appliqué à la peinture des caractères politiques, le talent qu'elle a déployé dans le roman de Delphine. Personne n'aurait raconté avec plus de grâce et avec des expressions plus piquantes tant d'apostasies déguisées en principes, tant de calculs transformés en conversions, et ces préjugés, repris aujourd'hui comme moyens par des hommes qui hier les combattaient comme obstacles , et ces vestales du vice, qui en conservent la tradition comme le feu sacré, et qui, trahissant tour à tour le despotisme et la liberté, sont restées fidèles à la corruption, comme un bon citoyen Test à sa patrie. Mais madame de Staël a préféré le genre de l'histoire à celui des mémoires particuliers. Ceux qui haïssent M. Necker pour le bien qu'il a fait ou pour celui qu'il a voulu faire , trouveront de l'exagération dans l'admiration constante que sa fille témoigne pour lui. Il était difficile de voir souvent M. Necker sans concevoir beaucoup de vénération pour ses vertus privées , et une grande idée de la sagacité de ses vues , et de la finesse de ses aperçus. Il était impossible de vivre avec lui sans être frappé de la pureté de son caractère et de la bienveillance habituelle qui se manifestait dans ses pa

(163) rôles et dans ses actions. Gomme homme d'état], M. Necker a eu le sort de tous ceux qui ont voulu et qui ont été contraints de vouloir conduire une révolution destinée, par la force des choses, à échapper à tous les calculs et à se frayer sa route elle-même. Si Ton réfléchit à la disposition des esprits à cette époque, si Ton considère les intérêts opposés des divers partis qui n'avaient de commun entre eux qu'une égale inexpérience, et dont les opinions, rédigées en quelques phrases tranchantes, étaient violentes comme des préjugés et inflexibles comme des principes, on sentira qu'aucune énergie, aucune prudence humaine, ne pouvait maîtriser de tels élémens. C'est ce que madame de Staël démontre, et elle justifie très bien son père contre ceux qui l'accusent d'avoir mis ces élémens en fermentation. Elle décrit, d'une manière juste et rapide, l'état de l'opinion en 1789. La monarchie, sinon absolue, du moins arbitraire, avait, sous Louis XIV, fatigué la nation par des guerres toujours inutiles, enfin malheureuses, et l'avait aliénée sous la régence, par le spectacle de la corruption, et sous Louis XV, par celui de l'insouciance et de la faiblesse. Les grands corps de la magistrature réclamaient des droits sans base, et faisaient valoir des prétentions sans limites. Les membres du clergé, tout en professant, comme un devoir de forme, les maximes héréditaires d'une intolérance usée, se donnaient le mérite d'afficher une incrédulité alors à la mode. La noblesse avait contre elle la perte de sa puissance, la conservation 15.

(164) de É68 privilèges, et les lumières t&âmes des nobles les plus (éclairés. Le tiers-état réunissait toutes les forces réelles, le nombre, la richesse, l'industrie, et se voyait))Où taut contester l'égalité de fait, qui était dans l'ordre existant, et l'égalité de droit, qui est inscriptible. Enfin, les classes inférieures étaient plongées dans un état misérable , et elles étaient averties, par la portion parlante de la classe qui dominait l'opinion, que cette misère était injuste. Qui ne voit qu'indépendamment de tout projet de réforme, un bouleversement devait avoir lieu? Je dis ceci pour les lecteurs équitables, et non pour ces interprètes soudoyés de vieilles haines , qui s'élancent contre les tombeaux, parce qu'ils les savent sans défense, comme ils s'élancent contre les vivans quand ils les croient garottés. Les ramener est impossible, parce qu'ils ne jugent rien avec leur intelligence , mais tout avec leur intérêt. Là convaincre en est un espoir chimérique; ils n'ont pas l'organe de la conviction , qui est la conscience ; il faut leur laisser répéter leurs mensonges toujours démasqués, toujours reproduits , comme on laisse aboyer la nuit les chiens affamés. Cet essai n'étant l'analyse des ouvrages de madame de Staël , ni sous le point de vue politique , ni sous le point de vue littéraire Je ne me propose de parcourir ici «que quelques-unes de ses idées dominantes. ((La révolution de France, dit-elle, est une des » grandes époques de l'ordre social. Ceux qui la

The text on this page is estimated to be only 22.63% accurate

(Mi) » wnnèrmki eomme nn évéûementadindeiitel n'ont » porté leurs regards ni dans le passé ni dans l'ave» » nir. Ils ont pris les acieitfs pour la pièœ, et, afin » de satisfaire lenrs passions , ils ont attribué aux » hommes du moment ce que les sii^eles avaient pré» paré. • Cette observation est pleine de justesse. Beaucoup de gens ne voient la cause des événeraens du jour que dans les hasards de la veille. A les entendre , si Ton eût erapéché tel moutement partiel , rien de ce qui a eu lieu ne serait arrivé ; en comblant le déficit des finances, on eût rendu inutile la convocation ..des États -Généraux; en faisant feu sur le peuple qui entourait la Bastille , on eût prévenu l'insurreotton ; si Ton eût repouasé le doublement du tiers, l'Assemblée Constituante n'eût pas été factieuse; et si Ton eût dispersé l'Assemblée Constituante , la révolution n'eût pas éclaté. Spectateurs aveugles^ qui ne voient pas que le déficit dans les finances n'était pas uie eause , mais nn effet , et que la même forme de gouvenaõïBent qui avait produit ce déficit en eût bientôt ramené un autre , parce que la dilapidation est la compagne constante de l'arbitraire ; que ce ne fut pas une fantaisie subite dans les habitans de Paris que la destruction de la Bastille, etque la Bastille , préservée aujourd'hui , aurait été menacée de nouveau demain, parce que lorsque la haine des vexations a soulevé un peuple , ce n'est pas en protégeant les vexations par l'artillerie , mais en y mettant un terme, qu'on rétablit une paix durable; que

(166) le doublement du tiers ne fit que donner des organes de plus à une opinion qui , privée d'organes, s'en fût créé de plus redoutables ; qu'en dispersant l'Assemblée Constituante, on n'eût pas anéanti le besoin de liberté qui agitait les têtes et remplissait les cœurs ; que la puissance du tiers-état aurait survécu[^] et que cette puissance voulait être satisfaite ou se satisfaire elle-même; enfin, que les véritables auteurs de la révolution ne furent pas ceux qui , étant ses instrumens[^] parurent ses chefs ! Les véritables auteurs de la révolution furent le cardinal de Richelieu et sa tyrannie, et ses commissions sanguinaires, et sa cruauté ; Mazarin et ses ruses , qui rendirent[^] méprisable l'autorité, que son prédécesseur avait rendue odieuse; Louis XIV et son faste ruineux, et ses guerres inutiles , et ses persécutions et ses dragonnades. Les véritables auteurs de la révolution furent le pouvoir absolu , les ministres despotes, les -nobles insolens, les favoris avides. Ceci n'est point une apologie des révolutions. J'ai montré , dans plus d'un ouvrage , que je n'aimais point les révolutions en elles-mêmes. D'ordinaire elles manquent leur but en le dépassant; elle interrompent le progrès des idées qu'elles semblent favoriser. En renversant, au nom de la liberté, l'autorité qui existe, elles donnent à l'autorité qui la remplace des prétextes spécieux contre la liberté. Mais plus on craint les révolutions, plus il faut s'éclairer sur ce qui les amène. Eu partant du principe incontestable que les eau\

(167) ses débâteresoient de l'ancienne monarchie remontent bien plus haut que 1789 , madame de Staël a dû chercher à découvrir ces causes ; et , conduite ainsi à examiner l'organisation sociale des peuples modernes) elle a été frappée d'abord de la différence fondamentale qui distingue ces peuples de ceux de l'antiquité. Elle exprime cette différence en peu de mots, mais ces mots sont pleins d'énergie : « Le droit public de la plupart des états européens repose » encore aujourd'hui sur le code de la conquête. » Sans doute ; et c'est pour cette raison que Ton a rencontré , de nos jours , tant d'obstacles à rétablissement de la liberté. C'est pour cette raison qu'ainsi qu'on l'a observé souvent , la liberté paraît à beaucoup d'esprits qui la cherchent et qui la désirent, moins précieuse encore que l'égalité. • Lors même que les progrès de la civilisation eurent adouci les effets de la conquête , ses souvenirs restèrent ; la noblesse eut même souvent la maladresse de les rappeler. Dans ses protestations , dans ses appels à ses droits anciens , à son origine féodale , elle semblait dire au peuple : Comment ne serait-ce pas à nous à vous gouverner , puisque ce sont nos aïeux qui on^t épouillé vos pères? De la sorte , l'irritation a survécu aux causes qui l'avaient produite; elle est devenue, pour ainsi dire, une tradition. Cette tradition a été la source de beaucoup de fautes. En poursuivant non-seulement les privilèges héréditaires , mais les possesseurs de ces privilèges , les amis de la liberté ont eux-mêmes , à leur insu , été demi

The text on this page is estimated to be only 18.93% accurate

(168) nés par dèe préjugée héréditaires. Yoyet les dévolutiotift des républiques itttlienùès du moyèù â^, elles otit en fioar hni de repousser Ûée coiiqïéraiis flutôt que de dbnher des droits égaux à des citoyens (1). Je ftuis loin d*apt)i^ouirer lès rfgueùrs dirigées contf^e Itt noblesse après son abolition ; mais j*ai cru devtiif , par occasion , eicpliquei* la cauëe de bes H^tieuts. C'était , èit quelque sorte , une loi du talion etereëë pdr le, dix-hitième siècle conti^ le cinqtiiètie) loi que la distance et lé changement des mcenrs, des institttlions et des habitudes retidaient iftappliéable et iifiique. * Le code dé là conqaète, continue tnadailie de SM61, produisit le régime féddal. La condition des serfs était môitti dûfe que tielle dés eëdaves. il y ftvait diverses mauières d^en sortir ; et, depUiâ ce temps, différentes classes dut commencé par degrés à s'affranchir de la destitlée des Tainctts. C'est sur ragrandissemetit graduel de ce cercle que la réflexion doit se porter. Ici UHldattié de Staël donkie à ràristocràtie la pré* lèi^hce Me le gòùernémenl absolu d'un seul. Cette ol^iliéh a excité beaucoup de réclamations. Elle^ fiénneht en paHie, si je ne tue trompe, à une cotififesioti d'époques. Dans un temps de commercé et de (1) Rien n'est plus remarquable que la conformité des lois faites en Italie , ft Florence surtout, contre les nobles , btco les lois de la Convention.

The text on this page is estimated to be only 13.61% accurate

(168) lumières, l'aristocratie est certainement plus fune«to que le pouvoir absolu d'un seul» c'est que, dans tous les temps de commerce et de lumières, le pouvoir absolu d'un seul ne saurait être réellement. Pour le concevoir dans toute sa plénitude et se pénétrer de tout ce qu'il a d'odieux, il faut remonter à des siècles barbares et se transporter dans des pays qui ne soient pas commerçants. Voyez-le dans l'antiquité, en Perse, en Rome sous les empereurs; voyez-le de nos jours à Alger ou à Maroc. Pourrions-nous encore long-temps ajouter, à Lisbonne et à Paris l'aristocratie vaut mieux. Tout en haïssant le sénat romain, je le préfère à l'aristocratie; et sans flétrir l'oligarchie vénitienne, j'en ai encore moins le dey d'Alger et ses Mameluks. Mais dès que les lumières ont fait des progrès, et surtout dès que le commerce existe, le despotisme absolu seul devient impossible. Comme, en donnant à la propriété une qualité nouvelle, la circulation, affranchit les individus, et, en créant le crédit, il rend l'autorité dépendante. Or, dès que le despotisme pur est impossible, le véritable fléau, c'est l'aristocratie; et cela explique comment certains peuples modernes, les Danois, par exemple, ont consenti, pour s'en délivrer, à donner «à l'inférieur les sacrifices. La question de savoir lequel vaut mieux du pouvoir absolu d'un seul ou de l'aristocratie est d'ailleurs parfaitement oiseuse aujourd'hui.

(170) conquérir complètement ni le faire durer ; et je défie l'aristocratie de subsister un demi-siècle. La constitution de l'Angleterre est l'objet constant de l'admiration de madame de Staël. Je ne méconnais assurément point ce que nous devons à cette constitution; son nom seul a rendu à la liberté d'immenses services : la France, en croyant limiter, est arrivée à des institutions infiniment meilleures et à une liberté beaucoup plus réelle , sinon de fait , au moins de droit, car nous n'avons plus ces lois exceptionnelles, qui équivalaient à la suspension de l'Aobéas corpus. Nous avons des élections sincères , au lieu des bourgs pourris anglais. Nous sommes préservés de cette concentration des propriétés, source de misère et germe infaillible de révolutions. Madame de Staël a peut-être méconnu nos avantages. N'importe , il est bon - de rendre hommage à la liberté partout où elle se trouve , et à cet hommage se mêle jour nous une réflexion satisfaisante. Les Anglais ont dû les qualités qui leur ont longtemps valu la considération de l'Europe, principalement à leur constitution, bien qu'elle fût beaucoup trop empreinte d'inégalité et de privilèges. Or, sans vouloir faire le moindre tort à un peuple qui a offert au monde de grands exemples durant peu près cent quarante ans, ma conviction est que , si une constitution libre a eu pour lui de si bons effets , elle en aura pour nous de meilleurs encore* Notre climat n'est-il plus pas beau, nos ressources plus réelles, nos mœurs plus polies, nos affections plus douces et

(171) moins personnelles, notre esprit plus flexible et pins rapide , notre caractère plus hospitalier ? Si néanmoins la liberté a donné aux Anglais , pendant pins d'an siècle , une place éminente parmi les nations , la liberté nous rendra le rang qui nous est assigné par la nature # Une erreur que madame de Staël a énergiquement réfutée, c'est celle des écrivains qui regrettent le repos et le bonheur de l'ancienne monarchie. « En lisant l'^s déclamations de nos jours, dit-elle, on croirait que les quatorze siècles ont été des temps * tranquilles, et que la situation était alors sûre des rois. On oublie les Templiers, brûlés sous Philippe* » le-Bel; le triomphe des Anglais sous les Valois; la » guerre de la jacquerie; les assassinats du duc d'Orléans et du duc de Bourgogne ; les cruautés perfides de Louis XI; les protestans français condamnés à d'affreux supplices sous François I^{er} , tandis » qu'ils'alliaient lui-même aux protestans d'Allemagne ; » les horreurs de la ligue, surpassées toutes encore » par le massacre de la Saint-Barthélemy ; les nombreuses pirations contre Henri IV et son assassinat, œuvre » effroyable des ligueurs ; les échafauds arbitraires ■ élevés par le cardinal de Richelieu, les dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes , l'expulsion » des protestans et ' la guerre des Cévennes sous » Louis XIV. » J'ai pensé qu'il était bon de citer ce petit abrégé de l'histoire de notre monarchie avant qu'elle fût constitutionnelle. Il répond assez péremptoirement, 16

The text on this page is estimated to be only 20.89% accurate

(172) ce me semble, à ceux qui prétendent que nous nV vous
oeisé d*élre heut^iK qoe parce que nous avons Toolu être libres. U prouve
aussi que les principes démagogiques ne sont pas rigoureusement
nécessaires pour motiver des ortmes assez bien conditionnés. Cen'était point
par philosophie que Philippe. le-Bel faisait brûler les Templiers. L'on
n'invoquait point les droits de l'homme quand on plongeait k plusieurs
reprises les protestans dans les flammes sous lesyeux de lii cour de François
I*'; et l'assassin de Qeori IY s'appuyait de la souveraineté du pape et non de
celle du peuple* Le jugement de madame deStaël, sur Louis XIV, a révolté
tous ceux qui voient la majesté dans la pompe, le bon ordre dans l'étiquette,
lé triomphe des lettres dans un peu d'argent jeté aux poètes, et la gloire dans
la pédanterie portée jusqu'au milieu des batailles, où le peuple prodiguait
son sang, tandis que le roi leur donnait aon nom, rctcott qu'il était par aa
grandeur loin de la mêlée (1)* Ƴ. Le roi qui a pensé que les propriétés de ses
sti'^ » jets lui appartenaient, et qui s'est permis tous les » genres d'actes
arbitraires, c'est madame de Staël » qui parle, 1^ roi (ose-t-on le dire et
peut-on l'ou» blier) qui vint, le fouet à la flsaîn, interdire comme » une
offense le dernier reste de l'ombre d'un droit 9 les remontrances du
parlement,nerespeetaltqnelui(1) Gëtnlt de m grandeur qoî l'attaelis aa
riVas^* Bont*v«

The text on this page is estimated to be only 22.98% accurate

(173) » même, et n'a jamais pu aonoeroir ce que o*était » qu'aque nation. » Oo s'est indigné surtout de deux assertions : la première, u que le code lancé, contre les religioA» naires pouvait tout-a-iait se comparer aux lois de » la Convention contre les émigrés* > La seconde, » que la gloire des grands écrivains du dix-septième » siècle appartenait à la France, et ne devait pas ôtre > concentrée sur un seul homme^ qui, au contraire, » a persécuté quelques-uns de ces écrivains ^ et en a » dédaigné beaucoup d'autres. » Quant au premier point , j'ai lu , il est vrai , dans un écrit réoeiit, que les lois contre les religionnaires étaient fifoureueeê, et que les lois contre les émigrés êtflient atroces; mats je n'ai point découvert pourquoi ce qui était atrooe ^i 1793 , n'était que rigoureux un siècle plus tôt, et je persiste à croire que les crimes sont des crimes et les cruautés des cruautés , quelle que soiiirautorité qui s'en rende coupable. Pour ce qui regarde la part qn*il faut attribuer a Tautorité royale dans les travaux et les succès de notre littérature, il me semble qu'on sert mieux la gloire nationale, en montrant que le talent se développa par sa propre force, dès que la ûa des guerres civiles eut rendu à l'esprit français quelque sécurité et quelque repos , qu'en cherdiant à présenter nos grands écrivains comme des enfans de la protection et des créatures de la faveur. Arnaud, Pascal, Port» Royal tout entier, Fénelon, Racine, sont les preuves des bornes étroites , de l'intolérance altièrre, de l'in

(174) constance capricieuse de cette faveur si vantée; et, tout en plaignant ces génies supérieurs, les uns persécutés, les autres affligés par un despote, nous pouvons en quelque sorte , aujourd'hui qu'ils reposent dans la tombe, nous féliciter des injustices qu'ils ont subies. Ils nous ont épargné la douleur de croire que l'espèce humaine dépend de l'arbitraire d'un homme, et que tant de germes féconds seraient demeurés stériles, tant de voix éloquentes muettes , 43i le sourire de cet homme ne les eût encouragés. J'insiste sur ce sujet, parce que l'admiration pour Louis XIV n'est pas une opinion particulière, une erreur de théorie qu'on peut laisser pour ce qu'elle est sans avoir à redouter ses conséquences pratiques. La monarchie de Louis XIV est le type d'une monarchie absolue; tous ceux qui regrettent ou désirent une monarchie semblable entonnent , en l'honneur de Louis XIV , un hymne si parfaitement le même , malgré la diversité des circonstances, qu'on le dirait stéréotypé pour être transmis d'un régime à l'autre. Lorsqu'un homme, qui n'a pas voulu être Washington, a commencé à s'égarer dans les routes du despotisme , tous les panégyristes de Louis XIV se sont groupés autour de lui ; et notez que ces panégyristes d'alors n'étaient autres que ceux d'à présent. Sans doute il y avait une portion de leur doctrine qu'ils passaient [prudemment sous silence; mais à cette exception près, ils tenaient le langage qu'ils tiennent encore. Ils apportaient en tribut, à l'autorité nou

(175') Telle, les sôayenirs , les pompes , les étiquettes, toutes les traditions de serviiitëen un mot, héritage de l'autorité déchue; heureux d'esquiver ainsi la liberté et pardonnant au pouvoir son origine en considération de son étendue. Le gouvernement impérial n'a été qu'une application trop fidèle du mot fameux, l'État, c'est moi; ainsi l'exemple de Louis XIY nous a fait du mal , même sous Bonaparte. Il est donc utile d'empêcherqu'il ne nous en fasse encore aujourd'hui. Madame de Staël termine ses observations sur Louis XiV par une remarque pleine de force et de vérité, tt Il ne faut jamais, dit-elle , juger des des» potes par les succès momentanés que l'extension » même du pouvoir leur fait obtenir. C'est Fétat » dans lequel ils laissent le pays à leur mort ou à » leur chute , c'est ce qui reste de leur règne qui » révèle ce qu'ils ont été. » C^est là , en effet , le véritable point de vue sous lequel il faut considérer ce règne de Louis XIV, dont la durée avait tellement fatigué la France, qu'au décès du monarque, le premier mouvement du peuple fut de troubler ses funérailles , et la première mesure du parlement de désobéir à sa volonté. Quand les enthousiastes de l'aristocratie s'évertuent à le célébrer, ils sont plus généreux qu'ils ne croient ; car ils célèbrent l'auteur de leur perte. Les préférences de Louis XIV achevèrent l'ouvrage des rigueurs de Richelieu. La noblesse , désarmée sous Louis XIH, devint odieuse sous son successeur. Le dix:-huitième siècle ne fit qu'obéir à Tira pulsion 16.

The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate

(176) qu'une trop longue comédie rendue plus forte.
La révolution de 1789 se fit spécialement contre les privilégiés* La royauté
, qui n'était point menacée, voulut en vain s'identifier à «ne cause qui n'était
pas la sienne. Entraînée momentanément dans la chute commune, ses
efforts ne servirent qu'à fournir un exemple triste et mémorable du danger
des alliances imprudentes. Ce danger est passé ; la royauté relevée,
constituée,* repose maintenant sur la nation ; et ceux-là seraient de funestes
royalistes, qui s'obstineraient à la replacer sur d'autres bases, et à lui donner
d'autres appuis. Bien que je n'aie voulu parler que de deux ouvrages de
madame de Staël, pour la présenter à la fois comme un de nos premiers
poètes et comme «n de nos publicistes les plus éclairés, je ne puis m'em-
pêcher de dire quelques mots de ses Discursoes éFesii, qui ont provoqué de
si vives, et j'ajouterai de si absurdes attaques. Deux accusations ont été
dirigées contre elle. On lui a reproché d'être injuste pour Napoléon, et
d'avoir oublié ce que, même est-elle, elle devait à la France. Certes , je ne
méconnais ni le génie extraordinaire, ni la force de volonté, ni surtout les
talents militaires de l'homme qui a, durant quatre années, gouverné les
Français et dompté l'Europe; mais j'ai toujours regardé, je regarderai
toujours la persécution longue et obstinée qu'il a fait peser sur madame de
Staël comme un des actes de tyrannie les moins excusables de son règne ,
où néanmoins les

The text on this page is estimated to be only 17.08% accurate

(m) act[^]s de ce genre sont assez nombreux. Des hommes qui font retentir le ciel et la terre lorsqu'on combat contre eux la moindre injustice, ont trouvé révoltant qu'une femme doive à Napoléon sa vie, jageât Napoléon un peu sévèrement. Ils pensent que tout l'univers doit prendre fait et cause parce qu'on leur refuse une pension qu'ils disent leur être due ; mais ils s'indignent qu'un la victime de l'exil le plus dur, le plus arbitraire, je dirai le plus ignominieux. car rien n'est plus ignoble que la force brutale s'a* charmant sur le génie désarmé , ne se soit pas résignée au despotisme qui l'arrachait aux lieux de sa naissance et la séparait de tous les objets de son affection : et si l'on imagine que le seul ornement de cette femme qu'il rendait si malheureuse était une conversation animée et brillante, et que cette qu'il poursuivait disposait d'une autorité sans bornes, elle sait mouvoir d'un mot huit cent mille soldats^ avait trente millions de sujets et quarante millions de vassaux « on ne peut se défendre d'une indignation mêlée de pitié pour un pouvoir si tyrannique d'une part et si violent de l'autre. Madame de Staël , dit-on, inquiétait Napoléon sur son trône par l'extrême impétuosité de ses émotions généreuses. Mais nous inquiétons tous l'autorité d'aujourd'hui par nos réclamations légitimes et nos plaintes fondées ; est-ce à dire que nous lui accorderons la grâce de nous exiler ? Il faut reconnaître à nous les droits qu'on revendique pour soi ; il ne faut pas se croire le seul objet digne d'intérêt , et lorsqu'on aspire à l'hon

("8) « neUT de lutter contre le pouvoir du jour, il ne faut pas justifier les excès du pouvoir de la veille. Tadmire Bonaparte quand il couvre de gloire les drapeaux de la nation qu'il gouverne. Je l'admire, quand , prévoyant l'instant où la mort brisera son bras de fer, il dépose dans le Code txvil des germes d'institutions libérales ; je l'admire quand il défend le sol de la France ; mais, je le déclare, sa persécution d'un des plus beaux talens de ce siècle, son acharnement contre l'un des caractères les plus élevés de notre époque , sont dans son histoire une tache ineffaçable. L'exil d'Ovide a flétri la mémoire d'Auguste, et si Napoléon, à beaucoup d'égards, est bien supérieur au triumvir qui prépara la perte de Rome , sous le prétexte banal d'étouffer l'anarchie, le versificateur licencieux que ce dernier envoya périr sons un ciel lointain, n'était en rien comparable à l'écrivain qui a consacré sa vie entière à la défense de toutes les pensées nobles, et qui, au milieu de tant d'exemples de dégradation et d'apostasie , est resté fidèle aux principes de liberté et de dignité sans lesquels l'espèce humaine ne serait qu'une horde de barbares ou un troupeau d'esclaves. Qcfant à l'amour de madame de Staël pour cette France dont une tyrannie si impitoyable la tenait séparée, il faut n'avoir pas lu même les Dix années d'Exil pour méconnaître l'empire qu'avait sur son âme cet amour indestructible. Les victoires des alliés renversaient la barrière contre laquelle elle s'était

(179) si long-temps brisée, et toatefois elle déplorait amèrement ces Tictoires. Elle assistait de ses vœux son persécuteur , parce qu'il protégeait le sol envahi ; elle oubliait ses longues souffrances^ ses justes griefs; elle repoussait les espérances que lui rendait la chute d'un ennemi implacable , pour ne voir que l'intérêt, la gloire, l'indépendance de la patrie.

IX. VB GODWIH, BT DB SON 0VVRA6B 611R LA JUSTICB

POIITIQDE. f Godwin, l'auteur de Caleb JWilliams, a joui, pendant quelque temps, en Angleterre et mémo, en France , d'une célébrité assez grande. Ses deux ro* mans , celui que Jq yiens de nommer et un autre intitulé Saint-Léon j ont été lus avec curiosité , et traduits dans toutes les langues. Le premier, qui est fort supérieur à l'autre , peint avec beaucoup d'énergie, et sous des couleurs très. sombres, l'impossibilité de cacher un crime, et la combinaison de circonstances , souvent bizarres , mais presque toujours inévitables, grâce à laquelle ce qu'on croit avoir dérobé à tous les regards paraît soudain au grand jour. Le second roman, bien que rempli d'aperçus hardis et ingénieux , intéresse moins , parce que l'auteur y a introduit le surnaturel, ce qui empêche qu'on ne soit frappé de la vérité des caractères et de la connaissance du cœur humain, qui, sans

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

(180) ce mélange mal entendu de sortilège et de magie , placeraient cet ouvrage à un rang très élevé. Ces romans, toutefois, ont moins contribué à la célébrité de Godwin (1) que son Traité Sur la justice politique, dont la traduction a été commencée plusieurs fois en France , et n'a jamais été publiée; comme vraisemblablement elle ne le sera point, je présume que* quelques détails sur ce livre ne déplairont pas au lecteur. La première édition de la Justice politique de Godwin parut en Angleterre en 1793 , dans un moment où la révolution française , remplissant l'Europe d'étonnement et d'épouvante, engageait tous les amis de l'humanité à réfléchir sur les bases des gouvernemens, pour découvrir les moyens de prévenir ou d'extirper les abus qui avaient amené cette crise si violente et sous quelques rapports si funeste. Godwin a porté par le genre de son esprit à remonter aux abstractions les plus subtiles pour les appliquer à la réalité , se propose d'approfondir toutes les questions relatives à la nature de l'homme, à ses devoirs, et d'arriver ainsi à déterminer la loi unique et fondamentale qui doit servir de règle aux institutions des peuples comme aux relations des individus; c'est cette loi qu'il nomme Justice politique, et il choisit ce titre pour son ouvrage. (1) Godwin est aussi l'auteur d'une suite à l'Essai sur l'éducation, publiés dans un journal intitulé l'Influence de la morale et qui sont pleins de sagacité et d'idées nouvelles.

The text on this page is estimated to be only 27.97% accurate

(181) Cet ouvrage peut être divisé en trois parties ; et il aurait mieux valu , du moins comme production littéraire , que Taine se fût astreint lui-même à cette division ; car ayant traité souvent «u hasard les mêmes sujets dans plus d'un chapitre, il est tombé dans un désordre et dans des répétitions qui rendent l'intelligence de son livre assez difficile et sa lecture très fatigante. Aussi, pour en donner à nos lecteurs quelque idée nous adopterons l'ordre que l'auteur a négligé, et nous parlerons séparément de la partie métaphysique, de la partie morale et de la partie politique proprement dite. La métaphysique de Godwin est fautive et confuse. Il ne dit rien qu'on n'ait pu lire dans plusieurs métaphysiciens du dix-huitième siècle , dont je ne veux point rabaisser le mérite , mais qui , poussant à l'extrême les principes de Locke, qui lui-même avait beaucoup trop étendu celui d'Aristote (qu'il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens) , dépouillent l'homme de toute force intérieure, le représentent comme le jouet passif des impressions du dehors, et méconnaissent la réaction qu'il exerce sur ces impressions^ réaction qui fait qu'elles sont modifiées par lui , quand il les reçoit , pour le moins autant qu'elles le modifient. La partie morale de Godwin, celle où il développe les devoirs des individus entre eux , est encore plus défectueuse. Séduit par l'idée de Justice abstraite, il veut soumettre à cette justice stricte tous les hommes

(18Î) veiSieas, toutes les affections, tous les engagements de rhomme ; de là , ses paradoxes sar la pitié , la reconnaissance et les promesses. Gomme la véracité la plus scrapuleuse est an des traits distinctifs de son caractère et de ses écrits , je le crois de bonne foi; mais ces assertion)! dénotent une telle ignorance de rhomme en société , ignorance qni est le résultat , dit-on, d'une vie contemplative, que, toutes bizarres qu'elles sont, elles méritent à peine d'être réfutées. Ce n'est pas en étouffant les affections les plus douces que l'on donnera du bonheur à l'espèce humaine. Il ne faut point que l'homme soit toujours impartial et juste ; il faut au contraire, et c'est le plus beau privilège de son indépendance individuelle, qu'il soit, partial par goi;t, par pitié, par entraînement. Magistrat, juge, homme public, son devoir, sans doute, est la justice; mais la plus précieuse partie de son existence privée , sur laquelle la société ne doit avoir^ nul empire , c'est dé s'entourer d'êtres à part, d'êtres chéris, ses semblables par excellence, distincts de tous les êtres de son espèce. Quand il s'agit des autres , il lui suffit de ne jamais leur nuire et quelquefois de les servir ; mais à ce cercle favorisé, a ce cercle d'amour, d'émotions, de souvenirs, appartiennent son dévouement, son occupation constante , et tous les genres de partialité. La partie politique de Godwin est donc la seule importante. Ce n'est pas que cette partie de son onvrage soit exempte de grandes erreurs. Il part d'un principe faux. Le gouvernetnent , dit-il, est un mal

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

(18») nioBêuUre. Cette idée, qui n'est pas de loi, paraît, au premier oap d'œil, une pensée forte, et n'est, au fgnd, qu'une expression bizarre. Le premier ëorî* ▼ aio qui l'employa dut, je le conçois, frapper ses lecteurs. Il y a des gouyernemeo» qui sont, je ne dirai pas un mal nécessaire, mais un mal très superflu. Cependant, si nous approfondissons l'idée de Godwin, dans le sens général et abso]la.qu*il donne au mot de gouTemement, nous le trouverons complètement erroné* Le gouvernement a une sphère qui lui est propre. Il e9t créé par les besoins de la sooiété, et pour em* pédier que ses membres ne se nuisent mutuellement; aussi longtemps qu'il reste dans cette sphère, il ne pèse sur les citoyens qu'autant qu'il» se nuisent. Il n'est donc point un mal, si ce n'est pour les coupables, et c'est un bien qu'il leiir soit un mal. Il n'est pas même, comme le prétend Godwin, un mal absolu,.en même temps qu'un bien relatif. Dès que le gouvernement sort de sa sj^ère, il devient un mal, et un mal incalculable; maâa ce n'est point, alors comme gouvernement, c'est comme usurpation qu'il est un mal. Sans doute, lorsque, pour atteindre les coupables, il vexé les innocens; lorsque, sous prétexte de prévenir les délits, il porte atteinte à la liberté; lorsque, s'arrogant une foule de fonctions qui ne lui appartiennent pas, il s'érige eninstitutenry en moraliste, en juge des opinions, en surveillant des idées, en dirocteur des lumières, il se rend singulièrement nuisible. Mais, nous le répétons, ce 17

The text on this page is estimated to be only 16.53% accurate

(184) n'est pas en sa qualité de gouvernement. Il devient alors simplement une force qui peut être saisie par un seul individu, et qui le serait. par plusieurs, ou qui serait même répartie entre les mains de tous, qu'elle n'en serait pas plus légitime. Que si l'on disait que le gouvernement ne peut atteindre les coupables sans frapper quelquefois les innocents, nous répondrions que cet inconvénient n'appartient pas au gouvernement, mais à la nature de l'homme. Le sauvage qui trouve en revenant de la chasse, sa hutte détruite, ou ses enfants égorgés, peut bien punir à tort un autre sauvage, et faire tomber sur lui une vengeance peu méritée. le gouvernement peut se tromper de même. C'est pour éviter ces méprises qu'il institue des formes. Si ces formes sont bonnes et qu'il les respecte, loin d'être un mal, il est un bien. Crodwin parle beaucoup, et avec raison, de la fin toujours la plus saine que la présidence de l'autorité assure le bien-être sur les qualités morales de l'homme. Mais lorsque la pression de l'autorité se fait sentir de la sorte, c'est qu'elle a franchi ses limites et dépassé sa sphère. Aussi longtemps qu'elle s'enferme, cette pression n'existe pas. Il faut que l'homme l'ignore; elle n'est donc pas «un mal pour lui : il faut que le coupable la craigne ; elle est donc un bien pour tous. Elle n'est point une chose indifférente que de rectifier cette rédaction. Lorsqu'on débâte le gouvernement un jour, on se sent d'inspirer aux gouvernés une défiance salutaire; mais comme le besoin du

The text on this page is estimated to be only 8.82% accurate

[m) I^OQTernenienl «9 fait toigoorn yeiitir , ^el A*e«t pmii
Veffet qu*QD produit. 11 «mYQ, «u contraire I quelçftgoiireroeWMni
adoptent cette doctrine* Us se ré^igo^ilt à ^ti^e un ma) » et en leur qualité
de mal nécessaire.; ils représentent caninae inériliable tout edui qu^ils.
causent» Parti d'un principe inexact , GcMlwin #*est égaré dans sa
mfirehe* Le gouyernament n'étant, aalon lu^y qu'un mal nécessaire, il a
conclu qu'il n'eafiii* lait que le moins possible. C'est une seconde erreur, il
n'eu faut ppiut hors de sa spbére ; mais dans o0tte sphère, i\ ne saurait en
exister trop* La libotté ga« gne tout à ce qu'il soit sévèrement circonscrit
dana l'enceinte légitime; maii elle ne gago/sl rien, elle perd au contraire;^ à
ce que , dans qette eneeinte , il soit faible; il doit toujours y.éir-
etQvit^puissftnt. Par une. suite nécessaire de cette théorie , fautive à aon
origine, Çodwin est allé jusqu'à prétendre qu'un jour il n'existerait plus de
gouvernai^ent, et il a regardé cette époque le plus beau moment de
l'espèççi hufpf^inç;^ 11 n'a pa» i^eoti que le gouyei^nement, renfermé dans
sa spbér^n'est-'JMiire unique* muent occupé à garaii^tir l^s inîdiyidus de
leurs t«ris réciproques ft d^^.inyasîQus de l'étranger, 0xirterait toujours de
droit, lor\$ nièmeq^Hl a^agirait pas de fait, ^t que, dès à prépent, il ne doit
eitial^r de fait que lorsque les individus ont bosoin de s» garantie. La
somme légitiba de l'autorité du gouvernemest sera tr>tJ^ours la même,
seulement , l'aiOiivité du gm* vernement peut augmonter ou déorolre
auiTant les

(186) ekwtistaiices, o^est-à-dire suivant qae les hommes, poussés par leurs vices , leurs passions ou leurs erreurs, entrent en plus ou moins grand nombre dans l'enceinte où le gouvernement doit agir. Autant la doctrine générale de Godwin est défectueuse , autant ses détails sont fertiles en aperçus heureux , en vérités neuves , en idées profondes. On ne trouve nulle part une aussi ingénieuse et convaincante analyse des inconvénients de l'autorité , lorsqu'elle ne se borne pas à protéger et à garantir, mais qu'elle veut éclairer , améliorer ou conduire. Éducation, institution,, dogmes religieux , lumières, sciences, commerce, industrie, population, propriété, Godwin examine l'action du gouvernement sur toutes ces choses , et démontre que le mieux, le plus sûr et le plus juste est de maintenir la paix et de laisser faire. Aucun publiciste n'a plus clairement prouvé que dès qu'on gêne l'intérêt , sous prétexte de le diriger , on le paralyse ; que dès qu'on entrave la pensée sous prétexte de la rectifier, on la fausse; et que tout autre guide que la raison de chacun , pour l'intelligence de chacun, dénature cette intelligence ; aucun n'a réfuté d'une manière plus satisfaisante l'hypothèse perfide et dangereuse, qu'il peut y avoir des erreurs utiles ; enfin , aucun n'a mieux démasqué ces prétentions renaissantes des partis qui se succèdent , et qui ne cherchent à limiter le pouvoir que parce qu'ils ne le possèdent pas » prét9 qu'ils sont toujours à réclamer pour eux les * attributions qu'ils disputaient à leurs adversaires, et

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

(1»7) toajoars affirmant que ce qu'ils disaient hier éti*e nuisible est deTenu subitement salulaire aujourd'hui. Le grand mérite de Godwin est d'aborder franchement tontes les questions, et de les suivre avec la sagacité dont il est doué, sans vouloir jamais, par timidité ou par système, en fausser les résultats. Mais, comme il arrive souvent, ce mérite produit par un amour passionné dé la vérité , amour qui donne à Godwin une puissance étonnante d^investigation, et qui le préserve de se fatiguer d'aucune longueur, ou des'affaroucher d'aucune conséquence, n'est pas sans inconvénients pour ceux qui le lisent. Tantôt il néglige les ménagemena nécessaires pour faire accueillir ou même examiner sans repu-* gnance des notions trop diffêrentes des opinions reçues. Tantôt il ne soupçonne pas la lassitude que doit causer le trop grand développement des idées communes. On trouve quelquefois exprimée en une seule phrase une idée qui eût demandé dix pages d'explications, et d'autres fois dix pages sont consa** crées à démontrer des vérités dès long-temps admises, et qu'il eât suffi d'indiquer. La vérité, ou ce que Godwin croit la vérité, lui paraît d'une importance égale dans toutes ses branches. Il s'ensuit que parce qu'il ne les appuie d'aucune preuve, dans un endroit, les assertions semblent bizarres, et que, dans un autre, elles sont surabondamment incontestables. Un autre défaut de Godwin, c'est de joindre fréquemment à la témérité des hypothèses la mal

17.

The text on this page is estimated to be only 14.62% accurate

(188) adresse dea déUitU i c'est ce qui lui arrive, surtout (fuand Ua parlé de la perfectibilité de respèce hvr maine , de cette espérance qui n'est repoussée qae par ceux qu'elle afflige^ comme les habitans de je ne saii quel village déploraient ramélioration des grandes routes, parce qu^ls gagnaient à ce que les Toyageur« brisassent leurs voitures en le traversant. Godwin s'est laissé emporter dans ses conj^turas sur cette matière^ par le besoin de décrire, ce qu'il ne devait quie pressentir, il a tenté, de déMiiljer des découvertes qui ne sont pas faites ; et frappé de pliiûeurs inconvéniens moraux et phystiques^ dont lo remède nous est encore inconnu, il a voulu devancer le tempa^ qui pourra seul noua rindiquer* Lorsqu'on présente au public une opiaion qpi peut sembler étrange, il faut se garder de l'accom« pagner de conjectures plus extraordinaires encore. C'eat bien assez pour elle d'être neuve, sans qu'elle ait à lutter contre la défaveur do son entourage* Il laut, au oontraire, eki lui donnant pour alliées des propositions coœmiïines, lui faire jpardonner son air étranger;etce n'ast que lorsqu'un principe n'eat plus un hôte admis avec peine et défiance , mftil qu'il a obtenu le droit de cité et conquis son domicile, qu'on peut lut permettre d'appeler à lui et d^avoner baulenerit la nombreuse clientèle de ses conséquences. ' Il est aisé de voir, par tout ce que je viens de dire, que l'ouvrage de Godwin est loin d'être un bon ouvrage; mais il invite le lecteur attentif à penser par lui-même, et il le dispose à juger toutes

The text on this page is estimated to be only 25.58% accurate

(190) les doctrines et toutes les institutions avec impartialité et indépendance. J'ajouterai que jamais auteur ne fut plus que Godwin ennemi des révolutions, n'en fit une peinture plus effrayante, ne redouta plus les maux de l'anarchie, ne recommanda plus vivement aux hommes d'attendre tout des effets de la raison, ne leur répéta de plus de manières que la violence qui veut devancer la conviction n'est qu'un fléau. et que la conviction rend la violence inutile* Godwin est un ami zélé de la liberté, mais il l'est aussi de la paix* Il est le défenseur quelquefois exagéré de l'égalité ; mais il est l'adversaire non moins courageux de toute innovation tumultueuse et même de toute « amélioration précipitée. Il pousse jusqu'à l'extrême la tolérance pour toutes les opinions opposées aux siennes, les ménagements pour les institutions contre lesquelles l'unanimité de l'association ne se serait pas prononcée, l'intérêt pour les classes privilégiées ou l'on eût trouvé dit-il, si on ne les avait pas blessées et proscrites, plus d'un partisan des lumières et d'un ami de l'humanité. C'est toujours aux apôtres immodérés des révolutions qu'il s'en prend des obstacles que la liberté rencontre ; c'est leur impatience, leur intolérance, leur esprit persécuteur qu'il accuse. On s'aperçoit en le lisant, que, lorsqu'il écrivait, ceux qu'il censure étaient les plus forts, et il ne prévoyait pas qu'un jour plus d'un opprimé dont il plaiderait la cause serait l'émule des oppresseurs. J'ai dit, en commençant, que probablement l'on

(190) vrage de Godwîn ne serait jamais traduit en français. Ten avais, il y a plus de vingt ans, entrepris et même achevé la traduction. Une considération m'a fait renoncer à la publier ; j'ai craint que ce qu'il y a de chimérique dans les prédictions et d'anti-social dans quelques-uns des principes du philosophe anglais, ne jetât de la défaveur sur les vérités dont il s'est déclaré l'apôtre et dont il s'est montré le défenseur éloquent. On trouve, au reste, une analyse très bien faite de ses doctrines sur les lois positives, l'un des objets sur lesquels il a répandu le plus de lumière dans un ouvrage intitulé De l'Homme et de la Société. Malheureusement cette analyse est précédée d'un système de métaphysique dont l'ensemble est abstrait et plusieurs des propositions douteuses ; mais si Ton formait un ouvrage à part des trois chapitres que l'auteur a empruntés à Godwin, on verrait combien sont sages et modérées plusieurs des idées d'un écrivain que beaucoup de gens considèrent comme un rêveur bizarre ou comme un démagogue insensé. XDE LA LIYTÉBATOai DANS SKS BAPPOfiTS AVEC LA LIBERTE» Ceux qui découvrent ou qui établissent des vérités , n'importe en quel genre ont une destinée singulière. On les accuse d'abord d'être des visionnaires, des insensés ou des séditeux; on leur reproche de dire ce

(1«1) qui i/arait jamais été dît, et denenaeer par là toot ce qui existe; oncrieàrinnovation, aa reaverudment, aa mépris da passé. Lor8qtte, malgrécette (aetîque, les ▼ érités qa*ils ont proclamées triomphent, on change de langage : ils ne sont plus des novateurs, ils sont des plagiaires; ce qu'ils disent a été dit cent fois avant eux ; tout le monde Favait pensé, et ils ont usurpé rhonnaur de la découverte. Si on lit avec attention ceux de nos écrivains qui se sont voués à combattre Jes idées de la liberté, ma remarque paraîtra fondée* Pendant trente ans, ils ont appelé les philosophes du dix-huitième siècle des fiictienx, et fait valoir rattachement des grands hommes du dix-septième au pouvoir absolu, comme une preuve de rexcellence de ce pouvoir ; aujou^ d'hui, qu'ils sentent leur cause ruinée, ils s'appliquent a ravir à nos philosophes la gloire d'être les premiers qui se soient élevés contre le despotisme , et ils réclament la priorité pour l'époque de Louis XIV. Tous les principes de liberté, disent-ils, se trouvent dans Massillon , dans Bourdaloue, et même dans Bossuet. Qu'ils aient tort ou raison, cette révolution dans leur langage n'en prouve pas moins une chose importante, c'est que la victoire est demeurée aux principes de la liberté, et que toute gloire, ancienne ou moderne, a besoin maintenant, pour se conserver, d'être associée à ces principes. Au reste, comme j'aime à reconnaître la vérité, avant tontes choses, et commejesuisen même temps

The text on this page is estimated to be only 9.98% accurate

{ m) sQ^f9 4*aae noblf^ cauae^on rencontre pariai cmx les grAn4»t^lQ0s dQ toutes les épiitque^^ j'adopte y oloft^ tier9 le npavQ^ lystèine de» éorivaiiii» dont^ piirle, el je croîs dire une ehose utile en leur fournisAimt d^a raison Q^mens et des faits qui viennent à Tappai de ce nouveau système, mi^is auxquels, vraisemÛblement, ils iront pas songé, parce qWib n'ont pas em visage la quesrtien d'aasez haut» L'horion de lespjrit de pajrti manque to^lour^ d'étendue^ Ppur qu'un éoriTain ait des idée\$ de liberté, il n'est pas indi9{feol(able iju'il s'attaque a çert^iu^ formes d'organisation «ooiitle^que ch^Quu pentoensidérer comme p)u» oomoias faVoraU^s à la liberté Uy a telle phrase qui prouve màuifestâi[ieat que tel éorivaijn ne peiit être un ami du despotisme, quelles que soient ses idées sur les institutions positives. S4l n'a pas sur oe» objets des idées justes, c'est qu'il ne sait pas comment arriver à la liberté; mais il la désire, il en est Tami ; de même, de ce qu'on homme est attaché à. telle forme de gouvernement, libre en apparence, il ne s'ensuit pas qu*il soit un ami de la liberté. Il peut en être l'c^iiiemi ; noua eo avons e«, durant la révolution, plusieurs exemplea* le prendè en preuve de oe que j'affirme iot l'hisIcûre de la littérature romaine. On a aouvent attribua- au pouvoir absolu dont Auguste s'empara la splendeur littéraire du siècle qui porte son nom, et, après avoir établi ce fait comme démontré, on a voulu lui assigner une cause*

The text on this page is estimated to be only 16.60% accurate

(W8) dfi a t)rëten

(IM) bien que plusieurs aient paru sous un despote[^] ont dû leur existence et leur mérite aux débris de la liberté, parce que les progrès de la littérature, quelque séparée qu'on aime à la concevoir de toute idée politique, tiennent toujours, non pas sans doute à une liberté explicite et garantie, mais à un mouvement dans les esprits qui n'est jamais complètement étranger aux souvenirs, à la possession[^] à l'espérance, au sentiment, en un mot, de la liberté. Ce sentiment et le regret de ne pas oser le manifester, se retrouvent dans tous les grands écrivains du siècle d'Auguste. Ils l'ont combiné malheureusement avec la flatterie la plus vile. Un des crimes de la tyrannie, c'est de forcer le talent à se dégrader, mais ce sentiment existait en secret et comprimé[^] et il faisait la beauté principale des ouvrages mêmes que la flatterie déshonorait. Une observation première se présente à moi ; c'est qu'à l'exception d'Horace, d'Ovide et de Virgile, tous les hommes éminemment distingués[^] dans la littérature romaine sont antérieurs à l'affermissement du pouvoir d'Auguste, et que plusieurs firent les ennemis de ce tyran. Lucrèce et Catulle moururent avant l'usurpation de César. Ce dernier détestait l'usurpateur. Nous avons encore quelques-unes des épigrammes qu'il composa contre lui; et Suétone, que nous devons regarder plutôt comme un organe de l'opinion que comme un homme jugeant par lui-même, dit que ces épigrammes firent à César des blessures mortelles.

(108) Salluste trahit la cause nationale ; mais il s'était dégradé par de honteux plaisirs ; et la corruption qui, chez beaucoup d'hommes, est le résultat de l'excès, en fait, chez Salluste, le principe .^ En donnant des conseils à la tyrannie, il lui prostitua, mais il ne lui dut pas son talent. Cicéron avait composé le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre^ non seulement avant le despotisme d'Octave, mais avant que César eût été assassiné. César lui-même^ qu'il faut détester pour ses crimes envers sa patrie, était l'un de ses orateurs les plus éloquents, et ses Commentaires nous le font connaître comme un écrivain plein d'élégance, de force et d'adresse. Par conséquent, sur huit ou dix écrivains qui composent la richesse littéraire de ce beau siècle, cinq des principaux, appartiennent aux temps de la liberté. J'observerai qu'il ne nous reste que des fragments, ni même de Térence, mort plus d'un siècle et demi avant César, et dont^ le langage, le plus pur, le plus élégant peut-être que nous trouvons dans aucun écrivain de l'antiquité, annonce une littérature très-perfectionnée. Quand on réfléchit que Térence n'est séparé de Plaute, dont la force comique n'excuse pas la grossièreté, que par un intervalle de vingt-huit ans, les progrès de cette littérature ne peuvent être contestés, et la preuve est faite

The text on this page is estimated to be only 21.85% accurate

(196) éoifttante de Lélius et de Sdpion envers reaclave africain prouve que , ponrles Romains les plaa illustres, ces progrès n'étaient pas un objet d'indiffé* rence. La littérature romaine n'a donc pas eu besoin, pour s*élever à un haut degré da.niérite>, de ce qu'oa a nommé l'abri da pouvoir absolu. L'impulsion était donnée à tous les esprits, le goût s'épurait chaque jour. Si nous trouvons des expressions grossières dans Salluste et dans Lucrèce, nous n'en trouvons aucune dans Cicéron,dans César, ni mêoie dans Catulle, à moins qu'il ne se jette à plaisir dans fobseé^ nilé, ce qui est une débauche d'esprit volontaire. Or, il faut distinguer ce qui tient à la littérature cf i|fi siècle, de ce qui n'est que l'égarement passager, l'amusement condamnable, mais momentané, d'un écrivain. Horace^ sdus Auguste, est plus indécent encore que Catulle; et jea^ pense pas qu'on puisse conclure de la licence de Voltaire dans la Qverre de Genève au peu dô délicatesse d^ la littérature française è l'époque ôû il écrivait. Les lettres ëitetieRt arrivées à Rome à ce point où le goût va tocgonrs en s'épurant. Cette flexibilité dans l'esprit, dette finesse dans les mœurs, cette rapidité dans les allusions, cette propriété dans les termes, qui font la perfection de Fart, et qu'on attribue à l'absence des intérêts politiques et à la protection des despotes, le temps, sans le secours funeste de cette protection dégradante, aurait achevé de les donner aux littérateurs rDmains, car déjà nous les admirons dans Ci

The text on this page is estimated to be only 24.61% accurate

(W7) céroo. Voyons maiatenaat si lesmaitre* de Rome firent mieux que le temps n'aurait pu faire* J'ai déjà dit qae, parmi les grands écrivains de Rume, trois seulement appartiennent réellement au siècle d'Auguste: je yeux parler de Virgile, d*Horace et d*Ovide.Les deux premiers,d'abord ennemis d'Octave, devinrent ses protégés ; le troisième fut sa victime. Je ne m'arrêterai pointa caractériser celui-ci, d'abord parce qu'il est très inférieur anv deux autres^ et ensuite parce que je ne veux qu'indiquer quelques idées ; mais je prouveraîy je le crois, qu'Horace et que Virgile, loin de devoir lh perfection de leur talent au despotisme, tournèrent toujours vers la liberté des regards de regret ou de désir, et que ces désirs et ces regrets , dont l'expression leur échappait malgré eux , constituent ce qu'il y a de plus beau, de plus profond et de plws élevé dans leurs ouvrages. Horace, comme on sait, avait combattu sous Brutus, il avait été tribun militaire sous ce dernier défenseur de la liberté romaine; et puisque, ûls d'un affranchi, il avait obtenu cette dignité, disproportionnée avec sa naissance, Quem rodunt omneê liberiino paire natum , Nume quia «m» Hbi, Mmcênas , convielor, ut olim Quod mihi parerei legio Romana irihuno , il est vraisemblable qu'il s'était distingué sous les étendards de la république , avant la bataille de

The text on this page is estimated to be only 29.74% accurate

(198) Philippe* 11 jeta son boacUer, noiu dit-il, et prit la faite a cède bataille : Relictd non bene parmuld ; et de ce bon mot d'un vaincu devenu poète, on s'est empressé de conclure qu'il s'applaudissait de sa lâcheté, et qu'il avait vu succomber sans regret la cause qu'il avait servie. Mais savons-nous jusqu'à quel point il se croyait forcé d'exagérer la honte de sa défaite et l'excès de sa terreur? Le despotisme condamne les hommes à déguiser leurs vertus, comme les gonvernemens vraiment libres les obligent à cacher leurs vices. Horace nous dit ailleurs que, par zèle pour la cause de la patrie, il avait quitté les douces retraites d'Athènes , Dura \$êd êntovêrê ioco me iempara graio , Civiiiêque rudom helUiuiit wêtuê m arma , Cm\$artê Auyuêti non reêponêura laeertiê , Unde êimulprimum me dimiêère Philippi , Dedfîê humilem pennis , inopemque patemi Et laris et fundi , dissipé sa fortune et risqué sa vie. Pauvre, proscrit, fugitif, il revint à Rome, et cédant avec l'univers, il se courba devant Octave , et mendia la protection de Mécène. Mais, au milieu même de cette résignation , nulle part Horace , il faut lui en savoir gré ,

(19») n'insalte an parti qu'il avait défendu , nulle part il ne le désavoue. Il flatte Auguste , mais ee n'est jamais comme ayant détruit la liberté , c'est comme ayant dompté les ennemis du nom romain. 11 célèbre sa yictolre contre Antoine son compétiteur de tyrannie , il se tait sur celles qu'il a remportées sur Brutus. Il fait mieux : tout ce qu'il est possible de dire d'honorable pour les derniers soutiens de la liberté, sous un usurpateur hypocrite et soupçonneux, il le place dans ses odes. Deux fois il chante la gloire et la mort de Gaton , 'et ces deux passages sont au nombre des plus sublimes de ses poésies* Si , de la vie politique d'Horace , nous passons à sa vie privée^ nous y reconnâitrons un homme menacé dans sa sûreté , et qui cherche a la regagner en se rendant agréable à la puissance ; trompé dans les espérances civiques de sa jeunesse , il se réfugie dans les plaisirs, comme le seul étourdissement d'une vîet que la liberté n'anime pas. Si nous le lisons avec attention, nous serons frappés, toutes les fois que son sujet le ramène aux souvenirs qu'il repousse^ de je ne sais quels élans involontaires qui le portent à prononcer anathème contre la tyrannie même devant laquelle il baisse le front. Tantôt il représente l'homme juste, inébranlable devant le maître qui le menace; ailleurs, dans une ode à la fortune^ en faveur d'Auguste, il est entraîné tout à coup , malgré lui, à peindre les tyrans vêtus de poui^pre,craignant que la destinée ne renverse leur colonne d'un pied injurieux, et que le peuple as18.

The text on this page is estimated to be only 20.06% accurate

(100) Mmblë ne orie de ioates parts aui: armes ei ne brise leur eoipive, Purptirii mehtunt tyranni, Injurioêê n€ p^dê f^êtua» Skmt^m coitmnam , ««ti populuê fr^quenë Ad ifrma C0\$aanie\$ f ad arma Coneit0t, imperiumque frangat. Je ae veux assurément pas présenter Horace comme un enthousiaste de la liberté^ je veux seulement dire que les souvenirs de la liberté ne furent ni étrangers à son âme ni inutiles à son talent 3 que peut-être son génie ne se fût jamais élevé si haut, si, dans sa jeiiiiesse, il n'eût connu que les idées de la soumission et les pratiques de Tobéissance ; que c'est au compagnon de Brutus que Iç oourtisau de Mécène dut une partie de la pompe de ses exprès* sion^et de la sublimité de ses pensées, et que l'on se fait d'Sorace une busse idée, quand on se l' imagine élevé, façonné, formé sous le deipotisme* Virgile ne partage pas avec Horace rhonneur d'avoir, été l'adversaire armé de la tyrannie, mais il eut du moins, oomrae lui, celui d'être frappé par elles il fut diassé des champs paternels par des satellites d'Octave, On rencontre dans ses poésies, comme dans celles d'Horace, des flatteries pour le tyran; mais on y trouve de même des éloges pour les martyrs de la liberté» C'est Catpn qu'il choisit parmi tous les héros qui avaient existé jus

The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate

(«01) qu'a son tomps,p vèrement de n'avoir point osé noonner Cicéron, Quel est celui d'entre* nous qui, dans des temps d'o* rafçe, n*a pas tu quelquefois ce qu'il devait dire? Et Virale, en louant les orateurs grecs, était sûr que tout ce qui restait de Romains dans Rome penserait tout bas au grand citoyen qu'il s'interdisait de nommer. Ainsi donc, au milieu des prospérités de la servitude^ nous voyons Horace chercher des consolations dans la philosophie épicurienne, dans l'insouciance et dans les plailirs des sens ; nous voyons Virgile se livrer à une mélancolie habituelle. Tout deux fuient la cour et n'aspirent qu'à la retraite. Certes, si les enoouragemens de l'autorité,' si la prO" tection des dépositaires du pouvoir absolu sont les biens les plus estimés par ceux qui cultivent les arts et les lettres, il est bizarre que les deux plus grands poètes du siècle d'Auguste, comblés de ses bontés, aient toujours éprouvé le besoin de se dérober à sa présence. Jene aaissi je me trompe, mais en examinant leur conduite, je serais tenté de croire que tous ces bienfaits de la puissance, si vantés par les esprits •ubaHernes, sont, pour le véritable génie, plutôt une nécessité qu'il subit qu'une prospérité qu'il an^i* tionne* Si vous retranchez des beaux temps de la littérature romaine Lucrèce , Salustius , César, Cicéron, Ovide, et si vous êtes obligé de convenir qu'Horace et Virgile n'avaient pas été formés par

(SOS) Agaste , mais s'étaient soumis à son joug après avoir essayé de fuir et de résister, que vous restera-t-il en preuve de l'efficacité du despotisme pour encourager le talent ? Et si vous descendez plus bas, si vous suivez cette littérature romaine, depuis le siècle d'Auguste[^] qu'apercevez-vous ? une décadence qui se fait remarquer de deux manières, par l'asservissement où l'esclavage plongeait la tourbe des âmes vulgaires, et par l'absence^{*} de la culture où ce même esclavage jetait le petit nombre d'âmes encore profondes et élevées. Dans tous les auteurs estimables qui écrivirent sous les empereurs, on trouve quelque chose de raide, d'emphatique, d'exagéré, fruit de la contrainte qu'ils éprouvaient et de la douleur d'une indignation toujours contenue. Les hommes qui ont vécu sous la tyrannie, sans se dégrader entièrement, savent que l'existence physique elle-même y devient pénible. L'air qu'on y respire paraît lourd ; la poitrine se soulève avec effort[^] et ne sait quelle montagne pèse sur le cœur. Lisez Lucain[^] Sénèque, Perse, Juvénal ; si, dans cette décadence littéraire, vous cherchez la source des beautés qui restent à ces écrivains, vous la trouverez encore dans le stoïcisme où s'était réfugié l'amour de la liberté. Velléius Paterculus, ce misérable flatteur de Séjan, qui expia probablement sa bassesse au moment où son protecteur expia ses crimes, s'anime en louant Cicéron, et la haine des tyrans fournit des traits sublimes même à Suétone. Sous Trajan, la patrie reparait et l'espoir de la liberté s'éveille ;

(208) aussi vous voyez briller Quintilien et Tacite. Avec l'apparence de la liberté, la littérature se relève. Cependant Tacite se ressent du despotisme qui Ta précédé : c'est un auteur admirable, mais il est, littérairement parlant, bien loin de la pureté de goût qui distingue les écrivains du siècle d'Auguste, La liberté s'éclipse de nouveau^ et la littérature expire avec Plin-le-Jeune. XI. DS là. JUBIOICTIOIf DU OOVVBVflUirr sua L'É0UOAriON. L'éducation peut être considérée sous deux points de vue. On peut la regarder en premier lieu comme un moyen de transmettre à la génération naissante les connaissances de tout genre acquises par les générations antérieures. Sous ce rapport, elle est de la compétence des gouvernements. La conservation et l'acquisition de toute connaissance est un bien positif; le gouvernement doit nous en garantir la jouissance. Mais on peut voir aussi dans l'éducation le moyen de s'emparer de l'opinion des hommes , pour les façonner à l'adoption d'une certaine quantité d'idées, soit religieuses , soit morales , soit philosophiques , soit politiques. C'est surtout comme menant à ce but que les écrivains de tous les siècles lui prodiguent leurs^éloges. Nous pourrions d'abord , sans révoquer en doute

The text on this page is estimated to be only 22.59% accurate

(»04) les faits qui sorveni de base à oatte théorie , mer que ees faits fussent applicaleb à nos sociélés mîdueHe^ . l'empire de l'éducation, dans la toute-puissance qu'on loi atribue,et en admettant cette iootepuicsanoe oonime démontrée chez les aneietts, serait encore parmi nous plutôt naerémintseenee qu'un fait eiistant. On méocmnait les temps, les nations et les époques, et l'on applique aux modernes ce qui n'était praticable qu'a une ère différente de l'esprit humain. Parmi des peuples qui , comme le dit Condorcet (1), n'avaient aucune notion de la liberté personnelle , et où les l^mmes n'étaient que des machines dont la loi réglait les ressorts et dirigeait las mouvemens , l'actim de l'autorité penrait influer effieaeemeilt sur l'éducation y parce que cette action uuilbrme et constante n'était combattue par rien. Mais aujourd'hni la société entière se soulèverait contre la pression de l'autofité , et l'indépendance individuelle que ies hommes ont reconquise réagîvait avec force sur l'éducation des enftms. La seconde éducation , celle du monde et des drconstan* ces , déferait bien vite l'ouvrage de la première (SI). De plus, il serait possible que nous prissions pour des faits historiques les romans de quelques philosophes imbus des mêmes préjugés que les écrivaiîis qui, de nos jours, ont adopté leurs principes; et alors ce système, au lieu d^anroir été , do moins nu(1) Mém» èur finstruct. publiiquê, % (2) fiehéau9, de l'Homme,

The text on this page is estimated to be only 20.74% accurate

(205) trefuis, une vénération pratique, ne serait qu'une erreur perpétuée d'âge en âge. Où voyons-nous, en effet, cette puissance mercurielle de l'éducation? Est-ce à Athènes? Mais l'éducation publique, consacrée par l'autorité, y était renfermée dans les écoles solennelles, qui se bornaient à la simple instruction; il leur était interdit de leur liberté d'enseignement. Est-ce à Lacédémone? L'école était uniforme, et monacale; des Spartiates tenaient à un ensemble d'institutions que l'éducation ne faisait qu'une partie; et cet ensemble, je le pense, ne serait ni si utile ni désirable à renouveler parmi nous. Est-ce en Crète? Mais les Crétois étaient le peuple le plus féroce, le plus inquiet et le plus corrompu de la Grèce. On sépare les institutions de leurs racines, et on les admire d'après ce qu'elles étaient destinées à produire, sans prendre en considération ce qu'elles ont produit en réalité. On nous cite les Perses et les Égyptiens. Mais nous les connaissons si imparfaitement. Les écrivains grecs ont choisi la Perse et l'Égypte pour donner une libre carrière à leurs spéculations, comme Tacite avait « dans le même but, choisi la Germanie; ils ont mis en action chez des peuples lointains ce qu'ils auraient désiré voir établi dans leur patrie. Leurs mémoires sur les institutions égyptiennes et persanes sont quelquefois démontrés faux par la seule impossibilité manifeste des faits qu'ils contiennent, et presque toujours rendus très douteux par des contradictions inconciliables. Ce que nous sa

(806) vont d'une manière certaine, c'est que les Perses et les Egyptiens étaient gouvernés despotiquement, et que la lâcheté, la corruption, ravalissement, suites éternelles du despotisme, étaient le partage de ces nations misérables. Nos philosophes en conviennent dans les pages mêmes où ils nous les proposent pour exemples, relativement à l'éducation : bizarres faiblesses de l'esprit humain qui, n'apercevant les objets qu'en détail, se laisse tellement dominer par une idée favorite, que les effets les plus décisifs ne l'éclairent pas sur l'impuissance des causes dont il lui convient de proclamer le pouvoir ! Les preuves historiques ressemblent, pour la plupart, à celle que M. de Montesquieu allègue en faveur de la gymnastique. L'exercice de la lutte, dit-il, fit gagner aux Thébains la bataille de Leuctres. Mais sur qui gagnèrent-ils cette bataille ? sur les Lacédémoniens, qui s'exerçaient à la gymnastique depuis quatre cents ans. Le système qui met l'éducation sous la main du gouvernement repose sur deux ou trois pétitions de principes. On suppose d'abord que le gouvernement sera tel qu'on le désire. On voit toujours en lui un allié, sans réfléchir que souvent il peut devenir un ennemi ; on ne sent pas que les sacrifices que l'on impose aux individus peuvent ne pas tourner au profit de l'institution que l'on croit parfaite, mais au profit d'une institution quelconque. Cette considération est d'un poids égal pour les

(307) partisans de toutes les opinions. Vous regardez comme le bien suprême le gouvernement absolu , l'ordre qu'il maintient, la paix que, selon vous, il procure. Mais si l'autorité s'arroge le droit de s'en* parer de l'éducation , elle ne se fera pas seulement dans le calme du despotisme, mais au milieu de la violence et des fureurs des factions. Alors le résultat sera tout différent de ce que vous espérez. L'éducation , soumise à l'autorité , n'inspirera plus aux générations naissantes ces habitudes paisibles , ces principes d'obéissance , ce respect, pour la religion , cette soumission aux puissances visibles et invisibles, que vous considérez comme la base du bonheur et du repos social. Les factions feront servir l'éducation^ devenue leur instrument, à répandre dans l'âme de la jeunesse des opinions exagérées , des maximes farouches , le mépris des idées religieuses qui leur paraîtront des doctrines ennemies, l'amour du sang, la haine de la pitié. N'est-ce pas ce qu'aurait fait le gouvernement révolutionnaire s'il avait duré plus long- temps? et le gouvernement révolutionnaire était pourtant un gouvernement. Ce raisonnement n'aura pas moins de force si nous l'adressons à des amis d'une liberté sage et modérée. Vous voulez , leur dirons-nous , que , dans un gouvernement libre , l'autorité domine l'éducation , pour former les citoyens, dès l'âge le plus tendre, à la connaissance et au maintien de leurs droits , pour leur apprendre à braver le despotisme , à résister au pouvoir injuste, à défendre l'innocence 19

The text on this page is estimated to be only 23.56% accurate

(106) contre l'oppression. Mais le despotisme emploiera l'éducation à courber « sous le joug ses esclaves dociles », à briser dans les cœurs tout sentiment noble et courageux, à bouleverser toute notion de justice, à jeter de l'obscurité sur les vérités les plus évidentes, à repousser dans les ténèbres, ou à flétrir par le ridicule tout ce qui a rapport aux droits les plus sacrés, les plus inviolables de l'espèce humaine. N'est-ce pas ce que feraient aujourd'hui, s'ils étaient revêtus de quelque pouvoir, ces ennemis ardents de toute lumière, ces détracteurs de toute philosophie, ces calomnieurs de toute idée noble, qui, n'ayant la carrière du crime déjà parcourue, « s'en dédommagent au moins amplement dans celle de l'innocence? On croirait que le Directoire avait été destiné à nous donner de mémorables leçons sur tous les objets de cette nature. Nous trouvons, pendant quatre ans, voulant diriger l'éducation, tourmentant les instituteurs, les réprimandant, les humiliant, les soumettant aux yeux de leurs élèves, les soumettant à l'inquisition de ses agents les plus subalternes et des hommes les moins éclairés, entretenant l'instruction particulière, et troublant l'instruction publique par une action perpétuelle et puérile. Le Directoire n'était-il pas un gouvernement? Je voudrais connaître la garantie mystérieuse que l'on a reçue, que jamais l'avenir ne ressemblera au passé. Dans toutes ces hypothèses, ce que l'on désire que le gouvernement fasse en bien, le gouvernement

The text on this page is estimated to be only 20.98% accurate

(209) peut le faire en mal. Ainsi,, les espérances peuvent être déçues , et l'autorité que Ton étend à l'infini d'après de» suppositions gratuites, peut maboutir en sens inverse du but pour lequel on l'a créée*. L'éducation qui vient du gouvernement doit se borner à l'instruction seule. L'autorité peut multiplier les canaux» les moyens de l'instruction, mais elle ne doit pas la diriger. Qu'elle assure aux citoyens des moyens égaux de s'instruire; qu'elle procure aux professions diverses l'enseignement des connaissances positives» qui en facilitent l'exercice ; qu'elle fraie aux individus une route libre pour arriver à toutes les vérités de fait constatées (1) , et pour parvenir au point d'où leur intelligence peut s'élancer spontanément à des découvertes nouvelles; qu'elle rassemble, pour l'usage de tous les esprits investigateurs, les monuments de toutes les opinions, les inventions de tous les siècles, les découvertes de toutes les méthodes; qu'elle organise enfin l'instruction de manière à ce que chacun puisse y consacrer le temps qui convient à son intérêt ou à son désir« et se perfectionner dans le métier, l'art ou la science auxquels ses goûts ou sa destinée l'appellent; qu'elle ne nomme point les instituteurs, qu'elle ne leur accorde qu'un traitement qui, leur assurant le nécessaire, leur rende pourtant désirable l'affluence des élèves ; qu'elle pourvoie à leurs besoins, lorsque l'âge ou les (1) On peut enseigner les faits sur parole, mais jamais les raisonnemens. Condorcet.

(210) infirmités auront mis un terme à leur carrière active; qu'elle ne puisse point les destituer sans des causes graves et sans le concours d'hommes indépendans d'elle (1) ; car les instituteurs soumis au gouvernement seront à la fois négligens et serviles. Leur servilité leur fera pardonner leur négligence; soumis à l'opinion seule; ils seraient à la fois actifs et indépendans (2). En dirigeant l'éducation, le gouvernement s'arroge le droit et s'impose la tâche de maintenir un corps de doctrines. Ce mot seul indique les moyens dont il est obligé de se servir. En admettant qu'il choisisse d'abord les plus doux, il est certain du moins qu'il ne permettra d'enseigner dans ses écoles que les opinions qu'il préfère (3). Il y aura donc rivalité entre l'éducation publique salariée et l'éducation particulière : il y aura des opinions investies d'un privilège, mais si ce privilège ne suffit pas pour faire dominer les opinions favorisées, croyez-vous que l'autorité, jalouse de sa nature, ne recoure pas à d'autres moyens? Ne voyez-vous pas, pour dernier résultat, la persécution, plus ou moins déguisée, mais compagne constante de toute action superflue de l'autorité? (1) Pour les détails de l'organisation de l'instruction publique qui ne sont pas du ressort de cet ouvrage, je renvoie le lecteur aux Mémoires de Condorcet, où toutes les questions qui se rapportent à cette matière sont examinées. (2) Smith, Richesses des Nations, (3) Condorcet, Premier Mémoire, page 55. .

(«1) Les gouvernemens qui paraissent ne gêner en rien l'éducation particulière , favorisent néanmoins toujours les établissemens qui sont fondés en exigeant de tous les candidats aux places relatives à l'éducation publique, une sorte d'apprentissage dans ces établissemens. Ainsi, le talent qui a suivi la route indépendante, et qui, par un travail solitaire, a réuni peut-être autant de connaissances, et probablement plus d'originalité qu'il ne l'aurait fait dans la routine des classes, trouve sa carrière naturelle où il peut se communiquer et se reproduire, fermée tout à coup devant lui (1). Ce n'est pas que , toutes choses égales, je ne préfère l'éducation publique à l'éducation privée. La première fait faire à la génération qui s'élève un noviciat de la vie humaine plus utile que toutes les leçons de pure théorie qui ne suppléent jamais qu'imparfaitement à la réalité et à l'expérience. L'éducation publique est salutaire surtout dans les pays libres. Les hommes rassemblés à quelque âge que ce soit, et surtout dans la jeunesse, contractent (1) Tout ce qui oblige ou engage un certain nombre d'étudiants à rester à un collège ou à une université indépendamment du mérite ou de la réputation des maîtres, comme , d'une part, la nécessité de prendre certains degrés qui ne peuvent être conférés qu'en certains lieux , et, de l'autre , [les bourses et assistances accordées à l'indigence studieuse , ont l'effet de ralentir le zèle et de rendre moins approfondies les connaissances des maîtres , ainsi privilégiés sous une forme quelconque. Smith, V, 1. 19.

The text on this page is estimated to be only 27.23% accurate

(11) par un effet naturel de leurs relations réciproques, un sentiment de justice et des habitudes d'égalité qui les préparent, à devenir des citoyens courageux et des ennemis de l'arbitraire. On a vu, sous le despotisme même, des écoles dépendantes de l'autorité, reproduire, en dépit d'elle, des germes de liberté qu'elle s'efforçait en vain d'étouffer. Mais je pense que cet avantage peut être obtenu sans contrainte. Ce qui est bon n'a jamais besoin de privilèges et les privilèges dénaturent toujours ce qui est bon. Il importe d'ailleurs que si le système d'éducation que le gouvernement favorise est ou paraît être utile à quelques individus, ils puissent recourir à l'éducation particulière, ou à des instituts sans rapport avec le gouvernement. La société doit respecter les droits des individus, et dans ces droits sont compris ceux des pères sur leurs enfants(1). Si son action les blesse, une résistance s'élèvera, qui rendra l'autorité tyrannique, et qui corrompra les individus en les obligeant à l'éluder. On objectera peut-être à ce respect que nous exigeons du gouvernement pour les droits des pères, que les classes inférieures du peuple, réduites, par leur misère, à tirer parti de leurs enfants, dès que ceux-ci sont capables de les seconder dans leurs travaux, ne les feront point instruire dans les connaissances nécessaires, l'instruction fût-elle même gratuite, si le gouvernement n'est autorisé à les y contraindre. (1) Condorcet, Premier Mémoire, page 44.

(a»«) Mais cette objection repose sur l'hypothèse d'une telle misère dans le peuple , qu'avec cette misère rien de bon ne peut exister. Ce qu'il faut, c'est que cette misère n'existe pas. Dès que le peuple jouira de l'aisance qui lui est due, loin de retenir ses enfans dans l'ignorance , il s'empressera de leur donner de l'instruction ; il y mettra de la vanité /il en sentira l'intérêt. Le penchant le plus naturel aux pères est d'élever leurs enfans au-dessus de leur état; c'est ce que nous voyons en Angleterre, et ce que nous avons vu en France pendant la révolution. Durant cette époque, bien qu'elle fût agitée , et que le peuple eût beaucoup à souffrir sous son gouvernement; cependant, par l'effet seul qu'il acquit plus d'aisance, l'instruction fit des progrès étonnans dans cette classe : partout , l'instruction du peuple est en proportion de son aisance. Nous avons dit au commencement de ce chapitre, que les Athéniens n'avaient soumis à l'inspection des magistrats que les écoles subalternes; celles de philosophie restèrent toujours dans l'indépendance la plus absolue, et ce peuple éclairé nous a transmis à ce sujet un mémorable exemple. Le démagogue Sophocle ayant proposé de subordonner à l'autorité l'enseignement des philosophes, tous ces hommes qui, malgré leurs erreurs nombreuses, doivent à jamais servir de modèle et comme amour de la vérité et comme respect pour la tolérance, se dédirent de leurs fonctions. Le peuple réuni les déclara solennellement affranchis de toute inspection du magistrat

(21*) trat, et condamna lenr absurde adrenaire à une amende de cinq talens (1). Mais, dira-t-on, s'il s'élèrait an établissement d*édacation, reposant snr des principes contraires à la morale, dispateries-vous au gouvernement le droit de réprimer cet abus? Non, sans doute, pas plus que celui de sévir contre tout écrit et toute action qui troubleraient l'ordre public. Mais la direction est autre chose que la répression , et c'est la direction que j'interdis à l'autorité. D'ailleurs, on oublie que, pour qu'un établissement d'éducation se forme et subsiste, il faut des élèves, que pour qu'il y ait des élèves , il faut que leurs parens les y placent , et qu'en mettant à part, ce qui néanmoins n'est nulle* ment raisonnable, la moralité des parens, il ne sera jamais de leur intérêt de laisser égarer le jugement et pervertir le cœur de ceux avec lesquels il ont, pour toute la durée de leur vie, les relations les plus importantes et les plus intimes. La pratique de l'injustice et de la perversité peut être utile momentanément et dans une circonstance particulière, mais la théorie ne peut jamais avoir aucun avantage. La théorie ne ^ sera jamais professée que par des fous, que repousserait incontinent l'opinion générale,sans même que le gouvernement s'en mêlât. Il n'aurait jamais besoin de supprimer les établissemens d*éducation où Ton 'donnerait des leçons de vice et de crime, parce qu'il n'y aurait jamais d'établissemens semblables^ et que, (1) Diogène«Laërce , Vie de Téophraste,

(215) s'il y eu avait, ils ne seraient guère dangereux, car les instituteurs resteraient tout seuls. Mais à défaut d'objections plausibles, on s'appuie de suppositions absurdes, et ce calcul n'est pas sans adresse ; s'il y a du danger à laisser ces suppositions sans réponse, il paraît y avoir, en quelque sorte , de la naïveté à les réfuter. J'espère beaucoup plus, pour le perfectionnement de l'espèce humaine, des établissemens particuliers d'éducation que de l'instruction publique la mieux organisée par l'autorité. Qui peut limiter le développement de la passion des lumières dans un pays de liberté? Vous supposez aux gouvernemens l'amour des lumières. Sans examiner ici jusqu'à quel point cette tendance est dans leur intérêt, nous vous demanderons seulement pourquoi vous ne supposez pas le même amour dans les individus de la classe cultivée, dans les esprits éclairés, dans les âmes généreuses. Partout où l'autorité ne pèse pas sur les hommes, partout où elle ne corrompt pas la richesse en conspirant avec elle contre la justice, les lettres, l'étude , les sciences, l'agrandissement et l'exercice des facultés intellectuelles sont les jouissances favorites des classes opulentes de la société. Voyez, en Angleterre, comme elles agissent, se coalisent, s'empressent de toutes parts. Contemplez ces musées, ces savants voués uniquement à la recherche de la vérité, ces voyageurs bravant tous les dangers pour faire avancer d'un pas les connaissances humaines.

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

(2ie) Eaédacation , Gonuiiie en tout, que le goiiveriie■lent veille et qu'il préserve , mais qu'il n^entrare ni ne dirige ; qu'il écarte les obstacles, qu'il aplanisse les chemins ; on peut »*en remettre aux indiyidus pour y mardier avec succès. nu. OK LA GOEVRB DE TKlim AlfS, DE LA TBAGtOIE DE WALLSTEHI, PAB SCaiLLSl , ET DU THÉATKE ALLEMAND. La guerre de trente ans est une des époques les plus remarquables de l'histoire moderne. Cette guerre éclata d'abord dans une ville de la Bohème , mais elfe s'étendit avec rapidité sur la plus grande partie de l'Europe. Les opinions religieuses qui lui servaient de principe changèrent de forme; la secte de Luther remplaça presque généralement celle de Jean Huss ; mais la mémoire do supplice atroce infligé à ce dernier continua d'animer les esprits des novateurs, même après qu'ils se furent écartés de sa doctrine. La guerre de trente ans eut pour mobile, dans les peuples , le besoin d'acquérir la liberté religieuse ; dans les princes , le désir de conserver leur indépendance politique. Après une longue et terrible lutte, ces deux buts furent atteints. La paix de 1648 assura aux protestans l'exercice de leur culte, et aux petits souverains de l'Allemagne la jouissance et l'accroissement de leurs droits. L'influence de

The text on this page is estimated to be only 22.94% accurate

(217) la guerre de trente ans a subsisté jusqu'à notre siècle. Le traité de Westphalie donna à l'empire germanique une constitution très confédérale ; mais cette constitution, en divisant ce corps immense en une foule de petites souverainetés particulières, valut à la nation allemande, à quelques exceptions près, un siècle et demi de désordre civil et d'administration douce et modérée. Or cela seul que trente millions de sujets se trouvèrent repartis sous un assez grand nombre de princes indépendants

(218) race affaiblie , les annales germaniques de tout le charme du merveilleux. La guerre de trente ans est encore intéressante sous un autre point jde vue. On a vu sans doute , depuis cette guerre , plu* sieurs monarques entreprendre des expéditions bel* liqueuses et s'illustrer par la gloire des armes, mais l'esprit militaire proprement dit est devenu toujours plus étranger à Fesprit des peuples. L'esprit militaire ne peut exister que lorsque l'état de la société est propre à le faire naître , c'est-à-dire lorsqu'il y a un très grand nombre d'hommes que le besoin , l'inquiétude 9 l'absence de sécurité, l'espoir et la possibilité du succès, l'habitude de l'agitation ont jetés hors de leur assiette naturelle. Ces hommes alors aiment la guerre pour la guerre, et ils la cherchent en un lieu quand ils ne la trouvent pas dans un autre. De nos jours, l'état militaire est toujours subordonné à iautorité politique. Les généraux ne se font obéir par les soldats qu'ils commandent, qu'en vertu de la mission qu'ils ont reçue de cette autorité ; ils ne sont point chefs d'une troupe à eux, soldée par eux^ et prête à les suivre sans qu'ils aient l'aveu d'aucun souverain. Au commencement et jusqu'au milieu du dix-septième siècle , au contraire , on a vu des hommes, sans autre mission que le sentiment de leurs talens et de leur courage, tenii; à leur solde des corps de troupes, réunir autour de leurs étendards particuliers des guerriers qu'ils dominaient

(219) par Te seul ascendant de leur génie personnel» et tantôt se vendre avec leur petite armée aux souverains qui les achetaient, tantôt essayer, le fer en main, de devenir souverains eux-mêmes. Tel fut ce comte de Mansfeld , moins célèbre encore par quel-^ques victoires que par Thabilité qu'il déploya sans cesse dans les revers ; tels furent , bien qu'issus des maisons souveraines les plus illustres de rAilemagne, Christian de Brunswick, et même Bernard de Weymar ; tel fut enfin Wallstein , duc de Friedland. Ce Wallstein , à la vérité , ne porta jamais les armes que pour la maison d'Autriche ; mais l'armée qu'il commandait était à lui , réiinie en son nom , payée par ses ordres, et avec les contributions qu'il levait sur l'Allemagne , et de sa propre autorité. Il négociait, comme un potentat, du sein de son camp, avec les monarques ennemis de l'empereur. Il voulut enfin s'assurer , de droit , l'indépendance dont il jouissait de fait ; et s'il écboua dans cette entreprise, il ne faut pas attribuer sa chute à l'insuffisance des moyens dont il disposait ; mais aux fautes que lui fit commettre un mélange bizarre de superstition et d'incertitude. L'espèce d'existence des généraux du dix-septième siècle donnait à leur caractère une originalité dont nous ne pouvons plus aroir d'idée. L'originalité est toujours le résultat de l'indépendance. A mesure que l'autorité se concentre, les individus s'effacent. Toutes les pierres taillées pour 20

(920) la construction d'une pyramide et façonnées pour la place qu'elles doivent remplir, prennent un extérieur uniforme. L'individualité disparaît dans l'homme , en raison de ce qu'il cesse d'être un but, et de ce qu'il devient un moyen : cependant l'individualité peut seul inspirer de l'intérêt^ surtout aux nations étrangères ; car les Français , comme je le dirai tout à l'heure , s'en passent beaucoup plus facilement que les Allemands et les Anglais. On conçoit donc sans peine que les poètes de l'Allemagne qui ont voulu transporter sur la scène des époques de leur histoire, aient choisi de préférence celles où les individus existaient le plus par eux-mêmes et se livraient avec le moins de réserve à leur caractère naturel. C'est ainsi que Goethe , l'auteur de Werther j a peint , dans Götz de Berlichingen , la lutte de la chevalerie expirante contre l'autorité de l'empire, et Schiller a de même voulu retracer, dans Wallenstein, les derniers efforts de l'esprit militaire , et cette vie indépendante et presque sauvage des camps , à laquelle les progrès de la civilisation ont fait succéder , dans les camps mêmes , l'uniformité , l'obéissance et la discipline. Schiller a composé trois pièces sur la conspiration et sur la mort de Wallstein. La première est intitulée le Camp de Wallenstein ; la seconde , les Piccolomini ; la troisième , la mort de Wallenstein» L'idée de composer trois pièces qui se suivent et forment un grand ensemble est empruntée des Grecs , qui nommaient ce genre une trilogie. Eschyle notis

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

(221) a laissé deux oàTrages pareils , son Prométhée et ses trois tragédies sur la famille d'Âgamemnon. Le Proméikée d'Eschyle était, comme on sait, divisé en trois parties, dont chacune formait une pièce à part. Dans la première, on voyait Prométhée, bienfaiteur des hommes , leur apportant le feu du ciel et leur faisait connaître les éléraens de la vie sociale. Dans la seconde , la seule qui soit venue jusqu'à nous , Prométhée est puni par les dieux, jaloux des services qu'il a rendus à l'espèce humaine. La troisième montrait Prométhée délivré par Hercule et reconcilié avec Jupiter. Dans les trois tragédies qui se rapportent à la famille des Atrides , la première a pour sujet la mort d'Agamemnon ; la seconde , la punition de Clytemnestre ; la dernière , l'absolution d'Oreste par l'Aréopage. On voit que , chez les Grecs , chacune des pièces qui composaient leurs trilogies avait son action particulière, qui se terminait dans la pièce même. Schiller a voulu lier plus étroitement entre elles les trois pièces de son
^7^a//s/etnX'action ne com* mence qu'à la seconde et ne finit qu'à la troisième. Le cmmp «st une espèce de prologue sans aucune action. On y voit les mœurs des soldats sons les tentes qn^il* iiabitent : les uns chantent, les autres boivent, d'autres reviennent enrichis des dépouilles du paysan. Us se racontent leurs exploits ; ils parlent de leur chef, de l^ liberté qu'il leur accorde , des récom])enses qu'il leur prodigue. Les scènes se suivent sans que rien les enchaîne l'une à l'autre :

(ÎM-) mais cette incohérence est naturelle ; c'est un tableau mouvant où il n'y a ni passé ni avenir. Cependant le génie de Wallstein préside à ce désordre apparent : tous les esprits sont pleins de lui ; tous célèbrent ses louanges, s'inquiètent des bruits répandus sur le mécontentement de la cour, se jurent de ne pas abandonner le général qui les protège. On aperçoit tous les symptômes d'une insurrection prête à éclater, si le signal en est donné par Wallstein. On démêle en même temps les motifs secrets qui, dans chaque individu , modifient son dévouement ; les craintes, les soupçons, les calculs particuliers, qui viennent croiser l'impulsion universelle. On voit ce peuple armé , en proie à toutes les agitations populaires^ entraîné par son enthousiasme, ébranlé par ses défiances, s'efforçant de raisonner , et n'y parvenant pas^ faute d'habitude ; bravant l'autorité, et mettant pourtant son honneur à obéir à son chef; insultant à la religion, et recueillant avec avidité toutes les traditions superstitieuses ; mais toujours fier de sa force^ toujours plein de mépris pour toute autre profession que celle des armes, ayant pour vertu le courage , et pour but le plaisir du jour. Il serait impossible de transporter sur notre théâtre cette singulière production du génie, de l'exactitude, et je dirai même de l'érudition allemande ; car il a fallu de l'érudition pour rassembler en un *corps tous les traits qui distinguaient les armées du dix-septième siècle , et qui ne conviennent plus à aucune armée moderne. De nos jours, dans les camps

(SM) comme dans les cités, tout est fixe, régulier, soumis. La discipliae a remplacé refferrescence; s'il y a des désordres partiels , ce sont des exceptions qu'on tâ^ che de prévenir. Dans la guerre de trente ans,- au contraire, ces désordres étaient l'état pennanen(,et la jouissance d'une liberté grossière et licencieuse , le dédommagement des dangers et des fatigues. La seconde pièce a pour titre les Piccolomini, Dans cette pièce commence l'action ; mais la pièce finit sans que l'action se termine. Le nœud se forme, les caractères se développent , la dernière scène du cinquième acte arrive, et la toile tombe. Ce n'est que dans la troisième pièce, dans /a ^of

The text on this page is estimated to be only 25.36% accurate

(224) En uie oondainnant à respecter toutes les règles de notre théâtre ^ j'avais détruit , de pliisieirs ma* mères, Feffet dramatique. Je m'étais proposé , a l'exemple de Schiller, de ^ V. peindre WalUtein à peu près tel qu'il était , ambitieux a la vérité, mais en même temps superstitieux, inquiet , incertain , jaloux du succès des étrangers dans sa patrie, lors même que leurs succès favorisaient ses propres entreprises , et marchant souvent contre son but , en se laissant entraîner par son ca* . ractère. . f Je n'avais pas même voulu supprimer son penchant pour Tastrologie , bien que les lumières de notre tv i . siècle puissent faire regarder comme hasardée la tentative de revêtir d'une teinte tragique cette superstition. Nous n^envisageons guère en France la superstition que de son côté ridicule; elle a cependant ses racines dans le cœur de l'homme, et la philosophie elle-même, lorsqu'elle s'obstine à n'en pas tenir compte, est superficielle et présomptueuse. La nature n'a point fait de l'homme un être isolé, destiné seulement à cultiver la terre et à la peupler, et n'ayant, avec tout ce qui n'est pas de son espèce que les rapports arides et fixes que l'utilité riayite a établir entre eux et lui. Une grande correspondance existe entre tous les êtres moraux et physiques. Il n'y a personne , je le pense , qui, laissant errer ses regards sur un horison sans bornes , ou se promenant sur les rives de la mer que viennent battre les vagues, ou levant les yeux vers le firma

The text on this page is estimated to be only 25.72% accurate

{ 225) méat parvenië^'éCoiles , n'ait éprouTé ane sorte d'éntotipn qu'il Juî était iilipouible d'analyser oa de définir* On dirait que des ¥oix descendent du haat des cieux , s'ébncent de la cime des rochers , retentissent dans les torrens on dans les forêts agitées , sortent des profondeurs des abîmes. It semble y avoir v f. , je ne sais quoi de prophétique dans le vol pesant du ^j corbeau > dans les cris funèbres des oiseaux de la nuit, dans les rugissemens éloignés des bêtes sauvages. Tout ce qui n'est pas civilisé , tout ce qui n'est pas soumis à la domination artificielle de l'homme répond à son cœur. Il n'y a que les choses qu'il a façonnées pour son usage qui soient muettes , parce qu'elles sont mortes; mais ces choses mêmes , lorsque le temps anéantit leur utilité , reprennent une vie mystique ; la destruction les remet , en passant aur elles, en rapport avec la nature. Les édifices modernes se taisent, mais les ruines parlent. Tout l'univçrs s'adresse à l'homme dans un langage ineffable qui se fait entendre dans l'intérieur de son âme, dans une partie de son être, inconnueà lui-mêitte, et qui tient à la foie des sens et de la pensée. Quoi de plus simple que d'imaginer que cet effort de la nature pour pénétrer en nous n'est pas sans une mystérieuse signification? Pourquoi cet ébranlement intime, qui parait nous révéler ce que nous cache la vie commune? La raison^ sans doute, ne peut l'expliquer; lorsqu'elle l'analyse, il disparaît; mais il est par là même essentiellement du domaine de la poésie. Consacré par elle , il trouve dans tous les

{ 2M) cœurs des cordes qui lui répondent. Le sort annoncé par les astres, les pressentiments, les songes, les présages, ces ombres de l'avenir qui planent autour de nous , souvent non moins funèbres que les ombres du passé , sont de tous les pays , de tous les temps , de toutes les croyances. Quel est celui qui, lorsqu'un grand intérêt l'anime, ne prête pas, en tremblant, l'oreille à ce qu'il croit la voix de la destinée? Chacun, dans le sanctuaire de sa pensée, s'explique cette voix comme il peut. Chacun s'en tait avec les autres, parce qu'il n'y a point de paroles pour mettre en commun ce qui n'est jamais qu'individuel. J'avais donc dû de voir conserver dans le caractère de Wallstein une superstition qu'il partageait avec presque tous les hommes remarquables de son siècle. / Mais, par égard pour nos règles, j'avais placé dans un récit l'épisode de la disposition superstitieuse * de mon héros , au lieu de la faire ressortir sur le théâtre même de circonstances accidentelles. ^ ^ ^ Ainsi , dans la pièce de Schiller , Wallstein commençant à se déshabiller sur le théâtre, pour aller prendre du repos, voit se casser tout à coup la chaîne à laquelle est suspendu l'ordre de la Toison-d'Or. Cette chaîne était le premier présent que Wallstein eût reçu de l'empereur, alors archiduc, dans la guerre du Frioul , lorsque, tous deux à l'entrée de la vie , étaient unis par une affection que rien ne semblait devoir troubler. Wallstein tient en main les fragments de cette chaîne brisée ; il se retrace toute

(217) riiistoire de sa jeanesse : des souvenirs mêlés de remords Tassiégent; il éprouve une crainte vague; son bonheur lui avait paru longtemps attaché à la conservation de ce premier don d'une amitié maintenant abjurée. FI en cointemple tristement les débris ; il les rejette enfin loin de lui avec effort. « Je marche, s'écrie-t-il , dant une carrière opposée : la force de ce talisman n^existe plus. » Le spectateur ^ qui sait que le poignard est suspendu sur la tête du héros , reçoit une impression très profonde de ce présage que Wallstein méconnaît , et des paroles qui lui échappent sans qu'il les comprenne. Ce genre d'effet tient à la disposition du cœur de Thomme , qui , dans toutes ses émotions de frayeur, d'attendrissement ou de pitiés est toujours ramené à ce que nous appelons la superstition , par une force mystérieuse dont il ne peut s'affranchir. Beaucoup de gens n'y voient qu'une faiblesse puérile. Je suis tenté, je l'avoue, d'avoir du respect pour tout ce qui prend sa source dans la nature. J*avaisde plus méconnu une différence essentielle entre notre caractère et celui de nos voisins d'outre- \, ^^ , Rhin. Nous avons un besoin d'unité qui nous fait repousser tout ce qui , dans le caractère de nos personnages tragiques, nuit à l'effet unique que nous voulons produire. Nous supprimons de la vie antérieure de nos héros tout ce qui ne s'enchaîne pas nécessairement au fait principal. Qu'est-ce que Racine nous apprend sur Phèdre ? l'i < ' Son amour pour Hippolyto , mais nullement son ca-^ -^ \

(»8) caractère personnel , indépendamment de cet amour. Qu'est-ce que le même poète nous fait connaître d'Oreste ? Son amour pour Hermione. Les fureurs de ce prince ne viennent que de la cruauté de sa maîtresse. On le voit à chaque instant prêt à s'adoucir , pour peu qu'Hermione lui donne quelque espérance. Ce meurtrier de sa mère paraît même avoir tout-à-fait oublié le forfait qu'il a commis. Il n'est occupé que de sa passion ; il parle , après son parricide , de son innocence qui lui pèse ; et si^ lorsqu'il a tué Pyrrhus , il est poursuivi par les Furies , c'est que Racine a trouvé dans la tradition mythologique l'occasion d'une scène superbe , mais qui ne tient point à son sujet , tel qu'il l'a traité. Ceci n'est point une critique. Andromaque est l'une des pièces les plus parfaites qui existent chez aucun peuple, et Racine ayant adopté le système français, a dû écarter, autant qu'il le pouvait, de l'esprit du spectateur, le souvenir du meurtre de Clytemnestre. Ce souvenir était inconciliable avec un amour pareil à celui d'Oreste pour Hermione. Un fils couvert du sang de sa mère, et ne songeant qu'à sa maîtresse, aurait produit un effet révoltant. Racine l'a senti, et pour éviter plus sûrement cet écueil , il a supposé qu'Oreste n'était allé en Tauride qu'affin de se délivrer par la mort de sa passion malheureuse. Il en résulte que les Français , même dans celles de leurs tragédies qui sont fondées sur la tradition et sur l'histoire, ne peignent qu'un fait ou une passion; les Allemands, dans les leurs^ peignent une vie entière et un caractère entier.

(2S9) Quand jadis qu'ils peignent une vie entière, je ne ^ • yeux pas dire qu'ils embrassent dans leurs pièces toute la vie de leurs héros ; mais ils n'en omettent aucun événement important; et la réunion de ce qui se passe sur la scène et de ce que le spectateur apprend par des récits ou par des allusions, forme un tableau complet, d'une scrupuleuse exactitude. Il en est de même du caractère. Les Allemands n'écartent de celui de leurs personnages rien de ce qui constituait leur individualité; il nous les présentent avec leurs faiblesses ^ leurs inconséquences , et cette mobilité ondoyante qui appartient à la nature humaine^ et qui forme les êtres réels. L^solement dans lequel le système français pré- i^^^V * sent le fait qui forme le sujet , et la passion qui est le mobile de chaque tragédie, a d'incontestables avantages. En dégagant le fait que l'on a choisi de tous les faits antérieurs , on porte plus directement l'intérêt sur un objet unique; le héros est plus dans la main du poète qui s'est affranchi du passé ; mais il y a peut-être aussi une couleur un peu moins réelle^ parce que l'art ne peut jamais suppléer entièrement à la vérité, et que le spectateur, lors même qu'il ignore la liberté que l'auteur a prise, est averti, par je ne sais quel instinct, que ce n'est pas un person- ^ nage historique, mais un héros factice^ une créature d'invention qu'on lui présente. En ne peignant qu'une passion au lieu d'embrasser tout le caractère individuel, on obtient des effets

(230) plus constamment tragiques', parce que les caractères individuels, toujours mélangés, nuisent à l'unité et y / y de l'impression. Mais la vérité -y perd peut-être encore. On se demande ce que seraient les héros qu'on voit, s'ils n'étaient dominés par la passion qui les agite, et Ton trouve qu'il ne resterait dans leur existence que peu de réalité. D'ailleurs il y a bien moins de variété dans les passions propres à la tragédie que dans les caractères individuels, tels que les crée la nature. Les caractères sont innombrables ; les passions théâtrales sont en petit nombre. Sans doute l'admirable génie de Racine , qui triomphe de toutes les entraves, met de la diversité dans cette uniformité même. La jalousie de Phèdre n'est pas celle d'Hermione, et l'amour d'Hermione n'est pas celui de Roxane; cependant la diversité me semble plutôt encore dans la passion que dans le caractère de l'individu • Il y a bien peu de différence entre les caractères d'Aménide et d'Alzire. Celui de Polyphonte convient à presque tous les tyrans mis sur notre théâtre, tandis que celui de Richard III, dans Shakespeare, ne convient qu'à Richard III. Polyphonte n'a que des traits généraux, exprimés avec art^ mais qui n'en font point un être distinct, un être individuel. Il a de l'ambition, et, pour son ambition , de la cruauté et de l'hypocrisie. Richard III réunit à ces vices qui sont de nécessité dans son rôle, beaucoup de choses qui ne peuvent appartenir qu'à lui seul; son mécontentement contre la nature, qui, en lui donnant une figure hideuse et difforme, semble l'avoir condamné

(231) à ne jamais[^] inspirer d'amour, ses efforts pour vaincre un obstacle qui l'irrite, sa coquetterie avec les femmes, son étonnement de ses succès auprès d'elles, le mépris qu'il conçoit des êtres faciles à séduire, l'ironie avec laquelle il manifeste ce mépris, tout le rend un être particulier. Polyphonte est un genre, « Richard III un individu. Un autre inconvénient de mon imitation de Wallenstein consistait dans les allusions trop fréquentes aux événements de détail qui se rapportaient à la guerre de trente ans. Tout ce qui a trait à cette guerre, dont le théâtre s'y a été en Allemagne, est national pour les Allemands, et, comme tel, est connu de tout le monde. Les noms de Wallstein, de Tilly, de Bernard de Weymar, d'Oxenstiern, de Mansfeld, réveillent dans la mémoire de tous les spectateurs des souvenirs qui n'existent point pour nous. La superstition persécutrice de Ferdinand II a laissé de profondes traces en Bohême, en Hongrie, et ses ordres barbares à ses généraux sont encore gravés en traits de sang sur les murs de Magdebourg. De là résultait pour Schiller la possibilité d'une foule d'allusions rapides que ses compatriotes comprenaient sans peine. Il y a, en général, parmi nous, une certaine négligence de l'histoire étrangère, qui s'oppose presque entièrement à la composition des tragédies historiques, telles qu'on en voit dans les littératures voisines. Les tragédies mêmes qui ont pour sujet des traits de nos propres annales sont exposées à beaucoup d'obscurité. 21

The text on this page is estimated to be only 28.82% accurate

(283 } L'auteur à Templiers a dû ajouter à son ouvrage des notes explicatives, tandis que Schiller, dans sa Jeanne d'Arc, sujet français qu'il présentait au public allemand, était sûr de rencontrer dans ses auditeurs assez de connaissance pour le dispenser de tout commentaire. Les tragédies qui ont eu le plus de succès en France sont ou purement d'invention parce qu'alors elles n'exigent que très peu de notions préalables, soit de la mythologie grecque, soit de l'histoire romaine, parce que l'étude de cette mythologie et de cette histoire fait partie de notre première éducation; \ i fi En imitant quelquefois le style familier que per/ metlent aux tragiques allemands leurs vers iambiques ou non rimes, j'avais enlevé à ma tragédie la pompe poétique à laquelle nos oreilles sont accoutumées. La langue de la tragédie allemande n'est point astreinte à des règles aussi délicates, aussi dédaigneuses que la nôtre. La pompe inséparable des alexandrins nécessite dans l'expression une certaine noblesse soutenue. Les auteurs allemands peuvent employer, pour le développement des caractères, une quantité de circonstances accessoires, qu'il serait impossible de mettre sur notre théâtre sans déroger à la dignité requise; et cependant ces petites circonstances répandent dans le tableau présenté de la sorte beaucoup de vie et de vérité. Dans le Götz von Berlichingen de Goethe, ce guerrier, assiégé dans son château par une armée impériale, donne à ses soldats un dernier repas pour les encourager. Vers

(233) la fin de ce repas, il demande du vin à sa femme, qui, suivant les usages de ces temps , est à la fois la dame et la ménagère du château; elle lui répond à \demi-voix qu'il n*en reste plus qu^une seule cruche, qu'elle a réservée pour lui. Aucune tournure poëti- ^ que ne permettait de transporter ce détail sur notre | " ^ théâtre : l'emphase des paroles ne ferait que gêner le naturel de la situation, et ce qui est touchant en ,/ . . , allemand ne serait en français que ridicule. Il me semble néanmoins facile de concevoir, malgré nos habitudes contraires , que ce trait emprunté de la vie commune est plus propre que \à description la plus pathétique à faire ressortir la situation du héros de la pièce , d'un vieux guerrier couvert de gloire , fier de ses droits héréditaires et de son opulence an* . tique , chef naguère de vassaux nombreux , mainte* nant renfermé dans un dernier asile, et luttant avec quelques amis intrépides et fidèles contre les horreurs de la disette et la vengeance de Temperear. Dans le, Gustave F'asa de Kotzebue , on voit Chris* tiern, le tyran de la Suède , tremblant dans son pa-» lais qui est entouré par une multitude irritée. Il se défie de ses propres gardes, de ses créatures les plus dévouées, et force un vieux serviteur qui lui reste encore à goûter le premier les mets qu'il lui apporte. Ce trait, exprimé dans le dialogue le plus simple et sans aucune pompe tragique, peint, selon moi, mieux que tous les efforts du poète n'auraient pu le faire, la pusillanimité, la défiance et l'abjection du ty. ran demi- vaincu.

(M4) Schiller nous montre Jeanne d'Arc dénoncée par son père comme sorcière, au milieu même de la / fête destinée au couronnement de Charles VII, qu'elle a replacé sur le trône de la France. Elle est forcée de fuir ; elle cherche un asile loin du peuple qui la menace et de la cour qui l'abandonne. Après une route longue et pénible, elle arrive dans une cabane : la fatigue l'accable, la soif la dévore ; un paysan, touché de compassion, lui présente un peu de lait. Au moment où elle le porte à ses lèvres, un enfant qui l'a regardée pendant quelques instants avec attention, lui arrache la coupe et s'écrie : C'est la sorcière d'Orléans ! Ce tableau, qu'il serait impossible de transporter sur la scène française, fait toujours éprouver aux spectateurs un frémissement universel, ils se sentent frappés à la fois, et de la proscription qui poursuit, jusque dans les lieux les plus reculés, la libératrice d'un grand empire, et de la disposition des esprits, qui rend cette proscription plus inévitable et plus cruelle. De la sorte, les deux choses importantes, l'époque et la situation, se retracent à l'imagination d'un seul mot, par une circonstance purement accidentelle. En restreignant le nombre des personnages (1), j'avais renoncé, sans compensation, à un autre avantage qu'avait eu Schiller. Les personnages subalternes, qui ne tiennent point au sujet, fournissent aux (3) Il y a quarante-huit acteurs dans *WalUein* allemand ; il n'y a en que douze dans l'imitation française.

(2B5) Allemands au genre d'effets que nous ne connaissons point sur notre théâtre. Dans nos tragédies, tout se passe immédiatement entre les héros et le public. Les confidents sont toujours soigneusement sacrifiés. Us sont là pour écouter, quelquefois pour répondre, et de temps en temps pour raconter la mort du héros, qui, dans ce cas, ne peut nous en instruire lui-même; mais il n'y a rien de moral dans toute leur existence: toute réflexion, tout jugement, tout dialogue entre eux leur est sévèrement interdit. Il serait contraire à la subordination théâtrale qu'ils excitassent le moindre intérêt. Dans les tragédies allemandes, indépendamment des héros et de leurs confidents, qui, comme on vient de le voir, ne sont que des machines, dont la nécessité nous fait pardonner l'in vraisemblance, il y a, sur un sec

V '• ! (M«) plaient les crimes et les mœurs. U s'établissait, par ce
jogement , une correspondance morale entre la scène et le parterre , et ce
dernier devait trouver quelque jouissance à voir décrites et définies, dans un
langage harmonieux , les émotions qu'il éprouvait. Je n'ai vu qu'une seule
fois une pièce dans laquelle on avait tenté d'introduire les chœurs des
anciens ; Quêtait la Fiancée de Messine, Je m'y étais rendu avec beaucoup
de préjugés contre cette imitation de l'antique. Néanmoins, ces maximes
générales, exprimées par le peuple, et qui prenaient plus de vérité et plus de
chaleur, parce qu'elles lui paraissaient suggérées par la conduite de ses chefs
et par les malheurs qui rejaillissaient sur lui-même ; cette opinion publique,
personnifiée en quelque sorte, et qui allait chercher au fond de mon cœur
mes propres pensées, pour me les présenter avec plus de précision ,
d'élégance et de force ; cette pénétration du poète, qui devinait ce que je
devais sentir, et donnait un corps à ce qui n'était en moi qu'une rêverie
vague et indéterminée, me firent éprouver un genre de satisfaction dont je
n'avais pas encore eu l'idée. L'introduction des chœurs dans la tragédie n'a
point eu cependant de succès en Allemagne. Il est probable qu'on y a
renoncé à cause des embarras de l'exécution. Il faudrait des acteurs très
exercés pour qu'un certain nombre d'entre eux, partant et gesticulant tous en
même temps , ne produisissent pas

(Î37) une confusion Toisine do ridicule (1). Schiller^ d*ailleurs, dans sa tentative, arait dénaturé le chœur des anciens; il n'avait pas osé le laisser aussi étranger à Faction qu'il Test dans les meilleures tragédies de l'antiquité , celles de Sophocle ; car je ne parle pas ici des chœurs d*Euripide , de ce poète admirable , •ans doute^ par son talent dans la sensibilité et dans l'ironie, mais prétentieux, déclamateur, ambitieux d'effets, et qui, par ses défauts, et même par ses beautés, ravit le premier a la tragédie grecque la noble simplicité qui la distinguait. Schiller, pour se rapprocher du goût de son siècle, avait cru devoir diviser le chœur en deux moitiés, dont chacune était composée des partisans des deux héros qui, dans sa pièce, se disputent la main d*une femme. Il avait , par ce ménagement mal entendu, dépouillé le chœur de l'impartialité qui donne à ses paroles du poids et de la solennité. Le chœur ne doit jamais être que l'organe , le représentant du peuple entier; tout ce qu'il dit doit être une espèce de retentissement sombre et impo* saut du sentiment général. Rien de ce qui est passionné ne peut lui convenir, et dès que l'on imagine de lui faire jouer un rôle et prendre un parti dans la pièce même, on le dénature, et son effet est manqué. Mais si les Allemands ont rejeté l'introduction (1) Schiller n'avait pas introduit les chœurs chantanSf mais pnrlans. « X)^»»:

(288) des chœurs dans leurs tragédies , celle d'une quantité de personnages subalternes qui arrivent d'une manière naturelle , bien qu'accidentelle , sur la scène, remplace, a beaucoup d'égards, comme nous l'avons observé précédemment, l'usage des chœurs. Pour nous en convaincre, il ne faut qu'examiner ce qu'a fait Schiller dans son Guillaume Tell et rechercher ce qu'aurait fait un poète grec traitant > } l ^> la même situation. Tell, échappé aux poursuites de Gessler , a gravi la cime d'un rocher qui domine sur une route par laquelle Gessler doit passer. Le paysan suisse attend son ennemi, tenant en main l'arc et les flèches qui , après avoir servi l'amour paternel , doivent maintenant servir la vengeance. Il se retrace, dans un monologue , la tranquillité et l'innocence de sa vie précédente. Il s'étonne lui-même de se voir jeté tout à coup par la tyrannie hors de l'existence obscure et paisible que le sort semblait lui avoir destinée. Il recule devant l'action qu'il se trouve forcé de commettre ; ses mains encore pures frémissent d'avoir à se rougir, même du sang d'un coupable. Il le faut cependant, il le faut pour sauver sa vie , celle de son fils , celle de tous les objets de son affection. Nul doute que dans une tragédie grecque , le chœur n'eût alors pris la parole pour réduire en maximes les sentimens qui se pressent en foule dans l'âme du spectateur. Schiller n'ayant pas cette ressource , y supplée par l'arrivée d'une noce champêtre qui passe , au son des instrumens, près des lieux où Tell est caché. Le contraste

r (289) delà gaieté de celte troupe joyeaise et delà situation de Guillaume Tell suggère à/ l'instant au spectateur toutes les i[^]ëflexions que le chœur aurait exprimées. ^ / V' Guillaume Tell est de la même classe que ce» hommes qui marchent ainsi dans Finsouciance ; il est pauvre, inconnu, laborieux, innocent comme eux; comme eux, il paraissait n'avoir rien à craindre d'un pouToir élevé si fort au-dessus de lui :*et son obscurilé, pourtant, ne lui a pas servi d'asile. Le chœur des Grecs eût développé cette vérité dans un langage sentencieux et poétique; la tragédie allemande la fait ressortir avec non moins de force par l'apparition d'une troupe de personnages étrangers à l'action, et qui n'ont avec elle aucun rapport ulté*[']rieur. D'autres fois ces personnages secondaires servent à développer d'une manière piquante et profonde les caractères principaux. Werner, connu, même en France, par le succès mérité de sa tragédie de Luther, et qui réunissait au plus haut degré deux qualités inconciliables en apparence , l'observation spirituelle et souvent plaisante du cœur humain , et une mélancolie enthousiaste et rêveuse ; Werner , dans son Attila , présente, à nos regards , la cour nombreuse de Yalentinien , se livrant aux danses , aux concerts, à tous les plaisirs , tandis que le Fléau de Dieu est aux portes de Rome. On voit le jeune empereur et ses favoris, n'ayant d'autre soin que de -
^{^^} . . repousser les nouvelles fâcheuses qui pourraient in* terronipre leurs amusemens, prenant la vérité pour

1 ^t*. f - ■ V iy\i (140) un indice de nialveillance , la
prëToyance pour vn acte de sédition ; ne considérant comme des sajets
fidèles que ceux qui nient les faits dont la connaissance les importunerait, et
pensant faire recaler ces faits en n'écoutant pas ceux qui les rapportent.
Cette insouciance mise sous les yeux du spectateur le frappe beaucoup plus
qu'un simple récit n*aurait pujte faire. L «^^ Et pour tirer de PVallétein
même deux autres exemples , Tersky y son beau-frère et son confident, fait
signer à des généraux en foule , après un festin, l'engagement de rester
fidèles à Wallstein, contre la volonté de la cour. Cette scène dans laquelle
Tersky, pour les amener à son but, leur rappelle tous les bienfaits qu'ils ont
reçus de lui, bienfaits dont l'énumération seule forme un tableau piquant de
l'état de cette armée, de son indiscipline, de son exigence et de l'esprit
d'égalité qui se combinait alors avec l'esprit militaire ; cette scène, dis-je, est
d'une originalité remarquable et d'une grande vérité locale ; mais elle ne
pouvait être rendue qu'avec des expressions que notre style tragique
repousse. Pîus loin, Buttler assemble de simples soldats pour les engager a
assassiner Wallstein ; et si , dans Sha^ kespeare^ les scènes des assassins de
Banco sont frappantes par leur laconisme et leur énergie, celles des
assassins de Wallstein ont un autre genre de mérite. La manière dont
Scbiller développe les motifs qu'on leur présente et gradue l'effet que
produisent sur eux ces motifs» ; la lutte qui a lieu dans ces âmes fa/ >i l

The text on this page is estimated to be only 29.35% accurate

(W1) roQches, entre rattachement et Tayidité; Tadresse avec laquelle celui qui veut les séduire proportionne ses argumens à leur intelligence grossière « et leur fait du crime un devoir , et de la reconnaissance un crime ; leur empressement à saisir tout ce qui peut les excuser à leurs propres yeux , lorsqu'ils se sont déterminés à verser le sang de leur général ; le besoin qu'on aperçoit , même dans ces cœurs corrompus, de se faire illusion et de tromper leur propre conscience en couvrant d'une apparence de justice l'attentat qu'ils vont exécuter ; enfin le raisonnement qui les décide, et qui décide, dans tant de situations différentes, tant d'hommes qui se croient honnêtes, à commettre des actions[^]que leur sentiment intérieur condamne, parce qu'à leur défaut d'autres s'en ren4lraient les instrumens : tout cela est d'un grand effet tant moral que dramatique. Mais le langage de ces assassins est vulgaire, comme leur état et leurs •entimens. Lear prêter des expressionsTelevées,c'eAl été manquer à la vérité des caractères, et, dans ce cas , la noblesse du dialogue serait devenue une inconvenance. J'avais essayé de mettre en récit ce que Schiller a mis en action. Je m'étais appliqué surtout à faire ressortir l'idée principale, la considération déoinve qui impose silence à toutes les objections et remporte sur tous les scrupules. Bnttler,après avoir raconté ses efforts pour convaincre ses complices , finissait par ces vers : Lorsque je lear ai dit que f'offrant à leur place ,

(243) D'autrei briguaient déjà mou choix comme une grâce , Que le prix était prêt , qae d'aatret, cette nuit , De leur fidélité recueilleraient le fruit, Chacun a regardé son plus proche complice ; Leun yeux brillaient d'espoir , d'envie et d'avarice ; D'une sombre rougeur leurs fronts se sont couTerti ; Ils répétaient tout bas ; d'autres se sont offerts. Mais j'ai senti bientôt qae je tomberais dans une ^ .^ I invraisemblance qu'aucun détail ne rendrait excu> ' ^ ' sable* Buttler cherchant à faire partager à Isolan son projet d'assassinat, ne pouvait sans absurdité s'étendre avec complaisance sur la bassesse et l'avidité de ceux qu'il avait choisis pour remplir ses vues. L'obligation de mettre en récit ce que ^ sur d'autres théâtres , on pourrait mettre en action , est un écueil dangereux pour les tragiques français. Ces récits ne sont presque jamais placés naturellement; celui qui raconte n'est point appelé par sa situation ou son intérêt à raconter de la sorte. Le poète d'ailleurs se trouve entraîné invinciblement à rechercher des détails d'autant moins dramatiques, qu'ils sont plus pompeux. On a relevé mille fois l'inconvenance du superbe récit de Théràmène dans Phèdre. Racine ne pouvant, comme Euripide, présenter aux spectateurs Hippolyte déchiré, couvert de sang, brisé par sa chute, et dans les convulsions de la douleur et de l'agonie, a été forcé de faire raconter sa mort : et cette nécessité l'a conduit à blesser dans le récit de cet événement terrible,et la vraisemblance et la

(S43) nature, par une profusion de détails poétiques, sur lesquels un ami ne peut s'étendre et qu'un père ne ^ * ; peut écouter. -* Mon respect pour nos habitudes et nos mœurs ^^ m'avait fait commettre une erreur plus grave encore. Le caractère de Thécla , fille de Wallstein , excite ^ en Allemagne un enthousiasme universel ; et il est difficile de lire l'ouvrage de Schiller , dans sa langue originale , sans partager cet enthousiasme , mais

The text on this page is estimated to be only 19.46% accurate

fi («44) paroe qtt*ih croient y reeonmdtre l'aotioii dW aeotimenC céleste. Il y a de la yéritë dans ces deux manières de Totr; mais, saivant qu*ou adopte l'une pu l'autre, Tamour doit occuper , dans la poésie comme dans y' la morale , une place différente. Lorsque Tamour n'est qu'une passion 5 oommo sur la scène française, il ne peut intéresser que par sa violence et son délire. Les transports des sens , les fureurs de la jalousie ^ la lutte des désirs contre les remords, voilà l'amour tragique en F^rance. Mais lorsque l'amour, au contraire , est, comme dans la poésie allemande, un rayon de la lumière divine qui vient échauffer et purifier le cœur, il a tout-à-la fois quelque chose de plus oalme et de plus fort; dès qu'il paraît^ on sent qu'il domine tout œ qui l'entoure. Il peut avoir a combattre les circonstances, mais non les devoirs ; car il est lui-même le premie» des devoirs, et il garantit raccomplisBement de tous les autres. 11 ne peul conduire à des actions coupables, il ne {leut descendre au crime, ni même à la ruae; car il démentirait sa nature, et cesserait d^tore luié il ne peutcëder aux obstacles , il ne peut s'éteindre ; car son essence est immoKdle; il se peut qœ retourner dans le sein de «on créateur» Cest ainsi que l'amour de Ttiéda est représenté dans la pièce de Schiller. Thécla in*est point une Jeune fille ordinaire , partagée entre i'indination ^ ^ quMle ressent pour un jeune homme et «a eouralt«ioB envers son père , déguisant ou contenant le

(«8) seotimedt qui la domine, jusqu'à ce qii*eIle ait ob« tenu le consentement de celui qui a le droit de dis* poser de sa main ; effrayée des obstacles qui menacent son bonheur ; enfin , éprouvant elle-même et donnant au spectateur une impression d'incertitude sur le résultat de son amour et sur le parti qu'elle prendra si elle est trompée dans ses espérances« Thécla est un être que son amour a élevé au-dessus de la nature commune , un être dont il est devenu toute l'existence , dont il a fixé toute la destinée. Elle est calme, parce que sa résolution ne peut être ébranlée; elle est confiante, parce qu'elle ne peut être trompée sur le cœur de son amant; elle a quelque chose de solennel , parce que l'on sent qu'il y a en elle quelque chose d'irrévocable ; elle est franche , parce que son amour n'est pas une partie de sa vie, mais sa vie entière. Thécla, dans la pièce de Schil* ler, est sur un plan tout différent de celui où est placé le reste des personnages. C'est un être , pour ainsi dire, aérien , qui plane sur cette foule d'ambitieux , de traîtres , de guerriers farouches , que des intérêts ardents et positifs poussent les uns contre les autres. On sent que cette créature lumineuse et presque ^ surnaturelle est descendue de la sphère éthérée , et doit bientôt remonter vers sa patrie. Sa voix si douce, à travers le bruit des armes ; sa forme délicate au milieu de ces hommes tout couverts de fer , la pureté de son âme , opposée à leurs calculs avides , son calme céleste qui contraste avec leurs agitations,

(246) remplissent le spectateur d'une émotion constante et mélancolique, telle que ne la fait ressentir nulle tragédie ordinaire. Aucun des personnages de femmes que nous voyons sur la scène française n'en peut donner l'idée. Nos héroïnes passionnées, Alzire, Aménaïdes, Adélaïde du Guesclin, ont quelque chose de mâle; on sent qu'elles sont de force à combattre contre les événemens, contre les hommes, contre le malheur; on n'aperçoit aucune disproportion entre leur destinée et la vigueur dont elles sont douées. Nos héroïnes tendres, Monime, Bérénice, Esther, Atalide, sont pleines de douceur et de grâce; mais ce sont des femmes faibles et timides; les événemens peuvent les dompter. Le sacrifice de leurs sentimens n'est point présenté comme impossible. Bérénice se résout à vivre sans Titus; Monime à épouser Mithridate, C Atalide à voir Bajazet s'unir à Boxane; Esther n'aime point Assuérus. Les héroïnes de Voltaire luttent contre les obstacles, celles de Racine leur cèdent, parce que les unes et les autres sont de la même nature que tout ce qui les entoure. Thécla ne peut lutter ni céder; elle aime et elle attend. Son sort est fixé; elle ne peut en avoir un autre, mais elle ne peut pas non plus le conquérir en se disputant contre les hommes: elle n'a point d'armes contre eux; sa force est tout intérieure. Par là même, son sentiment l'affranchit de toutes les convenances que prescrit la morale que nous sommes habitués à voir sur la scène.

(247) Thèda n'observe aucun des déguisemens imposés à nos héroïnes ; elle ne couvre d'aucun voile son amour profond , exclusif et pur ; elle en parle sans réserve à son amant. « Où serait, lui dit-elle, la vérité* » rite sur la terre, si tu ne l'apprenais par ma bouche ? » Elle n'annonce point qu'elle fait dépendre ses espérances de l'aveu de son père ; on prévoit même que s'il le refuse, elle ne se croira pas coupable de lui résister. Son amour l'occupe et l'absorbe tout entière ; elle n'existe que pour le sentiment qui remplit toute son âme. Elle est si loin de considérer V comme une faute sa fuite de la maison paternelle , lorsqu'elle apprend que celui qu'elle aime a été tué, qu'elle croit, au contraire, accomplir un devoir. J'avais pensé que des spectateurs français n'auraient pu tolérer dans une jeune fille cette exaltation, cette indépendance^ d'autant plus étrangère à nos idées, qu'il ne s'y mêle aucun égarement^ aucun délire. Je crois encore que notre public serait choqué de cet oubli de toutes les relations, de cette manière d'envisager les devoirs habituels comme secondaires ; enfin d'une absence si complète de la soumission qu'il admire dans Iphigénie* Un tel enthousiasme ne peut servir de base à un système général, et nous n'aimons en France que ce qui peut être d'une application universelle. Le principe de l'utilité domine dans notre littérature comme dans notre vie. La morale du théâtre en France est beaucoup plus rigoureuse que celle du théâtre en Allemagne. Cela tient à ce que les Allemands prennent le sens²².

The text on this page is estimated to be only 22.76% accurate

(f (*48) liment poar ba^ede la morale, tandis qua pour nous cette base est la raisoo. Un sentiment sincère, comflet, sans bornes, leur parait, non-seulement excnser ce qu'il inspire, mais Tennoblir, et, si j'ose employer cette expression, lesanctifier • Cette manière de voir sa fait remarquer dans leurs institutions et dans leurs mœurs, comme dans leurs productions littéraires. Nous ayons des principes infiniment plus sē?ères, et nous ne nous en écartons jamais en théorie. Le sentiment qui méconnaît un devoir ne nous parait qu'une faute de plus. Nous pardonnerions plus £a

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

(249) tuajoury eonvanablement nationaliaées. La irësaltat m'a proaTé que j'avaia ea tort. Plus prëroyant, ou plus hardi, j'aorak éviià la plupart des fautes que je viens d'indiquer dans mon propre ouvrage. J'aurais dû pressentir qu'une révolution politique entraînerait une révolution littéraire, et qu'une nation qui n'avait renoncé momen* tanément à la liberté que pour se précipiter dans tous les hasards des conquêtes^ ne se contenterait plus des émotions faibles et incoaiplètes qui pou* valent suffire à des speota^un énervés par les jouissances d'une vie paisible et d'une civiUsatioa raS* finée* Ce qui m'a trompé, c'est l'espèce d'immobilité doo^ le régime impérial avait frappé tooles les àmes^etqu'il avait gravée, pour ainsi dire, sur tous les visages* Lfi littérature partageait cette immobilité. Bonaparte aimait la discipline partout, dans Tadministratiaii, dansTamiée, dans les écrivains, et la soumission de ces derniers n'était ni la moins prompte ni la moïnsempressée. Ce qui était dans le chef une faiblesse, funeste à la France et à lui-même, je veux dire le désir d'imiter Louis XIV, comme si ce n'eût pas été descendre au lieu de monter, était, dans les lettrés qui aspiraient a ses faveursyunecomplaisanceintéressée à la fois et vaniteuse; car en obéissant au nouveau Louis XJV, ils se croyaient les égaux des grands hommes qui avaient encensé l'ancien. De la sorte, les règles du théâtre , comme l'étiquette de la cour, paraissaient {lartie obligée du cortège impérial.

(S50) De plus, il y a toujours en, dès le commencement de nos troubles , chez les hommes les plus révolutionnaires en politique , une tendance à proclamer leur attachement et leur respect pour les doctrines routinières de la littérature du dix-septième siècle et les règles; recommandées par le précepteur en titre du Parnasse français. On eût dit qu'en se montrant, dans leurs ouvrages, scrupuleux et dociles, ils voulaient expier la vivacité et l'énergie de leurs autres opinions, et prouver que leurs doctrines populaires n'entachaient pas la pureté de leur goût. Ils croyaient par là se réhabiliter aux yeux de ce qu'on nommait encore la bonne compagnie , coterie prétentieuse et compassée , qui préfère l'oubli des devoirs à celui des formes. La révolution avait dispersé l'ancienne -, mais Napoléon tâchait d'en créer une nouvelle, d'autant plus susceptible pour les convenances sociales et théâtrales, qu'elle ressentait une ardeur de néophyte, et le sentiment qu'elle courait risque de broncher souvent sur le sol inconnu où son maître la plaçait. En conséquence, tous les écrivains de l'empire étaient classiques. Chénier lui-même, le plus beau talent de son époque, comme auteur dramatique, Chénier qui, jeune et entraîné par son républicanisme, même avant la chute de la monarchie , avait foulé aux pieds, dans Charles IX, les barrières qui l'auraient gêné , était devenu, à la fin de sa courte carrière, le partisan le plus zélé de toutes les entraves léguées par Aristote et consacrées par Boileau.

(«81) Ces barrières sont renversées maintenant. La poésie a conquis sa liberté. Les dimensions de notre théâtre se sont agrandies, et les règles qui étaient autrefois des lois rigoureuses , d'après lesquelles la critique jugeait les auteurs , ne sont plus que des traditions dont les auteurs sont juges. La victoire est donc remportée; elle l'est trop peut-être momentanément dans l'intérêt de l'art. C'est en France qu'a été inventée la maxime qu'il fallait mieux frapper fort que juste. Il en résulte que nos écrivains frappent souvent si fort qu'ils ne frappent plus juste du tout. Ils ont pour but exclusif de faire effet, et lorsque, avec raison, ils s'aj&ancbissent de certaines règles, ils ont fréquemment le tort de s'écarter de la vérité, de la nature et du goût. / -^ • Comme il est beaucoup plus facile de faire effet par les rencontres fortuites , la multiplicité des acteurs, le changement des lieux, et même les spectres, les prodiges et les échafauds, que par les situations, les sentimens et les caractères, il serait à craindre que nos jeunes auteurs s'élançant dans cette route avec trop de fougue, nous ne vissions plus sur notre théâtre que des échafauds, des combats, des fêtes , des apparitions et une succession de décorations éblouissantes. Il y a dans le caractère des Allemands une fidélité, une candeur, un scrupule qui retiennent toujours l'imagination dans de certaines bornes. Leurs écrivains ont une conscience littéraire qui leur

V St * (2SS) donne presque autant le besoin de l'exactitude historique et de la vraisemblance morale que celui des applaudissements du public, lis-ont dans le cœur une sensibilité naturelle et profonde qui se plaît à la peinture des sentiments vrais; ils y trouvent une telle jouissance, qu'ils s'occupent beaucoup plus de ce qu'ils éprouvent que de l'effet qu'ils produisent. En conséquence, tous leurs moyens extérieurs, quelque multipliés qu'ils paraissent, ne sont que des accessoires. Mais en France, où l'on ne perd jamais de vue le public , où l'on ne parle , n'écrit et n'agit que pour les autres, les accessoires pourraient bien devenir le principal. Ce n'est assurément pas que je réclame un respect puérile pour des règles surannées. Celle des unités de temps et de lieu est particulièrement absurde; elle fait de toutes nos tragédies des pièces d'intrigue; elle force les conspirateurs à concerter la mort du tyran dans son palais même ; elle s'oppose à ce que Coriolan passe du Forum romain dans le camp des Volsques, où il doit pourtant se mettre à la tête des ennemis de son ingrate patrie. ^ V ^/ V Les unités de temps et de lieu circonscrivent nos ^ tragédies dans un espace qui en rend la composition difficile, la marche précipitée, l'action fatigante et invraisemblable. Elles contraignent le poète à négliger souvent , dans les événements et les caractères, la vérité de la gradation, la délicatesse des nuances. Ce défaut domine dans toutes les tragédies de Voltaire; on y

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

(368) aperçoit sans cesse des lacunes, des transitions trop brusquées ; on sent que ce n'est pas ainsi qu'agit la nature; elle ne marche point d'un pas si rapide; elle ne saute pas de la sorte les intermédiaires. Il est donc incontestable que nos écrivains doivent s'affranchir de ce joug dans leur nouveau système tragique. Il faut seulement qu'ils se tiennent en garde contre les changemens de lien trop fréquens ou trop brusques. Quelque adroitement qu'ils soient effectués , ils forcent le spectateur à se rendre compte de ' ^ ^^ la transposition de la scène, et détournent ainsi une partie de son attention de l'intérêt principal. Après chaque décoration nouvelle, il est obligé de se remettre dans l'illusion dont on l'a fait sortir. La même chose arrive lorsqu'un espace de temps trop considérable s'écoule d'un acte à l'autre. Dans ces deux cas , le poète répare, pour ainsi dire, en avant des personnages , et il y a une espèce de prologue ou de préface sous-entendue qui nuit à la continuité de l'impression. Au reste, ces inconvéniens inévitables en littérature comme en politique , ne seront pas de longue durée : partout où la liberté existe , la raison ne tarde pas à reprendre l'empire. Les esprits stationnaires ont beau crier que les innovations corrompent le goût du public : le goût du public ne se corrompt pas ; il approuve ce qui est dans la vérité et dans la nature; il repousse ce qui fausse la vérité, ce qui s'écarte de la nature en l'exagérant. Les masses ont un instinct admirable. Cet instinct a déjà tracé les

(2B^) exigences politiques les bornes nécessaires pour concilier l'ordre et la liberté ; cet instinct travaille et réussit à placer la religion dans la sphère qui lui appartient , entre l'incrédulité et le fanatisme; ce même instinct exercera son influence sur la littérature , et réprimera les écrivains sans les garotter. NOTES sur LI OVKHRI DB THENTI ANS (1). Ernest de Mansfeld est l'un des plus remarquables $\text{£}^{\wedge}$ condottieri du dix-septième siècle. Il était fils natn* Tel du comte de Mansfeld , officier autrichien , qui avait commandé avec distinction les armées espagnoles dans les Pays-Bas. L'empereur Rodolphe légittima Ernesf de Mansfeld j qui fit lui-même ses premières campagnes sous les drapeaux de l'Autriche , et contre les protestans. Mais ayant changé de religion , il se mit au service du protestantisme. Il fit la guerre en Bohême , dans le Palatinat , la Franconie, l'Alsace, la Lorraine, en Hollande, en Westphalie, en Basse-Saxe, dans la Moravie, dans le Brandebourg et dans la Hongrie. Il se montra le plus zélé défenseur de Frédéric V , électeur Palatin , qui fut quelque temps roi de Bohême. Il fut mis trois fois au ban de l'empire. Presque toujours battu, il reparaissait plus fort après ses défaites. Toujours occupé de pillage , (1) Pour la raison que j'ai énoncée page 216 , j'ai eu devoir joindre quelques éclaircissemens historiques à l'essai précédent.

(2S5) il vécut paovre, n'employant ce qu'il enlevait aux peuples que pour recruter des soldats. Dès la première année de la guerre de trente ans , il marcha au secours des insurgés Bohémiens , et s'empara , le 21 novembre 1618, de Pilsen, l'une des plus grandes villes de ce pays; mais le 10 juin 1619, il fut complètement battu par Bucquoi et Wallstein, et reperdit toute la Bohême. Il se jeta dans le Palatinat , échappa au duc de Bavière , en le trompant par de fausses négociations , délivra Franckental , assiégé par les Espagnols, et alla piller l'évêché de Spire , le Brisgau et l'Alsace ; repassant ensuite le Rhin , il défit complètement le fameux Tilly. Mais Frédéric , l'électeur Palatin , pour lequel il combattait, ayant licencié ses troupes, M[^]insfeld passa, avec sa petite armée, au service de la Hollande, et dévasta la Westphalie au nom de cette république. Les Hollandais ne le conservèrent pas long-temps a leur solde , et il se mit en marche pour le Mecklenbourg , où il appuya l'expédition du roi de Danemarck. Enfin, vaincu par Wallstein, près de Dessau, il se réfugia en Transylvanie , et voulut engager fiethlem Gabor à le soutenir. Celui-ci , effrayé des victoires de Wallstein, se hâta de renvoyer Mansfeld de ses états , où il aurait attiré la guerre» Mansfeld dirigea ses pas vers Venise , après avoir congédié son armée qu'il ne pouvait plus entretenir, et suivi seulement de quelques officiers qui ne voulurent pas le quitter. Il tomba malade à Spalatro. Lorsqu'il sentit la mort approcher , il se fit revêtir de son uni23

The text on this page is estimated to be only 24.47% accurate

(486) forme , ceignit son épée , et s'appuyant sur deux de ses compagnons , il expira deboat , âgé de quarante-six ans, le 10 novembre 1626.] 7 5 A Bernard de Weymar , le plus audacieux des généraux allemands qui servaient sous Gustave- Adolphe , ne dut qu'à lui-même ses succès et sa gloire; car , bien qu'issu d'une maison souveraine « il ne possédait point d'état , et eut souvent à combattre le oncle de sa famille , dont le caractère indécis n'osa se déclarer contre l'empereur que lorsqu'il s'y vit forcé. Bernard de Weymar, après la bataille de Latzen , fut nommé général en chef, par les acclamations de toute l'armée suédoise, à la place de Gustave. Sa première opération fut de prendre Raabbonne. Son opiniâtreté fut cause de la défaite de Nordlingen ; mais c'est la seule faute qu'on puisse lui reprocher. Il remporta sur les Autrichiens la victoire de Rhinsfeld , où quatre des plus illustres généraux de l'empereur furent faits prisonniers. A la suite de ce triomphe il s'empara de toute l'Alsace et il avait osé concevoir le projet de s'y maintenir et de s'en déclarer le souverain , en résistant à la fois aux armées françaises et aux forces impériales. La mort mit un terme à ses desseins ambitieux. Il mourut à Neubourg-sur-le Rhin, au mois de juillet 1639, à l'âge de trente-six ans. ' i - r^ Albert- Wenceslas- Èusèbe de Waldstein, Wallens,, ' tein ou Wallstein, naquit le 14 septembre 1588, à Prun^ gne, d'une famille noble , qui professait la croyance luthérienne. Son père s'appelait Guillaume de Wallenstein , seigneur d'Hermannitz , et sa mère Marguerite

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

(SS7) de Schmirfitisky. On l'envoya, dans sa première jeunesse , à une école de Silésie , où les protestans des contrées voisines faisaient élever leurs enfans. Il y montra bientôt le caractère impétueux et altier qui depuis le rendit si remarquable , et sa conduite irrégulière le fit renvoyer de cette école. Il conserva toute sa vie le souvenir de cette circonstance de ses premières années; et, trente ans après, étant en Silésie , comme généralissime de l'empereur Ferdinand , il fit chercher par des soldats son vieux maître d'école , qui parut en tremblant devant lui. Wallstein^ après s'être amusé quelque temps de sa frayeur, le renvoya comblé de présens. Wallstein fut placé comme page à la cour du margrave de Burgovie , prince de la maison d'Autriche, qui le fit voyager dans presque toute l'Europe. Il se distingua dans ses voyages par la facilité avec laquelle il apprenait les langues et adoptait les mœurs des pays qu'il parcourait; on le surnomma l'Alcibiade de son temps. Il fit ensuite une campagne en Hongrie , et , à son retour, il épousa une veuve âgée , mais dont il considérait la fortune comme nécessaire à ses projets d'ambition. Sa femme mourut bientôt et lui légua toutes ses richesses. Wallstein épousa en secondes noces une fille du comte de Harrach, favori de l'empereur Ferdinand II, et obtint successivement le grade de colonel, celui de général, le titre de duc de Friedland, de prince d'empire, et enfin, malgré les réclamations de l'Allemagne entière, la souveraineté du Mecklenbourg, dont il fut dépouillé à l'époque où le com

(1658) mandement des armées impériales \m fut enlevé. Il 'o^^ les avait commandées deux fois : la première, au r 'd \ moment où Christian IV, roi de Danemarck, se mit à la tête des protestans; la seconde, à l'époque où Gustave-Adolphe remplaça Christian. Dans l'une et dans l'autre de ces circonstances, l'Autriche se trouvait dans les embarras les plus pressans. Lors de l'apparition de Christian IV, Tilly , à la vérité, avait remporté plusieurs victoires pour la ligue catholique; il avait battu le margrave de Bade, Mansfeld et Christian de Brunswick ; mais les mesures hostiles des états de Basse-Saxe, la marche de Christian en Allemagne , les subsides envoyés à l'union protestante par Jacques I^{er} d'Angleterre, rendaient de nouveau la situation de Ferdinand très critique. Il fallait une seconde armée qu'on pût envoyer contre les Danois, on n'apercevait nul moyen de la lever. Les ministres déclaraient qu'il n'y avait pas dans le ? \$. trésor de quoi soudoyer seulement vingt mille hommes. Wallstein se présenta , et offrit d'en lever cinquante mille. « Cinquante mille hommes , disait-il , » se nourrissent eux-mêmes aux dépens des pays » conquis , tandis que vingt mille hommes ne sont » pas assez forts pour employer ce moyen de subsister. • Les offres de Wallstein ayant été acceptées, il mit sur pied, non-seulement cinquante mille hommes, mais cent mille. Avec cette armée, il s'empara du cercle de la Basse-Saxe, de la Lusace, de la Franconie , battit partout Mansfeld , Bethlem Gabor , prince de Transylvanie, les Danois, et força enfin

(2S9) Christian à quitter l'Allemagne et à se retirer honnêtement dans ses états. Au moment où Wallstein vena de refondre à l'Autriche ses états héréditaires , de dompter la moitié de l'Allemagne et de chasser les Danois tous les princes allemands qu'il avait irrités se réunirent au duc de Bavière , son ennemi personnel ; aux jésuites , qui soupçonnaient la honne foi de sa conversion ; aux Espagnols , jaloux de ses succès , et aux agents secrets de la France , pour demander sa destitution. La diète de Ratisbonne mit à ce prix l'élection d'un roi des Romains , élection que Ferdinand II sollicitait pour son fils. L'empereur , qui ne se laissait entraîner que malgré lui à cet acte d'ingratitude, voulut l'adoucir par des formes amicales. Il dépêcha vers Wallenstein deux de ses amis intimes, qui eurent, en l'engageant à se soumettre et à résigner son pouvoir, l'assurer de la bienveillance impériale. Wallstein les reçut magnifiquement , et ne leur laissant pas le temps d'entamer leur négociation : « Les astres , leur dit-il , m'ont annoncé « déjà ce qui m'était réservé. L'étoile de l'électeur « de Bavière l'emporte sur celle de l'empereur. Je « n'accuse donc point Ferdinand, et je ne suis fâché « que pour lui de ce qu'il n'a pas la force de me « défendre, » Il renvoya ensuite les deux députés avec de riches présents, et se retira dans ses terres de Bohême. Il se fit avec une magnificence extraordinaire , donnant des pensions à une foule d'officiers qui s'étaient distingués sous ses ordres , et en en offrit

23. • . \

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

(seo) frant même à des hommes célèbres par d'autres genres de mérite. Il voulut, par exemple, s'attacher Hugo Grotius, pour rengager à écrire son histoire. La retraite de Wallstein dans ses terres ne fut pas de longue durée. Gustave Adolphe avait chassé les impériaux de la Poméranie et du Brandebourg; il avait pénétré jusqu'au centre de l'Allemagne, et, battu complètement Tilly près de Leipsick; les électeurs de Brandebourg et de Saxe s'étaient déclarés ennemis contre Ferdinand, et d'autres princes. L'électeur de Trèves était en négociation avec la France; celui de Bavière même, le plus fidèle allié de l'empereur / jusqu'alors, prêtait l'oreille à des propositions équivoques. La Bohême avait été envahie; Prague était tombée au pouvoir des ennemis. Ferdinand pressé de toutes parts par le roi de Suède, se résolut de recourir une seconde fois à ce qu'il avait fait vœu de ne plus servir, et dont Ferdinand lui offrit de le faire relever par le pape. Le pape lui envoya, pour vaincre sa résistance, son lieutenant, le comte Maximilien de Wallstein, et son viceroy, le prince d'Éggenberg. Il ne céda aux instances des envoyés de l'empereur Ferdinand, et ne se remit à la tête des troupes impériales qu'en prescrivant les conditions suivantes: qu'il aurait seul le droit de faire la paix ou de continuer la guerre; qu'il serait et demeurerait toujours généralissime de l'armée.

The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

(161) rempire ; qu'après avoir terminé la guerre il aurait pour récompense , en toute souveraineté , l'un des états héréditaires de la maison d'Autriche; ■ « lui qu'elle s'occupe à Vienne de la chasse et de la « musique ; mes soldats n'ont pas besoin des avis « de ses courtisans, » Un gentilhomme lui ayant apporté une patente par laquelle l'empereur le nommait colonel du premier régiment qui vien* dra vaquer , Wallstein rassembla tous les colonels de son armée , leur présenta cet étranger comme leur héritier présomptif, et après l'avoir exposé aux railleries de la soldatesque, il le renvoya honteusement. .. '^^«i A peine eut-il consenti à lever une armée , quel * A son nom fit accourir sous ses drapeaux une multitude!^ ^^ de vétérans de tous les pays, sans exception de >N*." croyant; car les armées qui combattaient , dans la ' ,y fé, 1 AC

(ses) guerre de trente ans, soit pour^ soit contre la maison d'Autriche, étant composées en grande partie de soldats levés par des partisans qui les soudoyaient avec^le pillage, et se vendaient avec eux au plus offrant, il arrivait que les catholiques Servaient sous les drapeaux du protestantisme et que les protestans se trouvaient dans les armées impériales. Buttler, Gordon et Lesley, les trois assassins de Wallstein, étaient protestans. Le dernier général qui commanda les troupes autrichiennes dans la guerre de trente ans était un Hessois calviniste nommé Meilander. Un fait assez singulier prouve la lutte de l'esprit militaire et de la croyance reli• gieuse à cette époque. L'un des lieutenans de Walll\|. ^ stein , le général Holk , avait dévasté la Saxe de la manière la plus cruelle, et persécuté les protestans avec un acharnement inexprimable. Étant tombé malade , et sentant sa fin prochaine , il se déclara protestant lui-même ^ et demanda un ministre de cette religion pour l'assister dans ses deniïres momens. On en chercha vainement un de tous côtés. \ u^- Wolk les avait fait poursuivre avec une telle rigueur que tous avaient pris la fuite. Le général mourant envoya ses soldats à leur recherche , promettant six ^/ cents écus à quiconque lui en ramènerait un . {Leurs . ^ ' ^ " * ^ efforts furent long- temps inutiles. Enfin, Ton en découvrit un qui s'était caché dans le creux d'un arbre, au fond d'un bois. On le conduisit vers le gé. néral , mais celui-ci venait d'expirer. Wallstein lui-même était né protestant : mais < <

1 ' N (26 ») tombé dans sa jeunesse d'un troisième étage, il attribua son salut à l'intercession de la vierge Marie, et se fit catholique. Toutefois il ne devint point persécuteur. Il fit fonder à Gitsclih'QA'C'Mvétit pour les > chartreux, un collège pour les jésuites^ et à Glogau une église pour les luthériens. Il se proposait d'établir en Bohême la liberté de conscience, et de rendre aux protestans exilés , qu'il aurait fait revenir, celles de leurs terres confisquées dont l'empereur lui avait donné la propriété. Indépendamment du pillage qu'il prodiguait à ses| soldats, il captivait leur dévouement par son attention à rappeler f "de vaut iouLèYarîîSér leurs actions * brillantes^ dont il n'oubliait aucune. Il se promenait k souvent au milieu d'eux , et mettant la main sur la , tête ou sur l'épaule des braves qui s'étaient distingués^ ' j gués^ « c'est à celui-ci, disait-il, que nous devons • le gain de telle journée ; la hardiesse de celui-là nous a sauvés en telle occasion. » Aussi la victoire a

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

.-îfc^ ^ ^ (864) "» * \ A |Uie négociaU jamais que par des ageos subalternes^ et son penchant pour l'astrologie lui faisant souvent modifier ou ajourner ses projets, il ne don* nait à ces agens que des instructions vagues^ qu'ils ^>\ étaient exposés à outrepasser. On^en trouve la prepve dans un ouvrage curieux, rédigé, après la' mort de Wallstein , par un des hommes qu'il avait le plus souvent employés comme émissaires. Cet ou ouvrage, resté manuscrit, est intitulé, Relation vé-^ ' ritahle de ce qui s'est passé, depuis Fan 16S0, époque \.^ \f^ à laquelle le duc de Friedland fut destitué du corn. y' ' mandement par sa Majesté impériale, jusqu'à l'an j"" 1634, qu'il a péri, entre le comte Tersky, le due de / Friedland, h comte de Thourn^ le roi de Suède, «# fe \$oussignéf Jaroslaw Sesyna Rasehin. Ce Sesyna Ras* chin, l'agent habituel de Wallstein, obtint sa grâoe, après l'assassinat de son maître, en remettant à la cour de Vienne cette notice de toutes les négocia^ \n,(v^ tions dont il avait été chargé. Wallstein proposa au roi de Suède de lui confier quinze mille hommes , auxquels se joindraient ses adhérons. Il se faisait fort, avec cette armée, de surprendre Vienne, et de chasser Ferdinand jusqu'e/i Italie. Wallstein fit faire :] ^ette tfffre^au roi par le comte de Thourn. Gustave ' la rejeta sous divers prétextes , et son refus laissa dans le cœur de Wallstein un ressentiment qui ne s'effaça jamais. Lorsqu'il reçut la nouelle de sa mort , tt heureusement pour moi et pour lui, s'écria» t-il, il n'existe plus. Il ne faut pas dans l'empire » deux têtes pareilles. » Gustave ayant été tué,

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

(S65) Wallsteîn entra de fioureaa en négociation avec Oxenstiern pour la Suède, et avec Arnim pour la tX Saxe. Il proposa ses conditions, qui furent accep** tées; mais, lorsqu'Arnim lui demanda par quels moyens il comptait joindre ses forces à celles des alliés : «C'est aux Allemands, dit-il, à se réunir pour t t chasser l'ennemi commun , les Suédois. » Oxenstiern écrivit à Wallstein de sa propre main , pour lui offrir son assistance , parce qu'il savait , ajoutait-il , que telle avait été l'intention du feu roi. Wallstein lui â t répondre verbalement que le mo^ ment n'était pas venii. Les négociations de Wallstein avec Feuquièrè^ eurent le même sort. Elles se trai*> tèrent par un intermédiaire, sans pouvoirs écrits, et furent aussi rompues par Wallstein. Au milieu de ces pourparlers , il attaqua un corps de Saxons éft de Suédois près de Steinan, et le fit prisonnier avec \ \ ^ toute son artillerie et tous ses bagages. Oxenstieru déclara .plus d'une fois qu'il n'avait jamais pu dé* mêler les véritables intentions de Wallstein. Sa con^ duite finit par inspirer aux alliés un telle défiance, qu'ils le soupçonnèrent de se feindre mécontent de l'empereur , pour les surprendre et pour livrer k Ferdinand les troupes qu'ils lui auraient confiées. Ses vacillations, cependant, ne sont par inexplica** blés. Indépendamment de ce qu'il se laissait diriger par ses astrologues, Wallstein avait un double but. Il voulait enlever à l'empereur le trône de Bohême ; mais il voulait aussi délivrer l'Allemagne de toute domination étrangère. Il répétait sans cesse qu'il

(366) fallait se défaire des Suédois. « Ces intrus, disait-il, M n'ont rien à voir dans l'empire. Renvoyons-les en les » payant, si nous le pouvons; et s'ils s'y refusent, >> chassons les sans les payer. » i:*^ Alarmé sur les projets de Wallstein, Ferdinand se j détermina à le faire assassiner , ou du moins s'exI prima de manière à ce que des serviteurs ambitieux x ; 9 \ et avides crurent plaire à leur prince en massacrant ^ ^ leur bienfaiteur. ^^i* ii^^i^v 1^4 . ^7) Buttler, Ecossais ou Irlandais, que Wallstein avait ^ ^/! élevé au rang de colonel, de simple dragon qu'il ^ ^ avait été pendant trente ans -, Lessley , Ueutenant7 -' ' C" ' £olonel, et Gordon, colonel et commandant d'Égra, ; ^ tous deux également comblés des faî£U£l de Wall>^ stein, complotèrent ce crime. Ce dernier in?ita à souper chez lui , dans la citadelle , Illo, Tersky et 1 Kinsky, les trois confidens de Wallstein, et^ à la fin 1 du repas, il les fit égorger par trente soldats du régiment de Bultler. S'étant réuni ensuite a Buttler lui-même, et a un autre Irlandais nommé Déveronx, capitaine des hallebardiers, ces trois hommes, suivis .de six hallebardiers de la compagnie de Déveroux, pénétrèrent dans l'appartement de Wallstein , qui était déjà couché ; celui-ci, que le bruit réveilla , s'élança de son lit vers la fenêtre. Dé?eroux s'approchant de lui, lui cria : « £s-tu le scélérat qui veux » arracher à l'empereur sa couronne ? tu vas mourir. i> Wallstein le regarda fixement , ouvrit les bras, et présenta sa poitrine sans prononcer un seul mot. Les assassins le percèrent de leurs hallebardes.

(*67) et il tomba mort, sans qu'aucun gémissement lui échappât.
A Il périt ainsi, le 26 février 1634, à l'âge de cinquante ans. Il fut
enterré à Gitschim, dans un couvent de Chartreux qu'il avait fondé. Sa[^] fille
unique épousa dans la suite un comte de Kaunitz. Presque tous ses biens
furent confisqués ; on ne laissa à sa veuve que la terre de Neuschloss en
Silésie. On a vu comment Wallstein nourrissait ses trou- { [^] pes. On
évalue à six cent soixante millions d'écus , [^]

The text on this page is estimated to be only 13.08% accurate

(268) ciltintes qûHI Ressentit valurent a Leipsick ûe%
ménagemens auxquels ses habitans ne puuTaié'ût s*attendre, et «eis
dispositions dans la bataille qu'il livra peu de jourfi après et qu'il perdit ,
portèrent eneôté Tempainte dn trouble qui le dominait. Ce M durant sei
Voyages, ei surtout à Padbti6, que Wa)lsteia commença à èe livrer à
Pastfologie. 11 prit des leçons, dans celte science, d*uti Italien nommé
Argali; et définis , il eut têtigours avec lui nn mite Italien , Bàttistâ Séù\ , '(^i
consultait les astres sur tout ce qne Wallstein voulait entreprendre. Ce Séni
is'étâll engagé an service de Wallstein ^our vingt cinq écnh •^ I V P^**
'''^^^ ' TM^^^ Wallstein trouva ce salaire au-dessous *î ^^ de Timportance de
cette professionlet de sa propre \l^ dignité , et porta les appointemens de
Séni à deut , \,ir\ mîlfe écus. Ort prétend que cet astrologue était vendi'i à la
cour de Vienne , et qu'il

The text on this page is estimated to be only 10.36% accurate

\ " l M ' (s«d) » d*avoir été roi de Babénia » oominç JaksrCté^r ,
n bien qu'as^asaiiié , a cun9j9rv« Qellç d'avair é|é » empereur romain, » Le
joiur do sa mort, et i rheure même qui précéda cet évëiimeoty WalUuîii
s'était enfermé aveo.Séni, et ca^us^itauf i'a^irelogie» Séni lui prédit un
grand péril pour cette jourivée* WalUtein, examinant les astres, prétendit
que le ^,i ,¥4 péril avait e|i&iç , mais était déjà pa«sé. Peu d'ins^

•i * \ \} ^ ht ^^ j •. • /*v-»- j (270) ^ I Tilly n'est que trop connu par sa cruauté , et par ' ^ la prise et Faffreux pillage de Magdebourg. On pré^ tend qu'il avait été jésuite dans sa jeunesse, qu'il ne but jamais de vin et ne connut jamais de femme. Il descendait d'une famille noble du pays de Liège. Il avait fait la guerre des Pays-Bas , et ensuite celle de Hongrie sous Rodolphe II. Entré au service de l'électeur de Bavière, il donna à l'armée bavaroise une organisation qui lui valut de grands succès. D fut généralissime de la ligue catholique , et à la retraite de Wallstein , il le remplaça dans le commandement de l'armée impériale. Il combattit, avec une fortune diverse, mais le plus souvent favorable, contre les généraux protestans, fut tour à tour vainqueur de Mansfeld et vaincu par lui, et enOn, ayant été complètement défait par Gustave sur le Lech, il mourut de ses blessures à Ingolstadt , le 16 avril 1682. Axel Oxenstiern, chancelier de Suède , l'ami et le confident de Gustave- Adolphe , avait été appelé par \-'t^ ce prince en Allemagne, à la fois comme guerrier et comme négociateur. Au commencement de l'expédition suédoise , il commanda en Prusse uii corps de réserve fort de dix mille hommes. Mais Gustave le chargea bientôt de traiter en son nom avec les États protestans. Il convoqua dans ce but une assemblée de ces États : elle allait s'ouvrir dans la ville d'Ulm , lorsque la mort inattendue du héros de la Suède jeta Oxenstiern dans uqe situation très difficile. Simple chevalier dans son p'^ys , il ne pouvait *» \^H) . : »

I (871) guère se flatter que les princes des plus illustres maisons de l'Europe se laissassent diriger par un homme d'un rang si inférieur à celui qu'ils occupaient. L'activité, l'adresse et la fermeté d'Oxenstiern surmontèrent tous les obstacles, et 2\près cinq mois de travaux, de voyages et de négociations, il obtint, des électeurs de Saxe et de Brandebourg, et de tous les princes confédérés, qu'ils lui confieraient, presque sans réserve, la direction de la guerre. Il devint alors l'arbitre des destinées de l'Allemagne, dont il partageait les provinces entre les princes qui servaient sous les drapeaux de la Suède. Chacun de ces princes demanda et obtint de lui ce qui lui convenait du territoire allemand, à titre de fief de la couronne suédoise. Oxenstiern, malgré l'intérêt qu'il avait à ne pas s'aliéner le cœur de ses alliés, ne put toujours déguiser son mépris pour l'avidité avec laquelle des souverains allemands sollicitaient d'un étranger quelques débris de leur propre patrie. « Qu'on enregistre dans nos annales, disait-il un jour, pour en conserver l'éternelle mémoire, » qu'un prince de l'empire germanique demanda » une portion du sol germanique à un gentilhomme • suédois, et qu'un gentilhomme suédois accorda » cette demande à un prince de l'empire^ germa- ^^ . • nique. » ^\ 1^ Ferdinand II professait pour les prêtres la véné- v^ ' ration la plus profonde. « S'il m'animait, disait-il a<>^ e. » souvent, de rencontrer en même temps un ange ^ . * I » et un religieux, le religieux aurait mon premier A>v^ '^^r \\\ M. fSH ^

The text on this page is estimated to be only 13.52% accurate

(878) » haa)inAg&, et Tango Iq second. » Il devait à son éducation cette manière de penser qui, du reste, était, celle de la plupart des princes de sa maison/ Rodolphe II était de même sous la domination des jésuites. Ferdinand ayant perdu, dès sa douzième année, son père, l'archiduc de Styrie, avait été mis, par sa mère, sous la tutelle de son oncle, le duc de Bavière, qui l'avait fait élever par les jésuites, à l'université d'Ingolstadt. Lorsqu'il prit en main le gouvernement des états paternels, il voulut aller en personne à Rome, demander à Clément VIII sa bénédiction, et, en visitant l'oreille, il s'engagea, par un vœu solennel envers la Vierge à faire triompher le catholicisme au péril de son trône et de sa vie. Deux jésuites, dont les noms ont acquis dans l'histoire des malheurs d'Allemagne une triste célébrité, Lammerman et Weingartner, le gouvernaient despotiquement. Sa faiblesse pour eux était si notoire qu'elle lui fut publiquement reprochée à la diète de Ratisbonne; même par les princes catholiques. Lorsque les insurgés de B

The text on this page is estimated to be only 7.82% accurate

(275) i%%^ id^ Rodolphe U, nienacè pitr le^ étatada Bgl^^rni»
qui IçvaÎQnt des troupes contre lui, avftij^gigné la lettre ^^*y* de
ipajesté^ par laquelle il. accordait a^nx u^raquiste^ (prot6«tans de Bohême)
les çieoies droits qu'à FégUi^fs catholique. 11 leur avait cédârupiireraitë de
Prague: ^^ \ is mille mes^çs pour le repos de spn ân^e. M II. VOX ÇT OB
K, PITT. DfS pqysîons ii[n|M^tueuses ; un grand Anaour et yti grand besoin
de sensations fortes; une ambllton ar*

1 ■ 1 (27-4) dente, mais généreuse ; un patriotisme assez éclairé
* poar ne pas exclure la philanthropie ; une sensibilité profonde et vraie ;
une fidélité à toute épreuve dans l'amitié ; une constance dans les affections
qui ' l'emportait sur les haines et sur les intérêts de parti; ' an mélange
d'enfance et de supériorité rempli de charmes; un esprit fin, pénétrant,
quelquefois ironique , mais que tempérait une bonté parfaite , et dont la
puissance ne servait qu'à combattre des doc> trines funestes ou à seconder
les mouvemens d'une noble indignation; une éloquence entraînante, mais
souvent inquiète et précipitée, comme si d'innombrables idées assiégeaient
l'orateur et le poussaient malgré lui ; un instinct admirable et rapide dans
tout ce qui avait trait à la liberté ; le goût de tout ce qu'il y a d'élégant dans
les arts et de beau dans la nature ; le don d'estimer l'espèce humaine et de
n'éprouver la défiatice que lorsque les faits l'avaient méritée : telles étaient
les qualités qui plaçaient M. Fox au rang des plus grands et des meilleurs
hommes dont l'Angleterre ait pu a'honorer. Celles de M. Pitt étaient
différentes : sa dialectique était puissante; sa doctrine pure et souvent élevée
; son ambition immense, mais calme ; toutes ses passions s'y étaient
concentrées ; aucune affection, aucun entraînement, aucun goût pour les
arts, pour le plaisir, pour les femmes , ne l'en détournaient. Le bruit public
prétend qu'il se permettait de temps à autre d'obscur et vulgaires
jouissances; mais il a fourni sa carrière sans ressentir une fois I

^ (275) Faraoar. Oo a dit, ot je crois aveo raison, qiie; dans sa jeunesse, il se livrait avec ceux qu'il appelait ses amis, aux distractions que procurent en Angleterre les longues séances après les repas ; mais son ivresse mente était sage ; elle n'établissait aucune intimité entre lui et se^ convives, parce qu'aucune sympathie n'existait dans son âme entre eux et lui. Avant d'arriver aux premières places^ il avait , comme le font toujobre tous les candidats au ministère, professé les principes de la liberté. Mais si l'on compare les discours qu'il a prononcés à ce sujet (ils sont à la vérité en trèb petit nombre, puisqu'il a été ministre à vingttrois ans) aveo ceux qu'il a consacrés , pendant le reste de sa carrière , à favoriser raccroissement du pouvoir^ on voit que la défense du peuple n'était pas un terrain propre au développement de ses facultés. Elles brillaient surtout quand il s'agissait de déclà

The text on this page is estimated to be only 6.97% accurate

(276) touiea le« d^sm de TeAf^èce humai^Q, W. Pkt , un moyen de puUsaQce régulière e^ âe «tat^liAè pour raliq^urchie. J'ai parlé de la canstaoce ^e M. Fox da,^9 êes affections^ et les Anglais sont encore éious qysu^d il^ m rappellent les larmes versées«par lui eipiplçîa p^rlemientloirs de sa rupture avjBcJS. Burfce. Je ne sais si M. Pitt a jamais pleuré ; mais as&ureao^n^ C9 ik'a jaiuais éié sur de Tieille^ «ivitiés brisées. M^ 'fan a eu des amis, M» Pitt des asîsmçîéa, ou plut64 deê subalternes. Le ministère de U. Pht a été, eBk.178d, prdbfiblement; une grande calaçaitè pour TËuropen Je ne sais quel auteur a di,t que rsUne avait enc^^ plus d'esprit que Tespi^it tant seuL Un mii>istr# plMA Qosmuptolito et moinsi wgUis que M. Pitt au^rc^it vu, dan^ let graod mouycment impirimé à la Fra«ee, une époque qui pouvais deyenjr heure^i^e pour rb,um^|iité« M. Pitt n*y aperçut qu'une crtsa. qui affi^iblissait \9k nation rivale de l'A^gletserre* U ifpulut accroître le mal au lieu de secon^r le bien. U réussit à ploi^er ta France doua ho épouva^t^able cbaos,; insi\% la destinée e9l équitâUie. : U V^^noe cM sotrtfe de ce dà\$or; dre, et rA.ogleterre a été quelque teinips sur le point d'y ealrer. Jie ne veux point içî^ cop^medes écrivains exagérés et trop soupçonneux, accuser M.« Pitt d'avoir soudoyé toutes le\$ barreaux de la déwagqgie sanguinaire de 1793^ Il y a de\$ crises durant lesquelles les factions n'ont pas besoin d'être séduites poij^r èlre ruUcui. Los to^rts de M. Pitt remontent plus

The text on this page is estimated to be only 12.67% accurate

(177) iMMft. CVlrten 1769 M «h 1790 qÀ'it combattit, par teus f«s mof (3ii6 êiecrcts qai étalent entre ses mains, tos idffeis de M. N^dk^r pour tipaisèt la Franee ; et je tie^s dé œ ûtraîtr^ qv^mittt autres obstat^tes à toutes les mesures qui pouvaient rétablir le calme , au suooès des a^provisiminemens, panetemple, durant le teMble hiver de 17B8, il rencontra Bouvéfut Itnftttetice anglaise. M. Fox, -on n'en petr dout«pr, aurait agi bien àVSéreram^t. Il istftt favorisé la tendance amicale qui s^ développait alot^ entre les deut nations ; il eût ofIBert aux fran^aÎB agités , tourmentés par les fléaux des saisons, pur ttixt ûm divisidhs intestines et par des intrigues étrangères , une noble et loyale alliance. Au lieu d'evcitèii^ les «ouverains *àe l'Europe à lever i'étendatd *coifitre an peuple qui voulait respecter rindépendarnse de ses voisins, sous la seul^ condition ifOe la sienne serait respectée , il eût employé rinfluenoeda cabinet de Saint- James à fcire sentir à la première coalition qu'il ne Fallak pas irriter ▼ingt'-chiq millibn^ tLMiommnes entbousiastes dé la Hberté ; et piar t^ette eondttite, il eût TraisemblaMcmment sauvé Louis XVI et les milliers de victimes qui Tout précédé et qui l'ont suivi. A ^tL Vérité, l'Anglelerre n'eût pas, durant vingt ans, taercé au même point le monopole du com^ meree; eHe n'aurait pas été l'unique puissance maritime de l'Europe, mais aussi elle n'aurait* pas vu à Stûckport, À Manchester, à Smitfafieid, des ressemmens de soistante-dii mille méûontens ; la iconsti

, (278) tutiou n'aurait pas été menacée ; Tobéissanoe aux lois n'aurait pas été remise en problème ; d'insensés démagogues n'auraient pas cru marcher à la liberté par l'anarchie, et à la justice par l'assassinat,; tristes résultats d'un insolent triomphe. M. Pitt est le fondateur de l'école politique qui domine actuellement en Angleterre. L'égoïsme, le mépris des hommes et l'amour de l'argent en sont les mobiles. M. Pitt, néanmoins, était personnellement au-dessus des considérations intéressées ; son intégrité pécuniaire était reconnue. La médiocrité seule est avide, et le talent qu'avait M. Pitt, et qui ne distingue aucun de ses élèves, le préservait des calculs sordides. Mais il y a dans les hommes , qui ont soif du pouvoir une sorte d'arrogance, qui fait qu'ils ne sont pas fâchés de voir leurs instrumens dirigés par des passions moins nobles. Outre qu'ils jouissent de se sentir supérieurs à ces instrumens, ils s'en croient plus sûrs, parce qu'on regarde comme sa propriété ce que l'on achète. Durant la longue administration de M. Pitt, les titres se sont multipliés, les sinécures se sont accrues, il avait oublié au timon des affaires ce qu'il avait dit lors de son entrée au parlement. « Messieurs , disait-il , les ministres devraient au » moins donner au peuple la consolation de voir que » le souverain prend part à ses souffrances , et offre lui-même l'exemple honorable d'une frugale économie, dans un moment si critique; ils devraient consulter la gloire et l'honneur de leur maître, et le

(*79) » relever encore, s'il est possible , dans l'opinion de > ses sujets, en lui faisant le mérite de retrancher » ce qui appartient à la magnificence, pour ne con> server que ce qui est nécessaire au besoin. Au lieu n d'attendre les demandes d'un peuple accablé , ils n devraient accroître sa popularité par un abandon • volontaire de revenus superflus. Si les ministres » n'ont pas fait leur devoir , ce n'est pas une raison n pour que cette chambre ne fasse pas le sien. Ac» tifs en tout ce qui concerne l'intérêt de leurs corn» mettans , les membres de cette chambre saisiront » tous les moyens raisonnables qui se présenteront » d'eux-mêmes ; et certes, nul n'est plus positif et plus » flatteur que celui de l'économie. Leur caractère » h)ur impose le devoir de suivre ce principe jus» qu'au pied du trône même, en conseillant à la cou» ronne d'abandonner toute ostentation inutile, afin de conserver le pouvoir nécessaire ; de diminuer n un peu de sa pompe royale, afin d'assurer d'autant le respect qui lui est dû ; de restreindre enfin » sa grandeur extérieure , pour augmenter encore >i sa dignité personnelle.... Ce n'est pas déroger à » la grandeur royale que d'écouter avec intérêt les • plaintes du peuple. Parler de la tutelle de cette » chambre serait peut-être employer une expression n trop forte; mais avouer sa curatelle ne peut offenser un roi constitutionnel. La diminution de ses » dépenses superflues n'attaque pas la royauté; et » loin que sa magnificence et sa grandeur puissent n être atteintes par une sage économie , dans un 25

The text on this page is estimated to be only 19.29% accurate

(MO) » temps auatti critique, son exiatence semble, aaooD»
traire, prendre une force (dus réelle par la rédoe» tien des dépenses» .,« La
liste civile a été accordée • à Sa Mi^esté par le parlement, pour tout
^otrenio-^ » tifque pour son usage personnel. Elle a été al* » louée afin de
soutenir le pouvoir et la dignité do » l'empire, afin de maintenir sa grandeur,
afin de » payer les juges et les ministres étrangers venfin pour n entretenir
la splendeur et le r^pect dus au goun Ternement, par l'entretien des grands-
offiniers de » la couronne, proportionnellement à Topulenoë du }> peuple. »
Ainsi parlait M. Pitt, dans sa Tingt-deuxième année, sur les bancs de
Topposition, contre lord Norlh. Il serait curieux de rapprocher ces paroles
du gouvernement de M. Pitt, ministre. H. Fox a laissé des traces
ineffaçables dans tous Les cœurs des amis de la liberté en Angleterre ; M.
Pitt a laissé une secte d*adorateur⁸ qui célébraient encore son machiaYé*
Usme dans le moment où l'Angleterre en portait la peine. Sir S. Romilly^sir
JamesUackintoshyM. Benr net, M.Tierney, sont les diciples.deM. Fox, Les
élèves de M. Pitt sontassez connus ssinsqueje les nomme. Deux
circonstances établissent entre M. Fox et M. Pitt
uneressemblanceapparente.Toos deux ont réclamé la réforme parlementaire;
mais il vaut la peine de comparer leurs discours sur cette amélioration.
Quelle chaleur, quel entraînement, quelle sincérité dans Tun! Quel sang-
froid,que]le élégance compassée^quelle absence d'âmedans l'autre! L'un va
jusqu'au

The text on this page is estimated to be only 23.49% accurate

(181) r«iiid, l'auCre reste a- la surface; Tan Teutdes réalités, raittres*attache aux formes; run vent que le peuple sôît Traiiseht plus libre, Tautre que l'oligarchie soit luieox déguisée. Tons deux oui échoué dans leurs tentatives sincères ou apparentes; mais il est probable que M. Fox a gémi de sa défaite, et que M. Pitt cfen est réjouï* L'arenir décidera lequel jugeait mieux de la situation de TAngleterre . Un second rapport sous lequel M. Pitt et M. Fox se ressemblent, c*estqu4ls sont raorth tous deux dans la vie privée; mais il y a entre, euk cette différence, que les ministres qui ont remplacé M. Fox étaient ses adversaires, lia pu, comme membre de la chambre des communes, rendre toujours à son pays le service important d*nne opposition constitutionnelle • et sa mémoire n'est point responsable des fautes de ses successeurs; tandis que tous les ministres qui ont eu le povvoir depuis M. Pitt, formés à son école, on d'après ses traditions , et empreints de son esprit , ont Agi suivant ses maximes, et que la responsabilité de tons levrs actes retombe snr lui. XIV. U lâ ■ÈVM.imO AHGLAISB U 16M A 1688» I La révolution anglaise , dans le dix-8ef>tième siècle, avait pour premier but l'établissement de la liberté religievse; mais comme toutes les libertés se tiennent , le besoin des garanties politiques se fit

(382) bientôt sentir. Si la famille qui régnait alors en Angleterre eût assuré à la nation la jouissance de ces deux libertés, la révolution n'aurait pas eu lieu; mais le principe du droit divin, c'est-à-dire le droit de la violation de tous les droits du peuple ayant été-proposés en théorie par Jacques I^{er} et essayés en pratique par son successeur, une révolution fut inévitable. Qu'arriva-t-il ? qu'une fois commencée, la révolution ne s'arrêta point au gré de ses auteurs. Elle ne se borna pas à détruire ce dont la destruction était désirée, ni à établir ce dont l'établissement était considéré comme nécessaire : elle s'étendit beaucoup plus loin, y elle renversa la royauté, que personne dans l'origine n'avait songé à renverser. Ainsi jusque-là ce fut la royauté qui causa sa propre destruction, tantôt clandestine, tantôt manifeste, avec un système d'oppression religieuse et politique dont les Anglais voulaient être délivrés. La révolution fut l'ouvrage de la royauté imprudente et aveugle. Ceci n'excuse ni les crimes ni les excès révolutionnaires; c'est l'énoncé d'un fait et d'une cause, et nullement une apologie. Charles I^{er} avait suivi une route déplorable qui ne pouvait -que le conduire à sa perte; mais sa mort n'en fut pas moins un grand attentat; seulement il dépendait de lui d'empêcher que cet attentat ne fût commis. Ses erreurs de 1625 amenèrent l'horrible catastrophe de 1649. Poursuivons. En anéantissant la royauté, la révolution anglaise avait dépassé son premier but. Quand une révolution dépasse son but, l'opinion s'étonne,

(S8t) s'arrête et finit par retirer à la révolution son appui. Alors il faut que la révolution en cherche autre part. Or; comme tous les appuis qui ne puisent pas leur force dans l'opinion sont bientôt attaqués par l'opinion même, il arrive nécessairement que la cause de la révolution cesse bientôt aussi d'être celle de la liberté, et il faut alors que la révolution ait recours à la tyrannie. En effet, nous voyons que, même avant la mort de Charles I^{er}, et précisément parce que l'opinion ne voulait pas cette mort, tout dans les actes du parti qui se disait populaire, devint tyrannique. A Londres, l'armée fit violence au parlement : dans les provinces, des comités se formèrent pour surveiller, dénoncer, arrêter, détenir les cavaliers et les malins. On séquestra, puis on vendit les biens ; on incarcéra, et quelquefois on massacra les personnes. Ces malins et ces cavaliers étaient, pour la plupart, ceux qui avaient encouragé leur malheureux prince à résister aux besoins et aux réclamations encore fondées d'un peuple alors opprimé. Ils l'avaient enivré de leurs flatteries, étourdi de leurs protestations, trompé par des démonstrations emphatiques d'une force qu'ils n'avaient pas. Ils l'avaient entraîné à sa ruine, et dans sa ruine, ils trouvaient la leur. ' Ceci, encore une fois, est un fait, et non une excuse. Les comités révolutionnaires qui s'étaient partagés les provinces d'Angleterre, les juges prévotaux de ces comités ^ étaient des choses exécrables ; 25, /

The text on this page is estimated to be only 18.29% accurate

amis la première toiroe de ce* choses etéoraUes était dan» une
opiniâtreté bml entendoey dans des prétentions absurdes , dans une
obstination insensée à résister à ce qui était juste. En résistant à ce qui était
juste , on avait produit ce qui était atroce. Ainsi , jusqu'à présent, nous
voyons cbacan puni de ses fautes , puni beauooop trop sévèrement , et par
des hommes beaucoup plus coupables. A Dieu ne plaise que nous pensions
à le oonte«ter ; mais de même que Charles V*' , plus prudent , ent échappé
à son sort funeste; de mènle les royalistes, en n'éga* rant pas ce roi
malheureux, en ne le poussant pas au-delà des bornes de la modération , en
ne l'aveu* glant pas sur les intérêts de son trône et de sa vie , auraient
échappé aux perséottlionsqai suivirent pour eux la mort de Charles I""*
Nous continuons, et nous allons voir la mdme rétribution s'étendre avec la
même sévérité sur des lauiés d'un autre genre. La révolution , étant devenue
tyrannîque ^ faisait peser£sttr les Anglais tous les maux contre lesquels
cette révolution avait, dans son principe, été dirigée. Il était clair qu'après
avoir dépaaié son but, elle allait contre ce but même ; elle devait donc finir
par se détruire. La duperie des peuples m'est jamais Ion* gue : quand ou les
opprime, on a beau leur patler de liberté , ils ne tardent pas à s'apercevoir
qu'il y a despotisme^ et ce despotisme qui les insulte ne leur convient pas
mieux que tout antre. Un événemei»t particulier suspendit le mouvameat

The text on this page is estimated to be only 15.59% accurate

rétrograde, qui d'ailleurs était inévitable. Cet événement fut l'apparition de Cromwell. La nature crée, par intervalles, des caractères devant lesquels le reste des hommes semble comme frappé de stupeur. Ces caractères sont toujours empreints du génie de leur époque.; Us s'emparent de toutes les passions dominantes, promettent à toutes de les satisfaire, touchent, en les satisfaisant en effet jusqu'à un certain point, de les transformer en intérêts; effraient ces intérêts les uns par les autres, et les tiennent tous enchaînés. Tel fut Cromwell, tel fut Bonaparte. Mais ces caractères extraordinaires ne changent pas la marche des choses, ils la suspendent, et quand ils disparaissent les choses reprennent comme auparavant; La tyrannie révolutionnaire devait donc tomber à la mort de Cromwell; elle s'écroula. Ce fut tellement un effet nécessaire de tout ce qui avait eu lieu sous cette tyrannie, qu'il serait impossible d'assigner à cette chute une cause immédiate. Toute puissance était entre les mains des rebelles. L'année, dirigée par un comité d'officiers républicains, était dépositaire de toute la force intérieure, et aucune force étrangère n'avait l'intention ni la faculté d'intervenir. Dans le parlement siégeaient encore un grand nombre de juges de Charles I^{er}; tous les intérêts paraissaient réunis contre le prince dont on avait fait mourir le père. Mais on avait commis beaucoup d'iniquités au nom de la république, si il fallait que la république en portât la peine. Tout l'échafaudage

(S86) de aUbilUë , qu'on eût dit indeslractible , 8*éraaoiiit comme ua songe , et Charles II monta sur le trône. Trois routes lui étaient ouvertes : celle de la violence, celle de la loyauté, celle de la ruse. Il ne voulut pas risquer son trône en entrant dans la première; il*ne put se résoudre a suivre la seconde, parce qu'il détestait la liberté; il choisit la troisième, et son choix décida la chute de son successeur et de sa famille. Comme il gouverna vingt-cinq ans , on pourrait croire que ce choix fut du moins conforme à sou intérêt personnel ; mais , si Ton entre dans les détails de son administration et de sa vie intérieure , on le verra tourmenté sans cesse par les deux partis qu'il trompait ; importuné des royalistes , qui ne lui savaient aucun gré de tolérer leur audace , parce qu'il éludait leurs prétentions ; effrayé des complots qu'il attribuait aux républicains ; se défiant des hommes sages qui se défiaient de lui ; brouillé avec son frère , qu'il fut obligé de reléguer hors de l'Angleterre ; mendiant les secours pécuniaires d'un roi despotique qui l'encourageait comme un apprenti despote , mais qui le traitait avec dédain , comme ayant vendu son pays à l'étranger ; enfin , poussé malgré ses craintes vers la contre-révolution dont il désirait l'accomplissement et redoutait les conséquences, et mourant couvert du sang d'Essex, de Russel et de Sidney. Certes, une telle cai^rière est une (riste indemnité pour le travail honteux d'une dissimulation perpétuelle, et nous pensons que Char

(1687) ' Charles II n'aurait rien perdu à régner avec bonne foi. La bonne foi a sur les peuples une extrême fécondité. La mort de Charles II le mit à l'abri des résultats amers qui accompagnent la duplicité. Son frère mérita et recueillit ce triste héritage; mais l'expérience avait instruit les Anglais. « C'est un grand maître (ici j'emprunte les expressions d'un écrivain vain qui a très bien "apprécié cette époque) , c'est » un grand maître qu'une longue et cruelle révolution. Lorsque les Anglais se soulevèrent contre » Charles I^{er} , ils voulaient la liberté , mais ils ne la > comprenaient pas plus que Charles et Buckingham » ne se rendaient compte à eux-mêmes de leur despotisme et des résultats qu'il pourrait amener. Les » Anglais , en rompant leurs chaînes , ne songèrent pas qu'ils ne pouvaient se passer de frein , et sembleraient aux esclaves de naissance qu'on affranchirait tout à coup sans les avoir préparés à un si » grand changement de condition , ils crurent qu'être » libres c'était ne plus obéir à personne, et surtout » n'avoir plus de roi. ' » Ils s'aperçurent avec le temps et à l'école du malheur , qu'il n'est point de joug plus pesant que } » celui qu'on reçoit de ses égaux ; que le peuple en » masse ne peut agir directement, et qu'il lui » suffit d'influer ; que le résultat direct de l'action » de tous est la destruction ; qu'il faut toujours en » revenir à confier le pouvoir à un petit nombre; • que c'est encore le petit nombre qui mène tout, » lors même que le peuple entier vote ou délibère ,

The text on this page is estimated to be only 17.01% accurate

* («««») > et qu'au momeiit où il 99 persuade que c'est loi » qui dirige, il a*es(réellement que Tinf trameni de • quelques hocaùies,)i liorsque le peuple anglais eut senti sa propre » incapacité , il sentit aussi la nëoessité de se sou» mettre^ et il se soumit ; mais il avait acquis de » l'expérience ; il avait appris à connaître la liberté; » il «avait qu'elle ne consistait p^s à être affranchi » de toute obéissance , mais à n'obéir qu'à des lois n faites pour le bonheur de tous ; à ce que l'homme > ne fût pas é la merci de rhpmme ; à ce qU'il pàt » jouir tranquillement et en pleine sûreté de sa for» tune et de son talent ,^ de ses faoaltés lacoraotiTes, » intellectuelles et sociales , sous la seule o

The text on this page is estimated to be only 21.13% accurate

(S89) temps; Yom aurcs perdu l'étar et voà»^méines. Elle leur dit, an nom de Charles II: Soyez justes et soyez sincères* La duplicité est un métier péni* ble, fatigant, qui ne rapporte pas ce qu'il coûte* Les nations sont clairvoyantes ; on ne le» trompe l^us; elle» comprennent oe qu'on ne leur dit pas, sous ce qu'on leur dit; elles rient du mensonge et entendent le silence* Elle leur dit , au nom de Jacques II : N' imaginez pas que vous êtes forts parce que des flatteurs e^ttravagans votis le disent. Tant que vous n'avez pns tenu en main le pouvoir, ils vous ont garanti le succès de Fusage que vous ea, feriez. Ils ont condamné le» ménagemens /inculpé les temporisation^^, déclamé contre ea qu'ils nommaient pusillanimttn et faiblesse. Ils parlaient bien à leur aise , parce que le moment de la crise était encore loin. Ce moment 'est Tenu ; la violence a déployé ses bannières , et Jacques II, monté sur le trône en 1685, en est tombé en 1688. Il fut tout étonné. Jacquet II , de voir que pas une épée ne fut tirée pour sa défense ; que Louis XIY,, qui l'avait enoonragé, abandonna »a caase; que, parmi ses courtisans , ceux qui l'avaient le plu» excité à la tyrannie se déclarèrent pour son expulncf» . Suuderlandf changeant deex fois de religion en sik mois, vendu à la France, vendu à Jacques H ^ vendu à Guillaume , est le type de ces courtisans^ ^ L'histoire erie aux princes : Prenez y garde : il y a autour de vous plus d'nn \$underlanâ.

(390) Mais cette même histoire, instiitriee sévère el ioipartiale dans tous les seos , crie aussi aux peuples : Si TOUS dépassez le but primitif que vous tous proposiez dans vos réclamations légitimes, tous serez entraînés dans une route semée d'abîmes que vous ne prévoyez pas. Si vous êtes injustes , inhumains, féroces , votre iniquité , votre barbarie , retomberont sur vous. Si vous tuez vos rois, vous aurez des tyrans , vous reculerez devant votre ouvrage; V0U9 désespérez de vous-mêmes; vous désavouerez vos principes , parce que vous rougirez de vos actions. Après vous être souillés par des crimes, vous vous consumerez en serviles expiations; et succombant de lassitude pour avoir voulu Fanarohie, vous vous déclarerez, par un nouveau blasphème, indignes de la liberté. XV.

DBS irrSTS ou aiCIHI QU*01I a ROXHÉ BtVOLUTIOSIIUftB
aEL&TIVIHIRT AU 8ÀLOT ET A LA tIBIBTX SB LA VRANCB.

Plusieurs fois durant notre longue et orageuse révolution, on a professé une doctrine qui a , dans mon opinion , beaucoup d'importance et qui ne me paraît ni vraie ni sans danger, ie l'avais réfutée , il y a trente ans. Des écrivains distingués la reproduisent : je veux l'examiner de nouveau. Cette doctrine consiste à établir que les rigueurs illégales qui ont souillé quelques époques de nos

(Ml) Irooblefl cinU ont nervi la liberté an iiea de lai nuire ; que, dansCétat où se trouvait la France , il fiillait que TÉtat périt on que le gouvernement de* vint un gouvernement de sang ; que la terreur qu'il inspira était nécessaire pour forcer l'obéissance au dedans et la discipline au dehors; que cette terreur passa des armées françaises aux armées ennemies; qu'elle gagna les souverains étrangers , et nous valut , avec la moitié de l'Europe, des traités honorables ; que pour ne pas succomber à la violence des moyens employés contre elle , la liberté devait recourir à des moyens plus violons encore. Je suis loin de reprocher aux auteurs de ce système les conséquences qu'il me paraît avoir. La plus simple expérience des hommes sur la manière dont les idées se combinent dans leurs têtes , nous apprend que les conséquences qui nous semblent résulter évidemment d'un principe sont souvent méconnues par ses plus zélés partisans. Une légère différence dans Tun des chaiiions du système , dans le sens d'une expression, dans une idée intermédiaire,)eut mener à une série de raisonnemens et à des conclusions directement opposées. Rien de plus injuste que de faire retomber sur un écrivain l'odieux ou l'absurdité de prétendues conséquences qu'il n'a pas tirées de ses principes et que nous en tirons sans son aveu : il faut les développer , pour qu'il les compare à celles qu'il en tire ; mais ce n'est jamais que par une injustice coupable que ce développement peut dégénérer en accusation. 26

The text on this page is estimated to be only 23.18% accurate

(Sda) Je oommence donc par^ déclarer hautement qne je ne soupçonne point l'intentioB des défenseurs du système que j'ai exposé; mais ce qui n'a pas été leur but serait le résultat positif de leur système , qui me paraît cent fois plus funeste que les égaremens les plus déplorables d'une multitude aveugle et furieuse. Cette multitude , on la replace sous le joug des lois; mais le système qui régularise des excès , qui leur donne une apparence, je ne dirai pas de légalité, mais d'ordre et de symétrie , est d'un danger permanent et incalculable. Il tend à éblouir les plus sages , a pervertir les plus humains. L'établissement d'un régime tel que celui qui a souillé nos annales en 1798 et en 1794 aurait fait sortir du milieu de la nation la plus douce,des monstres comme nous en avons vu. L'institution de tribunaux sans règles, sans formes, sans défenseurs, aurait créé des juges bourreaux parmi left peuples les moins féroces, fi est un degré d'arbitraire qui suffit pour renverser les têtes, corrompre les cœurs, dénaturer toutes les affections. Les hommes ou les corps , revêtus de pouvoirs sans bornes , deviennent ivres de ces pouvoirs. Il ne faut jamais supposer que , dans aucune circonstance , une puissance illimitée puisse être admissible , et dans la réalité , une telle puissance n'est jamais nécessaire* Le régime affreux qu'on a nommé la terreur n'a point contribué au salut de la France ; la France a été sauvée malgré ce régime. Il a créé la plupart des obstacles dont on lui attribue le renversement ;

ceiu qu'il a'a pas orées auraient été turncMités d'ane manière plos facile et plas durable par un gouvernement juste. Telles sont les vérités que je veux démontrer. Cette démonstration n'est point superflue. Noos ne manquons point d'hommes, qui, aujourd'hui en« eore, admirent, sinon le but, au moins l'énergie de Robespierre et de Marat. Ils voudraient que la mo« narchle, s'emparant d'une énergie semblable, frappât comme eux ceux qu'elle soupçonne. Prouvons doue à la monarchie que la terreur n'a pas servi , mais perdu le gouvernement républicain* Lorsqu'cm veut faire son apologie, on tombe dans un abus de mots ; on confond la terreur avec les mesures qui ont existé à côté de la terreur. On ne considère pas que, dans les gouvernemens les plus tyranniques, il y a une partie légale, répressive et coercitive , qui leur est commune avec lés gouver* nemens les plus équitables, par une raison bien simple, c'est que cette partie est la base de l'existence de tout gouvernement. Ainsi l'on dit que ce fut la terreur qui fit marcher les Français aux frontières, qui rétablit la discipline dans les armées, qui frappa d'épouvante ceux qui conspiraient, qui réduisit à l'impuissance toutes les factions. Tout cela est faux. Les hommes qui opérèrent toutes ces choses furent en effet les mêmes hommes qui faisaient peser la terreur sur la France ; mais ee ne fut point par la terreur qu'ils les opérèrent. Il y eut^ dans l'exercice de leur autorité, deux parties,

(M4) la partie goavernante , et la partie atrocei Cest a Tune qu'il faat attribuer leurs succèSi à l'autre leur» dévastations et leurs crimes. Gomme en même temps qu'ils opprimaient et dé^ ▼ astaient le pays, il leur fallait, pour leur existence, ^uerner , la terreur et le gouvernement coexis* tèrent, et de là la méprise qui fit prendre le gouvernement pour la terreur, et la terreur pour le gouvernement. Que si Ton dit que l'une aida l'autre , et que l'effroi qu'inspira l'autorité , par sa partie atroce , redoubla la soumission à sa partie légitime , on dit une cbose évidente et commune; mais il n'en résulte pas que ce redoublement d'effroi fut nécessaire , et que le gouvernement n'eût pas eu par la justice les moyens suffisans pour forcer l'obéissance. Sans doute, lorsqu'un juge condamne à la fois un innocent et un coupable , la terreur s'empare de tous les coupables comme de tous les innocens ; mais la punition du coupable aurait rempli de ce but tout ce qui était nécessaire. Les coupables auraient également tremblé, quand le crime seul eût été frappé. Lorsqu'on voit a la fois une atrocité et une justice, il faut se garder de faire de ces deux choses un monstrueux ensemble. Il ne faut pas sur cette confussion déplorable se bâtir un système d'indifférence sur les moyens; il ne faut* pas attribuer sans discernement tous les effets à toutes les causes, et prodiguer au hasard son admiration à ce qui est atroce et son mépris a ce qui est légal.

(9S) Séparons donc , dans l'histoire de Tépoque révolutionnaire, ce qui appartient au gouvernement et les mesures qu'il dut prendre d'avec les crimes qu'il a commis et qu'il n'avait pas le droit de commettre. Le gouvernement (je ne le considère pas ici sous le rapport de son origine , mais simplement en sa qualité de gouvernement) avait le droit d'envoyer les citoyens repousser les ennemis. Ce droit appartient à tous les gouvernements ; ils l'ont dans les pays monarchiques et dans les pays républicains ; ils l'ont en Suisse, aussi bien qu'en Russie ; et comme la gravité d'un délit résulte des conséquences qu'il peut avoir^ le gouvernement avait encore le droit d'attacher la peine la plus sévère au refus de partir pour les armées , à la désertion, à la fuite des soldats. Mais ce n'est pas là ce que firent les hommes qui se vantaient d'organiser la terreur. Ils décimèrent des armées obéissantes et courageuses ; ils abolirent toutes les formes de jugemens, même militaires; ils revêtirent leurs instrumens de pouvoirs illimités ; ils remirent le sort des individus au caprice, et le sort de la guerre à la frénésie. Ces horreurs ne servirent de rien à la république. Lors même que des proconsuls n'eussent pas fait périr des milliers d'innocens à l'armée du Rhin, l'armée eût-elle moins bien combattu? Ne flétrissons pas nos triomphes dans leur source , et songeons qu'on ne peut attribuer ni à des fureurs proconsulaires ni à des échafauds permanens les victoires d' Aréole et de Rivoli. 26.

The text on this page is estimated to be only 19.74% accurate

(296) Le gouvernement avait le droit de «cruter sévèrement la conduite de ses généraux , victorieux ou vaincus, et de faire juger sans indulgence les traîtres ou les lâches. Mais les décemvirs livrèrent à des tribunaux ceux qu'ils haïssaient ou soupçonnaient ; ils versèrent le sang de meurtriers irréprochables. Ces meurtres n'étaient d'aucune nécessité, puisqu'il faut examiner la nécessité des meurtres, Le gouvernement avait le droit de surveiller, de poursuivre, de traduire devant les tribunaux, ceux qui conspiraient; mais des tribunaux sans formes, sans appel, assassinèrent sans jugement soixante victimes par jour. On a prétendu que ces atrocités n'étaient pas sans fruit, et que la mort ne choisisant pas, tout tremblait. Oui, tout tremblait sans doute ; mais il eût suffi que les coupables tremblassent, et les supplices de vieillards octogénaires, et d'accusés non interrogés, ne pouvaient être nécessaires pour effrayer les conspirateurs. Le gouvernement avait le droit de réprimer ceux des ministres de la religion qui, ne se renfermant point dans leurs fonctions spirituelles , troublaient l'État par des suggestions factieuses. Mais la loi proscrivit, assassina, voulut anéantir tous les prêtres. Elle créa de nouveau une classe pour la massacrer; et, tandis que la justice eût apaisé la superstition et enlevé au fanatisme les prétextes dont il se couvrait , la terreur, en poursuivant, en combattant par l'injustice et la cruauté cette superstition

The text on this page is estimated to be only 25.53% accurate

(207) et ce fanalisnie^ en fit des objets saorès aux yeux de quelquea*aut, respectables aux yeux d'un grand nombre, intéressans aux yeux de tous* Je oe pousserai pas plus loin cet examen des effets de la terreur; j'en conclus qu'elle n'a fait que du inal^ et qu'elle n'a produit aucun bien. A côté d'elle a existé ce qui .était indispensable à tout gouyerne* ment, mais ce qui aurait existé sans elle, et ce qu'elle a corrompu et empoisonné en s'y mêlant. Ce qui trompe sur ses effets, c'est qu'on lui a fait on mérite du dévouement de nus citoyens et de nos guerriers. Tandis que des tyrans dévastaient leur patrie , ils persistaient à la servir et a mourir pour elle. Menacés de l'assassinat, ils n'eu marchaient pas moins à la victoire. Ce qui trompe encore , c'est qu'on admire la ter*renr d'avoir renversé les obstacles qu'elle-même avait créés ; mais ce dont on l'admire, on devrait l'en accuser. En effet , le crime nécessite le crime. La férocité du comité de salut public ayant soulevé tous les esprits , tous s'égarèrent dans ce soulèvement , et la terreur fut nécessaire p6(^ur les comprimer; mais avec la justice, le soulèvement n'eût pas existé, et Ton n'eût pas eu besoin , pour prévenir de grands dangers , de recourir à d'affreux remèdes. C'est a cet horrible abus de la force qu'il faut attribuer encore aujourd'hui la répugnance de quelques hommes honnêtes pour tous les principes qui ne conduisent pas au repos et au silence sous le

(S98) despotisme. La frénésie de 1794 a fait abjurer , par des esprits faibles, les lumières de 1789. Ce régime abominable n'a point , comme on l'a dit, préparé le peuple à la liberté, il l'a préparé à subir un joug quelconque : il a courbé les têtes, mais en dégradant' les esprits, eu flétrissant les cœurs : il a servi pendant sa durée, les amis de l'a-* uarchie , et son souvenir sert maintenant les amis de l'esclavage et de l'avilissement de l'espèce humaine* Et disons ici une vérité sans craindre les interprétations malveillantes. Les véritables républicains ne furent ni les fondateurs ni les instrumens de ce régime , ils le combattirent , au moment où ils le virent s'élever. Ils appelèrent à leur secours tous ceux que des motifs pressans, l'intérêt de leur fortune , de leur repos , de leur vie , auraient dû en-» gager à se réunir à eux. D'absurdes ressentimens , un timide égoïsme , un désir stupide d'être vengé de ses vainqueurs , même par ses assassins , empêchèrent celte réunion. Les républicains furent abandonnés, ils succombèrent, ennemis de Robespierre, non ses complices , martyrs de l'ordre social , non ses destructeurs. La terreur commença par leur défaite , et s'affermir sur leurs tombeaux. P. S, plusieurs de ces réflexions furent publiées en 1797. Je ne les aurais pas reproduites, si je n'avais pensé qu'il importait à la France , quelles que soient désormais ses destinées, de ne pas voir confondre ce qui est digne d'admiration et ce qui n'e»t

(S99) digne que d'horrears. Justifier le régime de 179d , peindre des forfaits et du délire comme une nécessité qui pèse sur les peuples , toutes les fois qu'ils essaient d'être libres, c'est nuire à une cause sacrée, plus que ne lui nuiraient les attaques de ses ennemis les plus déclarés. C'est ainsi qu'on frappe de réprobation , aux yeux du vulgaire, toutes les- idées qu'embrassaient autrefois avec enthousiasme les âmes généreuses , et qu'adoptaient , par imitjation , les âmes communes; et certes, les événements ont suffisamment corroboré, depuis trente années, toutes mes assertions et toutes mes craintes. Lisez les séances de la Convention , du 31 mai au 9 thermidor , le Moniteur de 1800 à 1812 , vous verrez que les hommes qui avaient demandé du sang ont brigué des chaînes. Séparez donc soigneusement les époques et les actes ; flétrissez ce qui est éternellement coupable ; ne recourez pas à une métaphysique abstraite et sub* tle pour prêter à des attentats Texcuse d'une fata* lité irrésistible qui n'existe pas ; n'ôtez pas à vos jogemens toute autorité , à vos hommages toute valeur.

XVI. DBS GAUSSS BVHAIIES QUI ONT CORCOVRII A
l'éTABLISSEMBUT OU CHKISTIAITISHB. Bien avant notre ère^ le polythéisme était parvenu

The text on this page is estimated to be only 27.17% accurate

(SOO) à non point le plus haut de perfection relative; mais la perfection relative est passagère , comme tout ce qui tient de notre nature. Imparfait dans Eschyle « parfait dans Sophocle , le polythéisme déclina au même instant , puisque les germes de sa décadence s'aperçoivent. dans Euripide, Ces germes étaient nombreux. Les dieux s'étaient multipliés jusqu'à l'infini, par les personifications et les allégories. De là , une confusion étrange dans les doctrines, les fables et les pratiques. Une disproportion toujours croissante entre les dogmes du polythéisme et l'état des lumières s'était introduite. Les progrès des connaissances physiques y découvraient à l'homme les causes naturelles des événements qu'il considérait jadis comme miraculeux , avaient ébranlé les traditions religieuses* La lutte inévitable entre le pouvoir religieux et le pouvoir politique avait produit un effet fâcheux sur l'opinion des profanes. La philosophie, après avoir marché long-temps à côté du polythéisme, s'était tournée contre lui, parce qu'il avait voulu l'opprimer. Les opinions les plus discordantes s'étaient entassées dans la partie occulte de la religion, et les dépositaires de cette partie mystérieuse, orgueilleux comme on l'est toujours de posséder des secrets, les avaient laissé deviner au peuple. De toutes ces causes était résulté , pour la classe

(801) éclairée, n'ii partage inégal entre des opinions philosophiques, qui, toutes, étaient opposées au polythéisme ; et pour le peuple, une incrédulité brutale, aussi folle que la plus folle superstition , puisque , ainsi que la superstition , elle n'était fondée sur aucun examen. Cependant le sentiment religieux cherchait à se satisfaire. La raillerie , en sapant la croyance, ne détruit pas le besoin de croire : elle en fait en quelque sorte un besoin honteux de lui-même , mais qui n'en est que plus irritable et plus ardent, parce qu'en s'y livrant on le cache, et qu'on le satisfait ainsi incomplètement à la hâte , avec trouble , sauf> si l'on est découvert , à se relever du ridicule , en se moquant de soi-même. A cette époque , l'état de l'espèce humaine est des plus étranges, et cet état étrange devient bien l'état le plus triste. Le scepticisme a détruit toute conviction dans ses racines. La morale est ébranlée , moins encore par l'effet direct de l'incrédulité , que par le souvenir des traditions religieuses qui survivent à cette in^crédulité. Ces traditions, dans les temps crédules, servaient d'appui aux idées morales : l'appui s'écroulant, ces idées s'écroulent. Il n'est pas toujours sûr que telle religion fasse du bien , pendant qu'on y croit; mais il est sûr que toute religion fait du mal, quand on n'y croit pas. L'univers, au moment de l'apparition du christianisme , était dans cette position. Fatiguée de Tin

(^02) crédaliti dont elle s*était Tantée , une portion de l'espèce humaine cherchait à remplacer la croyance perdue par Tadoption des religions étrangèref; tine autre y substituait les extravagances de la magie ; une autre encore essayait de se rattacher à la religion tomhée* Cette dernière tentative est la seule qui noua intéresse y parce qu'elle fut la cause principale de la lutte que le christianisme eut à soutenir, et des obstacles qu'il eut a combattre. C'est donc de cette tentative que nous devons nous occuper exclusivement. Lorsqu'il s'agit de revenir a une croyance décréditée , ceux mêmes qui désirent lui rendre de l'autorité ou de la faveur, ne sont pas d'accord sur ce qu'il est utile et possible d'en conserver ou d'en rétablir. En conséquence , immédiatement avant la chute définitive du polythéisme, nous voyons ses partisans se diviser, suivant leurs intérêts et leurs habitudes, entre deux routes très diJOférentes, bien que promettant toutes deux de les conduire au même but. Les premiers voulaient qu'on retournât au polythéisme, tel qu'il avait été professé dans les temps d'une piété docile, avant les doutes et les objections philosophiques. Transmis, disaient-ils, de génération en génération, antérieur à toutes les spéculations abstraites qui n'aboutissent qu'à de vagues conjectures^ n'a-t-ii pas , diirant une longue suite de siècles , assuré la pureté d,es mœurs, la tranquillité des états, le bonheur des peuples? Au lieu de s'abandonner aux t&ton

(803) nemens des prétendus sages qui se dëmentent et se contredisent, ne vaut-il pas mieux que l'homme adopte, comme règle de la vérité, les enseignemens de ses pères, et qu'il prenne pour guides ces hommes favorisés , illustres ancêtres de la race humaine , et disciples des dieux, dès l'origine du monde (1)? Aucun des ouvrages qui contenaient ce système d'orthodoxie dans le polythéisme ne nous est parvenu, mais Plutarque (â) nous apprend par un exemple , quelle était la logique de ses défenseurs. Les incrédules d'alors avaient puisé des objections contre la divinité des oracles, dans le style souvent barbare de la pythie, à peu près comme les incrédules du dix-huitième siècle avaient cherché des argumens contre la Bible dans certaines expressions qui paraissent étranges. Des polythéistes orthodoxes, loin de convenir que le style de la pythie fût barbare, répondaient qu'il ne semblait tel qu'à une génération indigne d'en sentir les beautés simples et primitives^ et que ce n'était pas le langage des dieux qu'il fallait changer, mais les hommes qu'il fallait de nouveau rendre capables d'en apprécier la sublimité. Ainsi, loin de capituler avec l'incrédulité sur les imperfections et la grossièreté supposée des notions précédentes, ils affirmaient que ces accusations n'étaient dictées que par la présomption de l'homme, (1) Toyez le discours de Géoilius , dans MinuHuê Félix, (2) De Pyth. orao. 27

The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate

(104) toujours ami delà nouveauté. NecourboBS point la religion , disaient-iU , sous diss modifioatioas arbi-* traies ; faisons au contraire plier sous son joug les esprits rebelles que Fbabitue d'un examen tême* raire a corrompus et qui prétendent sacrifier les traditions saintes à leurs raines et fausses délicatesses. Ce parti voulait qu'on brûlât les livres de Gicéron (1). Il repoussait les interprétations des philosophes ; il prouvait par des faits incontestables , que les mœurs avaient été d'autant plus sévères , qu'on avait adopté avec une foi plus littérale les fables qu'une raison présomptueuse affectait de dédaigner; il répétait ce qu'avaient affirmé les grands hommes des siècles passés, et il avait cet avantage, qu'il pré* sentait quelque chose de fixe , tandis que ceux qui s'écartaient de la rigueur de l'orthodoxie, n'offraient rien que de vague et d'indécis. Ces efforts toutefois ne pouvaient obtenir aucun succès. L'hoQime ne reprend pas du respect pour ee qui a cessé de lui sembler respectable. Au fond de rênthou»i|sme apparent pour l'ancien polythéisme, il n'y avait que du calcul. A cette époque de sa dé-' cadence, on désirait y croire , parce que la misère du doute faisaitregretterles jouissances d'une foi sincère, comme a une époque antérieure, on s'était efforcé de le maintenir, parce qu'on regardait comme utile que d'autres y crussent. Hais sa fai<> blesse était trop dévoilée ; les outrages qu'il avait > (1) Arnob., Adv. genU

(Mtt) sabit, trop irréparable». Lorsque les croyances sont détreuées, les souvenirs planent autour des autels qu'on veut entourer d'une majesté qui s'est éclipsée. Si l'incrédulité n'est plus une preuve de lumière, un sujet de gloire, elle est devenue une habitude, et de même que dans ses commencements des réminiscences religieuses importunent les incrédules, des réminiscences incrédules importunent les hommes qui voudraient se faire religieux. Les défenseurs orthodoxes du polythéisme ne pouvaient donc obtenir aucun succès. Mais un autre parti se présentait, dont les espérances paraissaient plausibles et dont les concessions à l'esprit du siècle devaient rendre la résistance de l'opinion moins violente, en jetant sur les adversaires de la religion qu'ils défendaient l'odieuse de l'obstination et de l'hostilité. Ce parti s'efforçait d'expliquer allégoriquement ou métaphysiquement les fables qui choquaient les convictions contemporaines; il les justifiait par un sens mystérieux. La poésie d'une part, la philosophie de l'autre, lui fournissaient des moyens d'apologie ou d'explication, et rien n'est plus curieux que d'observer les efforts des hommes les plus ingénieux des second et troisième siècles de notre ère, pour concilier deux choses inconciliables, l'enthousiasme le plus exalté dont ils sentaient le besoin dans la construction d'une croyance, et l'abstraction la plus aride, dont leur philosophie leur avait fait une nécessité non moins impérieuse. Nous ne saurions ici

(«06) donner des exemples , ils nous jetteraient hors de notre sujet ; mais tous ceux qui ont lu les Ennéades de Plotin, ont dû remarquer qu'il part de la supposition d'un premier principe dépourvu d'intelligence, de volonté, de toute qualité physique ou morale, pour arriver à un système, grâce auquel il s'unit par l'extase quatre fois par jour avec la Divinité. Ces novateurs , polythéistes plutôt en apparence qu'en réalité, ne pouvaient donc réussir mieux que les polythéistes orthodoxes. Ils composaient une religion de distinctions insaisissables et de notions incompatibles; et cette religion n'était susceptible d'acquiescer ni la faveur de la popularité comme l'ancien polythéisme dans sa force , ni l'appui du raisonnement comme les doctrines philosophiques. L'état de l'opinion devait donc rester le même , et continuer à flotter entre l'incrédulité comme théorie, et la superstition comme pratique* Il fallait un culte nouveau, plus jeune et plus fort, dont l'étendard n'eût point encore été profané, et qui, remplissant les âmes d'une exaltation réelle, étouffât les doutes au lieu de les discuter, et triomphât des objections , en ne leur permettant pas de naître. Ce culte ne pouvait être que le théisme. Il y a dans le sentiment religieux une tendance vers l'unité : si l'homme n'y arrive qu'après beaucoup de révolutions successives , c'est que les circonstances dans lesquelles il se trouve troublent son sentiment

(107) et donnent à ses idées une direction différente* L'ignorance assigne à chaque effet de détail une cause à part ; Tégoïsme divise la puissance divine pour la mettre plus à sa portée ; le raisonnement fonde ses syllogismes sur les témoignages trompeurs des apparences extérieures. Mais l'ignorance se dissipe, l'égoïsme s'éclaire, le raisonnement se perfectionne par l'expérience. Plus la régularité des effets est évidente , plus l'unité de la cause devient Traisemblable. La rue des désordres^ des bouleversements, des exceptions , en un mot , à la régie générale, avaient procuré au polythéisme sa supériorité. Il est connu maintenant que ces exceptions ne sont qu'apparentes : le polythéisme perd donc son principal appui. En même temps, le besoin du théisme se fait sentir à l'homme plus fortement que jamais^ il est parvenu au dernier terme de la civilisation ; son âme , rassasiée, fatiguée, épuisée, s'inflige à elle-même ses propres souffrances , plus amères que celles qui lui viennent du dehors. Que ferait-il contre ces souffrances des dieux grossiers dont la protection toute matérielle suffisait à ses ancêtres ignorants? Que ferait-il du fétiche qui ne procurait au sauvage qu'une chasse ou une pêche abondante? Que ferait-il de ces divinités de l'Olympe , qui , ne sévissant que contre les crimes , ne préservent leurs protégés que des maux extérieurs ? Il lui faut d'autres dieux qui le comprennent, le raniment, lui rendent une force qu'il n'a plus , le sauvent de lui-même , sondent ses 27.

The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate

(»w) . plct ieorèits bleinnneB4 at «aohooi y Tener , d'one iMiia teconrable , Ids bienfaîU d'ane indalgente pi*tié. Tels «ont les dieux ou plutôt tei est le dieu qu'il lui fut; or plusieurs divinités , bornées dans leurs facultés, diTîsées d'intérêts, imparfaites par «es bornes et cette division inême , ne sauraient remplir ces fonctions délicates. Aussi, immédiatement avant rétablissement du christianisme, l'unité était-elle devenue l'idée dominante de tous les systèmes, tant religieux que philosophiques. Cette idée avait pénétré partout ; elle était célébrée par les poètes; elle était réclamée par les érudits comme la découverte oubliée de l'antiquité la plus reculée ; elle était enseignée par les moralistes ; elle se glissait jusque dans les ouvrages des écrivains , sans réflexion propre , et se reproduisait sous la plume des simples compilateurs. Quand cette doctrine d'unité ne composait pas la partie principale et avouée d'un système, elle était annoncée comme son résultat. Quand elle n'était pas sur le devant du tableau , on l'apercevait en perspective; ici, combinée avec la croyance populaire; là, présentée comme l'explication de cette croyance ; le peuple même se créait des images sensibles de cette notion abstraite. Partout étaient placées sur les autels domestiques des statues où se réunissaient et se confondaient les attributs de toutes les divinités (1). Dans cet état de choses , l'esprit humain semblait (1) Les statues pantliées.

The text on this page is estimated to be only 28.41% accurate

(s

(810) à un examen nouveau, cité devant le tribunal de chacun de ceux qui commençaient à fréquenter les écoles, compris par chacun d'une manière différente* Une portion nombreuse de ses partisans rejetait l'influence des cérémonies, l'efficacité de la prière, l'espoir des secours surnaturels, et faisait ainsi du théisme une opinion abstraite qui ne pouvait servir de base à un culte. Dans les rangs supérieurs des sociétés, la tendance au théisme existait sans doute ; mais les intérêts de la terre, pressans et continus, couvraient aisément cette voix intérieure. Chez les peuples très civilisés, les hommes éclairés sont fort ardens pour leurs intérêts et très modérés dans leurs opinions : or , les partis modérés conservent ce qui est, mais toute création est au-dessus de leur force. ' Le peuple ne pouvait admettre comme religion une opinion qui n'avait nul ensemble , nulle consistance ; il répétait quelques formules qui impliquaient l'unité d'un Dieu, mais plutôt par imitation que par conviction. Tandis que les habitudes de l'incrédulité rendaient, pour la classe supérieure, la renaissance d'une forme religieuse presque impossible, la magie rendait , pour la multitude, cette renaissance presque superflue , parce qu'elle offrait à l'imagination des appâts plus puissans , et à l'espérance des promesses d'une exécution plus rapprochée. Pour réunir l'espèce humaine autour du théisme, il suffisait d'un étendard ; mais nul bras n'était assez fort, et l'étendard restait à terre.

(311) Elle s'est toutefois effectuée, cette révolution mémorable. Une circonstance extraordinaire a rendu tout- à -coup aux âmes assex d'énergie,aux intelligences assez d'autorité , pour donner aux désirs , aux besoins 9 aux espérances, une forme positive. Nous traitons ici de cette circonstance' sous ses rapports humains ; mais nous dirons que nous ne saurions nous plaire à combattre l'opinion qui assigne à cette révolution importante des causes surnaturelles. Certes , alors que nous contemplons l'homme tel qu'il est quand il a rejeté toute foi religieuse; alors que nous voyons le sentiment religieux impuissant et vague, se précipiter tantôt dans la magie , tantôt dans l'extase et le délire; l'enthousiasme enfanter des extravagances d'autant pins incurables qu'elles partent du raisonnement pour arriver méthodiquement à la folie; la raison n'offrir, pour résultat de huit siècles de travaux, d'abord que le néant , puis de chimériques et contradictoires hypothèses ; l'intelligence parvenant à tout détruire et hors d'état de rien établir; oserons-nous dire qu'à cette époque, la pitié céleste ne soit pas venue au secours du monde^ qu'un éclair n'ait pas sillonné la nue pour montrer la route à notre race égarée ; qu'une main divine ne l'ait pas aidée à franchir la barrière contre laquelle elle se brisait ? Tout serait ensuite rentré dans l'ordre. L'homme abandonné de nouveau à lui-même, aurait recommencé son travail ; son esprit se serait débattu, suivant sa nature , autour de la grande découverte ; il

(8ia) lui aumît doTinë des formes irapârfaites ; il aurait rabaisté sa sublimité. Le calcul, l'égoïsmei le monopole , se la seraient disputée pour en abuser ; mais]*horaine en aurait conservé pourtant le souvenir ineffaçable; le pas immense aurait été fait; et par degrés , des formes plus pures , des conceptions plus justes lui auraient permis de jouir sans mélange de rinestiraable bienfait. A réfioque qui fait le sujet de nos recherches, la religion des Hébreux était la seule dont les sectateurs eussent conservé non-seulement un attachement mécanique aut formes religieuses, mais une conviction profonde. En même temps , le dogme fondamental de cette religion était conforme au besoin universel de l'espèce humaine» Ce fut à ce flambeau que se ramina le sentiment religieux. Mais si le dogme fondamental de la religion juive répondait à la demande de toutes les âmes, il y avait danfii cette religion des parties terribles. Nous ne nous rangeons assurément point parmi les détracteurs de la loi mosaïque ; nous ne méconnaçons nullement la supériorité de sa doctrine , dans son ensemble et dans plusieurs de ses détails, sur tontes les religions contemporaines ; mais sa sublimité même avait contribué à l'empreindre d'une sévérité excessive, nécessitée parla disproportion avec les idées tant du peuple qui la professait que des voisins de ce peuple , voisins qui par là même étaient devenus ses ennemis. Ajoutez à cela l'esprit du sacerdoce juif , pareil ,

The text on this page is estimated to be only 23.73% accurate

(813) à beaucoup d'égards, à celui de toutes les corruptions sacerdotales de l'antiquité, et que les obstacles mêmes qu'il avait dû vaincre avaient rendu plus farouche et plus ombrageux encore. On n'a pas, ce nous semble, distingué suffisamment la doctrine de Moïse de l'esprit du «sacerdote, organe et défenseur de cette doctrine. C'est néanmoins dans cette distinction que réside la solution de toutes les difficultés qui ont paru donner tant d'avantages aux ennemis des idées religieuses et du christianisme. Au reste, notre objet n'est point de juger ici la religion judaïque. Il nous suffit qu'au moment où le polythéisme touchait à son terme et où toutes les croyances étaient ébranlées, la religion juive, seule encore vivante et enracinée dans l'âme d'un peuple, ait offert au reste du genre humain le théisme, comme point de ralliement. Si cependant le théisme des Hébreux s'était présenté aux nations détachées du polythéisme sous les formes qu'il avait revêtues à son origine, chez le peuple qui le professait, il est douteux qu'il eût obtenu le succès qui a fait de l'adoration d'un Dieu unique la croyance universelle de tous les peuples civilisés. Des esprits accoutumés aux subtilités d'Aristotele et de Platon, qui avait raffiné sur toutes les combinaisons des idées et sur toutes les formes de la dialectique, auraient vraisemblablement rejeté une doctrine dont la simplicité dogmatique imposait des articles

(»w) de foi, au lieu de présenter une série de raisons. L'absence presque totale de notions sur la nature de l'âme et sur son immortalité aurait blessé ces mêmes esprits, préparés par le platonisme à se livrer à des espérances et à se lancer dans des hypothèses sur l'existence future de l'homme. Le caractère du Dieu des Juifs, représenté comme despotique, ombrageux et jaloux, n'aurait pu s'accorder avec les conceptions plus douces et plus abstraites des sages de la Grèce. La multitude des rites[^] des cérémonies et des pratiques aurait fatigué des hommes dont les plus religieux pensaient que le culte intérieur et la pureté de la conduite étaient les hommages les plus agréables à l'Être suprême. ' Enfin, la morale même du judaïsme, qui faisait de l'assentiment à de certaines propositions la vertu principale et indispensable, aurait contrasté trop fortement avec les principes de tolérance universellement adoptés. /Mais les Juifs[^] initiés depuis[«] long-temps, et surtout depuis leur séjour à Alexandrie, dans toutes les discussions -de la philosophie, avaient fait dans cette carrière des pas presque égaux à ceux des philosophes païens. Ils ne, s'étaient pas montrés moins subtils qu'eux dans les recherches métaphysiques, et vers l'époque où le christianisme parut, le judaïsme avait subi des modifications suffisantes[^] pour que la doctrine qui sortait de son sein pût attirer la curiosité, fixer l'attention et bientôt captiver le

The text on this page is estimated to be only 14.49% accurate

(«I8) suffrage d'un grand nombre d'hommes écrits. Ce fut donc appuyé d'une part sur le judaïsme, et fort en même temps de tous les traits des siècles antérieurs, et de nations plus avancées que la masse des hommes que le christianisme apparut au monde. On a beaucoup dit qu'il ne fut adopté, lors de son apparition, que par la classe la plus ignorante et la plus vile ; rien n'est sûr. Mais, et rien n'aurait été plus inexplicable. C'était par les progrès des lumières que le genre humain aurait été poussé du polythéisme au théisme. le christianisme était la forme pure et simple du théisme et cependant elle n'aurait été embrassée que par la populace, sur laquelle le progrès des lumières avait dû produire le moins d'effet ! Il était au contraire dans la nature des choses que des hommes de toutes les classes l'adoptassent. La religion qui alors convenait le mieux ou plutôt qui convenait seule, était celle qui élevait l'homme au-dessus de tous les objets terrestres, ne le rattachant à aucune des institutions religieuses qui étaient décriées, à aucune des institutions politiques qui étaient oppressives; la seule religion possible était celle qui, dans un moment où les nations n'étaient que de simples troupeaux

(816) tages. En proscrant la sensualité, Tamoïr des richesses , toutes les passions ignobles , en annonçant au-delà de la tombe une vie plus importante , par sa dui!ée éternelle, que toutes les félicités de la terre, elle se conciliait tons ceux qui avaient conservé le sentiment. de la dignité humaine. En proclamant une révélation immédiate , une communication directe avec la. divinité , et une succession d'inspirations obtenues par la foi et la prière , et accompagnées de forces surnaturelles , elle plaisait a cens que la soif du merveilleux et le nouveau platonisme avaient accoutumés à désirer un commerce habituel avec, les natures surhumaines. En substituant des cérémonies simples., modestes , et en petit nombre, à des rites, les uns.révoltans, les autres décrédités, elle satisfaisait la raison. Elle présentait aux pauvres les Sfscours, aux opprimés la justice, aux esclaves la liberté , comme un droit. Enfin , et ce ne fut pas à cette époque un de ses mràndres avantages , elle s'interdisait soigneusement toutes les recherches philosophiques et métaphysiques , recherches frappées de discrédit par les souvenirs ; toutes les ques* tiens sur la nature et la substance de Dieu, toutes les hypothèses sur les lois et les forces de la nature et sur Taction du monde invisible , toutes les discussions sur la destinée en apposition avec la providence. Elle ne disait qu'un faitet n'offrait qu'une espérance. Or rhomme avait besoin d'une pierre pour reposer sa tête ; il lui fallait un fait, un fait miraculeux, pour que , délivré du tourment du doute, il pût respirer,

(317) reprendre des forces et recommencer ensuite le grand travail intellectuel. Aussi la foi en Jésus-Christ fut-elle embrassée dès les premiers temps par une multitude qui n'était étrangère ni à l'instruction ni à l'opulence. Pliiie atteste que déjà , sous le règne de Trajan , des personnes de toat état se réunissaient au pied de la croix. J>e8 hommes consulaires, des sénateurs, des matrones de la plus noble extraction s'étaient youés à ce culte (1) : les chrétiens, comme ils le disent eux-mêmes dans leurs apologies , abondaient à la cour, dans les camps , dans le Forum. Néanmoins, i 'étendard une fois levé, la lutte deTait suivre , et dans cette lutte , le christianisme rencontrait parmi ses ennemis l'autorité, les prêtres, une partie des philosophes , et la populace. L'autorité n'examine jamais , elle juge sur les apparences. Elle voyait une société d'hommes qui ne roulaient point de culte extérieur, elle les déclarait athées. Dans ses rapports avec l'existence humaine, le christianisme était diamétralement opposé à l'idée que des hommes d'état , dans un siècle incrédule surtout, se forment de l'utilité de la religion. A leurs yeux , elle doit être intimement liée aux intérêts de la société. Cette vie est le but, la religion un moyen. Les chrétiens considéraient au contraire la vie comme un moyen d'atteindre un autre but. Leur (I) MulU omniê œiatisi omnia ordinis , utriuaqueaexûs.

The text on this page is estimated to be only 16.09% accurate

(818) enthoiuiasiie pour im nMMide fiilur les détachai des soins de ce inonde, et de tonte ocoopatlon d'un présent passager et périssable. L'amour de la patrie, dont les gouverneins parlent toujours d'autant plus que la patrie existe moins , était envenimé par leur mépris des choses terrestres. On leur en faisait un crime ; et l'opposition portée contre eux n'est restée qu'une rodnie sous la plume de leurs detracteurs modernes. Mais de quelle patrie leur reprochait-on de se détacher? Était-ce «ne patrie que cet empire immense, assemblage informe de mille nations garottées au lieu d'être réunies, et qui n'avaient de commun entre elles que le même malheur sous le même joug? Les moyens de l'autorité contre l'oppression sont les mêmes dans tous les pays et dans tous les siècles : ce sont les délations , les persécutions et les supplices. Les effets de ces moyens sont aussi toujours les mêmes : les opprimés obtiennent la sympathie de toutes les âmes qui ont quelque valeur. Ils donnent au sein de l'humanité, en présence de la mort , de sublimes exemples de dévouement et de constance. Qu'importe qu'on ait exagéré peut-

The text on this page is estimated to be only 23.84% accurate

(819) de rintrëpidîta ei de respéraaoe, au miliea d*ane race
abâtardie ei dégénérée* La persécution a ceci, de particulier

(820) qui, n'importe à quelle époque, s'étaient glissées dans la religion qu'il voulait défendre, doctrines que long-temps il avait repoussées. Par une méprise assez naturelle, il croyait se fortifier du nombre et de la diversité de ses troupes, tandis que ce nombre même et la bigarrure de ses auxiliaires discordans le discréditaient encore. Il cherchait à conserver ou à rétablir sa domination sur l'esprit du peuple , en redoublant de pratiques et de traditions auxquelles il s'efforçait de donner un air d'antiquité. Loin de réformer ce qu'il y avait d'indécent dans ses mystères , devenus à peu près publics, il comptait plutôt sur leur indécence , comme leur méritant l'appui de la corruption du siècle. Il introduisait dans ces mystères toutes les privations à côté de toutes les obscénités ; il y introduisait les pratiques sanguinaires, les mutilations, les supplices volontaires dont il faisait un devoir aux initiés. Et en même temps , jongleurs semi-philosophes , les prêtres de la religion ancienne proposaient leur doctrine plutôt qu'ils ne l'imposaient ; leurs rites étaient affreux , leur langage timide. Ils portaient l'hésitation jusque dans l'anathème , et levant une main pour lancer la foudre , de l'autre ils faisaient signe qu'ils se prêteraient à des transactions ; mais nulle transaction n'était possible. Ils offraient de placer le nouveau Dieu parmi les divinités antiques. Les sectateurs du Christ s'indignant à cette pensée, qui leur semblait un outrage , forcèrent au combat les adversaires qui ^aspiraient à négocier.

{ «21) On a de nos jours voulu savoir gré au polythéisme de cette tolérance, de cette douceur, de ces intentions conciliatrices : en effet , désarmé qu'il était à cette époque, ou plutôt anéanti, ses apparences sont moins véhémentes, son style plus débonnaire que celui du christianisme naissant ; mais c'est que le christianisme existait, tandis que le polythéisme était une ombre vaine. Sa longanimité^ ses complaisances, toutes les qualités qu'on admire en lui n'étaient que les vertus des morts. Les hommes recommençaient à lutter, parce qu'ils recommençaient à vivre , et loin de chercher dans cette lutte énergique un sujet d'accusation contre le christianisme , il faut lui rendre grâce d'avoir ranimé la vie de l'âme et réveillé la poussière des tombeaux. Tandis que les chrétiens marchaient entourés d'incontestables miracles, parce qu'ils étaient pleins d'une conviction inébranlable, leurs rivaux leur opposaient des prodiges factices , puériles , révoqués en doute , copies effacées de ceux qu'ils imitaient ; car ils imitaient le christianisme pour lui résister, en croyant le combattre avec ses propres armes. L'un des malheurs et l'une des maladresses des vaincus , c'est de conclure des victoires de leurs adversaires à la puissance de leurs moyens , et de s'emparer de ces moyens , sans examiner si ce n'est pas au but pour lequel on les emploie qu'ils doivent leur force. Les chrétiens avaient pour eux et le raisonnement et la foi. En dirigeant le raisonnement contre leurs adversaires , ils ne craignaient point de compromettre

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

(Mi) tre leur propre cause. Elle araU son protecteur dans le ciel ; elle ne pouvait être compromise. Les païens essayaient aussi du raisonnement et de TenAousiasme; mais leur entliousiasme était faible et forcé ; leurs raisonnemena réagissaient contre euK, et nuisaient plus encore à ce qu'ils affirmaient qu*à ce qu'il était dans leur intention de contester. Nous avons parlé déjà de cette fraction de philosophes qui tâchaient d'étayer Tédifice ruiné du polythéisme, et nous avons indiqué la cause qui frappait leurs efforts d'une incurable impuissance* Quant à la populace , elle criait : Les chrétiens aux bêtes! comme elle criera bientôt : Les païens aux bdchers ! Elle déchirait ou voyait avec joie déchirer des hommes au nom de Jupiter, comme bientôt avec le même délice elle en verra déchirer au nom de l'Homousia ou de rHomooousîa. Elle se montrait ce qu'elle est toujours, ivre de fureur en faveur de la force, là où elle l'aperçoit, et déployant la même fureur , et passant à la même ivresse dans le sens opposé, quand ia force passe d'un parti à l'autre. Clair et cohérent, simple et pré

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

aux AocienB usages, en retrancluint ce ipi'ib ayaienC de mioalieax, de sévère et d*hosti)e; délivrant la raison des interminables dîfficul tés de la dialectique ; parlast a l*àioe le langage qu'elle avait besoin d'entendre , le Christian isme devait triompher d*an ra« mas d'ennemis sans accord entre eux , sans système fixe , n'ayant à leur disposition que la force brntale, et pressentant leur défaite au moment même où ils employaient des moyens atroces pour la retarder. Il triompha donc en effet. Un nouvel ordre de choses commença pour rhomme , et cet ordre de choses , lancé comme du haut du^iel par une main touie»puissante, après avoir régénéré les peuples corrompus , adoucit et civilisa les peuples barbares* Sans doute, ce qu'il y a d'imparfait dans la nature de l'homme, mêla, presque dès l'origâne , à cette amélioration immense un alliage funeste. L'intolé-* ranoe qui , sous le règne du polythéisme, semblait une exception à ses principes fondamentaux , parut devenir pendant long-temps Tesprit permanent du christianisme. Le sacerdoce s'arrogea une autorité pareille à celle qui avait courbé sons son joug le pins grand nombre des nations anciennes ; il étendit cette autorité terrible sur des peuples qui jusqu'alors avaient échappé à son despotisme. La morale faussée et pervertie tomba dans la dépendance d'in« terprétatiôDs ardues et do préceptes arbitraires. Les facultés humaines furent frappées d'immobibité , et ne parvinrent à reconquérir, nous ne dirons pas leur liberté ligitime qui leur a toujours été disputée, mais

(384) le droit d'exister , qu'à travers une persécution qui atteignit les hommes les plus courageux et le plus éclairés. Considérons néanmoins de près ces grands inconTéniens. Ne se retrouveront-ils pas tous dans le polythéisme des nations soumises aux corporations sacerdotales?

Transportez la croyance et les prêtres de l'Egypte à Madrid ou à Goa , vous aurez , au nom d'Isis et d'Horus, des inquisiteurs qui ne le céderont en férocité ou en hypocrisie à nul de leurs collègues modernes, et vous aurez de plus des sacrifices humains, des orgies licencieuses, des cérémonies révoltantes, qui n'ont jamais souillé le christianisme, même corrompu.

D'ailleurs, les philosophes qui ont loué la tolérance du polythéisme sont tombés^ peut-être involontairement, dans une erreur bizarre : la tolérance qu'ils vantaient dans cette croyance ne reposait point sur le respect que la société doit aux opinions des individus. Les peuples , tolérans les uns envers les autres comme corps de nation, n'en méconnaissaient pas moins ce principe éternel , seule base de toute tolérance éclairée, que chacun a le droit d'adorer son dieu de la manière qui lui semble la meilleure. Les citoyens étaient, au contraire , tenus de se conformer au culte de la cité ; ils n'avaient pas la liberté d'adopter un culte étranger , bien qu'autorisé dans la cité pour les étrangers qui le pratiquaient. L'indépendance de la pensée, celle du sen

(8^5) , tîmeni religieux ne gagnaient donc rien à cette tolérance du polythéisme. Certes^ le zèle de Chosroès, qui ne Tonlait traiter avec ses ennemis qne s'ils rendaient hommage à ses dieux, les fureurs réciproques des tentyrites et des ombrites (1), les guerres acharnées que se livrèrent les habitans d'Oxyrinque et de Cynopolis, jusqu'à ce que les Romains les eussent forcés à la paix (2) ; la haine qui divise aux Indes les adorateurs de Schiven et de Wichnou ; les proscriptions auxquelles furent tour à tour en butte les bramines et les boud* dhistes, démentent suffisamment les éloges prodigués en haine du christianisme aux cultes supplantés par lui. Disons-le franchement : partout où la puissance du sacerdoce n'a pas été renfermée dans ses justes limites, il y a eu intolérance; et si l'on considère le fond des croyances, la yéritable tolérance n'a existé jusqu'ici que dans le christianisme affranchi de tout pouvoir étranger. C'est là seulement que le Dieu suprême, père de tous les hommes, tout amour, toute bonté, ne reproche point à ses créatures les efforts qu'elles font pour le servir avec plus de zèle. Leurs erreurs ne sauraient exciter que sa pitié; tous les hommages lui sont également agréables, quand les intentions sont également pures. L'autre accusation est*eileplus fondée ? Si l'axiome (1) Ju vénal. (2)Plutarque.

The text on this page is estimated to be only 17.23% accurate

(386) qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes[^] im[^] duit
les fanatiques chrétiens aux plu[»] ^ands fbrfeits ; si l'on a proelaum, sous ce
prétexic, que la eruauté, le raffinement dans les supplices[^] Y

The text on this page is estimated to be only 24.23% accurate

(«7) tages qae no saurait avoir le polythéisme le pi as perfectionné. On s'est trompé grossièrement sar le sens d'une asseclion qui sert de base a un ouvrage dont le donner Tolume n'a point enqore paru (1). De ce que l'auteur distinguait les formes religieuses du sentitîment religieux, on a prétendu qu*il professait une indifférence égale pour toutes ces formes. Bien au contraire , ces formes sont progressives , les unes toujours meilleures que les autres, et les meilleures arW vaut toujours eh temps opportun. Et oe système « ce n'est pas celui d'un ëcrÎTain moderne, c'est celui de saint Paul ^ de saint Paul , qui dit, eit termes exprès, que lorsque Thomme était encore enfant, il était assujetti aux premièi*es et plus grossières instructions que Dieu lui eût données (S), et que l'état d'ignorance étant passé, Dieu a envoyé le Christ sur la terre pour abolir l'ancienne loi (3). Ainsi ^ suivant la doctrine des premiers chrétiens euK'mêmes , Dieu proportionne ses instructions , à l'étude de l'homme : ses premières instructions que saint Paul qualifie de grossières, étaient ce qu'il fal' lait aux peuples'enfans. Ces instructions ont dû dis-> paraître quand l'état d'enfance, a cessé. Reconnaître cette progression dans la bonté divine , est-ce se montrer irréligeux? Les pharisiens le disaient aux apètreS) les empereurs romains aux martyrs. (1) Delà Religion , etc. (2) Ép, aux ÛalaUt iv, 3. (3) Ép. atMT Éph,^ 11, 15. 29

(sas) DE LA PERFECTIBILITE DE l'eSPÈCB H17HAIIE.

Paîmi les diffiérens systèmes qui se sont saivis , combattus et modifiés, an seul me semble expliquer l'énigme de notre existence individuelle et sociale, un seul me parait propre à donner un but à nos travaux , à motiver nos recherches , à nous soutenir dans nos incertitudes, à nous relever dans nos découragemens. Ce système esi celui de la perfectibilité de Tespèce humaine. Pour qui n'adopte pas cette opinion, l'ordre social, comme tout ce qui tient , je ne dirai pas seulement à l'homme, mais à l'univers, n'est qu'une de ces mille combinaisons fortuites, l'une de ces mille formes plus ou moins passagères qui doivent perpétuellement se détruire et se rem« placer, sans qu'il en résulte jamais aucune amélioration durable. Le système de la perfectibilité nous garantit seul de la perspective infailible d'une destruction complète^ qui ne laisse aucun souvenir de nos efforts, aucune trace de nos succès.[Une calamité physique, une religion nouvelle, une invasion de barbares ou quelques siècles d'oppressions continues pourraient enlever à notre espèce tout ce qui l'élève, tout ce qui l'ennoblit, tout ce qui la rend à la fois, et plus morale, et plus heureuse et plus éclairée. Vainement on nous parle de lumières , de liberté , de philosophie : sous nos pas peuvent s'ouvrir

(329) des abîmes, au milieu de nous peuvent fondre des sauvages, de notre sein même des imposteurs peuvent s'élever, et plus facilement encore nos gouvernemens peuvent devenir tyranniques. Si l'on n'existe pas dans les idées une durée indépendante des hommes, il faut fermer nos livres, renoncer à nos spéculations, nous affranchir d'infructueux sacrifices, et tout au plus nous borner à ces arts utiles ou agréables, qui rendront moins insipide une vie sans espérance, et qui décoreront momentanément un présent sans avenir. Le perfectionnement progressif de notre espèce établit seul des communications assurées entre les générations. Elles s'enrichissent sans se connaître, et tant est profondément gravé dans l'homme l'instinct de cette opinion consolatrice, que chacune de ces générations fugitives attend et trouve sa récompense dans l'estime des générations lointaines qui doivent fouler un jour sa cendre insensible. Dans ce système, les connaissances humaines forment une masse éternelle, à laquelle chaque individu porte son tribut particulier, certain qu'aucune puissance ne retranchera la moindre partie de cet impérissable trésor. Ainsi, l'ami de la liberté et de la justice lègue aux siècles futurs la plus précieuse partie de lui-même; il la met à l'abri de l'ignorance qui le méconnaît et de l'oppression qui le menace; il la dépose dans un sanctuaire dont ne peuvent jamais approcher les passions dégradantes f IV »* f / '

The text on this page is estimated to be only 25.73% accurate

(tw) . oafërooes. Celui qui y par la méditation , découvre un ieul principe , celui dent la raain trace une seule vérité , peut laisser les peuples et les tyrans disposer de sa vie ; il n*aura pas existé vaineinent , et si le temps efface jusqu'au nom qui désignait sa passagère existence , sa pensée restera néanmoins empreinte sur Tensemble indestructible à la formation duquel rien ne pourra faire qu'il n'ait pas contril~ bué. Je me propose «Uofi. de rechercher s'il existe dans l'homme une tendance à se perfectionner, quelle est la cause de cette tendance , quelle est sa nature, si elle a des limites on si elle est illimitée , enfin quels obstacles retardent ou contrarient ses effets. f>4..t-- * M '/•*»* > t. ^.^, LCu.'^v**^^^ Oans.tona Ifii temps ^ àm écrivains d'opinions différentes se sont occupés de ces questions ; mais ils ne les ont considérées que d'une manière fort incomplète , et leurs travaux n'ont guère servi qu'à les obscurcir. Les uns se sont contentés de preuves purement spéculatives et les preuves de ce genre sont toujours très équivoques; les autres se sont bornés à des témoignages historiques / et ces témoignages peuvent être facilement combattus par des témoignages opposés. Personne jusqu'ici n'a, que je sache, essayé de donner a cette idée des développemens réguliers , de découvrir d'abord par quelle loi de sa nature l'individu était perfectible; d'expliquer ensuite comment cette loi s'appliquait à l'espèce , et de démontrer enfin par les faits l'applica* tion constante de cette loi.

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

(m) Tel sera l'objet des pages suivantes. Je tâcherai d'être clair; je serai court. Je ne dirai que ce qui me paraîtra rigoureusement indispensable.; (Toutes les impressions que l'homme reçoit lui sont transmises par les sens ; elles sont néanmoins de deux espèces , ou , pour mieux dire , après avoir été à leur origine parfaitement homogènes , elles se divisent en deux classes différentes. Les unes, qui sont les sensations proprement dites , sont passagères , isolées, et ne laissent d'autre trace de leur existence que la modification physique qu'elles ont produite sur nos organes. Les autres , qui se forment du souvenir d'une sensation ou de la combinaison de plusieurs[^] sont susceptibles de liaison et de durée; nous les appellerons idées (1). Ces dernières se placent dans la partie pensante de notre être, s'y conservent, s'y enchaînent l'une à l'autre , se reproduisent, et se ressemblent l'une par l'autre , en formant de la sorte une espèce de monde au dedans de nous , monde qu'il est possible par la pensée, de concevoir tout-à-fait indépendant du monde extérieur. (1) Il y a peut-être quelque inexactitude métaphysique dans cette distinction de sensations et d'idées. Les idées , sous un ^{^^} ([^] certain rapport, sont aussi des sensationnelles/combinées , prolongées , conservées, rappelées , séparées de l'action des objets ^{^^} extérieurs, dissemblables, en un mot, des sensations premières ^{^o*^'} * » et instantanées ; mais c'est pour exprimer cette dissemblance , tant le plus positivement et le plus brièvement possible , que nous appelons les unes sensations proprement dites , et les autres idées. 29.)

(83 ») Dans la comparaison de l'influence des sensations proprement dites, et de ce que nous nommons idées, se trouve la solution du problème de la perfectibilité humaine. L'homme jamais ne peut devenir le maître de ses sensations proprement dites. Il peut bien en écarter quelques-unes, en les écartant, fin. Mais lui quelques "M" ; mais elles ne se conservent pas, elles fuient tout entières, elles ne s'enchaînent point. La sensation présente ne décide rien pour la sensation à venir. Celle du jour est étrangère à celle du lendemain. Elles ne constituent point à l'homme une sorte de propriété. En quelque nombre qu'il les reçoive, quelque avidement qu'il les multiplie, chacune d'elles venant seule, passant seule, disparaissant seule, traverse la solitude, mais sans la peupler. Les idées, au contraire, se conservant dans la partie pensante de notre être, s'associant, se reproduisant, constituent à l'homme une propriété véritable. Sans doute, pour recevoir ses idées, comme pour recevoir ses sensations, l'homme est dans la dépendance des objets extérieurs ; mais les idées lui restent, lorsqu'une fois elles lui sont acquises, et s'il ne peut ni les rappeler ni les multiplier à sa volonté, elles ont du moins, comme nous l'avons dit, l'avantage inappréciable de se rappeler et de se multiplier l'une par l'autre. Si chacun se gouverne, ou, pour mieux dire, est gouverné par ses sensations proprement dites, et que la nature ait voulu qu'elles dominassent ou

(883) même seulement balançassent l'influence des idées, il ne faut pas espérer un perfectionnement. Les idées s'améliorent, les sensations ne peuvent s'améliorer. Dans cette hypothèse, nous avons été de tout temps ce que nous sommes, nous sommes ce que nous serons toujours. Si, au contraire, l'homme se gouverne, par les idées, le perfectionnement est assuré. Lors même que nos idées actuelles seraient fausses, elles portent en elles un germe de combinaisons toujours nouvelles, de rectification[^] plus ou moins prompte, mais infaillible[^], et de progression non interrompue. Il ne faut pas prendre la question que nous agissons ici pour un lieu commun de morale; c'est un fait qu'il importe d'éclaircir. Nous n'en sommes pas à répéter cet adage de tous les siècles, que l'homme doit s'affranchir de la sujétion des sens et se conduire par les lumières de la raison; nous recherchons ce qu'il fait, sans nous occuper de ce qu'il doit faire. Soit qu'il se dirige par ses sensations proprement dites, ou par ce que nous nommons idées, c'est-à-dire par le souvenir et la combinaison de ses sensations passées, sa conduite est conforme à sa nature; il n'en changera pas, il n'en peut changer; seulement, comme nous venons de le dire, si l'empire est aux sensations, l'espèce humaine sera stationnaire; si l'empire est aux idées, elle sera progressive. Maintenant l'examen le plus superficiel suffira

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

(^^^) \Mwt noQs canvainore que rhomme se goaverne
entièrement et exelagi?enient par les idées, êc qu'à moins qu'un choo yialent
et subit ne le prive de l'usage de toutes ses facultés, il sacrifie toujours la
sensation présente aux souvenirs de la sensation passée ou à l'espoir de la
sensation future , c'est-à-dire à une idée. Les faits que nous rapportons dans
le langage vulgaire , comme une preuve de la puissance des sensations,
sont, dans la réalité , une preuve de la puissance des idées. Ceci n'est point
une subtilité chimérique. Lorsque Léandre traversait la meràla nage pour
aller rejoindre Héro, il supportait une p douleur réelle dans l'espérance d'un
plaisir futunet i^ dans le fait, il sacrifiait une sensation àuneidée/€es
sacrifices se répètent à chaque instant dans la vie de chacun de nous; et les
hommes les plus égoïstes, les plus sensuels s'ysoumettent aussi
fréquemment, aussi constamment , pour mieux dire, que les jplus
désintéressés'et les plus généreux. l fr f I 'On doit en conclure qu'il existe
dans la nature huf^^Jl û ^^^^^^^ disposition Iqui lui donne
perpétuellement la force d^immolcr le présent à l'avenir, et par conséquent
la sensation à l'idée. L'opération est la même dans l'ouvrier laborieux qui
s'épuise de travail pour nourrir sa famille, dans l'avare qui supporte le froid
et la faim pour conserver son or, dans Tamant qui brave la fatigue et
l'intempérie des nuits pour attendrir sa maîtresse, dans Tanibitieux qui
repousse le sommeil où néglige une blessure pour asservir sa patrie, dans te
citoyen gc

The text on this page is estimated to be only 23.07% accurate

(835) nēreujL qui veille, oombat et confire pour la sauver. • Il y a dan9 toui, potsibilité de sacrifice ; dans iomlfti^ ^ en un mot , domination sur les sensations par les (-^ ^^ t idées.

-^f (386) nobles, généreuses, utiles, il ne faudrait que perfectionner en lui la faculté de comparer. Nous ayons, ce me semble, gagné un grand point. Ce n'est plus la nature de l'homme qu'il faut subjuguier, ce ne sont plus ses sensations qu'il faut vaincre, c'est uniquement sa raison qu'il faut perfectionner. Il n'est plus question de créer en lui une force étrangère, mais de développer et d'étendre une force qui lui est propre. Pour nier cette assertion, il faudrait nier la série des faits que nous avons allégués, et cela paraît impossible. Ce ne sont point les sensations qui dirigent les actions des hommes, ce sont les idées; elles sont toujours accompagnées de comparaison, de jugement. La nature de l'homme est tellement disposée au sacrifice, quela sensation présente est presque infailliblement sacrifiée lorsqu'elle est en opposition avec une , sensation future , c'est-à-dire avec une idée. ^ La puissance que Zenon, qu'Epictète, que Mare* Aurèle, attribuent à l'homme sur sa propre existence, - n'est autre chose que La dévaloppoibiMit du tultii fé rké. C'est la suprémi^e des idées sur les sensations, en d'autres termes /l'assertion que l'homme par le souvenir, les combinaisons, l'usage, en un mot, des impressions qu'ici a reçues, peut dompter les impres> sions qu'il reçoit. Depuis qu^Socrate avait, pour employer une expression consacrée, fait descendre la philosophie du ciel pouria placer sur la terre , et l'aj^^pliquer à nos affections de chaque jour et à nos intérêts de chaque

(as?) heure, les messages de l'antiquité à l'ère industrielle sous tous les points de vue. Ils avaient tout pour (Cl^K résultat de leurs recherches , que les idées doivent l'emporter sur les sensations, que plus les premières se multiplient , se développent et se perfectionnent, plus leur empire est incontesté, et ils en avaient . ^ y conclu pour l'espèce humaine, la possibilité d'un ^ v f H ' K ^ indépendance morale, complète «4 i H i f i l S ê T' ^ h ^ / a • / Tous leurs efforts* tendaient à consolider l'empire ^^i»-^" ^""^ des idées sur les sensations , à rendre l'homme maître de lui, à lui conserver toujours cette indépendance morale, source de dignité, de repos et de bonheur. . : . ' Plusieurs causes, parmi lesquelles je range en première ligne l'arbitraire des anciennes monarchies, nous ont ravi cette indépendance en nous énervant et nous corrompant. Devenus libres, il faut redevenir forts; il faut considérer la volonté de l'homme comme constituant le moi, et comme toute puissante sur la nature physique. Ses organes , ses sensations cette nature physique sont ses premiers instrumens. A l'aide, de ce dernier, il dompte les objets étrangers, et de ces objets il se fait des instrumens secondaires; mais auparavant, il faut qu'il se soit assuré la conquête de ses premiers moyens , et qu'il en possède l'empire absolu. Il doit être maître chez lui avant d'être au dehors. Les passions mêmes peuvent et doivent être les instrumens de la volonté. Elles peuvent être , comme les liqueurs fortes, des moyens à l'aide desquels, lors

The text on this page is estimated to be only 16.79% accurate

. 6 4»Aw. * i^{rr}&f[^]/fno que nous avoni besⁿ de telle
impalidoii, nooftla tf donnais à nos organlu[^] en obserrânt toijyours de ne
pas la donner telle quiknoas ne puissions la diriger j . . oomnie nous
obsenrons/m reoooranC à des liqueurs / V [^] " t spirîrneuses pour nous
laLimer, de ne pas nous enivrer de manière à n*être plus mailres de bous»
^^ ffi[^] ^^o[^] la[^]oulo faenlté clu iBcrîfioe[^]estle iperme in- /t /"[^] ^ ^
destructible delà perfeotibilit[^]Amasut eque Themâie l'exerce , cette faculté
acquiert plus d*énergie ; '*f f[^] (t- [^]l'homme embrasse dâns«ufc[^]bMM J*'
£e perfectionnement qui s'opère de la sorte dans * l'individu se
communique a l'espèce[^] parce que de [^] fékfftiJUf oertainus-Méi'ités[^]
répêtéai d'une manière constante et unÎTerseUe[^] sont è la longue entoorefs
par l'iu* bitude d'une é? idenœ entière et rapide \$ car one vérité évidente
n'est autre oluise qu'une vérité dont le signe nous est tellement Oarailier,
qu'il nous retrace a l'instant même l'opération intellectnelle par laquelle
cette vérité a obtenu motre assentiment» Dans les vérités morales, comme
dans les vérités numériques , il n'est question que de simplifier les signes. Si
nous saisissons 'tout d'un coup» et sans oaK cul) que deux et deux font
quatre, et si nous ne saisissons pas avec la même rapidité que soixante-neuf
et cent quatre-vingt-sept font deux oent cinquante

The text on this page is estimated to be only 17.59% accurate

(399) six, ûe n'est pas que la première de ces propositions soit plus incontestable que l'autre, c'est que le signe de deux répété deux fois rappelle plus promptement l'idée qu'il désire que la réunion des signes de soixante-neuf et de cent quatre-vingt-sept. De la réunion de ces vérités, adaptés par tous les individus, et de l'habitude des sacrifices que ces idées et leurs lois imposent, se forme une raison, s'établit une morale commune à tous, dont les principes, reçus sans discussion, ne se mettent plus en doute. Alors l'individu n'est plus obligé de recommencer, . . . Il fait l'expérience individuelle, mais du point où il a porté l'expérience de l'association et en même temps que la perfectibilité de l'homme s'exerce naturellement, en le conduisant, lentement, sans doute, d'une manière progressive, de l'exercice extérieurement en le conduisant de même à des découvertes en découvertes. On peut, en prenant des époques de l'histoire éloignées l'une de l'autre, montrer la marche de la perfectibilité extérieure et intérieure. Pour la perfectibilité intérieure, c'est-à-dire la morale, nous avons l'abolition de l'esclavage, qui est pour nous une vérité évidente, et qui était le contraire pour Aristote. Dans la lutte de la révolution française, les aristocrates les plus invétérés n'ont pas songé à proposer le rétablissement de l'esclavage, et Platon, dans 30

The text on this page is estimated to be only 27.86% accurate

(340) < sa république idéale , ne suppose pas qu'on puisse 8*ei
passer. . Telle est la marche de l'esprit humain, que les hommes les plus
absurdes d'aujourd'hui ne peuvent, en dépit d'eux , rétrof^der au point où en
étaient les plus éclairés des siècles antérieurs. Quand le temps et le
raisonnement ont fait complètement justice d'une institution fausse, la
sottise même et l'intérêt personnel n'osent plus la réclamer. tv> vi^ i%%L
^"^^ ^^ perfectibilité extérieure, nous avons une multitude de découvertes
: celles de Galilée, de Copernic, de Newton ; la circulation du sang, l'éleof
rieité, et une foule de machines qui rendent l'homme tous les jours plus
maître de l'univers matériel; la poudre à canon, la boussole, l'imprimerie,
«48 W-' IMHA, moyen physique pour la conquête du monde. » Cette
marche de la perfectibilité peut être suspendue, et même l'espèce humaine
forcée de rétrograder «Bdi^ifMflWM^; mais elle tend à se replacer au
point où elle était, et elle s'y replace aussitôt que la cause matériel le qui l'en
avait éloignée vient à cesser. ■Â* ^ aIvH^^^^* ^^ convulsions de la
révolution française . .' rvMT ^ avaient bouleversé les idées et n'empw
les hommes; mais aussitôt que ces convulsions ont été. apaisées, les
hommes sont retournés aux idées de morale A% ^-e^.^ qu'ils
{UEACsssaient immédiatement avant les secousses qui les avaient égarés;
de manière qu'on peut ^ dire que les excès de la révolution ont perverti des
^ . »v

(9¹) c'est ceci néanmoins qu'il faudrait prouver pour démontrer que l'espèce humaine se détériore. ^^ Il en est de même de ce que nous avons nommé la perfectibilité extérieure. ^ L'homme a acquis beaucoup plus de moyens d'agir sur les objets extérieurs et de les faire céder à sa volonté qu'il n'en avait autrefois. C'est un perfectionnement pour l'espèce. Prenez cent hommes au hasard, dans tel peuple que vous voudrez de l'antiquité, et cent hommes dans les nations européennes de nos temps modernes; placez chacune de ces bandes, avec les découvertes de son époque, dans une île déserte et hérissée de rochers et de forêts : les cent hommes de l'antiquité périront, ou retourneront à l'état sauvage, faute de moyens de défrichement; les cent hommes des temps modernes se replaceront, par leur travaux, au point où vous les avez tirés, et partiront aussitôt de là pour arriver à un degré de civilisation plus élevé. Cette différence tiendra à quelques découvertes physiques, à l'usage, par exemple, de la poudre à canon. Or, on ne peut nier que ce ne soit un véritable perfectionnement pour l'espèce humaine. Le mot de Vauban, cité contre la perfectibilité, prouve au contraire en sa faveur. Si César revenant aujourd'hui se trouvait en quinze jours au niveau des hommes les plus habiles, existant actuellement, c'est-à-dire bien au-dessus de son siècle, ne serait-ce pas une démonstration que l'espèce part d'un point plus avancé, et par conséquent va plus loin qu'alors? f

The text on this page is estimated to be only 25.81% accurate

(«M » • Ceux qui ne veulent pas reconnaître cette marche
progressive supposent que l'espèce humaine est condamnée à décrire
perpétuellement un cercle, et, par une alternative éternelle, à repasser sans
cesse de l'ignorance aux lumières et des lumières à l'ignorance, de l'état
sauvage à l'état civilisé et de l'état civilisé à l'état sauvage. C'est qu'ils
s'arrêtent à quelques portions de la terre, à quelques sociétés plus ou moins
resserrées, à quelques individus remarquables de leur siècle ou dans
leur patrie. Mais pour apprécier le système de la perfectibilité, il ne faut pas
le juger partiellement. Peu importe que telle peuplade, à telle époque, ait joui
de plus de bonheur ou possédé plus de lumières que telle autre peuplade, à
une époque suivante, s'il est démontré que la masse des hommes coexistant
dans un temps quelconque est toujours plus heureuse que la masse des
hommes coexistant dans un temps antérieur » Il ne faut pas dire : les
Athéniens étaient plus libres que nous ; donc le genre humain perd en
liberté. Les Athéniens étaient une petite partie des habitants de la Grèce, la
Grèce une petite partie de l'Europe, et le reste du monde était barbare, et
l'immense majorité des habitants de la Grèce elle-même était composée
d'esclaves. Que l'on nous montre dans l'histoire une époque semblable à la
nôtre, prise en grand. L'Europe entière est exempte du fléau de l'esclavage ;
les trois quarts de cette partie du globe sont affranchis de la féodalité, la
moitié déliée des privilèges de la noblesse, du cent vingt

The text on this page is estimated to be only 18.74% accurate

.« (84 ») luillmi » d' iMHiimet , il n*on exifle pat un «eul qui ,
légalem^nl , ait sar an autre te droit de vie et de mort. Dan» les pays mômes
où ne règ^e pas crncore la philosophie, la religion commande la toléranoe.
Putettt le de^tisme couvre ses forfaits de prétextes ridicileB sans doute ,
mais qui annoncent une pudeur jusqu'à présent inconnue. L'usurpation
s'eiiouse comme nécessaire, l'erreur se justifie oommeutlsi. (t) J'ai parlé
dans un essai précédent, des quatre grandes révolutions qui se font
remarquer jusqu'à ^ nos jours : la destruction -de la théocratie^ celle de
resciavage, eelle de la féodalité, celle de la noblesse fUi Man sujet irfy
ianià«|.at j'aje»CesT quatre révolutions nous offrent une suite
d'améliorations gra* dnéea; ce sont des échelons disposiés régulièrement* ^
La noblesse pcivilégiéfikest plus près de noua que ^) la féodalité , la
féodalité que l'esclavage, l'esclavage que la théocratie. Si nous voulions
rendre la noblesse "" plus oppressiTe, nous ^en ferions la féodalité } si nous
voulions rendre la féodalité plus odieuse, nous en ferions l'esclavage; si
nous voulions rendre l'esclavage plus exécration, nous en ferions la
théocratie s et, par une marche inverse, pour adoucir l'état des castes que la
théocratie proscriit, nous élèverions ces oas^ tes au rang d'esclaves ; pour
diminuer l'avilissement des esclaves j nous leur dounerietis l'imparfaite
garantie des seris ; pour affranchir les ser& , nous leur aceorderioBS
l'iodépeudanoë des roturiers. Chaque pas , dans ce sens , a été sans retour.
N'est-il donc ^is^t^^h^: ff^ift^fw^:- '!.^^ci*^ /.A^^*! -^^/r/*^: ^

The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate

(844 \ pas évident qu'une progression pareille est une loi de la nature, et que chacune de ces époques portait en elle-même les éléments des époques qui devaient la remplacer ? . , , La durée de la théocratie nous est inconnue; mais il est probable que cette institution détestable a subsisté plus longtemps que l'esclavage. Nous voyons l'esclavage en force pendant plus de trois mille ans, la féodalité pendant douze siècles, la noblesse à peine pendant deux siècles. Il en est de la destruction des abus comme de l'accélération de la chute des corps : à mesure qu'ils s'approchent de la terre, ils se précipitent plus rapidement. C'est que les abus sont d'autant plus faciles à maintenir qu'ils sont plus grossiers et plus complets, car ils avilissent d'autant plus leurs victimes. L'esclavage était plus facile à maintenir que la féodalité, la féodalité que la noblesse», Lorsqu'on comprime toute l'existence et toutes les facultés de l'homme, il est bien autrement incapable de résistance, que lorsqu'une portion seulement est comprimée. La main qui reste libre dégage l'autre de ses fers. L'histoire nous montre le rétablissement de la religion chrétienne et l'irruption des barbares du nord, comme les causes de la destruction de l'esclavage ; les croisades, comme celles de la destruction de la féodalité; la révolution française, comme celles de la destruction des privilèges de la noblesse.

The text on this page is estimated to be only 23.40% accurate

(34S) Mais ce» destructions a*ont point été reffet acci- . dentel
defcirconstances particulières ; Tinvasion des /J ^ barbares , rétablissement
du christianisme, les croisades, la révolution française en ont été Toccasion ,
mais non la cause. L'eHpèce humaine était mûre pour ces délivrances
successives. La force éternelle des choses amène les révolutions à leur tour.
Celle que nous prenons pour l'effet immédiat d'une circonstance imprévue
est une ère de l'esprit humain, et rhomme ou l'événement qui nous paraît
l'avoir ^' causée n'a fait que partager plus ostensiblement?*^ ^ ^"Vl
riinpulsion générale imprimée à tons les êtres. ' Ces quatre révolutions, la
destruction de Tesclavage théocratique , de Fesclavage civil , de la
féodalité, de la noblesse ppivilégiée , sont autant de pas vers le
rétablissement de Tégalité naturelle. La perfectibilité de l'espèce humaine
n'est autre chose que la tendance vers régénération. "T ^^aUç tendancelvient de
ce que l'égalité seule est ^^ conforme à la vérité, c'est-à-dire aux rapports
des'^ * , choses entre elles et des hommes entre eux. ^^" ^ / * L'inégalité est
ce qui seul constitue l'injustice. Si nous analysons tdutes les injustices
générales ou particulières, nous trouverons que toutes ont pour base
rinégalité. X»u'to»i fafl'*fi»Mu,qae L'ihomm«*^Tëflé«l>it^v^'et^fu^tl
point .rtft dnptirt] çarë qu'il

ne doit pas faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas
1) Les calculs de l'h. , et par conséquent , on l'on dit ,
les calculs de l'humanité qui forment la perfectibilité ,
ont l'égalité p* base . les calculs lui donnent la

The text on this page is estimated to be only 24.43% accurate

5. (U6) qu'ott lui flt , c'est*à*dire jfu'il doit traiter les «atres comme ses égau , et qu'il a |^ droit de ne pas souffrir des autres oe qu'ils ne voudraient pas soi^rir de lui ; c'est-à-dire ^ «tt ^» i^ ît/i ^ M n , Il en résulte que toutes les fois qu'une vérité se dé* couvre , et la vérité tend par sa nature à se découvrir , l'homme se rapproche de Fégalité. 8'il en est resté si long-temps éloigné , c'est que la nécessité de suppléer aux vérités qu*il ignorait Ta poussé vers des idées plus ou moins bicarrés, vers des opinions plus ou moins erronées. Il fa^t one certaine masse d'opinions et d*idées pour mettre en action les forces physiques, qui ne sont, que des instrumens passifs. Les idées seules sont actives ; elles sont les souveraines du monde^ {l'empire de l'univers leur a été donné. Lors donc qu'il n'existe pas dans les têtes humaines assez de Vférités pour servir de levier aux forcei^ physiques , Thomme y supplée par des conjectures et par des erreurs. Lovsqiie en^/^> suite la vérité parait, les opinion^ erronées qm ** V, h9kh tenaient sa place j'évannuîHent , et c'est la lutte passagère qu'elles soutiennent^ (lutte toujours terminée par leur anéantissement) qui change les états, agite les peuples, froisse les individus^ produit, en un mot, ce que nous appelons des révolutions. De là découlent plusieurs conséquences impor* tantes. 1*". Il est incontestable que la majorité de la race fauiuaino))ar une progression régulière et non in

The text on this page is estimated to be only 15.03% accurate

(M) teirrompiie (1), acquiert diaque jdar en bonheur et sartoQl en lumière. Eile avance toujKnirt d'un pas pios ou moins rapide. Si qttelqaefois , poar un isfrtant^ die aemble rétrograder, o^esl pour réagir im*^ média tement contre Tobstacle impmssantque bientèt elle surmonte. Quand cette vérité ne serait démontrée que relativement aux lumières , la perfeotibililf de l'homme n'en serait pas moins prouvée; car si le hlll1^ 'tftigni^^ les lumières sont lei moyen^; et plan noQS acquérons de moyens d'atteindre au but , plu» noQs en approchons , lors même que nous ne parràn sons pas en approcher. S^ L'espèop humaine , poisqu'elle n'est pas ata* tionnaire , ne peut juger que d'une manière relatée de oequi n'est pas inhérent à sa nature, de ce qn'elle ne porte pas eti die , mais dont elle se sert dans ht route, comme ressource supplémentaire etmomen* tanée. Ainsi, parmi les opinions et les institutions (car les institutions à leur origine ne sont que des opinions mises en pratique), celles qne nouscoosi(1) On peut d'ÏTiser la cigrrière de Tespèce bamaine en trois paitfeftl : Fartie constatée , Partie douteuse , Partie inconnue. Elle ne re?ient jamais sur la partie constatée, lorsqu'on croit qu'elle rétrograde, c'ettqu'rtle s'agita dans la partie dont easo quia une certaine latitude. A mesure qu'elle avance, la partie douteuse devient constatée , la partie inconnue devient douteuse. A

The text on this page is estimated to be only 23.21% accurate

(«^a) dérons ajojotird*hihi commo des abus peuvenl «voir ea leur lenps d'atilitë , de nécessité , de perfection relative. Ainsi , celles que noos re^rdons comme indispensables, et qui sont telles à notre égurd, pourront, dans quelques siècles, être repoussées comme des abus. N'en concluons pas néanmoins que, parce que la plupart des abus ont eu leur temps d'kitilié , il fa ille{sQigneaseraen i xwnseryer/ceax qui existent au milieu de nous. La nature seule se charge de créer et de conserTer les abus utiles. L'espèce humaine ne se défait jamais de ce dolit elle a bescnn. Lorsqu'un abus tombe , c'est que son utilité n'existe plus; mais on ne peut pas dire de même, que lorsqu'un abus ne tombe pas , c^est que sop utilité existe encore; il peut y avoir d'autres causes. L'utilité relative des institutions varie chaque I ' jour, parce que chaque jour nous découvre un peu -^ plus de| vérité. L'abus utile de la veille est l'abus inutile du lendemain. Or , tout abus inutile est funeste, et comme obstacle aux progrès de notre espèce, et comme occasion de lutte entreles individus. C'est presque toujours par un grand mal que les révolutions qui tendent au bien de Thamanité s'opè* rent. Plus la chose à détrufre est pernieieuse , plus le mal de la révolution est cruel. Cela tient à ce que, pour qu*une institution très pernicieuse s'introduise, il faut qu'à l'époque de son introduction, cette institution soit ou paraisse très nécessaire. Or, le souvenir de. cette nécessité survit à cette nécessité même, e(ce souvenir oppose une résistance obstinée à qui

The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate

. (349) veut détruire l'institution , lors raénie qu'elle a cessé
^JjJl d'être Proarer qu'un abus est la base de l'ordre social qui existe , ce
n'est pas le justifier. Toutes les fois qu'il y a un abus dans l'ordre social , il
en paraît la base, parce qu'étant hétérogène et seul de sa lia* ture , il faut ,
pour qu'il se conserve , que tout se plie à lui, se groupe autour de lui, ce qui
fait que tout repose sur lui /Certes , lorsque l'esclavage était V^ f;n force ,
l'asservissement de la classe qui fertilisait la terre , qui seule était chargée
de tous les travaux, qui assurait à ses maîtres le loisir indispensable à
l'élégance des mœurs et à l'acquisition des lumières, paraissait bien la base
de l'ordre social. Sous l'empire de la féodalité, la dépendance des serfs
semblait inséparable de la sûreté publique. De nos jours , les privilèges de
la noblesse ont été irabolés comme les seules garanties de la prospérité
nationale. L'esclavage néanmoins a été détruit, et l'ordre social a subsisté.
La féodalité s'est écroulée, iN^l'ordre social n'en a pas souffert. »auuuuau
ii*..iai«bui luupirf ^ "^^^^ Ifijtf du In Fihlîrîr^ et si l'ordre social
axUrfLéhr*"*^^ ^^ la faute n'ai^ n'ai été à la destruction de gps.naMrif- .
, ^^^ ^Tgpir maii à l'oubli des principes, à l'habitude/Be de ^^^ ^^ / la
corruption , à la domination de la* sottise , au délire qui a pain lang
4^mp■>sa^sîg^tQ^r■A4o«^* tous les hommes ayant du pouvoir. / La
destruction des .privilèges de la faiblesse est le commencement d'une
époque nouvelle : c'est l'époque des conventions légales. / y ^ ^

The text on this page is estimated to be only 15.90% accurate

(iJ»o) L'esprit httnaia a trop de l'oières poor se laifeier gouverner plus long^ -temps par la fereè oo par la rose* mais il n*ea a pat asses pour se goavemer par la raison seule. Il lui faut quelque chose qui soit à la fois plus raisonnable que la force, et moins abstrait que la raison. De là les besoins des oooTentîons légales , o'est-a-dire d'une sorte de raison commune et eonyenne, le produit moyen de toutes les raisons individuelles, plus imparfaite qne celle de quelquesuns, plus parfaite que celle de beaucoup d'antres, et qui compense la dësaraBtage de soumettre des esprits éclairés à des erreurs qu'ilsauraient seconéei par ravantage d'élever des esprits grossiers à des vérités qpDi'ils seraient enoore incapables de comprendre» Mm traitant des conventiona légales , il ne faut ja* mais perdre de vue un premier principe, c'est qne oes eonventionous ne «ont pas des choses naturelles ou immuables , mais des choses factices, susceptibles de changement I créées pour remplacer des vérités enoore peu connues , pour subvenir à des besoins momentanés, et devant par conséquent être amen* déofi perfiscîionnées^etsurtoutrestreiutes, à mesure que ces vérités ee découvrent, ou que œs besoins se modifient. Ja^ On demandera peut-être pourquoi «eus distinguAm l'époque actuelle sous le nom d'époque des conventions légales , puisqu'il y a eu de tout temps des oonvenlions de ce gekire. C'est que cette éfMiqne est In première dans laquelle les conveatiomi l^ales aient existé seules et sans mélaiige* H y a toigours

The text on this page is estimated to be only 21.34% accurate

(861) ea sans doafe des convention! légales ^ parce que les honmies ne pearent se passer de lois ; mais tiée conventions n'étaient que des choses secondaires ; il Y avait des préjugés, des erreurs , des vénérationes superstitieuses qui les sanctionnaient, quiscoppaient Je premier rang, et qui caractérisaient ainsi les époques précédentes. Ce n'est qu'aujourd'hui, qu'ar^ rivé au point de ne plus reonnaitre de puissance occulte qui ait ledroit demaitriser sa raison, l'hommo ne veut consulter qu'elle, et ne se prête tout an plus qu'aux conventions qui résultent d'une transaction avec la raison de ses semblables. ^ Nous croyons avoir prouvé par le raisonnement la perfectibilité de l'espèce humaine , et , par les faits, la marche de Tespèce humaine dans les divers développeraens ce cette faculté qui la distingue. La nature a imprimé à Thomme une direction que les tyrans les plus barbares , les usurpateurs les plus insolens ne peuvent contrarier. L'espèce humaine n'a pas reculé sons la tyrannie insensée des empereurs romains ; elle n'a pàsreculéy lors même que le double fléau de k féodalité gros* sière et de la supeiiiiitiion dégradante pesait sur l'u* ^«'^ ?'••''' ^ ni vers asservi. Après ces mémorables exemples, il faut désespérer du grand œuvre de notre abrutisse-* ment. . SiPergamadextrà De fendi passent, etiam hdc de fensa fuissent Il serait à désirer que cette conviction pût se faire 31

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

(385) jour ohes les gouèvernans , de qaelqae pays et de quelque espèce que ce puisse être; elle leur épargnerait des luttes sanglantes et d'infructueux efforts. Nous, du moins , qui ne sommes pas sourds à la voix de l'expérience , et qui trouTons dans l'étude des siècles des preuves éclatantes de cette vérité décisive, ne nous laissons pas abattre par des retards . ^ i|ccidentels«<6drs que nous sommes de notre pensée ' et de la nature, peu nous impuitu la uwi'fglèHé des ^ / appel nous reste à la raison et au temps* ^ » DE L4 BIVISION DIS FROFIIÉTtS VONCIÈKES. Les peuples qui, après s'être donné des institutions nouvelles, veulent consolider ces insâtnCions , sont exposés à plus d'un danger et ont à lutter contre plus d'un obstacle. Dans le nombre de oes obstacles et de ces dangers, il fsut placer, peut-être nu premier rang, la conservation, imprudente et souvent inaperçue , d'usages, d'habitudes , et même de lois , contraires aux principes sur lesquels les nouvelles institutions doivent s'appuyer. Nous sommes aujourd'hui, je le pense , dans un embarras de cette espèce. Le grand bienfait de la révolution française , celui qui compense tous les maux que cette révolution a causés , c'est l'introduction de la classe

(353) intermédiaire dans l'administration des affaires de l'État. Autrefois, sans doute, des hasards heureux » ou des faveurs qui n'étaient pas toujours méritées, appelaient au pouvoir, de temps à autre, des hommes de la classe intermédiaire ; mais c'était comme exception, et, pour obtenir ou conserver cette exception, il fallait souvent s'en montrer indigne. Le cardinal Dubois et le prince de la Paix en sont des exemples mémorables. Les ministres sortis de la masse du peuple faisaient fréquemment hommage à l'oligarchie, des droits de ce peuple dont ils cherchaient à s'isoler. La révolution a changé cet état de choses.' Les hommes de la classe intermédiaire, la force de la nation, entrent de plein droit dans le maniement des intérêts nationaux ; ils ne sont plus l'objet d'une condescendance insolente de la part d'une caste orgueilleuse. Il n'y a plus de privilège, plus de monopole politique. Mais, en rétablissant l'égalité des droits, la révolution, quoi qu'on en dise, n'a pas rétabli l'égalité des fortunes : l'aristocratie, dont plusieurs membres ont subi des persécutions et des spoliations, que certes je suis bien loin d'excuser, est pourtant restée plus riche par elle-même que les autres classes. Je dis plus riche par elle-même, parce que les négociants, les manufacturiers, les hommes qui font valoir leurs capitaux industriels ou intellectuels[^] sont riches par leurs travaux, par leur activité, par leur

The text on this page is estimated to be only 23.86% accurate

(33-() pené^ënine^ . L'aristocratie est riche sans que le travail lui soit imposé, sans que l'activité soit exigée d'elle ; elle vit noblement, dans le sens qu'elle-même a donné à ce mot , c'est-à-dire en jouissant de ce dont elle hérite , et riche des richesses de ses pères, comme elle est on se croit brillante encore de leur gloire, Il en résulte que pendant long-temps, et jusqu'à l'époque où l'égalité des partages aura fait descendre l'aristocratie au niveau du reste de la nation , il n'y a guère qu'elle en France qui puisse remplir des fonctions qui absorbent un temps considérable, et détournent nécessairement ceux qui en sont revêtus de toutes les occupations lucratives , à moins qu'on n'attache aux fonctions de ce genre des salaires qui indemnisent ceux qui les exercent : mauvais moyen, source de surcharge pour les gouvernés qui paient , et de corruption pour les gouvernants qui sont payés. Je ne suis point du nombre de ceux qui voudraient écarter les nobles sans distinction des hautes dignités de l'État ; je ne veux d'exclusions d'aucune espèce , et je repousse même celles qui pourraient être exclues par expérience. Mais d'une autre part, il est évident que , si les nobles , en leur qualité de grands propriétaires , s'emparaient en majorité de la direction des destinées de la France , la France perdrait en peu d'années, peut-être en une seule, le fruit de quarante ans de luttres , d'efforts héroïques, de victoires qui surpassent les temps fabuleux de l'antiquité, et de rêves supportés avec un courage

The text on this page is estimated to be only 22.80% accurate

. (SM) jra^ia qui n'a rien d*égal dana lea siècles modemesé Il n'en est pas de la France confoe de l'Angleterre, où les grands propriétaires , réunis au peuple contre les empiètemens de la conronne , ont , de temps immémorial , senti la néeessité ,. éprouvé le besoin de la liberté. Les grands propriétaires ont toujours parmi nous cherché plutôt à partager le pouvoir qu'à le limiter ; ils ont préféré les privilèges aux droits et les faveurs aux garanties. Il est dose manifeste que , dans l'intérêt de notre munarchie constitutionnelle , il faut encourager le plus qu'il est possible la dissémination des proprié* tés, surtout des propriétés foncières. La propriété foncière n'est points pour le moment , comme dans les circonstances ordinaires, la première et la plus indispensable des garanties politiques : œ genre de rickesse peut aujourd'hui trouver son avantage a bouleverser l'état. Les amis des révolutions peuvent se rencontrer dans les grands possesseurs de terres, el c'est dans la classe moyenne que sont les ennemis des révolutions. Cependant , qui le croirait? nous avons conservé dans nos lois fondamentales les traditions surannées d'un temps qui n'est plus , et les combinaisons plus récentes d'un temps qui d

(«M) tainet rues étroites et tortueuses , déparent encore l'élégance et la spnétrie de la capitale de la France. Quel est i*homme qui, s'il réfléchit un instant , ne sente que toutes ces choses sont directement en opposition avec les principes que la révolution a établis et que la restauration a consacrés ? Je laisse de côté les raisonneniens que pourraient nie fournir les saines maximes de l'économie poli* tique en faveur de la division des propriétés; je ne reproduirai point ici les vérités qu'Adam Smith et d'autres écrivains ont entourées de tant de lumières. Déclarer des propriétés inaliénables, c'est forcer tel homme à conserver ce qui lui est a charge , ea em*. péchant tel autre d'acquérir ce qui lui est avantageux ; car celui qui veut vendre indique par la qu'il n*a pas les moyens ou la volonté d'améliorer, et celui, qui veut acheter annonce qu'il a cette voionlé et ces moyens. Mais je n'envisage la question que sous les rapports politiques , dans nos circonstances actuelles. La classe qui, déchue de ses privilèges d'opinion, voudrait se créer des privilèges de propriété , rêve les substitutions , les fidéi-coramis et les majorats. La féodalité, attaquée dans sa suprématie politique, quitta ses châteaux et ses seigneuries , il y a deux siècles, et se réfugia dans la domesticité des cours sous le nom de noblesse. Maintenant elle sent le terrain des cours s'ébranler sous ses pas, et voudrait se réfugier de nouveau dans ses terres, en les rendant inaliénables, sous le nom de grande propriétés.

The text on this page is estimated to be only 29.10% accurate

(«87) Mais la grande propriété inaliénable est aussi on* traire que la féodalité à l'état présent de la civilisation. L'effet de la civilisation est d'ouvrir une carrière^ plus vaste et plus libre à la force morale de l'homme, et de mobiliser, si Ton peut s'exprimer ainsi, de rendre disponibles tous les moyens à l'aide desquels il exerce cette force» La propriété foncière n'est aujourd'hui qu'un*an de ces moyens ; elle tend en conséquence à se diriger pour circuler plus commodément Tout ce qui contrarierait Cette tendance serait sans résultat. Aussitôt qu'une partie de la propriété foncière eut passé dans les mains du tiers-état, la féodalité fut vaincue* Aujourd'hui, l'industrie, qui est tout entière dans les mains de ce même tiers* état, y a placé la propriété foncière, c'est-à-dire la rangera à son niveau, la rendra mobile, divisée, circulante à l'infini. Tous les efforts des castes pour l'empêcher de prendre ce nouveau caractère seront impuissants : elle a changé de nature. En accordant ce qu'il faut accorder aux habitudes de la génération contemporaine^ on peut affirmer que dans cent ans les classes non agricoles n'auront de propriétés foncières que comme jouissance de luxe, et la propriété foncière, divisée et subdivisée, sera presque uniquement dans les mains de la classe laborieuse* La grande propriété est à peu près le dernier anneau ^e la chaîne dont chaque siècle détache et brise l'un des anneaux. Résister à cette révolution serait inutile ; s'en affliger eût insensé. Une difficulté presque insoluble a

The text on this page is estimated to be only 19.82% accurate

- (SM } esifflé obcB looi ks peuples anciens et chez hear^coup de peuples RMidernee; efla a tantôt retardé rétablissement, tantôt troublé)a joutssanoë de la liberté. Cette diSe»lté, c*étak le peu delonnîères delà classe Youée an travail, et le peu d'intérêt que cette classe, CKMBpoaée de prolétaires, prenait au maintien de Tordre. L'antiquité n'ayait trouvé de remède à ce fléau que éanaresclaTerge. Tous les philosophes de la Grèce déclaraient Fesctairage une condition inhérente et indispensable de i*état social. Ifest-il pas trop heureux que la division des propriétés délirre de ee péril les sociétés de nos jours , et qu'elle Attache le grand nombre à la stabilité des institutions par son intérêt? Les gens qui déplorent cette dirisioD sont précisément ceux qu'elle sauve, en répandant des lumières, de l'aisance et du calme dans la portion du peujple la plus dangereuse quand elle est ignorante, pauvre et agttée. La propriété foncière elle-même y gagne en culture et en valeur. Contemplez ce qui a eu lieu en France depuis la révolution ; compares notre agricutturoet ses produits à l'agriculture et aux produits du siècle dernier; méditez enfin sur Feffet politique et agricole de la concentration des propriétés foncières chez les Anglais. ^ on laisse la propriété foncière suivre paisiblement la direction que lui imprime la nature , st on* ne la rend pas stationnaire et indivisible , par des réglemens absurdes , en contradiction avec les besoins du temps , elle changera souvent de maître ,

The text on this page is estimated to be only 23.65% accurate

(MO) elle se d'avisera d'elle-même. L'égalité des partages , l'actiori des opérations commerciales , l'indépendance de l'industrie , en triplant les richesses de la France, placeront ces richesses dans les mains qui les auront méritées et qui en feront usage dans le sens de la liberté. Si^ au contraire, vous mettez obstacle à cette révolution insensible et graduelle, vous conserverez dans le corps social des élémens de fermentation et de désordre. Quand la richesse est amie de ce qui existe, elle en est le meilleur soutien : mais précisément parce qu'elle est très puissante., il faut éviter qu'elle soit ennemie de ce qui existe ; car alors elle serait ou destructive ou détruite* Voyez la plupart de» république» anciennes cher-; cherchez partout un remède à cette domination de la propriété aristocratique qui menaçait la démocratie que leurs institutions consacraient, comme elle menace aujourd'hui notre monarchie constitutionnelle. Ces républiques recouraient à des mesures» vexatoires*, injustes et spoliatrices; à des lois agraires, à des partages forcés : tristes expédients», funestes à la fois et inefficaces; car tout ce qui blesse les droits des individus ne sert qu'à rétablir, par des secousses fâcheuses , une égalité factice qui ne peut durer. Durant notre révolution, on a voulu recourir à des moyens plus violens encore , dont le résultat a été encore plus triste. L'iniquité, après avoir frappé dans son cours des innocens , vient toujours retomber de tout son poids sur la tête de ses auteurs.

(360) H faut donc renoncer aux avantages apparent d'une rapidité qui n'est pas compatible avec la justice. Il y a des inconvénients inséparables du passage d'une position sociale à une autre. S'y résigner est le seul parti sage, et il y a injustice et imprudence à se montrer envieux du temps. Mais s'il est mal entendu d'ajouter à ces inconvénients quand on n'y est pas forcé , il est imprudent de déposer dans les institutions destinées « régler l'avenir, des germes qui ne serviraient qu'à prolonger les inégalités d'un passé dont nous devons nous efforcer d'effacer la trace. Tolérons ce qui est, mais en préparant ce qui doit être ; et sans prétendre, d'un coup de baguette ou d'un coup de hache , faire triompher l'égalité, laissons la liberté agir librement. Elle pourvoit à tout; elle enrichit le pauvre sans dépouiller le riche ; elle ne fait pas disparaître violemment les fortunes disproportionnées ; mais en les empêchant de se perpétuer, elle leur enlève ce qu'elles ont d'oligarchique et de dangereux. Point de substitutions , point de majorats , point de propriétés inaliénables, et, dans bien peu de générations, il n'y aura plus en France de privilégiés de fait qu'il n'y en a déjà maintenant de droit. Chose singulière , ce que certains hommes voudraient empêcher dans une monarchie constitutionnelle, se fait depuis vingt ans en Prusse, par la volonté d'un monarque absolu. D'après les lois pro

. («61) mnlgaées dans ce pays de 1810 a 1828, les bourgeois et les paysans seront, dans le coorsd'an siècle, les propriétaires du sol de laPrasse comme ils le sont sur les bords du Rhin. La noblesse qui s'est fort irritée de ces lois lorsqu'elles furent promulguées , y a néanmoins beaucoup gagné. La faculté d'aliéner les terres ajoute à leur yaleur vénale ; car aussitôt que la terre devient libre , et que l'agriculture est dégagée de toutes les entraves, la population et l'ai» " sance augmentent , et l'effet de cette augmentation est la hausse des terres, et par conséquent une plus grande richesse pour ceux qui possèdent les propriétés les plus considérables. < Partout où il y a des acheteurs il y a des vendeurs, dit a ce sujet un auteur prassien ; mais les meilleurs acheteurs sont incontestablement ceux qui peuvent payer plus cher un objet, ceux par conséquent pour qui cet objet a le plus de valeur et rapporte davantage. Or, c'est pour le paysan que l'agriculture est surtout productive , pour le paysan qui visite «on champ le premier le matin, et qui lé quitte le dernier le soir. La sueur du cultivateur est le meilleur engrais des terres ; il est de la nature de l'homme d'aimer la propriélé, et aussitôt que l'on permet à la classe agricole d'acquérir , elle en trouve les moyens. Cette classe alors se marie de bonne heure, parce qu'elle n'a pas d'inquiétude sur sa subsistance ; elle sait que son travail est sa richesse et que ses bras sont ses capitaux. Le berceau ne tarde pas à se placer auprès du lit conjugal , et la population s'accroît dans un

The text on this page is estimated to be only 24.26% accurate

(«M) tel pays presque aussi vite que sur le sol encore vierge de l'Ainérique septentrionale. Ces cultivateurs achètent arpent par arpent ; d'abord fermiers, ensuite propriétaires , ils supplantent bientôt cette race d'agriculteurs héritière et imitatrice de la féodalité et de la noblesse, et qui a un précepteur pour ses enfans, une femme de chambre pour sa femme, un cocher pour ses chevaux, un chasseur pour ses chiens; un maître-valet pour ses ouvriers et une femme de charge pour ses servantes. C'est le vrai paysan , le maître et la maîtresse remplissent toutes ces fonctions en une seule et même personne. * Il est indifférent à l'Etat de savoir entre quelles mains la terre se trouve, pourvu qu'elle soit confiée à des mains actives et laborieuses ; que ces mains laborieuses, aient pour ancêtres des privilégiés, est une chose de peu d'importance : la propriété et la liberté, voilà ce qu'il faut. Partout où ces deux choses existent, l'homme est actif et l'agriculture florissante, comme le prouvent les marais de la Hollande. Là où ces choses n'existent pas, l'agriculture tombe, et avec elle la population, comme le démontre l'Espagne, où, les quatre cinquièmes du territoire étant entre les mains du clergé et de la noblesse; une population de trente millions a été réduite à neuf. La Prusse, qui a dans ce moment onze millions d'habitans, doit en avoir seize dans l'an 1850, par le seul effet de sa nouvelle législation sur l'agriculture et de la division des propriétés. »

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

(ses) XK. DSS EBBKUB8 QOB L^HISTOIRB FAYORISB,
SUR IKfl GOOyCBIIIMBHS ABSOLUS BT LBS GOUYBBIIBHBIIS
P0P1TLAIBBS (1). Plusieurs chefs da goavernement républicain de la
France ont commis beaucoup de fautes, quelquesuns beaucoup de forfaits.
Mais que de cris n'ont pas retenti contre eux dans le monde entier ! de
quelle réprobation n'ont-ils pas été justement frappés! Un roi de cette même
contrée a banni trois millions de ses sujets (2). Après les avoir bannis, il leur
a défendu tout à coup de quitter leur patrie. Les frontières ont été gardées
(8) ; les fugitifs ressaisis (!) J'endends pafgoaVeniemens populairei tontes
les organisations politiques où le peuple est admis par lui-même, ou par ses
représentans , k prendre part i la confection des lois : dans ces cas, une
monarchie constitutionnelle est un gouTernement populaire. Je m'étais
d'abord servi de l'expression gouTernemens libres ! mats comme j4ndique
diverses circonstances où les gouTeniemens populaires oppriment Te
liberté, il y aurait en, à les appeler gouvêrnemens libreê^ un véritable
contre-sens. (2) c Leroi^i résolu de faire sortir du royaume tous les gens »
de la religion qui y restent. Il confisque leurs biens , et leur » donne
permission de se retirer où il leur plaira. Il les fera con» duire hors du
royaume. » {^Mémoire» de Dangeau). (3) ■ On eut la nouvelle que le
marquis du Bordage avait été » arrêté auprès de Trélon , entre Sambre et
Meuse. Il voulait » sortir du royaume avec sa famille. Sa femme a été
blessée d'un » coup de fusil. On mena le Bordage dans la citadelle de LiUe ;
32

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

(m y envoyés aux galères; ceux qui échappaient, dé* pouillés de leurs biens ; ceux qui se soumettaient , privés d'en disposer (I); les gentilshommes, jetés dans les cachots, les roturiers, espèce plus vile, entassés sur des vaisseaux, pour aller expirer dans des contrées lointaines et insalubres (â). Les gens de la cour se sont partagé les biens des proscrits (â)« L'achat de ces biens est devenu le titre le plus sûr à la faveur du monarque. Les courtisans ont dressé des projets de déportation en masse (4). Dix mil le hommes^ en trois ans, ont été la proie des roues^ des flammes et des gibets (5). Les intendants de provinces ont eux-mêmes perfectionné les tortures (6). On s^est cm doux et clément en ordonnant aux soldats de ne tirer que tard sur des réunions religieuses qui ne se défendaient pas (7). Un supplice honteux a frappé des vieillards infirmes (8); on les a poursuivis jusque » sa femme, dans celle de Cambrai, et mademoiselle de la Moisa saie , sa belle-sœur , dans celle de Tournai. On fait revenir les » enfans à Paris, où ils seront élevés dans notre religion. ■ {Mémoires de Dang^eau), (1) Rhulière , Éclairci\$semen\$ eur l'édii de iVanlea ,11, 8. On sait que ces éclaircissemens furent publiés par Tordre de M. de Malesherbes. ^ (2) Ihid., II , 375. (3) Ibid. 1, 212. Lettrée de madame de Maintenons (4) Rhulière , H , 279. {^}Ibid.,1, 326. (6) /Mrf., 292. (7)/i»d.,II,339. (8) Rhulière, II, 232.

(365) dans les convulsions de l'agonie et à Theare solennelle de la mort (1) ; et le roi par Tordre daquel ces atrocités ont été commises n'est pas un de ces rois barbares qu'on peut regarder comme une calamité estraordinnire^ c'est le roji que l'histoire a nommé Louis-le-Grand, On se tromperait, certes, si l'on croyait voir dans «e rapprochement le désir d'excuser des cruautés phis récentes. Haïne et mépris aux oppresseurs, quelque dénomination qu'ils portent, quelque étendard qu'ils arborent! et s'il est des degrés dans notre mépris et dans notre haine , que l'excès en soit réservé a ceux qui profanent les couleurs de la liberté ! IMAîs n'est-il pas étrange que les mêmes horreurs qui ont couvert d'nn juste opprobre Jes cfiefs passagers tie la plus orageuse des révolutions, soient représentéea tout au plus comme des fautes excusables dans Je nonarque d'an vaste empire , et qu'elles n'aient porté qu'une atteinte assez légère aux hommages que l'Europe lui rendait et que, malgré nous, nous lui rendons encore? On ne dira pas que cette différence dans les juge* mens soit l'effet des victoires de Louis XIY et de l'éclat guerrier de son règne. Des victoires au moins égales ont été remportées par les Français sous le comité de salut public , et l'histoire militaire de la France, à l'époque des excès les plushorribles, est cent fois plus brillante que celle du temps où les armées (1) Rbulièrcs, 1 , 351 ; H , 177.

The text on this page is estimated to be only 29.20% accurate

(866) étaient commandées par les Tarenne ostles Catinal. D'où Tient-elle donc, cette différence ? De ce que, jusqu'à nos jours, les historiens, même avec les meilleures intentions de fidélité et d'exactitude, n'ont pu nous donner que des idées fausses sur les gouFcmeluens populaires et les gouyernemens absolus» L'histoire se compose des jugemens contemporains sur les individus et sur les époques. Or, les contemporains ne se permettent guère de juger les gouyernemens absolus que lorsqu'ils sont doux et modérés. Quand ils sont violeDS , on ne les juge pas, on les flatte, et les traditions de cette flatterie couvrent plus ou moins la vérité des faiti. Voyez la réputation d'Auguste et encore plus celle de François I"». Gomme au contraire^ lorsqu'il y a ea des convulsions , des désordres et de l'anarchie dans les goovememens populaires, ces gouyernemens ont péri, on les a jugés après leur chute et avec le souvenir des calamités dont elle avait été précédée. Les gouyernemens absolus (nous parlons de ceux i qui reposent sur une transmission régulière) oppri- ' ment leurs sujets dans le calme, en détail, sans j éclat, sans secousses. J Les gouyernemens populaires oppriment les citoyens par mouvemens impétueux et désordonnés , au milieu des tempêtes, et en masse^ ce qui rend les calamités qui signalent ces momena d'orage plos remarquables et plus effrayantes. Socrate est une époque chez les Athéniens, Les , X

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

*(«67) imioiiiibrables victimes de Louis Xf , les protestant braies
à petit feu tous François !

(268) tout ce qui a précédé leur élévation. Ainsi, dans ce dernier cas, on a la faculté de médire au moins du passé. Le gouvernement absolu nous la conteste. On ne s'est point[^] à l'avènement de Charles Y III[^] exprimé sur Louis XI avec autant de sévérité qu'on sur le comité de salut public lors du directoire ou sur le directoire lors du consulat. Au milieu des convulsions et de l'anarchie, les personnages éminents sont les plus menacés. Sous les gouvernements absolus, l'oppression pèse sur la classe obscure : celle-ci est muette; elle sait à peine qu'elle a droit de se plaindre; l'autre est active et parlante; ses cris retentissent. Dans les gouvernements populaires, les assemblées qui exercent le pouvoir sont presque toujours divisées en deux partis , et le blâme se place à côté de l'éloge. Les gouvernements absolus n'ayant qu'un chef, le blâme ne trouve ni place ni prétexte ; il n'y a de toléré qu'un concert d'éloges, et ce concert d'éloges fausse l'opinion. Dans les gouvernements populaires, quand il y a liberté, on jouit et l'on se tait; quand il y a tyrannie, on souffre et l'on murmure, ou si la tyrannie est trop ombrageuse, on se tait encore. Sous un maître absolu, on souffre et l'on remercie. ' L'histoire a jusqu'à présent recueilli sans discernement et sans examen les remerciements comme les plaintes , et il en résulte que ses couleurs sombres[^] et sévères, quand il s'agit des excès commis au nom de la liberté, sont singulièrement faibles quand

(869) il »'agif|de8 foreurs du despotisme. Certes, l'estrapade^
aoas François I*', les hérétiques plongés dans les -fiammesy et retirés
aussitôt pour j être plongés derechef, sous les yeux du prince , à côté de sa
maîtresse, l'adultère offrant aussi à la religion des vietimes humaines ;
toutes ces choses sont-elles moins horribles que les attentats commis par
d'autres monstres, à Nantes ou à Lyon? Nous nommons Francis V le père
des lettres, et qui d'entre nous oserait prononcer le nom de Carrier ? Une
génération nouvelle s'élève ; elle fouille dans les monumens de notre
histoire ; elle la refait d'après ces monumens. Qu'elle persévère ! elle rend
un grand service à l'espèce humaine, car l'histoire n'a «ervi long-temps qu'à
la tromper et à l'avilir, XX. FEHSéIS DtTACHiLS. 1. En prêtant l'oreille au
retentissement de toute l'Europe , en voyant la disposition générale de tous
les individus et de tous les peuples , que pourraient espérer encore ceux qui
marchent dans un sens opposé aux besoins et aux vœux universels? Ils
prennent pour un caprice momentané , pour une fantaisie passagère , ce qui
est une volonté fixe , une résolution inébranlable. Ils pensent que la grande

The text on this page is estimated to be only 28.34% accurate

(wo) habileté est de louvoyer , d'attendre , . de gagner du temps; mais, en toutes choses, le temps est l'auxiliaire de la raison, et, sous ce rapport, il est loin de prêter son secours à ceux qui repoussent les désirs raisonnables de l'espèce humaine. a. Il y a des gens qui croient qu'on crée les vérités parce qu'on les déclare, et qui s'en prennent de l'existence de ces vérités à ceux qui leur révèlent cette existence; mais ces vérités n'en existeraient pas moins , lors même qu'on ne les aurait pas dites. Un matelot m'a raconté qu'il était une fois sur un vaisseau avec un passager qui avait fait souvent le même voyage. Ce passager indiqua au capitaine un rocher caché sous l'onde ; le capitaine ne l'écouta pas, il insista; le capitaine le fit jeter à la mer. Cette mesure énergique mit fin à toutes les remontrances, et rien n'était plus touchant que l'unanimité qui régnait sur le navire , lorsque tout à coup le vaisseau s'approcha de l'écueil , le toucha et fut brisé. On avait noyé le donneur d'avis , mais l'écueil était resté. L'autorité qui veut , par la force , s'emparer de l'opinion pour la diriger , me disait un homme d'esprit, sous Bonaparte, ressemble à Salmonée qui voulait lancer la foudre. Il faisait grand bruit

The text on this page is estimated to be only 23.18% accurate

(«71) avec son chariot d'airain , et grand'peur au public avec ses torches enflammées» La foudre ^ un beau jour, sortit de la nue et le consuma. Lorsque des vérités qui ne sont encore qu'à la portée du petit nombre sont introduites sans mesure et avec violence, dans les institutions ppolitiques qui doivent reposer sur l'assentiment général , beaucoup d'hommes qui blâment, à juste titre , cette précipitation dangereuse , sont enclins à rapporter , sur les vérités mêmes qui en sont l'objet , leur désappro- ' bation de la forme. Cette disposition est naturelle , mais elle est déplacée et peut devenir funeste. C'est toujours par un faux calcul que l'on se consacre a ^j^ 'Im une mauvaise cause.yjl vaut mieog ^partir de la ^ k«v ^f ▼érité qui est proclamée, fut «elle même intempes* ^ y^^ tive ; et lorsqu'elle est jetée sans préparation dans ^f f un système pratique qui ne devrait se composer que de vérités reconnues, il faut, non s'efforcer yaine" ment de la foire rélngrsdirr , car elle ne rétrograde ^^^*^ pas, mais l'entourer au plus vite de l'évidence qu'elle n'a pas encore acquise , et que ne savent pas lui donner les hommes impatiens et fongueux qui n'ar* rivent à elle que par l'instinct. En se condamnant a défi^idre l'erreur , on déorédite la raison et la modération même ; ces deux choses si précieuses se ressentent d'être employées en faveur de principes qui ne sont pas parfaitement et rigoureusement

The text on this page is estimated to be only 29.71% accurate

(S7â) vrais, et la portion de sophisme à laquelle on les allie
rejaillit sur elles et les affaiblit. D'ailleurs , toos les hommes éclairés ne se
mettent pas de ce côté. Il en est qui suivent les principes à travers les
agitations et les écueils. L'élite de la nation se divise. Ce nombre , si petit ,
se trouve encore partagé. Des noms également estimables servent d'égide
aux deux f partis extrêmes, à celui qui vent conserver l'erreor / ^ • ^ ^ . ^ ainsi
qu'à celui qui se ^ uisu tiop du faiiu liioiu ^ ^ ^ . % * phnr la yr ^ ritr , et le
désordre s'augmente et se pro ^ r

(878) 6. 'W ^ Il y a dans l'univers deux principes , la force et la raison. Ils sont toujours en quantité inverse Tun de Tautre. Lorsque la raison-a fait un pas , il faut nécessairement que la force recule ; car la raison , ne peut reculer. Lorsque la force résiste , des luttes désastreuses s'élèvent. Ce n'est pas la faute de la raison , c'est celle de la force. Il serait contre l'es-> sence de la raison de ne pas s'étendre, ou de retourner à ce qu'elle a découvert n'être pas raisonnable ; mais il n'est pas contre l'essence de la force d'être convaincue; quelque opposition qu'elle y apporte, elle finit toujours par là. On appelle d'abord les partisans de la raison des séditeux, et Ton s'aperçoit enfin que ses ennemis étaient des rebelles. Si l'espèce humaine spit une marche invariable , \> ^.»a il fani^Y soumettre, lir résignation seul^épargnera /> e%*.4 aux, hftiuiiaf B des luttes insensées et d'affreux mal- '^«^^ heurs. Si , déplus , après avoir reconnu la nécessité d'une résignation générale ,

■ » («7*) sèment ce qui doit être repoussé avec force, souffert avec patience, adouci avec adresse, améliore avec zèle. Je parle également pour ceux qui perdent et pour ceux qui gagnent, pour ceux qui craignent et pour ceux qui désirent , pour ceux qui vivaient des abus et pour ceux que les abus dévoraient ; tous ont un égal besoin d'être instruits du sort qui les attend et des circonstances qui les environnent. Les lumières sont nécessaires à tous. Vainqueurs et vaincus, il importe aux uns et aux autres de connaître le champ de bataille ; l'ignorance du terrain les précipiterait dans des abîmes, et ils joindrait à leurs maux inévitables de la guerre les calamités initiales du hasard⁸. L'observateur superficiel croit voir d'invisibles opinions dominées par des forces visibles, et ne s'aperçoit pas que c'est à ces opinions qu'est due l'existence de ces forces. L'habitude nous empêche d'être surpris du miracle de l'autorité : nous voyons le mouvement, mais nous méconnaissons le ressort. La société ne nous paraît qu'un grossier mécanisme : nous prenons le pouvoir pour une cause⁹ tandis que ce n'est qu'un effet, et nous croyons qu'il est possible de se servir de l'effet contre la cause. C'est ce pendant aux opinions seules que l'empire du monde a été donné. Ce sont les opinions qui créent la force en donnant des sentiments, ou des passions ou des sens^{*}

The text on this page is estimated to be only 28.85% accurate

(875) thousiasmes. Elles se forment ^l^^élaborent dans le ^^
silence ; elles se rencontrent et s'ëleotrisent par le commerce des individus.
Ainsi , soutehaes , complétées Tune parTautre, elles se précipitent bientôt
arec une impétuosité irrésistible. Jamais une idée vraie mise en circulation
n*a été retirée ; jamais une r révolution fondée sur une idée >rwe n*a
manqué ^i d*en établir Fempire^ a moins que Tidée ne fût incomplète.
Alors la révolution n'était qu'un symptôme , avant-coureur de la véritable
crise , et elle s'est achevée , dès que l'idée complète , tî*6s[-â-dlP6 \ rrndnn
pljii oFidrntfîTmïïTTnffnJ^yrirO rtTWnnrrila, est revenue à la charge. Ce
qui trompe quelquefoia sur les révolutions que produisent les idées , c'est
qu'on prend des accessoires pour le but principal. Ainsi, parexemple,|on
croit que la révolution d'An- iC gleterre, en 164(^, a échoué parce que la
'royauté a a été rétablie, mais ce n'était pas l'idée d*une républi» que qui
avait causé la révolution, c'était celle de la liberté civile et religieuse. La
république était l'exagération de quelques hommes; cette exagération n'a pu
se soutenir. L'idée dominante en a souffert mo- a,
mentanément;mais#atto.idéedQipinante, eello à*vme ^ Hbegtâ
eoaitîtmîu^iHuHo, a reparu|et a tPiomphéti U^^p^& Les Spartiates se
plaignaient de leurs ilotes; les patriciens de Rome, des plébéiens; les
seigneurs féodaux, de leurs serfs ; les colons se plaignent des 33

(376) nègres. Tai lu dans V Histoire générale des Voyages, compilée par La Harpe , la phrase suivante : u Les » loups marins sont des animaux tellement féroces • qu'ils se défendent quand on les attaque. » 10. L'un des symptômes les plus remarquables dans les hommes qui tâchent aujourd'hui de s'opposer à la marche de l'espèce humaine j c'est qu'ils sont eux-mêmes entraînés par cette marche. Leurs opinions sont empreintes des opinions qu'ils croient réfuter. En se déclarant les champions des siècles antérieurs, ils sont, malgré eux, des hommes de notre siècle. Ils n'ont en conséquence ni la conviction qui donne la force, ni l'espoir qui assure le succès. Ils ont encore la violence dans l'injure, mais ils ont perdu la certitude dans l'affirmation. Us capitulent sans le savoir, ils transigent toutes les fois qu'ils s'occupent d'une question en elle-même ^ et qu'ils ne se font pas de cette question une arme contre le parti contraire. On voit que s'ils se trouvaient seuls, ils penseraient sur beaucoup d'objets comme ceux qu'ils combattent. La lutte leur est nécessaire, pour qu'ils restent dans le sens dans lequel ils veulent rester. Ils abandonnent la plupart de leurs principes, quand ils ne sont pas avertis de les défendre. Il faut que la présence de leurs adversaires leur rappelle leur propre cause, pour qu'ils lui soient fidèles. Or, une

(877) cause est perdue quand elle n'a que de semblable» appuis. Cette réflexion m'a été suggérée par la lecture des pensées d'un écrivain (1) qui a du talent, de Tobscurite et des bizarreries. Sous ce point de vue, rien n'est plus amusant que les contradictions dans lesquelles cet écrivain s'est vu entraîné, par les modifications qu'ont apportées à ses opinions, malgré sa volonté et à son insu, les lumières qui l'entourent. Quand il est homme de parti, c'est le quinzième siècle tout pur, mais quand il perd de vue sa doctrine obligée et d'étiquette , et l'on a toujours des momens de distraction, on voit le dix-neuvième siècle reparaître ; et il reparaît avec avantage , car l'auteur a le malheur d'exprimer beaucoup mieux les vérités qui lui échappent que les préjugés qu'il veut défendre. En voici un exemple : « Bonaparte, dit-il, page S08^ avait des idées plus » justes sur la constitution que sur l'administration,)i parce qu'il prenait les premières dans son esprit, n et les autres dans ses habitudes toutes militaires. » Ceci est un éloge bien direct du despotisme; éloge tellement senti, qu'il a entraîné le panégyriste à louer un homme qu'aujourd'hui, certainement, il n'avait pas dessein de louer. Si Bonaparte avait des idées justes sur la constitution, il en résulte que Fanéantissement de toute liberté , de toute discussion dans les assemblées^ de tout pouvoir intermédiaire, (1)H. deBonald.

(S78) do toute limite a l'autorité, sont des idées justes. li peut être fâcheux qu'un usurpateur s'en soit emparé; mais l'usurpateur étant renversé, ces idées justes doivent reprendre tout leur empire, et nous aurons le pouvoir absolu, le pouvoir unique, le despotisme, en un mot, moins l'usurpateur. MatS) voici ce que nous lisons, page 65 : « BonaN parte avait été obligé d'employer une force excès• sive dans son administration , parce qu'il n'y en » avait aucune dans sa constitution. L'exemple est » séduisant, mais il est dangereux. • Que veut dire cette phrase? Pourquoi n'y avait-il aucune force dans la constitution de Bonaparte? C'est qu'il n'y avait aucune liberté , car assurément ce n'était pas l'autorité du chef de l'Etat qui manquait de force. Cette autorité a eu la force de faire disparaître toutes les autres, de rendre impossible toute résistance, de régner seule , sans opposition, au milieu de l'obéissance et du silence universel. Si la constitution de Bonaparte. n'avait pas de force, c'est que la force d'une constitution n'est pas dans l'autorité du chef de l'Etat, mais dans l'équilibre , dans la division et dans la balance des pouvoirs. Je défie l'écrivain de donner une autre interprétation à sa pensée. D'où vient donc qu'il dit ailleurs que Bonaparte avait eu des idées justes sur la constitution? Est-ce une idée juste que d'organiser une constitution sans aucune force? C'est que , page 208^, l'écrivain n'est qu'un homme de parti, et que, page 65, il redevient, sans s'en douter, un homme de notre temps.

The text on this page is estimated to be only 24.01% accurate

(979) Dans plusieurs endroits , le mdme au(e«r défend vivement la noblesse héréditaire , non telte que la pairie la consacre aojourd*hui, mais telle qu'elle existait sous Tancien régime. (Page 1K«) Et même il veuti page 16, pour la symétrie apparemment, qu'à côté des familles illustrées par les services de leurs aîens, il y eu ait d'autres flétries par les crimes de leurs pères. Mais tout d'un coup il dît, page 24 i u Toute famille, qui a rendu de grands services a » rÉtat^a rempli sa destination. Elle peut périr dans » la société, puisqu'elle doit vivre dans riiistoire. n Beaucoup de familles , ajoute-t-ii , ont vécu trop n d'une génération. » Certes, rien de plus sévère n'a été écrit contre la noblesse , par ceux des amis de l'égalité qui la dé» s'approuvent en principe. Je ne parle pas de ceux qui ont voulu proscrire ou persécuter les nobles ; il ne doivent être rangés parmi les partisans d'aucun système , mais parmi les coupables ou les insensés* Si beatu^oup de familles ont vécu trop d'une génération ,, comment fera l'aoteur pour que l'opinion ne le sente pas aussi bien que lui? Et comment maintenir alors la nobleise contre l'opinion ? Qui peut méconnaître dans ces phrases opposées une double tendance : la volonté de l'auteur qui se consacre à la résurrection du passé , et l'influence du présent , qui agit sur son esprit sans qu'il s'en aperçoive , et qui a l'air de glisser , comme par une sorte d'ironie , à travers dçs sophismes entassés, des raisonnemens qui les déjouent ? C'est le clair de 33.

(380 } lone perçant les nuages, et nous montrant que ce qu'on veut nous faire admirer comme un château possible a reconstruire, n'est qu'un monceau de débris épars. Un exemple encore ; ce sera bien assez , peut-être trop. Notre écrivain s'élève, avec raison, page 79, contre 'ceux qui crient à la sédition , quand les assemblées représentatives montrent quelque, énergie^ Tout ce qu'il dit dans cet endroit est très bien pensé ; mais j'arrive à la page 147, et j'y trouve ces paroles : « On ne devrait assembler les hommes qu'à l'église » ou sous les armes , parce que là ils ne délibèrent » point, ils écoutent et obéissent. » Je remonte à la page 27, et j'y lis : « L'opposition, inévitable dans tout gouvernement représentatif, y est toujours dangereuse : elle intimide le gouvernement quand il faudrait • l'enhardir; elle l'irrite et le pousse quand il faudrait » le retenir; et, peut-être, partout on l'opinion du gouvernement est bien connue , ceux qui ne la » partagent pas et qui sont en état de la combattre, devraient s'abstenir de prendre part à la législation. • Accordez ces trois assertions, si vous pouvez. Quant à moi, je ne les conçois que grâce à l'explication que j'ai déjà donnée. L'auteur croit marcher dans le sens de ses désirs^ et il est poussé dans celui de son siècle. Il se retourne quand il y pense, et

(381) alors il croit se rapprocher de son but, parce qu'il le regarde. 11. Un homme d'esprit disait, il y a quelques années, qu'il y avait dans les sociétés deux nations ennemies que rien ne pouvait rapprocher^ni réconcilier l'une avec l'autre , et que le calme n'existerait que lorsqu'une nouvelle nation aurait remplacé ces deux corps d'armée , entre lesquels nul traité n'était possible. Je n'adopte point cette pensée qui serait affligeante, ni le remède qu'il propose et qui est impraticable ; car la génération actuelle n'abdiquera pas ses droits en faveur de la génération à venir ; mais je crois , avec l'orateur dont j'ai rapporté la prédiction lugubre^ que des doctrines et des intérêts contraires divisent notre génération en deux classes , et le seul moyen de prévenir une lutte funeste, me semble être de prouver à celle de ces deux classes qui ne peut point ne pas être vaincue , que tous ses efforts ne changeront rien à la destinée. Elle peut s'épargner beaucoup de maux , et nous en épargner beaucoup à nous-mêmes, si elle se résigne. Elle peut, en se nuisant beaucoup, nous nuire aussi, quoique dans un degré moindre ; mais elle ne saurait réussir. Ses chefs eux-mêmes sont entraînés hors de la ligne qu'ils veulent suivre ; les idées nouvelles les cernent , les dominent, et ils sont for

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

(S82) c  i, comme le prophète juif, à rendre hommage à ce qu'ils youdraient maudire. Le sort en est jeté, Tarr  t n'est phis r  TOcable , et tout le passé , mis en bataille, ne triomphera pas du présent» 12. Une vérité constante me parait indubitable aujourd'hui : s'il est impossible de régir les peuples sans constitution , rien n'est plus facile que de les gouverner paisiblement d'après les principes d'une liberté constitutionnelle. Beaucoup de causes de désordres se sont affaiblies. Les trois principales , celles qui tenaient l'antiquité et les républiques du moyen âge dans une fermentation perpétuelle , ont cessé d'exister : je veux parler, V des difficultés à peu près insurmontables que rencontraient les non-propriétaires pour arriver à la propriété ; S   des privilèges de la noblesse; 8

(388) Il y a aujourd'hui dans toutes les nations une masse d'hommes qui veut jouir du repos, goûter de la sécurité , exercer à son gré son industrie , développer paisiblement toutes ses facultés, et qui ne demande à l'autorité que d'avoir assez de force pour la préserver des troubles , et assez de bon sens pour n'être pas elle-même une cause de trouble. Une douzaine d'idées simples et justes, que la discussion a mises à la portée de chacun , tels sont les étendards autour desquels se rallie cette classe immense qui a réfléchi sur ses intérêts et qui les entend. Cette masse d'hommes est parfaitement indifférente aux individus ; elle ne les suit que comme des guides pour marcher vers son but ; et s'ils veulent la mener ailleurs , elle ne les suit plus ; rien ne leur donne assez de pouvoir pour imprimer à cette multitude pensante une autre direction. Ainsi , pendant la révolution , on a mis certains dogmes en avant. Sous les jacobins, on eût dit qu'il n'y avait de salut que dans la république et qu'il fallait tout immoler à la république et à la patrie ; mais la masse nationale a très bien démêlé que ce qu'on nommait la république n'était pas la liberté, et que la patrie se composait précisément de toutes les affections , de toutes les jouissances dont on exigeait le sacrifice au nom de l'abstrac

(384) nation se prêtait à ces choses, comme à des cérémonies , pour ne pas disputer , et ensuite chacun rentrait chez soi sans se croire on se sentir plus engagé qu'auparavant. Pareil spectacle s'est offert sous Bonaparte* Les écrivains et les rhéteurs s'évertuaient à vanter le prestige des conquêtes, à célébrer l'éclat des victoires ; mais la nation qui remportait ces victoires., parce qu'elle est éminemment brave, ne s'en enthousiasmait point , parce qu'elle est éminemment raisonnable ; et ce qui prouve la sagacité de son jugement, c'est qu'elle s'est reconciliée avec sa gloire militaire , depuis que les circonstances ont fait , de cette ancienne gloire, une garantie pour son indépendance actuelle. Au milieu des succès les plus capables de Tenivrer, elle n'attachait nul prix a ces succès, parce qu'ils n'avaient aucun but, aucun \ yy*^ avantage véritable. Au sein des revers, ellefcittache [rr ^ un grand prix au souvenir des succès passés, parce qu'il est bon que ce souvenir dure, afin que l'Europe n'oublie pas que la France a montré ce qu'elle savait faire, et qu'il ne faut pas lui rendre une volonté arec laquelle elle est toujours victorieuse, et qu'elle n'avait plus quand elle a été vaincue. Les gouvernemens actuels ont donc aujourd'hui beaucoup moins de dangers à redouter qu'autrefois. Il n'y a plus dans les sociétés ' politiques de classes intéressées, comme autrefois, auxbouleversemens; il n'y a plus que des individus vicieux , et la force publique a toujours bon marché des individus.

Vk-V /l'W**^ / (385) Les nations ne peuvent plus être trompées sur ce qu'elles désirent ; elles repoussent les ennemis de l'ordre public , tout comme ceux de la liberté, et il est facile aux gouvernemens de donner aux nations ce qu'elles désirent , sans rien sacrifier de leur autorité nécessaire et sans abdiquer aucun avantage regrettable ; car le vœu des nations se borne à trouver sous leurs gouvernemens, la paix, la sûreté personnelle, et ce qui garantit cette sûreté, l'indépendance des opinions, la discussion sans péril , l'administration de la justice, sans exceptions, sans arbitraire , sans lois de circonstance. Les gouvernemens ne perdent rien à accorder tout cela. 13.

V Il est assez curieux d'entendre Louis XIV sur le despotisme. Il en fait l'apologie, et non sans adresse. « On doit demeurer d'accord, dit-il dans ses Mémoires, qu'il n'est rien qui établisse avec tant de sûreté le bonheur et le repos des provinces , que la parfaite réunion de toute l'autorité dans la personne du souverain. Le moindre partage qu'il en fait produit toujours de très grands malheurs ; et » soit .que les parties qui en sont détachées se trouvent entre les mains des particuliers ou dans celles de quelques compagnies, elles n'y peuvent jamais mais demeurer que comme dans un état violent. » Le prince , qui doit les conserver unies en lui-même, n'en saurait permettre le démembrement sans se rendre coupable de tous les désordres qui s

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

(S86 } » en arrivont Sans compter les révoltes et les gtier» res intestines que l'ambition des puissans produit • infailliblement, lorsqu'elle n'est pas réprimée, • mille autres maux naissent encore du relâchement • du souverain. Ceux qui l'approchent de plus près, n voyant les premiers sa faiblesse , sont aussi les » premiers qui en peuvent profiter. Chacun d'eux, » ayant nécessairement des gens qui servent de mi»nistres à leur avidité, leur donne en même temps » la licence de les imiter. Ainsi, de degré en degré, » la corruption se communique partout, et devient » égale en toutes les professions... De tous ces crimes divers, le' peuple seul est la victime. Ce n'est » qu'aux dépens des faible^ et des misérables que » tant de gens prétendent élever leurs monstrueuses n fortunes ; au lieu d'un seul roi que les peuples de)» Traient avoir, ils ont à la fois mille tyrans* « Toat ce raisonnement est fondé sur l'hypothèse q^Q le despotisme doit toujours être quelque part , et que s'il n'est pas dans les mains d'un seul, il tombera dans celles de plusieurs. Mais au lieu du despotisme, il peut y avoir une chose qu'on nomme la liberté. Alors il ne résulte point de ce que le chef suprême du pouvoir n'a qu'une autorité limitée, que les agents subalternes aient ce qui manque à l'autorité pour être absolue. Lui(aussi n'ont qu'une autorité limitée; et loin que l'oppression se dissémine et descende d'échelon en échelon , tous sont contenus et réprimés* Louis XIY nous peint un gouvernement libre comme si le despotisme y était partout et la

(887) liberté nulle part. C'est tout le contraire : le despotisme n'y est nulle part , parce que la liberté y est partout. . Ceux qui ne veulent pas de monarchie constitutionnelle répètent souvent que l'opinion tempère les monarchies les plus absolues. Cela n'est vrai qu'à une époque très avancée de ces monarchies, quand elles ont à la fois pour appui et pour modérateurs les souvenirs, les habitudes^ les intérêts, qui se groupant toujours avec le temps autour de ce qui existe, pallient à la longue et adoucissent les institutions les plus défectueuses. Alors , à la faveur de la paix publique et de la sécurité du pouvoir , l'opinion naît, prend des forces , se glisse à travers les dangers, se relève de mille échecs , et s'érige enfin en autorité*. Les lumières, l'influence du commerce et des richesses^ quelques corporations d'origine équivoque, mais fortes d'une longue antiquité,, et faisant valoir, avec plus ou moins de succès , des prétentions plus ou moins vagues, modèrent la puissance du monarque. Ce ne sont point là des limites légales, des bornes précises; ce sont des barrières quelquefois efficaces, nullement inviolables et toujours à la merci du hasard. Ces sauvegardes peuvent paraître suffisantes au premier coup d'œil. Elles le sont en effet d'ordinaire pour les classes supérieures; mais leur efficacité

(388) minne en raison de l'obaciiirité des individus qvà auraient besoin de leur protection. La raison en est simple. Lorsqu'il y a des garanties constitutionnel* les, il suffit d'avertir la loi : une plainte légale le peut. Mais lorsque la garantie est dans Topinion, il faut que l'opinion s'éveille, et l'opinion ne s'éveille dans les temps calmes que pour les hommes qu'elle connaît. Vers les dernières années de la monarchie qui a précédé la révolution, monarchie l\$ plus douce qui ai^ existé sans limites constitutionnelles, un écrivain célèbre, un magistrat distingué, jetés dans les prisons, étaient sûrs à peu près de recouvrer leur liberté, par le seul effet de ropinion publique ; mais dix mille individus d'une condition peu relevée et sans moyen d'attirer l'attention auraient passé quarante ans dans les fers, que personne ne s'en serait indigné, parce que personne. ne l'aurait, su. Noos n'avons appris les malheurs de Latude que lorsque, sorti des cachots, il a pu se faire entendre ; mais durant les trente-sept années qu^il y avait gémi , aucune réclamation ne s'était élevée, parce que l'ignorance universelle sur son sort avait mis obstacle à toute pitié. C'était cependant à la même époque qu'écrivaient Voltaire et Rousseau. V Esprit des lois avait paru; les principes de la liberté remplissaient toutes les têtes, formaient le sujet de tous les entretiens ; on discutait partout la légitimité de la résistance américaine; l'injustice* exercée contre M. de la Chalotais soulevait tous les esprits; amis l'opinion ne pou

(889) veut réprimer que ce qui paraissait sa connaissance. Cette observation n'est point indifférente. Il y a quelques années qu'un journal , écrit sous l'influence de la police impériale , faisait dire à un paysan , qui était censé parler à d'autres paysans de la révolution française: « On se plaignait de la Bastille, je ne vous _ . . r » en dirai rien ; cela regardait les gens de la cour. | ^ • On ne nous y envoyait pas./»|On aigrit ainsi la (i masse du peuple contre les hommes distingués qui demandaient de bonnes institutions politiques ^ en lui / C persuadant que ces hommes ne travaillent que pour eux, que c'est pour eux que les actes arbitraires sont à craindre , et qu'ils ont seuls besoin des garanties de la liberté individuelle , parce qu'ils s'exposent seuls aux ressentiments de l'autorité. Rien n'est plus tani. Dans ces monarchies absolues , modérées par l'opinion, la célébrité, qui est un danger, est en même temps une défense. Les individus obscurs paraissent moins exposés ; mais la multiplicité des agens subalternes rend le péril égal pour eux , et la défense est nulle ; car , lorsqu'ils sont frappés , yictimes ignorées^ il ne leur reste aucun recours. Dans un gouvernement constitutionnel^l'arbitraire est un accident contre lequel tous les intérêts sont en armes, toutes les institutions organisées. Dans une monarchie absolue, quelque mitigée qu'elle soit par l'opinion , l'arbitraire est un état habituel ; c'eât la condition nécessaire de l'institution. Ce qui le prouve, c'est que l'une des qualités qu'on vante alors le plus dans les princes , c'est l'activité.

*' fî^ y k^

(890) Sans doute , quand Tautorité est arbitraire , il est bon que le pouvoir suprême qui ue profite point , comme ses agens , des injustices de détail , soit toujours en mouTement pour les réprimer. Les gouvernés n'ont que lui pour protecteur , que sa surveillance pour sauvegarde; s'il s'endort un instant, les subalternes redoublent de vexation et d'iniquités. Hais est-ce un état digne d'éloges que celui dans lequel les instrumens sont si peu réglés qu'il faille que la roainquiles dirige soitsans cesse armée contre eux? Plus une constitution est bonne, moins ce genre d'activité est nécessaire ; tout va tout seul, parce que tout va bien. Ce que je viens de dire regarde les peuples ; mais voici ëel|ui regarde les gouvernemens. Toute monarchie absolue est près de sa chute , lorsque l'opinion devient assez forte pour la tempérer. , M. de Montesquieu se sert , dans un chapitre de V Esprit des Lois, d'une comparaison qui était plas eiacte qu'il ne le croyait lui-même : ^ Ut etse Phœhidulciut lumen êoht Jamjam cadentis. Il faisait allusion à la douceur de la monarchie d'alors. L'événement n'a pas tardé à démontrer qu'en effet c'était Phœbi lumen jatnjùm cadentis. Des barrières constitutionnelles peuvent être stables , parce qn'elles sont fixes ; mais l'action de l'opi

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

(391) iion livrée à elle-même est agressive de «a nature , et finit par détruire ce qu'elle a commencé par li« miter. 11. faut donc des constitutions; il en faut pour les peuples comme garanties , il en faut pour les gou« ▼ ememens comme moyens de durée. 15. ;w ^^^ Il y a des gens qui ont sur la stabilité des idées i singulières. ^)J t.A^K « Les Chinois , dit un auteur qu'on a essayé d^ ^j^./ * f^ ^ » rendre célèbre fl'i.sont le oeuDJe dont les annales / >» remontent le plus haut , et dont les anciennes ha» bitudes se rapprochent le plus des mœurs patriar« » cales. C'est le seul où nous trouvons le gouverne» ment tel qu'il était il y a trois mille ans; c'est le » seul où la marche et le résultat des révolutions » soient^ absolument les mêmes. » Stir vingt et une dynasties précipitées du trône , » dix-neuf l'ont été. ou par des princes tributaires » devenus trop puissans, ou par des sujets audacieux » qui profitaient du mécontentement public. La)> chute de la première dynastie a même cela de rej> marquable , que le sujet porté au trône par le vœu » général , ne se servit d'abord de son pouvoir que » pour rendre la couronne au monarque légitime. 9 Kia, sans profiter de cette leçon, s'étant de nou(I) L'auteur de la Théorie de\$ révolutions. ^ r^ ^ 1^ tU

(sas) » veau abandonné à tooa les vices , une seconde ré»
voluiion donna encore nne fois la couronne à » Ching-Tang. Le monarque
détrôné finit sa vie en » exil... Cette révolution qui se fit en faveur de »
Chîng-Tang , presque malgré loi , n'avait déplacé » que le monarque sans
toucher à la monarchie. » L'auteur rappelle ensuite l'élévation de la
cinquième dynastie , fondée par Lien-Sang , chef de brigands; de la
huitième, fondée par Lien-Vu^ cordonnier; de la quatorzième, commencée
par ChuYen, chef de voleurs, et de la vingt-unième, établie par Chu, valet
d'un monastère de bonzes, à l'exclusion des descendants de Gengis. Il
observe, en parlant de celte dynastie tartare, que • son triomphe fut marqué
par tous les désor)> dres qui accompagnent et suivent de grandes con»
quêtes ; que la résistance des Chinois avait été » longue et sanglante ; que la
mort de plus de cent » mille hommes , celle de tous les membres de la »
famille impériale , tombés sous le fer de Vennemî, » ou victimes volontaires
de leur désespoir , avait » signalé cette terrible révolution , mais qu'elle finit
« . » au moment même de l'arrivée du vainqueur dans ^ ^ • la capitale./»
Enfin , il prouve , par des faits nombreux , que dans ces événements, rien ne
changeait , si ce nW, If: i^ dïiAl y la race régnante. ^ « Cette observation ,
continue -t-il , suppose , par » une telle indentité de faits , un principe
toujours » subsistant , toujours indépendant des événements, et i i

(393) » dont Faction indélébile ^résistant également à la » barbarie passagère d'un vainqueur étranger et au » retour trop fréquent de crimes nationaux , faisait » toujours contribuer au bien général les moyens » qui semblaient les moins propres à Topérer. Ce » principe tient bien certainement à l'opinion , in» née dans la Chine , que le gouvernement , en qiéeln ques mains quHlsait, a plus de tendance au bien » qu'au mal ; que lorsqu'il fait le bien , c'est son ré» gime habituel , c'est son état de santé , que lors» qu'il fait le mal , c'est une maladie dont il est at» teint; que, d'après cela, toutes les fois qu'on veut » l'attaquer, ou même l'entraver, on s'expose beau» coup plus à des chances dangereuses qu*à des » chances favorables, que, par conséquent, le meif>t leur moyen de diminuer le danger des premières^)> est , puisque les vices de l'humanité doivent ame» ner des révolutions^ de ne faire porter les chann gemens que sur les p^érsonnes , en conservant les » institutions. » Cet antique attachement des Chinois au pouvoir » qui les régit est bien constamment inhérent au y, pouvoir même , mais se trouve tout à coup re» porté sur la famille qui en est revêtue. Quelque » récente que soit son élévation , elle reçoit des té» moignages de fidélité, tels que, dans notre Europe, >/ quelques nations en ont donné à leurs anciennes » races royales. Il semble que ce peuple soit persuadé » qu'il ne doit son bonheur qu'à la stabilité de son n gouvernement seul ; qu'il est avantageux pour lui

(^94) » de garantir et de défendre tout ce qui le maintient : » il le regarde comme étant réellement une propriété nationale qu'il conserve soigneusement » dans toute son intégrité , même au milieu des mutations de ceux à qu'il en donne , il en ôte, il en / P ' " /;» laisse prendre l'usufruit. / Z } « L'honneur de cette stabilité appartient aux sages « législateurs, aux profonds moralistes qui ont plus « en eux les principes que les individus. » Cette tranquillité , qui est le fruit des antiques « habitudes, des mêmes pratiques journalières, et « qui distingue si particulièrement le peuple chinois, « est en même temps ce qui garantit son existence « politique au milieu des révolutions, parce que c'est « elle qui, même après les plus grands troubles, assure au gouvernement une action prompte, forte, « universelle , exercée par les personnes sans leur « être inhérente , ne changeant point avec elles, et « reprenant, après une interruption momentanée, la « même marche sur les mêmes choses, avec les mêmes « moyens. C'est ce qui fait qu'en Chine les révolutions sont comme les orages : la tempête passée, « on voit quelques individus de moins ; on en voit « d'autres occuper des places dont ils semblaient « éloignés ; mais du reste , aucun changement sensible. h ^ i • ^7 » Pendant que les divers états de l'Europe semblaient successivement condamnés à toutes les vicissitudes humaines, il est curieux de voir un peu« pieu riche de la fertilité de son sol, de la beauté de

(898) . (t son climat , de Timmensité de sa populatiun , sui• vre ses plus anciennes lois, concentrer ses rëvola9 tiens sur quelques individus, etc. » h > } ! ,i 9 D'après ce principe, il faut soutenir re gouyernement sitôt qu'il existe, et , légitime ou illégitime , il ne faut pas même vouloir Tentrayer. C'est à ce principe, suivant l'auteur de la Théorie des Révolutions, que les Chinois doivent leur bonheur (on a vu quel était ce bonheur au milieu des détrônemens et des massacres) ; car ils le doivent à la stabilité de leur gouvernement seul, propriété nationale, qu'ils conservent dans toute son intégrité, au milieu des mutalions de ceux à qui ils en donnent, ils en ôtent^ ils en laissent prendre l'usufruit. Si l'on ne connaissait, d'ailleurs, par le reste du livre, les opinions de l'auteur, on pourrait entrevoir ici le dogme de la souveraineté du peuple, puisque le gouvernement est une propriété nationale dont le peuple donne, ôte ou laisse prendre l'usufruit. Hais qu'on se rassure ; l'auteur ne veut point la souveraineté du peuple ; il est fort opposé à ce que le peuple soit souverain ; il est assez indifférent, comme on voit, à ce que les dynasties tombent : ce qu'il veut, c'est la stabilité des institutions. Les hommes, ceux surtout que l'esprit de parti domine, sont enclins a s^enivrer de certaines phrases, a s^nthousiasmer pour certaines formules; pourvu qu'ils les répètent, peu leur importe le fond des choses. Deux ans d'une servitude horrible et sanglante n^empêchaient pas nos gonvernans de dater

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

leurs actes Tan quatrième de la liberté. Vingt révolutions, vingt changemens de dynastie, et cent mille hommes égorgés tous les cent ans n'empêchent pas Fauteur de la Théorie des Révolutions de vanter la stabilité des institutions chinoises. Cette stabilité n'existe pas pour les gouvernés, puisque les geu^ vemés sont périodiquement /proscrits, chassésjnias^ , éacrés en grand nombre,^u moins une fois dans ^ chaque siècle^ à Vavénement de chaque usurpateur qui fonde sa dynastie. Cette stabilité n'existe pas non plus pour les gouvernans, puisque le trône est rarement le partage de la même famille pendant plusieurs générations ; mais cette stabilité existe pour . les institutions, et c'est là ce qu'il admire.|0 voit, \^ tout au plus, dans le reste, quelques individus de moi ns^ On dirait que la stabilité des institutions est le but unicfue, indépendamment du bonheur des hommes, et que rois et peuples, sujets et souverains, ne sont ici bas que pour être offerts en holocauste à la stabilité des institutions. Je me suis arrêté sur cette théorie, parce qu'il me semble utile de démon* trer que tontes les doctrines extrêmes se touchent. Celle de la stabilité des institutions , lorsqu'on la transforme en une abstraction métaphysique à laquelle on veut tout sacrifier , est aussi dangereuse qu'aucune autre. De nos jours, le peuple s'est mal trouvé de s'êtro laissé conduire par ceux qui , exagérant lés principes de la liberté , Font immolé à ces exagérations , et l'ont rendu,. au nom de la liberté, misérablement à

(897) esclave. Les souverains se trouveraient également mal de se fier à ceui q[ui, saisis d'un respect fanati-> que pour la stabilité , regardent les malbears des individus et des races régnautes comme un léger accident au prix duquel la sts^bilité n'est pas trop payée, et qui après avoir reconnu qu'en Cbine il ne s'est guère passé un siècle sans que cet empire ait subi des guerres civiles, des invasions, des démembrements et des conquêtes, et après avoir avoué que ces crises terribles exterminaient cbaque fois des générations entières , ne s'en écrient pas moins : Honneur à la profonde sagesse qui a écarté de la Cbine toute nouveauté dangereuse (1) ! Je serais en* rieux de savoir ce qu'aurait produit de plus fâcheux une nouveauté. 16. 1 Il y a des époques de l'histoire où l'homme paraît '^' jouir de la p^ritude de ses facultés. Il les applique avec un égal succès à toutes les situations dans lesquelles il se trouve. Les arts, les professions, les talons ,^ ne sont pas des spbères tellement séparées^ qu'il lui soit interdit de passer de Tune à l'autre. Suivant les circonstances, le même homme combat pour sa patrie, et chante ou raconte ses combats. Le guerrier reste citoyen , l'orateur ou le philosophe ne recule pas devant le danger et la gloire des armes. ,r (1) E\$prîi de VhiêUnre , ch delà Chine. hp .

(S98) C'est particulièrement ou même uniquement dans les états libres que se fait remarquer cette application rapide et variée de toutes les facultés à tous les besoins. En Grèce , nous voyons Socrate , interrompant l'étude paisible de la philosophie et l'instruction de la jeunesse nombreuse et docile qui se pressait autour de lui pour recueillir ses leçons , et marchant comme soldat à la bataille de Potidée, ou défendant à la tribune les généraux accusés après le combat de Arginusés. Périclès se montrait tour à tour homme d'état, orateur et général. L'auteur de Prométhée combattait à Salamine, et celui d'Œdipe à Colonne était archonte* A Rome , Cicéron protégeait la république contre Catilina , gouvernait des provinces et composait les *Tuâculanoën* César était à la fois l'un des Romains les plus éloquents, le plus habile des chefs militaires, le plus élégant des historiens^ ; enfant parricide qui devait son éclat à la liberté qu'il détruisait. Quand la liberté n'existe plus , l'espèce humaine prend une autre face. Une sorte de division, en castes s'introduit dans l'intelligence , comme dans l'organisation matérielle de l'état social. Chacun perdant de vue le but général, l'utilité publique, et se renfermant dans son intérêt , se consacre à la profession qui semble lui promettre des succès plus certains et plus faciles. L'écrivain s'abstient d'agir, le guerrier de penser, l'homme d'état d'écrire. Il en résulte une absence d'idées générales et un perfectionnement de détail sur lequel le despotisme

(390) s'extasie , et qae les coUaboratears subalternes dîi despotisme» dans la hiérarchie de bassesse dont ils se distribuent les degrés^ célèbrent à l'envi comme une admirable découverte. Que le paysan laboure , que le fabricant fabrique, que la femme file, que le prêtre psalmodie , que le soldat tire des coups de fusil ; que chacun , enfin, fasse son métier, est la devise du pouvoir, lorsque le pouvoir veut opprimer les hommes. Ainsi , chaque faculté , restreinte et mutilée , est attachée à une opération mécanique^ comme ces animaux condamnés pour toujours à un travail circulaire , et qu'on tient dans les ténèbres pour qu'ils ne voient pas ce qui se passe autour d'eux. En agissant ainsi , le pouvoir absolu sait bien ce qu'il fait. Morcelé de la sorte ^ l'homme ne se défend plus ; il n'y a plus que des instrumens, entre lesquels aucune correspondance commune n'existe et qui suivent passivement l'impulsion partielle que la main de l'autorité leur imprime. Plusieurs gouvernemens avaient travaillé, et plus ou moins réussi *à réduire leurs sujets à cette situation. Heureusemnet des génies supérieurs , parcourant l'espace comme des comètes excentriques , et violant les règles , dcrangeaint de temps à autre cette symétrie égyptienne, malgré les efforts et la désapprobation des hommes d'état qui leur criaient sans cesse : De qtioi vous mêlez^vous ? ce ne sont pas vos affaires, La révolution a éclaté ; et , de quelques désastres "

(400) que la témérité de TEurope et notre propre imprudence l'aient accompagnée', elle a eu cet important avantage, que sa violence même a rompu les compartimens factices au moyen desquels on parquait les hommes pour les gouverner. L'immense majorité de la nation a senti que non-^seulement elle avait le droit de parvenir à tout, mais qu'elle possédait aussi les facultés nécessaires pour que le fait consacraît le droit. Des généraux sortis des comptoirs et des études ont ûxé la victoire sous leurs étendards ; des négociateurs , ignorant les traditions d'une diplomatie surannée, ont représenté dignement la France ^^es ministres n'ont pas dédaigné d'être écrivains ; des écrivains sont devenus ministres a cause de leurs talens littéraires qui en indiquaient d'autres ; des hommes brillansdela gloire des armes ont pris place au rang des orateurs Qet , en dépit des prédictions sinistres, précisément parce que chacun n'a pas fait uniquement son métier, tous les métiers ont été bien faits. FIN.

The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate

^NRtarfIMMtMlIMMNK^«M*^M«nn«Wfi«««iaMMIVffWM«^|V
BVVPM>VV**l^^

IWMMMM«NMM«MMMI»^«M«MW*4MIMIÉM#«*«* I. Aperçus sur la
marche et les révolutions de la philosophie à Rome. . •. pag. 1 U. De la
puissance de TAngleterre durant la guerre, et tde sa détresse à la paix ,
jusqu'en 1818. 24 III. Du Parlement Anglais sous Gromwell, et du
Tribu* nat y dans la Constitution de Tan VIU , jusqu'à son épuration 39 IV.
Lettre sur Julie 47 V. Fragnens sur la France, du 14 Juillet 1789 au 31 Mars
1813 64 YI. Du développement progressif des idées religieuses. 78 YII. De
M. Dunoyer, et de quelques-uns de ses ouvrages. 108 VIII. De Madame de
Staël et de ses ouvrages. . . . 138 IX
De6odvrin,etdeBesouvrageessurlajusticepolitique. 170 X. De la littérature
dans ses rapports avec la liberté. . 190 XI. De la Juridiction du
Gouvernement sur Féducation. 203 XII. De la guerre de trente ans, de la
tragédie de Wallsteiuy par Schiller, et du théâtre Allemand. 216 Xni. De M.
Fox et de H. Pitt : . 273 XIV. De la révolution anglaise de 1640 a 1688. . . '
281 XV. Des e£Pets du régime qu'on a nommé régime révolutionnaire,
relativement au salut et à la liberté dala France 290 XVI. Des causes
humaines qui ont concouru à l'établissement du christianisme 299

The text on this page is estimated to be only 14.18% accurate

(40â) XVn. De la perfectibilité de l'espèce humaine. . . 328 XVIII.
De la dif ision des propriétés foncières. . . 352 XIX. Deserteursqoe
Thistoiro favoriie, sur les çou^rnemens absolus et les gouvernemens
populaires. . 363 XX. Reniées détachées 369 nu DE LA TAIIB. f r ;,;